

REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; E. GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME SIXIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1836.

NOVEMBRE 1836.

REVUE BRITANNIQUE.

DE LA RÉFORME

DE LA CHAMBRE DES LORDS.[1]

En 1719, quatrième année du règne de Georges Ier, époque où, sous prétexte de consolider l'avenir de la révolution de 1688, les partis avaient recours aux expédiens les moins parlementaires pour satisfaire à leurs passions du moment, le duc de Somerset prononça dans la Chambre des Lords un discours qui fit sensation. Sa seigneurie représenta que le

(1) NOTE DE L'ÉD. L'hostilité que la Chambre des Lords a soulevée contre elle; les attaques incessantes dont elle est devenue l'objet depuis quelques années, tout nous porte à croire que, dans le cours de la session qui va s'ouvrir, des réformes notables seront proposées pour modifier l'antique constitution de ce corps politique. Le ton de l'article que nous reproduisons aujourd'hui, emprunté à la *Revue d'Edimbourg*, suffirait au reste pour l'indiquer. Cette question est trop importante pour que nous négligions de la traiter avec tout le soin qu'elle mérite. Nous interrogerons tour-à-tour les divers partis, et nous soumettrons à l'appréciation de nos lecteurs les opinions les plus notables qui prévaudront. Comme prolégomène de ce grand travail, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de présenter ici une esquisse historique de l'origine et des différentes phases qu'a subies la constitution de la Chambre des Lords.

Long-temps avant la conquête des Normands, toutes les affaires importantes de l'Angleterre se discutaient et se réglaient dans les grands conseils

nombre des pairs s'étant considérablement accru depuis l'union des deux royaumes d'Ecosse et d'Angleterre, il était absolument nécessaire d'aviser au moyen de prévenir l'inconvénient d'une augmentation nouvelle de la Chambre aristocratique : il cita l'abus qui avait été fait, sous le précédent règne, du privilège de la couronne exercé dans un intérêt

du royaume. Le nom habituellement donné à ces assemblées sous le gouvernement des rois saxons, est celui de *Wittenagemote* (conseil d'hommes sages). Une vieille chronique rapporte que le roi Alfred ordonna que ces conseils se rassemblassent deux fois l'an, et plus souvent, s'il était nécessaire, « pour traiter du gouvernement, du peuple de Dieu, de la manière de le tenir « exempt de péché et de faire fleurir la tranquillité et la justice. » Après la conquête, le pouvoir législatif résida dans le roi et son grand conseil, qui, plus tard, reçut le nom de *Parlement*. A la tête de ce conseil, se trouvèrent d'abord les lords spirituels; savoir : 2 archevêques, 24 évêques, 26 abbés mitrés et 2 prieurs. Les abbés et les prieurs furent abolis sous le règne de Henri VIII. Tous les pairs ecclésiastiques tiennent ou sont supposés tenir, en fief, certaines anciennes baronies; car Guillaume-le-Conquérant jugea convenable de changer la *tenure* spirituelle de franc aumône, en vertu de laquelle les évêques possédaient leurs domaines, sous les rois saxons, en tenure féodale ou par baronie, d'apres l'usage normand. Par là ces domaines se trouvèrent assujétis à toutes les charges et impositions civiles dont ils étaient auparavant exempts. Mais, quoique la loi les regarde comme un *ordre* distinct des lords temporels, et que cette distinction nominale soit maintenue dans la plupart des actes du Parlement, toutefois, dans l'usage, on confond ces deux ordres sous le nom générique de *lords;* ils votent ensemble, et les questions se décident d'après la majorité de leurs voix réunies.

Après les lords spirituels, viennent les barons, qui font aussi partie constitutive du grand conseil de la nation. C'étaient les vassaux immédiats de la couronne, en vertu des fiefs militaires. Ceux-ci étaient les membres les plus honorables de l'état; ils avaient, d'un côté, le *droit* d'être consultés dans toutes les délibérations publiques; mais, de l'autre, leur présence au conseil de leur seigneur suzerain était un *service* qu'ils lui devaient. La dignité de comte ou *earl* était inhérente à certaines charges ou domaines spéciaux; elle était héréditaire, et comme tous les comtes étaient en même temps barons, ils formaient la partie la plus puissante et la plus considérable du conseil général.

Il y avait encore une autre classe de vassaux militaires immédiats de la couronne, plus nombreux que les barons, appelés à faire partie des grands conseils : c'étaient les vassaux *in capite* par service de chevaliers. Une baronnie

passager et purement ministériel. En conséquence, il proposa qu'un bill réglât et limitât le nombre des pairs de manière que le monarque ne pût en ajouter plus de six au chiffre actuel, jusqu'à la vacance progressive des sièges dont les titulaires mourraient sans héritiers mâles. Par un second article du bill, au lieu des seize pairs électifs d'Ecosse, vingt-

se composait ordinairement de plusieurs fiefs de chevaliers, et quoique l'étendue d'une baronnie n'ait jamais été bien exactement fixée, il était rare qu'elle fût au-dessous de 50 hides de terre. Or, il y avait en Angleterre 243,600 hides et 60,215 fiefs de chevaliers; d'où il résulte que chacun de ces fiefs était terme moyen d'un peu plus de 4 hides, et les baronnies de 12 à 13 fiefs de chevaliers. Mais il faut remarquer que ceux qui ne possédaient qu'un ou deux fiefs de chevaliers, n'en étaient pas moins vassaux immédiats du roi et avaient le droit de se rendre au conseil général. Toutefois, cette comparution étant regardée comme un fardeau trop lourd pour des personnes d'une fortune médiocre, il est probable que ceux-ci n'étaient pas, comme les barons, obligés d'y assister, sous peine d'amende.

Jusque-là, la nature du conseil général est déterminée de la manière la plus incontestable; la seule question réellement indécise est celle de savoir à quelle époque les comtés et les bourgs commencèrent à y être représentés, ou, en d'autres termes, quand la Chambre des Lords cessa de composer à elle seule le Parlement. Il y a tout lieu de croire que cette modification ne fut introduite qu'assez long-temps après la conquête. Les énormes domaines conférés par Guillaume à ses barons et ses chefs militaires ne demeurèrent pas long-temps intacts. Ils furent peu-à-peu divisés, soit par des ventes partielles, soit par suite de partages entre des co-héritiers, soit parce que, dans les cas de retour à la couronne, le roi les partageait lui-même entre un plus grand nombre de donataires. Il s'ensuivit que l'ordre des chevaliers et des petits barons devint, de jour en jour, plus nombreux, ce qui dut leur rendre plus onéreuse encore l'obligation d'assister à toutes les assemblées du grand conseil; aussi le roi Jean décida-t-il que, tandis que les grands barons seraient convoqués par une ordonnance royale, les petits ne le seraient que par un ordre transmis aux shérifs de leurs comtés respectifs, qui n'envoyaient aux conseils qu'un certain nombre de petits barons, en les faisant alterner entre eux. Enfin, après la bataille d'Evisham, en 1265, une loi positive déclara qu'à l'avenir, aucun baron ne pourrait paraître au Parlement, sans y avoir été nominativement appelé par un *writ* spécial, ce qui donna à la Chambre des Pairs la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui. Un changement analogue s'opéra graduellement dans l'ordre des comtes.

cinq devaient être déclarés héréditaires dans ce royaume, en ne laissant aux autres membres de la pairie écossaise que le droit de remplacer ceux qui s'éteindraient sans postérité directe.

Cette motion, soutenue par le duc d'Argyle et le comte de Sunderland, fut discutée le 2 mars avec beaucoup d'éclat. On savait que le prince de Galles ne l'approuvait nullement; mais l'opposition avait contre elle le roi lui-même, et au milieu du

C'est ainsi que nous voyons la Chambre des Lords prendre peu-à-peu sa forme actuelle. Nous avons indiqué ailleurs les différentes transformations qu'a subies la Chambre des Communes. Nous ferons remarquer seulement qu'il est assez généralement admis que c'est à l'année 1264, quarante-neuvième du règne de Henri III, qu'il faut faire remonter l'entrée des députés des Communes au Parlement, et que ce fut dans le premier tiers du siècle suivant que les chevaliers cessèrent de voter avec les pairs pour se réunir à la Chambre des Communes. Il ne faut pourtant pas perdre de vue que, dans l'origine, les députés des Communes n'étaient convoqués que pour consentir les impôts spécialement à la charge des villes; qu'une fois ces impôts accordés, ils se séparaient, quoique le parlement restât assemblé, et qu'ils n'intervenaient en rien dans la confection des lois d'intérêt général.

La Chambre des Pairs se compose aujourd'hui de 2 archevêques, 24 évêques, 4 ducs de la famille royale, 20 ducs, 19 marquis, 108 comtes, 14 vicomtes, 124 barons; total : 315. La pairie écossaise a 7 ducs, 3 marquis, 40 comtes, 4 vicomtes, 22 barons; total : 76. Sur ce nombre, il y en a 36 qui sont en même temps pairs des deux royaumes; sur les 40 restans, la pairie écossaise en choisit 16 qui changent à chaque dissolution du Parlement, et qui prennent séance à la Chambre des Lords. Dans la pairie irlandaise, on compte 1 duc, 14 marquis, 68 comtes, 38 vicomtes, 57 barons; total : 178; sur lesquels il y en a 71 qui sont en même temps pairs d'Angleterre et 28 élus à vie pour représenter le corps de cette pairie au Parlement. D'après cela, la Chambre des Pairs du Royaume-Uni se compose aujourd'hui d'un total de 315 pairs anglais, 16 pairs représentatifs écossais et 28 pairs représentatifs irlandais; total général : 359 membres, dont il faut déduire 8 pairies représentées par des femmes. Il y a, en outre, en Angleterre, un grand nombre de pairies dormantes, c'est-à-dire que la personne à qui ce rang est dévolu de droit, ne se trouvant pas dans une situation de fortune à pouvoir le soutenir convenablement, préfère ne point en réclamer le titre et l'exercice.

débat, les whigs, qui s'étaient crus obligés, cette fois, de défendre la prérogative royale, furent surpris de voir arriver le comte de Stanhope avec un message de sa majesté, qui déclarait n'avoir aucune objection contre une mesure si importante. Heureusement, les Communes s'alarmèrent de voir ainsi la couronne abandonner son privilège, au risque de détruire tout l'équilibre des trois pouvoirs; et le bill eut pour adversaire sir Robert Walpole, qui démontra victorieusement son inconstitutionnalité.

« Si un pareil bill passe, écrivit cet homme d'état, dans une brochure qui parut pendant la discussion, la Chambre des Lords sera désormais un corps indépendant, qu'on ne pourra ni forcer à rendre compte de ses actes comme un ministère, ni dissoudre et renouveler comme une Chambre des Communes. Les mêmes hommes se réuniront chaque année avec les mêmes résolutions, irrités par la résistance, et rien ne tiendra devant eux. Que les nobles pairs se mettent dans l'idée de prendre les ministres en haine et de les envoyer en prison, je voudrais bien savoir qui osera les rendre à la liberté; que la Chambre des Communes soit assez imprudente pour les offenser, et que leurs seigneuries jugent à propos de déclarer qu'elles ne peuvent plus agir de concert avec une assemblée qui s'est mal conduite à leur égard, n'est-il pas évident que la couronne sera forcée de convoquer une autre Chambre plus docile aux vues des Lords, et qui ait pour entendu, qu'il ne faut pas les contrarier? Si, enfin, la Chambre haute décide que tous les grands emplois lui appartiennent en propre, ou qu'elle se dispense, comme l'aristocratie de quelques autres pays, de payer aucune taxe, tout en recevant la plus grosse part des taxes levées sur les autres classes, soit en appointemens, soit en pensions, je demanderai aux avocats d'une pareille loi quelle ressource il restera au peuple et à la couronne. »

Ce fut surtout à cette ferme opposition de sir Robert Walpole que la Chambre des Communes dut le rejet d'une mesure qui

livrait la nation, pieds et poings liés, à son aristocratie. Le bill une fois adopté, la Chambre des Lords devenait aussi inaccessible aux plébéiens que le sénat de Venise. Heureusement, l'honnête indignation de Steele et l'éloquence de Walpole sauvèrent la constitution de la haine aveugle du monarque contre son fils (1) et de l'ambition coupable de ses ministres.

L'unique remède constitutionnel que l'Angleterre ait pu opposer, autrefois comme aujourd'hui, aux empiètemens de la pairie est encore à sa disposition. La couronne possède toujours la prérogative illimitée de créer des pairs. S'il a été rarement nécessaire d'y avoir recours pour arrêter l'ambition de la haute Chambre, il faut l'attribuer partie à la salutaire réserve que lui inspire la connaissance du moyen de la dompter, et partie à l'influence indirecte que possédaient naguère eux-mêmes leurs seigneuries dans la Chambre basse, où elles parvenaient à obtenir tout ce qu'elles pouvaient desirer (2).

(1) Le roi Georges regardait son fils comme un ennemi personnel.

(2) Voici la liste des pairies anglaises et irlandaises, créées par les divers rois pendant le cours de leur règne.

NOMS des rois.	PAIRS anglais.	PAIRS irland.
Guillaume I	20	0
Guillaume II	4	0
Henri I	5	0
Etienne	18	0
Henri II	9	7
Richard I	6	0
Jean	8	4
Henri III	22	1
Edouard I	164	0
Edouard II	63	4
Edouard III	81	4
Richard II	34	2
Henri IV	17	2
Henri V	8	0
Henri VI	57	0
Edouard IV	57	3
Edouard V	0	0
Richard III	5	0
Henri VII	20	0
Henri VIII	66	17
Edouard VI	22	2
Marie	9	0
Elisabeth	29	3
Jacques I	98	55
Charles I	130	57
Charles II	137	41
Jacques II	11	5
Guillaume et Marie	46	14
Anne	47	8
Georges I	60	54
Georges II	90	76
Georges III	254	268
Georges IV	59	12
Guillaume IV	36	1

Mais cette influence n'existant plus, il ne reste que la terreur de la prérogative royale pour empêcher les pairs d'essayer leurs forces et de tenter la réalisation des prévisions les plus funestes de sir Robert Walpole. Otez-leur cette heureuse appréhension, soit par une limitation positive du droit de la couronne, soit par l'assurance qu'on leur donnerait qu'il n'en sera fait aucun usage, et vous verrez comme l'assemblée aristocratique, s'abandonnant à ses préjugés ou à ses instincts ambitieux, jettera fièrement le gant du défi aux autres ordres de l'état. Si jamais arrivait le jour où une majorité de pairs se montrât déterminée à repousser tous les bills que l'autre Chambre leur enverrait contraires à leurs vues, il n'y aurait d'autre alternative que de se soumettre et d'ajourner tout progrès national par une violente dissolution des Communes, ou de réduire les Lords eux-mêmes par une création suffisante pour rompre leur ligue et changer la majorité.

Céder aux pairs, ce serait, comme le prévoyait sir Robert Walpole, les rendre maîtres du gouvernement. Un appel au peuple par la dissolution du Parlement, ce serait transporter aux électeurs cette influence en leur révélant toute la force qui est en eux; car personne ne niera que, si une nouvelle Chambre des Communes revenait, après une dissolution, avec le même mandat que la précédente, aucune autorité, dans l'état, ne saurait lutter contre elle. Certes, la création de nouveaux pairs serait le remède le moins dangereux; cependant, quoique l'ancienne prérogative du monarque soit demeurée entière, l'exercice de cette prérogative a aussi ses inconvéniens là où il s'agirait de briser une majorité nombreuse, à moins de modifier la constitution de la Chambre haute par une combinaison qui, heureusement, est également dans les prérogatives de la couronne. Tant qu'on ne créera que des pairies héréditaires, toute création nouvelle ne sera que le palliatif momentané d'un mal présent : on ne fera que multiplier les chances du retour d'une nécessité semblable dans un temps donné. Pour mettre les deux Chambres d'accord en

augmentant le chiffre de la pairie, sans compromettre l'avenir, il n'est pas d'expédient préférable, ce nous semble, à l'ancienne pratique de créer des pairs à vie ou pour la durée d'un parlement. Par ce moyen, et par ce moyen seul, une majorité factieuse et obstinée de la Chambre haute peut être légalement domptée sans une augmentation permanente de ses membres.

Un pamphlet fut publié, il y a quelques années (1), généralement attribué à un lord qui a long-temps rempli une place importante dans les conseils de sa majesté. Le noble auteur faisait plusieurs objections spécieuses contre une augmentation de la Chambre des Pairs, conseillée alors à la couronne pour décider la question de la réforme parlementaire. « Une pareille mesure, disait-il, étoufferait la voix de l'un des trois pouvoirs de l'état; — la voix de chaque branche de la législation doit rester libre; — enfin, les Lords ont droit d'exprimer leur pensée aussi librement qu'aucune des deux autres branches. » A cela il est facile de répondre : la constitution pratique de la Grande-Bretagne ne connaît pas cette indépendance théorique dont on fait tant de bruit; la couronne subit le contrôle du refus des subsides, et les Communes subissent celui de la crainte d'une dissolution; serait-il raisonnable que la pairie seule fût placée au-dessus de toute espèce de contrôle? Le rôle secondaire qu'ont joué les Lords pendant le dernier siècle a détourné l'attention de leur situation irrégulière. Tant qu'ils ont consenti à goûter les douceurs du repos, tant qu'ils se sont contentés d'être un hôpital d'incurables, pour nous servir de l'expression d'un des membres les plus spirituels de la Chambre, ils ont éludé l'examen de leurs titres; mais s'ils veulent se mettre en avant et prendre part aux affaires journalières du gouvernement; si, comme Faust sous la conduite de Méphistophélès, ils échangent leur ancienne inaction contre une inquiète et pernicieuse activité,

(1) *On the constitutionnal right and expediency of extending the peerage*, etc, etc. 1831.

qu'ils s'attendent à voir peser leurs prétentions avec la même sévérité qu'on analyse celles des autres corps de la législature. Ils ne forment pas un corps constitué par lui-même, comme l'ont dit quelques-uns de leurs flatteurs; ils ne sont pas investis, pour leur usage particulier, du pouvoir qu'ils possèdent; mais ils sont partie intégrante de l'état, qui a été institué pour le bien commun de tous.

C'est une erreur de croire que, différant en cela des autres branches de la législature, la Chambre des Lords soit restée toujours la même par son caractère et son esprit, et qu'elle ait constamment exercé la même autorité sur le gouvernement exécutif. Dans le cours des âges elle a subi autant de métamorphoses que certains insectes dans la révolution d'une seule année. Sous les Plantagenets, quoique puissante antagoniste de la couronne, elle fut pour le peuple une chenille dévorante. Sous la domination de fer des Tudor, elle s'engourdit dans un sommeil provisoire, et se fit chrysalide. Elle est devenue depuis un insecte aux ailes dorées avec quelque velléité de piquer; espérons toutefois qu'elle n'enfoncera pas son dard trop profondément de peur de laisser, comme tant d'autres insectes, son aiguillon et sa vie dans la blessure (*vitam in vulnera ponat*). Dieu nous préservera d'une pareille calamité; il faut compter aussi sur le bon sens ou sur le bonheur de leurs seigneuries. Mais puisqu'on ne peut nier la possibilité du danger dont elles nous menacent, nous voulons examiner quelques-uns des projets qui ont été suggérés pour corriger au besoin les imperfections de la Chambre haute, sans détruire l'utilité de ses fonctions dans le mécanisme gouvernemental.

On a pensé que le nombre croissant des pairs pourrait embarrasser la Chambre dans l'expédition des affaires; c'est pour remédier à cet inconvénient qu'on a proposé d'avoir des pairs représentatifs pour l'Angleterre de même que pour l'Ecosse et l'Irlande. Ce plan réduirait le chiffre de ceux qui ont le droit de siéger et de voter; mais si ces pairs électifs

étaient choisis par une majorité de tout le corps, les membres de la minorité seraient naturellement exclus.

Des admirateurs du vieux temps auraient voulu qu'à l'imitation de notre antique constitution baroniale, aucun individu ne pût siéger et voter dans la Chambre des Lords sans être propriétaire d'une certaine étendue de terre. Mais si l'on veut par là garantir l'indépendance des pairs sous le rapport de la fortune, il faudrait quelque chose de plus que la simple possession d'un domaine. Combien de pairs, combien de députés des Communes, sont propriétaires nominaux de terres si grevées de dettes et d'hypothèques, qu'elles ne laissent pas un grand revenu à celui qui en conserve le titre : établir une enquête sur ces charges serait une inquisition trop vexatoire, et peu satisfaisante d'ailleurs dans ses résultats.

D'autres ont proposé que la Chambre haute, comme le sénat américain, fût nommée par élection sur une liste de candidats présentés par la couronne; mais outre les graves objections que ce plan soulève, il est évident que les élections, si elles étaient populaires, donneraient une chambre rivale à la Chambre des Communes, et que si elles étaient confiées à des électeurs aristocratiques, elles ne produiraient qu'une pire édition de la Chambre des Lords actuelle.

Si nous devons chercher des modèles chez les autres peuples, la constitution du sénat romain, telle qu'elle est expliquée par Middleton, nous indique les élémens d'un autre plan au moyen duquel on réduirait le nombre des pairs en modifiant heureusement le caractère de la pairie. Le sénat romain, comme la Chambre des Lords d'Angleterre, était composé partie des descendans de l'ancienne noblesse et partie d'hommes nouveaux devenus éminens par leurs propres services. Mais aucun citoyen, quelle que fût sa naissance, ou quel que fût son mérite, ne pouvait être admis dans le sein du sénat avant qu'il eût été promu à quelque charge curule par les libres suffrages du peuple, à l'exception de ceux qui étaient nommés une fois tous les cinq ans

par les censeurs pour remplir les vacances. Ne pourrait-on pas introduire dans notre Chambre des Lords un pareil principe avec les modifications adaptées à notre constitution particulière? Tout en laissant à la couronne sa prérogative de créer des pairs, ne pourrait-on pas établir qu'aucun pair héréditaire ne siégerait et ne voterait dans l'assemblée de son ordre qu'après avoir été élu deux fois à la Chambre des Communes, et y avoir siégé un certain nombre de sessions? L'épreuve de deux élections populaires et l'obligation de suivre les débats de la chambre élective pendant un temps donné, tendraient à modifier les préjugés aristocratiques qui ne sont que trop naturels à notre jeune noblesse. Pour quelques familles affligées d'une aversion héréditaire contre les principes populaires, et pour quelques individus aigris par de récens désappointemens ou de prétendus griefs, le remède pourrait être sans effet; mais il serait salutaire en général, et, à tout évènement, les lords futurs acquerraient dans la Chambre des Communes une instruction et une expérience qu'ils ne sauraient consciencieusement dédaigner. Pour cette chambre elle-même il y aurait quelque avantage à admettre ainsi dans son sein des pairs et des fils aînés de pairs : cela contribuerait à modérer l'exaltation démocratique qu'on observe dans quelques-uns de ses membres.

Les mineurs et autres héritiers d'une pairie à qui manquerait la qualité requise pour siéger dans la Chambre des Lords, seraient autorisés, après leur vingt-et-unième année, à se rendre aptes à réclamer leur privilège en se faisant élire dans la Chambre des Communes, et pendant leur *apprentissage* ils jouiraient de toutes les autres prérogatives de leur rang. Non-seulement ce changement réduirait le chiffre de la Chambre haute, mais encore il lui garantirait un plus grand nombre de membres indépendans par leur fortune et distingués par leur talent. Les incapables et les indignes seraient exclus sans réclamation, et la Chambre échapperait au scandale de voir donner des procurations pour des pairs inhabiles à gérer

leurs propres affaires aussi bien que les affaires publiques.

Ce plan a l'avantage de combiner un principe électif et un principe héréditaire en les plaçant tous les deux sous la surveillance supérieure de la prérogative royale. Aucun lord ne sera envoyé à la Chambre haute par les suffrages directs du peuple, et cependant le plus grand nombre des membres de cette assemblée auront été une fois dans leur vie désignés par leurs concitoyens comme dignes d'occuper un siège dans la législature du pays. Les pairs héréditaires formeront toujours la masse de la chambre; mais ces *porphyrogénètes* ne devront plus au seul hasard de leur naissance leurs fonctions législatives. La couronne conservera le droit de récompenser le mérite et les services par un siège dans la pairie, et si les lords se liguaient jamais contre les autres pouvoirs de l'Etat, la prérogative royale serait assez forte pour dissoudre leur ligue sans convulsion. Quant aux erreurs qui échapperaient encore aux trois branches de notre gouvernement ainsi constitué, le bon sens et l'intelligence du public seront toujours là pour les redresser.

Nous disions plus haut que lorsque l'harmonie est rompue entre les deux Chambres, les membres de la Chambre des Communes expriment le sentiment de leurs constituans, et que si une dissolution avait lieu, elle ramenerait des hommes de la même opinion politique. Il est possible toutefois que quelque changement dans le corps électoral produisît un résultat différent, c'est-à-dire une chambre autrement composée et avec un autre mandat que la précédente. On a dit que tel avait été le résultat des dernières élections générales; nous n'avons aucune raison de le croire, quoique les lords aient récemment agi sous l'influence de cette idée. Mais alors pourquoi se sont-ils arrêtés après avoir manifesté leur confiance? Pourquoi ne pas demander à la couronne un changement de ministère, au lieu de poursuivre indirectement leur but en se montrant déterminés à refuser tout vote favorable à la réforme tant que les whigs seront au pouvoir? Pourquoi

tant de vains efforts pour mortifier les ministres et les contraindre à se démettre par dégoût de leur position dans la Chambre des Lords, au lieu de les attaquer de front et d'appeler un vote de censure sur leur conduite? Pourquoi braver et outrager les députés des Communes dans l'espoir de les irriter et de les pousser à des mesures intempestives, au lieu de les renvoyer devant leurs constituans? Les chefs des tories doivent bien savoir qu'il est impossible que les deux Chambres restent une session de plus dans leur situation respective; le pouvoir législatif ne peut être plus long-temps suspendu; le pays ne peut souffrir davantage de voir en présence deux assemblées hostiles qui ne cessent de se contrarier dans tous leurs actes; il faut que l'une des deux cède spontanément, si elle écoute la sagesse; ou sous l'influence de quelque irrésistible nécessité, si elle s'obstine. Qu'ils soient bien assurés que si cet état anormal de la législature n'a pas encore provoqué de pétitions dans tous les coins de la Grande-Bretagne, ce n'est pas que le peuple soit indifférent à la discorde des deux Chambres, mais c'est parce qu'il hésite encore sur le remède le plus propre à faire disparaître le mal.

L'état présent de l'empire britannique ne peut supporter une longue suspension dans la puissance législative. Si nous tournons les yeux sur l'Irlande, combien de motifs urgens nous invitent à terminer promptement les divisions qui troublent et déchirent ce malheureux royaume! En Irlande, nous trouvons les sept huitièmes de la population enrôlés du côté de l'agitation avec une faible poignée de fiers et hardis adversaires, qui regardent la majorité de leurs concitoyens avec le même mépris, avec la même haine, que la noblesse française regarda la bourgeoisie, lorsque celle-ci réclamait, pour la première fois, l'égalité des droits. Comment maintenir la paix entre deux factions si irritées l'une contre l'autre, si ce n'est par un gouvernement ferme et assez maître de tous ses mouvemens pour pouvoir rendre à tous une justice impartiale? Mais quelle force peut avoir un gouvernement si toutes

les mesures qu'il propose pour le bien de l'Irlande, sont annulées par la Chambre des Lords? Comment comprimer l'agitation si on laisse subsister la cause principale de l'agitation? Comment éteindre des passions furieuses, si une incessante alternative d'espérances et de craintes continue à les attiser? Que les Orangistes soient bien convaincus une bonne fois que tout ce qu'ils ont à attendre du gouvernement, c'est la justice et rien que la justice; que leur ancienne domination ne renaîtra plus, et que le temps a effacé toute distinction entre les vainqueurs et les vaincus; de leur côté, que les catholiques puissent se croire en toute confiance protégés contre les insultes et les outrages de leurs anciens maîtres, et la violence des deux partis s'apaisera peu-à-peu. Abusez-les tour-à-tour par de fausses espérances, et la fièvre n'aura pas de fin.

S'il est nécessaire d'avoir recours au dangereux expédient d'une dissolution, que le corps électoral réfléchisse à l'importance du devoir qu'il aura alors à remplir. Le sort de l'Angleterre sera de nouveau remis en ses mains; si les électeurs se rendent coupables de négligence, le résultat en sera funeste à toutes les espérances de réforme dont ils se sont bercés jusqu'ici. Qu'ils ne perdent pas de vue qu'une majorité d'une seule voix dans la Chambre des Communes peut détruire, en une semaine, ce qui leur a coûté des années de luttes parlementaires; qu'ils se souviennent que, de même que le bill de réforme a été adopté par le roi et la double majorité des deux Chambres, la même autorité peut le rappeler; non que nous pensions avoir à craindre une abrogation directe du bill, avec une *restauration* des bourgs déchus de leur franchise électorale. L'expérience serait trop hasardeuse même pour l'imprudent politique qui est aujourd'hui à la tête des tories; mais à côté de l'entière annulation du bill de réforme, il est des imperfections de détails qu'il faut corriger, des obscurités à éclaircir, et des perfectionnemens à introduire dans son mécanisme. Les électeurs voudraient-ils confier à

ses ennemis avoués la tâche de remédier à ces défauts? Que pourraient-ils attendre d'une confiance si mal placée, si ce n'est que le bill serait mutilé de manière à perdre toute son efficacité, comme instrument du gouvernement populaire? L'histoire leur dira à quels périls fut exposé l'acte d'établissement de 1718, tant que les tories eurent une majorité dans la Chambre des Communes; ils béniront la sagesse de Georges, qui ne confia jamais son gouvernement qu'aux amis éprouvés de sa famille (1). Eh bien! ce qu'était l'acte d'établissement à la maison de Hanovre, le bill de réforme l'est au corps électoral.

Il est encore une considération, relative à la dissolution du Parlement, qui mérite qu'on s'y arrête. En admettant, par une supposition bien gratuite, que l'Angleterre nommât une majorité de représentans hostiles aux réformes locales que réclame l'Irlande, y a-t-il la moindre chance, la moindre possibilité que la majorité des membres irlandais en faveur de ces réformes, ne sera pas augmentée? Or, rien de plus contraire à l'union des deux royaumes que le fait d'une majorité décidée de membres anglais dans la Chambre des Communes, rejetant toutes les mesures proposées en faveur de l'Irlande, et par conséquent soutenues par la majorité des membres irlandais. Qu'attendre d'un pareil conflit d'intérêts opposés et de passions ennemies, si ce n'est une permanente division des deux peuples, se terminant par une séparation qu'ils auraient également à regretter tous les deux.

(*Edinburgh Review.*)

(1) Allusion aux premières paroles prononcées par Georges Ier, lors de son arrivée en Angleterre.—Fondateur d'une dynastie nouvelle, ce prince voulut montrer à la nation anglaise qu'il n'y avait pas solidarité entre lui et ses prédécesseurs. Les Stuarts étaient connus pour abandonner leurs amis dans les momens difficiles : ce reproche était même passé en proverbe. Aussi Georges en montant sur le trône, se hâta-t-il de dire : « Ma maxime est de ne ja-

« mais abandonner mes amis, de rendre justice à tout le monde et de ne craindre « personne. » Grâce à cette fermeté de caractère, à sa constante union avec le parti whig et à la loyauté de sa conduite, Georges parvint à s'affermir sur le trône de la Grande-Bretagne, et à triompher de toutes les attaques dirigées contre lui par les amis du prétendant.

Morale.

—

LA HAUTE CIVILISATION,

SES PRÉTENTIONS ET SES PRODUITS. [1]

Tous les siècles ont leur refrain; celui du nôtre est *civilisation, progrès.* Avancer, rien de plus grand. Mais vers quel but? Se civiliser est admirable; n'est-ce pas s'améliorer, se perfectionner, augmenter la somme de ses vertus et de ses jouissances? Ainsi résonnent à l'oreille séduite ces mots prestigieux. Est-ce un retentissement creux et vide? Ont-ils une autre acception véritable? L'acception apparente est-elle trompeuse? Quelle valeur propre faut-il attribuer aux fils de

(1) Quelques-unes des vues et des observations contenues dans cet essai que nous empruntons au *New Monthly Magazine*, sont applicables à-la-fois à l'Angleterre et à la France, c'est-à-dire au mouvement général de la civilisation, qui emporte à-la-fois ces deux guides des nouvelles sociétés; d'autres s'appliquent exclusivement à l'état actuel de la Grande-Bretagne. Sous ces deux rapports, nous devions offrir à nos lecteurs un résumé sagace, souvent lumineux, rempli de faits, exempt de misanthropie comme d'optimisme, et qui indique avec une netteté rare l'élévation actuelle, le niveau, la surface et les profondeurs de cette civilisation tour-à-tour vantée ou calomniée, mais que l'on oublie d'apprécier. On y saisira sans peine la situation équivoque et militante de cette vieille aristocratie anglaise poussée dans ses derniers retranchemens, et qui ne veut pas se laisser vaincre. La position respective, les rapports et les tendances de la société ne se dessinent pas avec moins de clarté dans ce résumé analytique qui est à-la-fois un tableau d'époques et un enseignement d'avenir.

la haute civilisation? Leurs acquisitions réelles où sont-elles? Comptons-les:

Dès que l'homme se civilise, il reconnaît Dieu; l'attribut distinct et particulier de notre espèce, ce qui la sépare des brutes; c'est l'idée de la divinité et de l'âme. A mesure que la civilisation avance, l'idée de Dieu s'épure. Si la plus haute civilisation est atteinte, l'idée de Dieu doit être complète et générale. Voici donc un culte universel; le fétichisme détruit; le code moral rapporté au code religieux; l'unité de l'adoration partout reçue; le fanatisme banni avec l'athéisme; le peuple heureux d'une croyance éclairée; les grands de la terre professant une foi sincère. Civilisation, sont-ce là tes produits? Hélas! dans notre société civilisée, il n'y a pas deux hommes qui s'entendent en matière de foi. Sans cesse vont se multipliant les points en litige; chaque doctrine se scinde en mille doctrines ennemies qui, toutes, se subdivisent elles-mêmes à l'infini. Les théologiens savent ce qu'il y a d'hérésies dans le monde; elles sont plus nombreuses que les hommes. Chacun de nous renferme dans sa pensée une douzaine de croyances auxquelles il ne croit guère. Résultat splendide, problème merveilleusement résolu.

Ces matières sont-elles au-dessus de la portée des hommes? Je quitte le royaume céleste; je m'en tiens a la seule moralité; je laisse se débattre ce que Montaigne appelait en plaisantant les *cervelles philosophiques;* Bossuet contre Fénelon, Cumberland contre Cudworth, Leibnitz contre Mallebranche, Butler contre Buffier; sans compter Epicure, Hobbes, Brown, Clarke, Shaftesbury, Edwards, Hutcheson, Hume, Smith, Price, Harley, Tucker, Paley, Bentham, Reid, Steward, Brown, Brougham, athlètes infatigables. Cherchons la morale, non dans les doctrines, mais dans les actes. Adieu aux théories; voyons la morale dans les registres de l'Etat.

La polygamie est réprouvée, la prostitution est flétrie, le libertinage est honteux. Mais voici ce que dit la statistique. En

1830, la proportion des enfans bâtards aux enfans légitimes, en France, était comme un est à treize. En Angleterre, y compris le Pays de Galles, comme un est à dix-neuf: en 1835, Londres comptait 2,084,520 âmes, dont 1,390,000 femmes; et, sur ce nombre, 695,000 femmes seulement entrées dans la vie réelle des femmes, c'est-à-dire au-dessus de seize ans. Que sur cinq familles, trois se composent du mari et de la femme, nous trouvons 240,000 femmes mariées et 455,000 non mariées. La population de Londres a considérablement augmenté depuis l'époque où Colquhoun publiait son *Traité sur la police de la métropole*. Il évaluait alors le nombre des femmes publiques à 50,000. Adoptons ce chiffre; sur cinq femmes une est perdue. Et s'il fallait porter en compte la ruine morale et partielle des femmes qui n'appartiennent pas à tous, le secret des intrigues, le mystère des corruptions, le dédale des fautes cachées, que serait-ce? Sur 619 individus, en Angleterre, un est conduit en prison pour crime. Ceux que la loi ne frappe pas doivent au moins tripler ce nombre. Progrès de la société, associations charitables, discours philanthropiques, effacez-vous; permettez-nous d'apercevoir ce que vous cachez : la table de jeu, le mauvais lieu, la taverne, les courses de chevaux, les paris, la banqueroute, la prison, le bagne. Que la haute civilisation reconnaisse ses enfans!

Mais elle a un fils dont elle est fière; c'est l'Honneur, père du duel, qui régit encore souverainement l'Angleterre et la France. Tous nos hommes bien élevés s'exercent au pistolet; au seizième siècle tout gentilhomme était habile à l'escrime. Il n'y a pas quinze jours, un lord et un capitaine buvaient ensemble du vin de Madère, occupation innocente; leur avis diffère sur la qualité du vin. Ils s'injurient. « Pourquoi ne pas arranger l'affaire? » dit un témoin.

— Notre force au pistolet est trop connue, s'écrie l'un d'eux. » Ils se battent; on emporte un cadavre. Peu de jours après (je parle de faits réels et récens), un colonel rencontre

un capitaine, son ami. Le chien de l'un mord le chien de l'autre. L'un reçoit une balle dans la tête et l'autre dans la cuisse.

Quittez ce cadavre et cet invalide, entrez à la Chambre des Communes : voici des querelles bien plus violentes, des mots bien plus durs, des imputations bien plus scandaleuses. Ce ministre est un voleur; celui-là est vendu; ce troisième cherche à se vendre. La canaille peuple les bancs des torys, et la honte pleut sur le front des whigs. C'est chose admirable que le stoïcisme antique et romain avec lequel tout cela s'écoute. La civilisation veut du calme. Point de colère, pas un mouvement, pas un geste. Nul ne sourcille. Mais ce noble gentilhomme que l'on a nommé brigand, se lève, et d'un ton plein de nonchalance :

« Est-ce à l'homme ou bien au ministre que l'honorable membre s'est adressé, demande-t-il; l'injure est-elle personnelle?

— Personnelle! pas le moins du monde. Il n'y a rien de plus vil que le ministre, je le soutiens; mais l'honneur de l'homme est intact! »

Distinctions justes, explications satisfaisantes. L'honorable ministre se rassied et cause avec ses voisins.

Rien de plus complètement civilisé que tout cela. Quelle influence le progrès de l'époque exerce-t-il sur nos rapports avec les femmes? Quelle est notre moralité à cet égard? On connaît à Londres un homme *à succès*, modèle de sa caste, célèbre par le nombre de femmes qu'il a déshonorées. Il a blessé tant de familles dans ce que l'honneur a de plus sensible et de plus délicat, que nul cercle ne lui est interdit et fermé. Un lord de mes amis, dont le caractère est singulier, après l'avoir reçu quelque temps, cessa de l'inviter.

« Pourquoi cette exclusion, lui demandai-je?

— C'est que toutes les femmes dont il approche passent

pour flétries; et je ne me soucie pas que ma femme et ma fille subissent ce fléau. »

Si le colonel eût appris ces paroles, il eût tué le lord. Il aurait bien fait; telle est la loi de la civilisation. Je demandais à ce même lord pourquoi il menait peu sa femme dans le monde; riche, belle, spirituelle, agréable?

« Elle ne serait pas à la mode, me répondit-il, et son amour-propre souffrirait. Les distributeurs de la faveur des salons sont gens vicieux et tarés. Les admettre à une intimité qui souille quand elle ne corrompt pas, me répugne. »

Ce lord est un barbare!

La haute civilisation a fait du mariage quelque chose de singulier. Le mariage se réduit à une affaire de convenance; on y cherche: bien-être physique, accroissement de fortune, et le moins d'ennui possible. La question ordinaire est: « *Combien épouses-tu?* » Sympathies, affections, pensées religieuses, morales, intimes, consolatrices ou passionnées, sont étrangères au mariage. Qu'y a-t-il de commun entre la moralité et le mariage? Londres possède un théâtre, nommé *Théâtre du Roi*, où les maris titrés mènent leurs nobles femmes. Là, tout grand seigneur choisit sa maîtresse sur le théâtre. L'amphithéâtre et les loges renferment la proie des plus humbles. Liaison, distraction, habitude, licence; comme on voudra nommer cet usage; il est établi. Le spectacle de cette recherche est public; nulle femme légitime formée par la haute civilisation ne s'en étonne. La chose est connue, convenue, nécessaire; si elle n'est pas écrite dans le contrat de mariage, c'est décence ou hypocrisie.

Ainsi, habile à multiplier les jouissances, la haute civilisation rend au mariage les droits du célibat : noble invention, toute nouvelle. Il y a des endroits où, pour un peu d'argent, vous trouvez un palais qui vous appartient, un excellent cuisinier, une causerie brillante, une bibliothèque choisie, la fleur de la société; tout ce que vous n'avez pas chez vous et ce que la richesse ne pourrait vous donner : on nomme ces

endroits *clubs*. Ils détruisent les salons et rendent les bals déserts ; ils font régner la jouissance égoïste et la recherche du bien-être individuel. « Nous n'avons plus au bal, me disait une comtesse, que des écoliers de seize ans. » Foyer domestique, intimité de la famille, où êtes-vous ? On fuit dans toutes les directions ; chacun s'éloigne de son domicile : on veut être à son aise et jouir seul. Si l'on se réunit quelquefois, c'est encore pour s'isoler ; la société devient un *sauve qui peut*.

Ne parlons que de l'Angleterre. Le gentilhomme de province est détruit ; son descendant économise neuf mois à la campagne, afin d'en passer trois à Londres. Alors il vient s'abreuver à cette grande source de plaisirs et d'agitation. Il apprend à concentrer dans sa vie la plus grande variété de jouissances possible ; il saura bientôt comment la sensualité s'alimente et se renouvelle ; une existence privée de stimulans lui paraîtra pauvre et nulle. Triste métamorphose ! De gentilhomme propriétaire, il deviendra *viveur*. Une personne de bon ton peut compter à Londres cent familles de connaissance : souvent ce nombre s'étend jusqu'à mille. Deux mille personnes étaient récemment invitées à la grande fête de lady Jersey. Prenons un terme moyen ; composons notre liste de cinq cents personnes dont il faut recevoir et rendre les visites. Une famille arrive de la campagne et passe trois mois à Londres ; trois heures pour la toilette, douze pour les affaires, composent un total de quinze heures dont les gens du monde disposent. Voilà un millier d'heures, entre lesquelles il s'agit de répartir tous les devoirs, tous les engagemens, tous les repas, tous les plaisirs ; l'éclair n'est pas plus prompt que chacune des actions de la vie. On éblouit, on brille, on se flétrit ; les affections n'ont pas le temps de naître. Se ruer d'une maison à l'autre, courir d'un rendez-vous à un rendez-vous ; du parc au dîner, du dîner au *rout,* du rout au bal ; apparaître à l'opéra, montrer sa figure au concert : vie de précipitation et d'assaut ; rien de sérieux, rien de complet, point de repos :

une cohue de petites actions sans portée, sans but et sans lien. La santé s'affaisse; le sang se dessèche; la bourse tarit; tout ce qu'il y a de plus frivole enlève des millions. « Je me marie, et je vais économiser, disait un jeune baron à son ami.

— Sur quoi? lui demanda-t-on.

— Sur mes gants.

— Et comment cela?

— Il m'en faut cinq paires par jour, de toute nécessité.

— Comment pouvez-vous salir cinq paires de gants?

— Je sors à pied, une paire est détruite; je me promène à cheval, une seconde est salie; je vais dîner, il m'en faut une nouvelle; et le bal en exige deux tout au moins. »

Dans ce métier violent, la force s'épuise, l'énergie s'éteint, le cœur se blase, la réflexion fait place à une activité de machine, la constitution se ruine. On a recours au vin, à l'opium et aux liqueurs; chacun fait de la nuit le jour; ce qui achève de ruiner la constitution. — « Pourquoi (demandez-vous) les gentilshommes des provinces viennent-ils passer à Londres, non pas l'hiver, mais la belle saison? quitter la campagne, lorsqu'elle est verdoyante, quand le ciel est pur, le gazon frais! » — La santé des chevaux l'exige; s'il fallait, pendant les nuits d'hiver, les laisser stationner ou galoper dans les rues, de neuf heures du soir à cinq heures du matin, toutes les familles se ruineraient en chevaux.

Cette vie factice et violente constitue précisément la haute civilisation. Par elle, les distances s'effacent; quinze lieues d'aujourd'hui n'équivalent pas à trois lieues d'autrefois. On voyage comme le vent; on a quitté à jamais ce pesant carrosse où s'entassaient, comme dans une arche de Noé, cousins, cousines, oiseaux, perroquets, animaux domestiques, et jusqu'aux instrumens de cuisine; bagage qui rencontrait sur la route tant d'accidens dramatiques. Un membre de la Chambre des Lords, dont le château était situé à cent vingt milles de Londres, allait régulièrement dîner tous les samedis chez un

noble qui habitait la capitale. « Combien de temps vous faut-il pour venir ici, lui demanda son hôte?

— Je le sais, à quelques secondes près : la veille, j'écris à tous les maîtres de poste de la route qu'ils aient à tenir leurs chevaux harnachés et prêts à partir à une certaine heure; je pars à cinq heures du matin; j'arrive exactement, à chaque relais, au moment convenu. A six heures ou six heures dix minutes, je suis à Londres. »

L'aigle, dans les airs, voyage moins lestement. Ce n'est pas seulement le privilège de l'aristocratie. Le plébéien traverse l'Angleterre dans tout son diamètre, pour la somme ronde de 36 shillings ou de 55 tout au plus.

Nous nous émerveillons de ce résultat : le bois, le fer et la fumée donnent des ailes à l'homme. Tant de rapidité est belle; mais je demanderais un peu de bonheur. Cette vie nomade qui brise tous les liens naturels, rend les devoirs trop faciles à éluder; le besoin du changement, l'amour de l'excitation, la nécessité de la dépense, le desir d'imiter et d'égaler ceux qui donnent le ton; l'ardeur de briller, la fureur de jeter des millions au vent, achèvent le splendide malheur auquel on se condamne. « Je suis désolé (me disait un noble de second ordre) de ne pouvoir cultiver le duc de R...; ma fortune n'y suffit pas. L'autre jour, je l'invitai à une battue: il m'amena, s'il vous plaît, onze domestiques, neuf chevaux, trois voitures et soixante chiens. »

C'est le comble de la civilisation de ruiner son hôte par la splendeur de sa suite. On se fait un point d'honneur de recevoir comme on est reçu. Il faut donner le même dîner; le salon doit être aussi splendide, les convives aussi nombreux, les musiciens aussi distingués. La baronne ne souffrira pas que la duchesse porte des diamans plus beaux que les siens; et la banquière sera piquée d'une noble émulation en voyant passer la vicomtesse. Tous les degrés de fortune essaieront d'atteindre le même niveau : fausse égalité qui sera la ruine du plus grand nombre. Pourquoi ce château magnifique est-il désert? Qu'est

devenue la famille noble dont voici l'écusson? Elle se cache en Touraine ou en Languedoc. Là, on vit d'épargnes; et l'on répare la brèche faite par ces dépenses excessives, qu'exige la haute civilisation. L'orgueil blessé des Anglais se tapit dans quelque province étrangère, et livre à l'étonnement des Tourangeaux ou des Provençaux, l'énigme de ces familles baroniales, si fières, si hautes, si pauvres, si misérables.

Parlons de l'intelligence : la civilisation est sa nourrice, chacun le sait. Observons la situation intellectuelle dans les classes aristocratiques de notre pays. On rapporte du collège un peu de grec et de latin; peut-être le goût des lettres; à coup sûr une moralité détruite, et la ruine de tous les principes. De dix à quatorze ans, l'éducation du vice commence au collège; de quatorze à vingt, la théorie devient pratique. La servitude est spécialement enseignée en Angleterre. Le système du *fagging,* particulier aux collèges de notre pays, consiste à faire du plus faible, l'esclave, le valet et la victime du plus fort. Heureux arrangement, qui infuse le savoir du cuisinier dans les connaissances du groom, et mêle aux profondes observations du garde-chasse l'érudition du sommelier ! Le gentilhomme de la civilisation s'élève ainsi.

Voici le budget d'une journée de château; j'en ai passé plus de cent de cette espèce. On déjeune à dix heures : thé, café, liqueurs, langues fourrées, jambons de Bayonne, pâtés de Périgord; le déjeuner se prolonge jusqu'à midi. On se réunit pour la chasse ou la pêche; et l'on attend l'heure où il faut s'habiller. Vient le dîner, qui compte trois services. Les fruits les plus exquis, les viandes les plus chères, l'or et le vermeil couvrent la table. Au milieu des rayons lancés par mille bougies, une armée de valets brodés étincellent. Vous dînez en satrape. Vous échappez sans doute aux grossiers excès; mais vous arrivez à la pléthore. Vous satisfaites cette sensualité avide et dangereuse, qui sollicite sans cesse de nouveaux raffinemens. Les cartes, le billard, le concert et l'intrigue amoureuse remplissent la soirée. Que reste-t-il à l'intelli-

gence? La pensée germera-t-elle dans ces estomacs surchargés de mets? C'est bien assez vraiment de pouvoir digérer. L'amateur de whist conserve seul assez d'activité intellectuelle pour combiner les chances de ses gains. A minuit, on se sépare, quelquefois à onze heures, selon les coutumes de la maison ou l'épuisement des convives. Les hommes vont fumer leur cigarre dans la chambre du plus roué de la compagnie; et les dames, qui ont appris à ne s'endormir que vers l'aurore, prêtent l'oreille au babil moral de leur femme de chambre, quand elles ne lisent pas le dernier roman pour s'endormir.

Parlez, si vous l'osez, à ces personnes, du développement de l'intelligence, de l'amour des arts, du culte de l'esprit, des conquêtes de la pensée. Dans leurs bibliothèques, qui renferment les plus nobles monumens de l'esprit humain, pas un livre n'est déplacé : c'est une catacombe de chefs-d'œuvre, où les volumes sont rangés comme des cadavres. Cette vaste maison, qui ne désemplit pas depuis novembre jusqu'en février, et qui reçoit tour-à-tour les noms les plus éclatans du royaume, ne retentit pas d'une seule causerie littéraire. Personne ne trouve une minute à consacrer aux jouissances intellectuelles. On cause de toute autre chose. La conversation vit de scandale, d'anecdotes controuvées sur les familles du comté, leurs alliances et leurs espérances; la littérature et l'art sont en oubli : peut-être parcourt-on quelques nouveaux voyages, quelques romans à la mode : c'est là tout. Je dînais un jour chez lord C.; sa femme, qui a de l'esprit, s'avisa de soulever une question intéressante, et cette discussion commençait à me séduire. Mais comment faire : il y avait là vingt-sept personnes invitées, que cette conversation intéressait médiocrement. « Attendez, me dit le maître de la maison, ces messieurs vont s'endormir. » Bientôt les dames quittent la table; les hommes consultent les bouteilles de vin de Champagne et d'Alicante. Les vingt convives du genre mâle succombent, et la causerie s'engage entre mon hôte et moi. Au milieu de notre discussion, le

mot électeur se trouve jeté. Il retentit à l'oreille de l'un des dormeurs, et cet accent magique produit son effet. La conversation entre dans ce lit nouveau, et elle y reste. Le dictionnaire du bon ton renferme cinq ou six paroles intelligibles qui émeuvent : *élection, cheval de course, bouillotte, écarté, mariage d'argent, ministère.* Si vous voulez être compris, ne sortez pas de là.

Ces élections elles-mêmes, quelle est leur moralité? Comptez les membres du parlement qui sont arrivés là par d'autres routes que celles de la corruption et de l'intrigue. Dangereux exemple, misérable commencement de la vie politique. Je connais des juges, personnages graves et vertueux, dont la vie fut bien près d'être déshonorée après une admission à la Chambre des communes, admission préparée par une vénalité insolente. La civilisation offre-t-elle donc un encouragement réel à la violation des lois morales? On serait tenté de le croire. Réfléchissez sur la théorie des dettes dans le grand monde. Qui n'est pas endetté? Nul ne s'en étonne. A qui importe-t-il de savoir si le vicomte un tel balance exactement son passif par son actif? On n'exige de vous qu'une chose : payez vos dettes d'honneur, les engagemens de la table de jeu, c'est-à-dire ceux qui ont été contractés par l'étourderie et la prodigalité; du reste, les prisons sont là, et la banqueroute répond à tout. L'homme brillant nage quelques minutes dans ce gouffre : puis, il s'éclipse, disparaît; on ne sait ce qu'il est devenu. Écoutez ses amis les plus intimes faire brièvement l'épitaphe de sa gloire et de sa fortune.

« Pauvre T....., s'écrie un convive en passant devant le château de ce dernier, dans le comté de Cambridge; voilà son palais abandonné; j'ai passé là quelques-uns des plus beaux mois de ma vie! » Voilà tout.

« Qu'est-il devenu? demandai-je à ce sensible ami.

— Du diable si j'en sais rien! Ruiné, je crois; sous les verroux sans doute! »

On ne peut pas dépêcher plus lestement la reconnaissance.

Le chapitre des mœurs de la haute civilisation vient d'être épuisé. Commençons à ébaucher celui des manières; il mérite d'être étudié. La grande base des principes que la haute civilisation fait valoir, c'est de chercher son plaisir partout, sans gêner le plaisir des autres : des égoïsmes qui se rencontrent et qui se ménagent. Un pacte entre toutes les personnalités pour jouir de la vie sans se nuire; faire peu de bruit, tenir peu de place; avoir des égards pour ceux qui sont présens et spécialement pour vos voisins; tout effleurer sans appuyer sur rien; tout indiquer sans soulever aucune discussion violente; paraître indifférent à tout et même un peu blasé sur tout; voiler cet artifice sous une apparente ingénuité, sous une parfaite facilité de commerce; tel est le monde. Voilà ses préceptes et sa pratique. J'avoue qu'il y a quelque chose d'intéressant dans cette soumission volontaire et tacite aux lois de la société générale. C'est ce que Burke appelle très bien une fière et honorable subordination.

Mais l'arbitraire de ces lois m'a quelquefois étonné; et plus on remonte l'échelle de la grande civilisation, plus leur caprice paraît bizarre. A de singulières délicatesses se mêlent des grossièretés convenues qui sont le type du rang et comme le symbole de la haute civilisation. Tantôt c'est un argot spécial qui blesse à-la-fois la décence et le bon goût; tantôt ce sont une foule de petits usages déplaisans et incivils dont on ne cherche à relever la bassesse que pour se distinguer du vulgaire.

Voudra-t-on me croire, lorsque j'affirme qu'une jeune femme du rang le plus élevé se plaît, lorsqu'elle cause avec les duchesses et les comtesses qu'elle reçoit, à soulager, en se frottant violemment le dos, le prurit que lui cause la délicatesse extrême de sa peau. Elle était livrée à cette agréable occupation, lorsqu'on se servit devant elle des expressions suivantes : « L'homme dont vous parlez a épousé une femme « charmante. »

Elle tressaillit, son sourcil se fronça, tous ses nerfs se cris-

pèrent; vous eussiez dit qu'elle venait de marcher sur un serpent. Dans la bonne société, les mots *homme* et *femme* sont proscrits; on doit dire une *personne.* Les conventions singulières qui éclosent au milieu de ces mœurs factices vous défendent aujourd'hui, par exemple, de mettre, en mangeant, votre couteau dans votre bouche, et vous permettent d'appuyer vos deux coudes sur la table, ainsi que je le voyais récemment pratiquer à deux honorables qui venaient de passer trois mois chez le roi de la mode et le maître actuel du bon ton.

« Les avez-vous observés, demanda le maître de la maison qui n'était pas encore parvenu au même degré de rafinement social?

— Oui, les coudes sur la table depuis le potage jusqu'au dessert; c'est une mode nouvelle importée de chez lord ***. »

Trois jours après, deux autres personnages qui venaient de quitter le même foyer de civilisation, passèrent une heure chez un respectable ecclésiastique sans ôter leur chapeau: nouvelle mode venue du même lieu, importée du même centre. Un jargon singulier qui change tous les mois, compose, à l'usage des gens comme il faut, un dictionnaire ou plutôt un argot qui les caractérise d'autant mieux qu'il est plus trivial. Il y a de certaines voyelles qu'on ne doit pas prononcer; de certaines épithètes grossières que l'on adopte; de certains proverbes dont il faut faire usage, c'est le cachet du bon ton.

Passons aux classes secondaires. La civilisation les affecte diversement. Au lieu de les rejeter dans quelques petites coutumes exclusives, elle les exalte, les agrandit et les enrichit. Elle leur fait subir un mouvement d'ascension permanente. Avant de se dépraver comme les habitans des régions supérieures, il faut qu'elles s'élèvent à leur niveau. Pour cela grande lutte; concurrence formidable. Plusieurs tombent et se précipitent dans une ruine sans fond. D'autres s'élèvent et deviennent riches, puissans, gens à la mode. Plus la civilisation se perfectionne, plus l'accumulation des capitaux, l'ac-

croissement de l'habileté mécanique, le perfectionnement des moyens, l'extension du crédit, la variété des méthodes de fabrication ou des modes de commerce influent sur les classes moyennes, celles qui, au lieu de vivre de leurs terres ou de leur revenu, vivent de l'intérêt du capital.

La fermentation sociale est donc très vive. Dans une telle époque, pour les régions supérieures, il s'agit d'improviser ses plaisirs et de les multiplier en les variant; pour les classes moyennes, il s'agit d'emporter la fortune à la course afin d'obtenir bientôt ces mêmes jouissances réservées au petit nombre. La lenteur modeste du commerce antique est remplacée par la violence de la spéculation hasardeuse; le commerce d'autrefois était chose honnête et patiente; la spéculation d'aujourd'hui est ou une friponnerie expéditive ou un coup de dé brillant. La prudence du commerce assure des gains médiocres; la spéculation promet des bénéfices chanceux, mais immenses : c'est l'avidité de commerce mêlée à la fureur du jeu. N'attendez pas du spéculateur, commerçant aléatoire, le soin minutieux de bien acheter et de bien vendre. La parfaite probité, calcul excellent pour obtenir le crédit; le choix des objets vendus et la modération dans le bénéfice total ne lui appartiennent pas. Laissez au petit négoce d'autrefois cette marche lente et ce lourd bagage de scrupules incommodes. Nous allons beaucoup plus vite.

Le négoce lui-même repose maintenant sur une nouvelle base. Le négociant, devenu joueur, jette sur le tapis vert son capital tout entier; et ce n'est pas tout, il joue encore l'avenir de ses gains possibles. Un des procédés sur lesquels a roulé le commerce en Angleterre, mérite d'être rapporté. André tire sur Clément et Clément tire sur André : s'engageant l'un et l'autre à retirer leurs billets à l'échéance, à les reprendre comme valeur comptant, ou à payer la différence s'il y en a. La valeur factice qu'ils ont ainsi créée leur profite à tous deux un moment. Les banquiers y sont trompés, les billets courent, on ne les proteste pas, le crédit s'établit, la spéculation déploie

ses vastes ailes, il n'y a plus de bornes au capital dont on dispose. Les uns gagnent des millions, les autres se perdent et s'abîment. J'ai connu deux maisons de commerce qui se prêtaient ainsi mutuellement la somme énorme de 40,000 £ par an : l'une d'elles donnait 750 £ de traitement au commis chargé de faire agir ce levier redoutable; elle manqua : l'autre est parvenue à l'opulence. Universellement réprouvé, ce moyen, universellement employé, a fait plus que de nuire au commerce. En y introduisant la fraude, il a détruit la bonne foi, le respect du commerçant pour lui-même et la moralité du négoce : le jeu a tout envahi. Extension forcée, développement factice, activé encore par une concurrence violente poussée jusqu'à la fureur.

Il est vrai que des fortunes gigantesques se sont élevées. Qu'est-ce aujourd'hui que l'aristocratie? où est-elle? qu'on me la montre? Ce petit aristocrate, fils d'un baronnet, vaut-il l'homme qui dispose, grâce au commerce, d'un capital qui ferait vivre un roi? En 1835, le dividende d'une seule maison de commerce de Londres, a été de 200,000 £ pour une année. J'en connais une qui vend pour 14,000 £ d'objets au comptant par jour. L'un des nombreux parteners d'une brasserie de la capitale, tire de cette entreprise 40,000 £, année commune; un fabricant de pianos de Londres a gagné en un an, tous frais payés, la somme de 90,000 £. Est-ce là une aristocratie de l'argent, dites-moi? Parmi les jouissances qui s'achètent, y en a-t-il une que ces hommes ne puissent payer? Le noble de naissance dispose-t-il des forces prodigieuses que le seigneur suzerain de la richesse doit à l'accumulation du capital, à la puissance mécanique, à la rapidité de locomotion, à la facilité d'acquérir et d'augmenter ses connaissances industrielles? Qu'est-ce que l'aristocrate opulent aujourd'hui, comparé à l'aristocrate de l'opulence? Le Parlement s'ouvre à ce dernier; il a son hôtel dans le quartier noble, son château en province, fait son voyage annuel en Italie, prend les eaux de Bade ou de Tœplitz, possède un cui-

sinier admirable, des salons splendides, des meubles coûteux, et donne des repas magnifiques.

Que manque-t-il aux fêtes du marchand qui a construit sa fortune ou qui s'occupe à la construire? Le voici : un ou deux *exclusifs*, c'est-à-dire le petit nombre de personnes dont nous avons parlé, et qui font métier et gloire de ne dire que certains mots; de ne se permettre que certains gestes et de n'aller que dans certaines maisons. La ligne de démarcation s'établit sur des nuances misérables, sur de petites manières que l'on ne peut acquérir au comptoir ni à la bourse. Deux cohortes ennemies se disputent donc la préséance : l'une plus puissante en effet et plus active; l'autre plus dédaigneuse et plus enviée. Quiconque n'a pas reçu des évènemens et de sa naissance la vraie éducation aristocratique, essaiera vainement de franchir le cercle imaginaire de la vieille noblesse, le rempart d'airain dont s'entoure la noblesse de race. Les deux classes se rapprochent, mais pour se haïr, non pour se confondre. Le vrai noble est un petit roi qui a sa cour, son état de maison, ses flatteurs; qui ne voit que ses égaux, devant lequel on se prosterne, dont la parole est toujours écoutée. Il joue sur le velours; son titre seul l'égale au plus puissant. Traité avec déférence par les hommes de sa classe, il leur rend égards pour égards. Sa vie n'est pas une lutte, mais une victoire. On lui pardonnera la profusion et l'étourderie, non l'avidité et l'avarice : on lui permettra d'intriguer, mais non de thésauriser.

La vie du marchand n'est pas la même. Il a le gain pour but; il combat âprement pour l'atteindre. Toutes ses conversations sont des luttes d'intérêt; qu'il soit honnête, c'est tout ce qu'on peut lui demander; généreux, il serait perdu. Le lucre, qui résume l'idée de toutes les jouissances positives, l'absorbe entièrement. Son temps est précieux. Perdra-t-il ses minutes qui sont de l'or? les dépensera-t-il en vaines causeries? en plaisirs élégans, mais coûteux? Sa moralité ne sera pas pire, mais ses manières se sentiront tou-

jours du magasin et du comptoir. J'eus, à ce sujet, une conversation assez piquante avec un voyageur célèbre :

« Jamais, me disait-il, je n'ai connu de marchand ou d'homme d'affaires qui fût ce que j'appelle *comme il faut.*

— Permettez-moi de vous citer F. B., qui a un intérêt dans une maison de banque, et dont la courtoisie me semble parfaite.

— C'est une erreur. La semaine dernière, j'ai dîné chez lui; la veille j'avais dîné chez le marquis de S..... Pendant le repas que ce dernier nous donnait, un jeune avocat trouva le lièvre excellent, et fit l'éloge le plus pathétique du gibier du marquis.

— William (dit aussitôt notre hôte, en se retournant vers l'intendant), vous aurez soin d'adresser à M. Willby des lièvres de ma chasse et de les bien choisir. »

— L'avocat reçut en effet ses deux lièvres par semaine pendant toute la saison. Qu'aurait fait notre ami F. B., mon amphitryon du jour suivant? il aurait supputé la valeur des deux lièvres par semaine, et serait parvenu à ce résultat fort sage, que 4 shillings tous les huit jours équivalent à 10 £, 8 shillings par an. « Monsieur, lui disait un jour son jardinier, nous avons deux fois plus d'abricots, de poires et de noisettes qu'il ne nous en faut; que dois-je faire de cela? — Nous les vendrons, répondit-il aussitôt; combien cela peut-il rapporter? » — Le marquis n'eût pas manqué de dire : « vous choisirez les plus belles pour M. le comte de..... et vous les lui enverrez, etc., etc., etc. »

Telle est l'influence des habitudes : elle est ineffaçable. Les nouvelles idées libérales n'ont pu amener la fusion ou même l'alliance des deux principes. Le commerce a empiété sur la noblesse sans lui emprunter ses caractères distinctifs; l'esprit de négoce a pénétré l'aristocratie sans lui donner les qualités du marchand. Les substances se sont mêlées comme dans une opération chimique, sans pouvoir se transformer en une substance homogène. Les classes supérieures se sont abais-

sées sans que les classes inférieures se soient élevées. Deux insolences contradictoires, celles des aïeux et celles de l'argent ont levé la tête à-la-fois. Les leçons de la révolution française ont été perdues. L'éducation a augmenté sans cesse la puissance des classes moyennes; des capitaux accumulés ont provoqué le luxe et précipité les hommes vers les jouissances rapides et passagères. La paix a réduit la valeur des objets et encouragé ce mouvement, on a vu naître un mode de société dont l'Angleterre n'avait pas eu d'exemples. Tout était bouleversé sans changement apparent, sans secousse; mais tout chancelait dans les profondeurs sociales.

Les efforts des hauts commerçans se sont dirigés alors vers l'imitation des classes nobles; imitation incomplète et impossible. Le commerce secondaire les a suivis de près. Observez la vie du boutiquier qui fait bien ses affaires : il quitte le comptoir pour se mettre à table, et le repas pour l'opéra ou le concert. Ses fils et ses filles sont élevés à-peu-près comme les enfans de l'aristocrate et du banquier. Les fils deviennent actifs, vigilans, méthodiques, intéressés, âpres; ils savent vendre et acheter, ils calculent, ils combinent; leur intelligence, aiguisée pour le commerce, s'occupe peu de littérature et d'arts. Quand ils en parlent, ce n'est que jargon; la plupart se délassent au spectacle ou en dînant bien. Chez les femmes de la même classe vous trouvez infiniment plus de goût, de convenances : elles ne sont pas absorbées par le négoce ; elles parlent souvent trois ou quatre langues, et reçoivent des leçons des mêmes maîtres qui ont formé les duchesses et les vicomtesses. Souvent ces maîtres cultivent les talens des femmes de boutique avec beaucoup plus de soin que ceux des femmes nobles. Ces dernières y apportent une patience qui tient à leurs habitudes, aux idées de la famille, à leur desir de briller : c'est leur seule distinction. Les artistes qui se trouvent plus de niveau avec elles, leur donnent des leçons plus profitables. L'orgueil des gens de boutique est heureux de cette éducation aristocratique : ils comparent exactement, soyez-en sûr, le

goût du chant et les gouaches de la marquise avec les œuvres et les talens des roturières.

« Comment peuvent-ils nous juger (disait un jour un jeune vicomte), eux qui déclament si misérablement et si vivement contre nous? Que savent-ils de nos mœurs et de nos idées?

— Beaucoup plus que vous ne pensez, lui répondis-je. Vous parlez à la Chambre des Communes, et ils savent quelle est votre instruction, jusqu'où elle s'étend, où elle s'arrête. Ils vous rencontrent dans le monde, et vous contemplent dans les lieux publics. Le détail de vos jours et de vos nuits est enregistré dans les journaux; vos noms et vos discours frappent sans cesse leurs oreilles. Ils vous connaissent mieux que vous ne vous connaissez. »

L'aristocratie va se détruisant d'elle-même. Chaque profession veut se hausser, est mécontente de la place qu'elle occupe, et aspire à une position supérieure. Une longue suite d'aïeux, des ancêtres héroïques, une richesse bien acquise par des services publics, par des exploits militaires, par la probité de la famille, commencent à tenir peu de place réelle, dans une société qui cède à l'influence démocratique. Deux valeurs servent maintenant de mesure à la capacité d'un homme : le mérite personnel et la fortune. Que l'homme de la classe moyenne se compare à l'homme de la classe aristocratique : qu'il place ses efforts persévérans, l'emploi habile qu'il a fait de ses ressources, et la lutte qu'il a subie, en face d'une oisiveté frivole et d'une incapacité altière : il se croit dégradé. Le mépris, l'envie, le mécontentement s'emparent de son cœur. Il n'y a plus de lien entre les subdivisions de la société. Tout devient marché, achat, pot-de-vin. Il s'agit de prendre tous ses avantages, de tromper, s'il le faut, mais surtout d'acquérir. Tout s'évalue, tout a son tarif. Vous pouvez vous ruiner ou faire fortune : faites fortune, le mérite sera prouvé. Qu'est-ce qu'un homme de talent pour nous aujourd'hui, si ce talent est pauvre? Qu'est-ce même qu'un archevêque, si, au respect moral inspiré par sa profession, il ne joint ce respect beaucoup plus

solide, qui s'échelonne sur les degrés de cinq, dix et quinze mille livres sterling de rente?

Il y a trois cents ans, un monarque avait à peine des chemises; son ameublement était splendide et incommode. Les carreaux de ses palais étaient jonchés de feuillages verts. Il y a des marchands aujourd'hui qui possèdent plus d'or que ce petit souverain ne possédait de cuivre, et qui s'environnent de jouissances que son royaume entier n'eût pas achetées. Ainsi la richesse tend à détrôner l'aristocratie. Où s'arrêtera sa conquête?

Nous avons des nobles qui peuvent dépenser mille livres sterling par jour. Récemment, le fils d'un fabricant de roues de carrosse, établi dans une ville de province, légua un million de livres sterling à son fils, brave officier de la marine royale. L'influence de ces exemples les rend plus fréquens; on cherche à concentrer l'opulence sur une seule tête, et à créer de grandes maisons. Un ministre réformateur convenait, l'autre jour : « qu'il fallait accorder au roi d'Angleterre une « liste civile de deux mille livres sterling par jour, pour que « la majesté royale ne s'abaissât pas au-dessous des fortunes « particulières. » L'administration et l'emploi de ces immenses revenus absorberont nécessairement un espace de temps, une somme d'attentions et de veilles qui seront dérobées aux travaux de la pensée, à l'amour des arts, aux recherches intellectuelles. Tout le monde ne ressemble pas au philosophe Cavendish, simple dans ses goûts, et peu soigneux de son immense fortune. Un jour, son banquier va le trouver dans son laboratoire de chimie, et lui dit :

« J'ai à vous des sommes considérables et qui dorment depuis « long-temps. Qu'en faire? Faut-il les garder ou les employer?
« — Les employer?... Employez-les! »

Et il retourna à ses fourneaux.

Complétons l'observation de ces phénomènes en descendant jusqu'aux classes inférieures. *Savoir, c'est pouvoir,* leur a-t-on dit; et cette leçon, ils la savent déjà par cœur. Il

leur a suffi, pour s'en assurer, de jeter les yeux sur la liste des ministres qui ont gouverné l'état depuis cent ans. *Pitt, Dundas, Jenkinson, Perceval, Peel, Canning, Spring-Rice* ne se sont élevés que par la force de l'intelligence, non par l'influence de l'aristocratie. S'il n'est pas rare de trouver des filles de marchands sachant la musique, la peinture, le français et l'italien ; il est également commun de voir des artisans instruits et éclairés, lecteurs assidus des débats parlementaires, connaissant leur valeur, et sachant en user. La conscience de cette importance ajoute à leur force. Ils n'ignorent pas que, dans beaucoup de circonstances, leur action est positive et puissante, et ils l'augmentent chaque jour. Dans une de nos villes manufacturières, les ouvriers filateurs ne s'entendaient pas sur le salaire avec les manufacturiers. Il y eut procès : les chefs de la manufacture prièrent l'avocat choisi par les ouvriers, de venir s'entendre avec eux, afin de connaître leurs intentions précises, leurs argumens et leurs preuves. L'avocat les écoute, rédige avec soin le résumé des propositions, le leur soumet, et le communique à deux des ouvriers principaux. Ces derniers emportent avec eux le document ; trois jours après, ils remettent entre les mains du conciliateur un exposé de leurs motifs, si net, si élégamment écrit, si fort de raisonnemens, malgré la simplicité énergique qui attestait l'authenticité de leur travail ; que les maîtres furent obligés de se rendre à ces raisons. Ils acceptèrent les conditions des ouvriers, et avouèrent que ces derniers avaient seuls posé la question sous son point de vue véritable. Tout s'arrangea donc à l'amiable ; chacune des parties adverses céda ; depuis cette époque, la fabrique n'a pas cessé de prospérer.

Ce développement démocratique a été servi encore par le bill de la Réforme. Le respect des races s'éteint : on n'estime plus que la fortune, ou l'intelligence appliquée à l'acquisition de la fortune. Tout engage les membres de l'aristocratie à s'endormir et à s'énerver : tout stimule les classes moyennes et les porte à s'éclairer, à s'élever, à s'instruire. Ce qui m'étonne,

ce n'est plus de voir ces dernières atteindre la considération et la puissance, mais d'observer l'énergie défensive de la noblesse, sa résistance obstinée et le front menaçant qu'elle oppose à son ennemi. L'impulsion intellectuelle est immense et donne cependant des résultats médiocres. On sait tout et l'on ne sait rien; l'ignorance est honteuse et le profond savoir devient rare. Dans toutes les subdivisions des connaissances humaines, vous trouvez tant de choses à apprendre, des conquêtes si nombreuses à faire, un si grand amas de matériaux à remuer, que le courage vous manque. Souvent on s'en tient à une branche que l'on exploite, à un filon que l'on parcourt. Celui-ci approfondit les lépidoptères, ou donne toute sa vie à la connaissance des charançons. Il y a des hommes que la machine à vapeur absorbe; d'autres qui vivent dans l'étymologie et les racines saxonnes. Les hommes les plus remarquables sentent le besoin de ramener toutes les doctrines et tous les faits à quelques points généraux et culminans; d'embrasser l'ensemble et de saisir les rapports. Ces derniers gravissent la montagne et découvrent tout l'horizon; mais quel coup-d'œil d'aigle saisirait les détails, en se plaçant sur une cime aussi élevée?

Quant à la masse, elle parle de tout, mais superficiellement; elle lit tout, mais rapidement : les mœurs deviennent douces et paisibles; mais la difficulté de gouverner s'accroît. Tous se civilisent et s'éclairent; on questionne, on interroge, on discute, on s'informe. A peine laisse-t-on à ceux qui dirigent la société la liberté d'un seul mouvement; l'autorité suprême une fois détruite, on n'a, pour apprécier les choses, qu'un seul critérium : le caprice ou le jugement personnel. Plus de vérités acceptées; plus d'axiomes admis. La conversation est une arène ouverte à tous les paradoxes; que dis-je? rien n'est paradoxe, puisque rien n'est vérité. On peut tout penser, tout dire et tout juger, reviser toutes les sentences et attaquer toutes les doctrines. De nouveaux casuistes éveillent sans cesse de nouvelles subtilités. Quel essor et quel mouvement donné

à toutes les pensées! quelle agitation brillante et confuse! quelle fièvre de prétentions et de desirs! Les esprits s'élancent vers tout ce qui les séduit; les âmes orgueilleuses demandent sans cesse de nouvelles jouissances de vanité; peu de personnes desirent ou acceptent un poste tranquille, un emploi sérieux, une occupation grave et paisible. Il faut marcher toujours et marcher vite : ainsi roulent, avec une énergie et une précipitation qui s'accroît sans cesse, les flots d'une civilisation dont la pente est plus rapide et le cours plus violent, à mesure que les siècles s'enfuient.

Le résultat le plus singulier de la situation, c'est que chacun, par ses lumières et surtout par ses desirs, est de deux ou trois degrés au-dessus de la situation qu'il occupe. Tout le monde veut obtenir le gros lot dans la loterie de la vie humaine. Cette fille aux pieds lourds, aux larges mains, au dos voûté, aux yeux louches, à la taille difforme, apprend le piano, la composition, la peinture, peut-être l'algèbre, pour épouser un lord et avoir sa calèche : c'est une roturière, et sa famille n'a jamais possédé 200 livres de rente. De là, cette population de vieilles filles qui encombre l'Angleterre; vous en feriez une colonie. Qui mariera sa fille à un homme de mérite, mais pauvre? Personne. On attend : les heures entraînent les années, et la fille ne se marie jamais. Une telle organisation sociale est féconde en mécontentemens, en douleurs secrètes; cette loi de progression, à laquelle tout le monde obéit, au lieu d'apporter la paix et la vertu, amène avec elle les soucis et les vices. Que les philosophes essaient de résoudre cette énigme douloureuse.

Il est certain que l'homme aujourd'hui se fatigue davantage et qu'il ne vit pas moins, comme si le métal dont il est fait s'usait bien plus encore par la rouille que par l'activité, par l'oisiveté que par l'emploi. Il n'est pas sûr que la situation morale de l'homme soit devenue meilleure; mais les arts de la vie, la partie matérielle de notre existence se sont merveilleusement développés. Nous pouvons être moins heureux, plus inquiets,

plus ennuyés, mais, assurément, nous vivons mieux; notre coucher est plus doux; nos voitures sont mieux suspendues; nos jouissances physiques ont augmenté. Les masses se dirigeant vers un même but, tandis que les individus consacraient toute leur énergie à l'accomplissement d'un devoir spécial, ont donné au bien-être une progression gigantesque.

En 1688, le revenu de la nation s'élevait à 43,000,000 £; en 1812, Colquhoun l'évaluait à 420,000,000; il est probablement aujourd'hui de plus de 620,000,000. Davenant, sous le règne de Jacques II, portait l'impôt à 2,000,000 £, et ajoutait que le commerce et les manufactures n'étaient pas capables de soutenir un plus lourd fardeau. Vers la fin de la dernière guerre, notre impôt montait à 40 fois cette somme; nous en avons supprimé la moitié, et le pays semble plus mécontent qu'il ne l'était alors. Contradiction apparente : un impôt léger semble très pesant à une nation gênée dans ses affaires; un lourd impôt n'est rien, quand l'argent surabonde; c'est la richesse superflue qui doit fournir l'impôt. « A l'époque de la révolution de 1688 (comme le dit fort bien Sinclair), on faisait plus de tort au peuple en lui demandant un seul shilling par livre sterling, qu'aujourd'hui en le privant de quatre shillings sur la même livre. » C'est qu'à l'époque dont nous parlons, tout l'argent d'un citoyen était consacré aux nécessités de la vie : l'impôt l'obligeait à une privation réelle : aujourd'hui la privation est factice et la souffrance à peine sentie. Si l'on se plaint, c'est surtout à cause de la propagation des nouvelles doctrines, qui font regarder tout gouvernement comme un voleur et toute administration comme spoliatrice; c'est aussi parmi nous une suite de ces vieilles haines religieuses que rien n'a pu éteindre. « Pourquoi (demande, avec assez de raison, le *Dissenter*) serais-je forcé de payer un ministre anglican, dont les doctrines me sont odieuses et qui ne me sert à rien? »

L'éducation tant vantée aujourd'hui, si généralement répandue, qu'a-t-elle produit? Elle a, comme nous l'avons vu plus

haut, augmenté la somme d'intelligence et la décence extérieure des classes secondaires. C'est là le seul résultat visible de ce grand mouvement civilisateur. La force est remplacée par la ruse; on est plus cauteleux et moins hardi. Jusqu'à ce jour cette diffusion des connaissances a augmenté l'astuce et les ressources des derniers rangs, répandu l'envie, le mécontentement et la rage dans la classe immédiatement supérieure; enfin elle a accompli cette désunion fatale de tous les rangs sociaux. J'avoue la puissance de la presse, mais je ne conviens pas qu'elle soit toujours salutaire. Je crois pouvoir affirmer qu'un capital de cent mille livres sterling alimente à Londres la publication de livres obscènes, avec gravures dignes de ces livres, qui se vendent très bon marché, et qui plaisent surtout à la classe dont je viens de parler et dont ils achèvent l'éducation.

L'intelligence étant un pouvoir et la fortune un but, des multitudes de demi-savans deviennent auteurs; un grand nombre de filles de marchands et d'artisans, élevées au-dessus de leur état, se font institutrices, dames de compagnie, gouvernantes, romancières. Le grand nombre de femmes élevées pour les arts libéraux, et réduites par leur défaut de fortune à chercher des moyens d'existence dans leurs connaissances personnelles, encombrent la route commune où elles se jettent. J'ai connu des institutrices à qui l'on donnait cent livres sterling par mois; j'en ai connu d'autres à qui l'on donnait à peine la table et le logement, et qui ne se trouvaient pas ainsi au niveau d'un bon domestique. Elles ne pouvaient s'empêcher de comparer leur situation avec leur savoir, leurs prétentions avec leur éducation. Quelle amertume répandue sur leur vie par un si douloureux contraste! La sensibilité s'exalte, la fierté s'accroît, les espérances sont brillantes; bientôt la vie devient obscure pour elles; l'ennui, la consomption, le dégoût les saisissent. Résultat terrible de l'état de société où nous sommes, que ces multitudes de mécontens enfantés pour la disproportion entre

les nécessités et les desirs, entre le passé et le présent.

J'attribue aussi beaucoup d'influence au défaut de lien entre les maîtres et les domestiques, entre les subalternes et les chefs. Ceux-ci paient et commandent, ceux-là reçoivent et obéissent; mais l'autorité morale est détruite, la confiance et la surveillance n'existent plus. Adieu à ce dernier débris de la vie patriarcale. Le fermier lui-même vit séparé des gens qu'il emploie. Le marchand s'isole de ses apprentis; cette chaîne importante et morale une fois rompue, les hommes voués à la domesticité ne sont retenus par rien; leurs heures de loisir sont libres et consacrées au vice. De là cette insolence, ce dédain pour les convenances et les devoirs, ces déprédations, cette violence qui caractérise la classe dont nous parlons. On la voit la première dans la liste des délits; l'indifférence du maître engendre l'inconduite du serviteur. Beaucoup de domestiques sont fort instruits, si vous prenez le mot *instruction* dans le sens vulgaire; mais cette instruction n'est rien sans les agens moraux qui la développent et la rendent profitable; au lieu d'apporter un bénéfice, elle apporte un dommage; au lieu d'être utile, elle est dangereuse.

Si le domestique s'éloigne du maître par l'insubordination, il s'en rapproche par le costume. Tout le monde est vêtu de la même manière. On ne peut deviner la place occupée par chacun des membres de la société. La grande fécondité de la production jette sur le marché une foule de vêtemens de hasard, presque neufs encore, que le peuple rachète, et qui, des épaules d'un prince passent sur celles d'un roturier; aussi le rang, dans la société actuelle, se trahit-il bien moins par le costume, que par la manière de le porter. Il y a des femmes de chambre que l'on ne distingue pas de leurs maîtresses. Tous les jours on lit dans les feuilles publiques: « Une jeune personne, très bien mise, vient d'être arrêtée par la police; elle est soupçonnée de vol ou de recel. « Le dimanche, toutes les classes qui se coudoient dans Hyde-Park, sont habillées de

la même manière. L'élégance de la parure, le choix du costume, exercent sans aucun doute une influence heureuse sur les mœurs et les idées. Elles s'adoucissent; on est plus sociable, moins rogue, plus disposé à plaire. Je n'imagine guère un homme qui boxe en manchettes de dentelles et en gilet de satin, ni une femme qui crie comme une harengère sous la mantille de blonde qui couvre ses épaules. La recherche du costume sympathise bien mieux avec l'artifice et l'escroquerie qu'avec le meurtre et la violence; aussi les vices qui émanent de la force brute sont-ils bien moins fréquens aujourd'hui que ceux qui ont pour mobile l'astuce et la perfidie. « On desire beaucoup et l'on obtient beaucoup » selon la définition que Burke a donnée du bonheur public. Mais aussi, pour balancer cet avantage, faut-il ajouter que l'on vole beaucoup; et les progrès du commerce et de l'esprit de lucre sont loin de corriger cette tendance.

Quel est le résultat définitif? Une amélioration morale jusqu'ici fort incertaine; un développement intellectuel incontestable, mais qui s'applique aux soins de la fortune bien plus qu'à la philosophie et à la culture des arts; l'accroissement incalculable des richesses et de la marche toujours progressive que l'industrie, le bien-être, le commerce, les jouissances, les voluptés ne pourront manquer de suivre. Plusieurs écrivains modernes, frappés de cette marche ascendante, ont tracé le portrait de l'avenir sous des couleurs tellement riches, que l'éclat et la magnificence des tableaux de Martin auraient peine à les égaler. Récemment, M. Morgan, dans un roman intitulé *la Révolte des Abeilles,* a fait l'utopie complète des âges futurs tels que l'industrie doit les faire un jour. Les ressources de la magie n'ont rien de plus brillant que cette magie naturelle, résultat des efforts et des capitaux de plusieurs siècles; mais plus la condition physique de l'homme aura été améliorée, et plus il deviendra nécessaire d'augmenter sa moralité. Jusqu'ici, en multipliant notre capacité de jouissances, on n'a pas trouvé le secret de faire sui-

vre une proportion égale à notre capacité de bonheur. Car les jouissances sont une excitation, non un état permanent; une fièvre, non un état de santé. Plus l'homme s'enivre de ce breuvage, plus il offre de prise aux douleurs de la vie. Plus on lui a donné, plus il exige; et si l'instrument musical qui se trouve garni de cordes innombrables, donnant des vibrations plus multipliées, garde moins facilement l'accord; on peut dire aussi que la société nouvelle, possédant beaucoup plus de ressources, offre à l'homme politique et au philosophe un phénomène beaucoup plus complexe et plus difficile à résoudre.

(*New-Monthly Magazine.*)



LE MAJOR ANDRÉ.

Dessiné par lui-même la veille de son exécution.

Histoire. — Biographie.

—

LE GÉNÉRAL ARNOLD

ET LE MAJOR ANDRÉ.

SCÈNES DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE. [1]

La guerre de l'indépendance américaine n'a pas offert de plus intéressant épisode que la condamnation et la mort de ce malheureux André, major anglais qui, pénétrant dans les lignes américaines, trama, de concert avec un des généraux de l'Union, un complot contre cette république. Livrer au roi d'Angleterre une position très forte qui aurait pu décider du sort de toute la campagne, tel était le plan d'Arnold : le traître se sauva, l'innocent périt. Arnold, général américain, mourut tranquille et méprisé; André, qui avait

(1) Note du trad. La plupart des historiens qui ont essayé l'explication de cet épisode de la guerre de l'indépendance américaine, lui ont laissé quelque chose de vague et de mensonger. Il a fallu que beaucoup de temps s'écoulât pour qu'un historiographe américain, voué à ce genre de recherches, *Jared Sparks*, consultant les archives de plusieurs provinces et les souvenirs de quelques contemporains, vînt éclairer d'une lumière complète les faits de cette tragédie caractéristique. Il rend justice entière au livre publié en France sur le même sujet par M. de Marbois; et il avoue que l'excellent esprit de ce judicieux écrivain a disposé habilement tous les faits qui lui étaient connus. Il ajoute que plusieurs particularités précieuses ont dû lui échapper, et que les papiers de Washington et les minutes des interrogatoires subis par André et par John Smith, son complice, pouvaient seuls fournir à l'histoire les éclaircissemens qui lui ont manqué jusqu'ici.

voulu servir sa patrie et qui était resté fidèle à sa bannière, fut condamné à mort et pendu.

Bénédict Arnold, descendant de l'une des familles coloniales les plus estimées, a laissé un nom en exécration en Amérique. Second fils de Bénédict Arnold, riche négociant de Norwich, dans le Connecticut, il donna de bonne heure des indices du caractère qui devait distinguer toute sa vie. Sournois, irritable, implacable, cherchant ses jouissances dans le mal, d'un égoïsme que rien ne pouvait fléchir, et que le blâme ou le mépris n'épouvantait pas; il ne sympathisait (disaient naguère encore les anciens habitans du pays) ni avec le bonheur, ni avec la joie de ses semblables. Les anecdotes minutieuses que l'on s'est plu à recueillir sur son compte, depuis l'époque où ce nom, auparavant obscur, s'est environné d'une célébrité fatale, révèlent la mauvaise nature d'une âme étrange et peu commune. Sa mère, ne sachant que faire de lui, le mit en apprentissage chez deux pharmaciens associés, nommés Lathrop. Son plaisir était de semer, dans la rue qui conduisait à une école, des fragmens de vitres et de bocaux brisés, afin que les enfans, en passant par là, se déchirassent les pieds. Pour lui, debout sur la devanture de la boutique, il les regardait en riant. Si, dès cette époque, il jouissait des souffrances de ses camarades, il ne s'épargnait point les fatigues et les dangers de l'audace la plus téméraire. Souvent on le voyait se suspendre aux roues d'un moulin à eau, en suivre l'évolution rapide, et plonger dans l'onde écumante pour reparaître aux rayons du soleil.

Une situation étroite et paisible ne pouvait convenir à cette organisation violente. Dégoûté de tout ce qui l'entourait, détesté de ses camarades et de ses supérieurs, il s'enrôla dans la milice, et partit à seize ans sans avertir personne. Sa mère était veuve : la douleur que lui causa la disparition de son fils fut vive, et elle alla supplier le ministre de l'église presbytérienne, à laquelle elle appartenait, d'intercéder en sa faveur, et de lui faire rendre son fils. On parvint à

rompre cet engagement, et le jeune Arnold fut reconduit chez sa mère. Il la quitta de nouveau, un an après; rejoignit l'armée, se trouva en garnison tour-à-tour à Ticonderoga et dans d'autres forteresses des frontières; puis, fatigué d'une vie régulière dont la discipline l'astreignait à des lois trop dures, il revint à Norwich où MM. Lathrop accueillirent de nouveau le déserteur. Cependant, sa mère, femme d'esprit et de cœur, devinait la destinée de Bénédict: elle mourut, vivement affligée par ces prévisions d'une âme maternelle; heureuse peut-être de mourir sans assister au spectacle de cette carrière d'ambition et d'exploits sans gloire, de témérité sans honneur et d'immoralité profonde que devait couronner l'infamie.

A peine eut-il perdu sa mère, Arnold s'établit en qualité de pharmacien à New-Haven, et se lança bientôt dans les entreprises les plus hasardeuses que son activité et son audace appelaient avec impatience. Il acheta des navires, se chargea de transporter aux Indes-Occidentales des marchandises, des chevaux, du mobilier; souleva partout une nuée d'ennemis que justifiaient son humeur impérieuse et son iniquité naturelle; se battit en duel avec un Français, et finit sa carrière commerciale par une banqueroute qui imprima sur sa réputation une flétrissure odieuse. A peine cette banqueroute était-elle déclarée, il rentra dans les affaires et se fit remarquer comme auparavant par son audacieuse violence, son mépris de toute justice, ses démêlés perpétuels avec les hommes qui avaient des rapports avec lui, et son impudente déloyauté.

Arnold avait les qualités de ses vices, et son courage égalait sa violence. Un jour qu'il conduisait, vers le navire où il devait les embarquer, une troupe de bœufs, de chevaux et de taureaux, un taureau presque sauvage, effrayé peut-être par le bruit de la marée, quitta tout-à-coup ses camarades et se mit à fuir le long du rivage. Arnold monte à cheval, poursuit le taureau, le rattrape, descend, saisit l'animal fu-

rieux par les narines, et le contraint à le suivre jusqu'au vaisseau. Si la vertu morale eût égalé le courage d'Arnold, il eût honoré sa patrie; mais la force brutale régnait seule dans son âme : Arnold ne fut qu'un brigand hardi et rusé.

La révolution éclate et tous les citoyens se lèvent. En 1775, Arnold, commandant une compagnie des gardes du gouverneur, organisée à New-Haven, se trouvait à la tête de cinquante-huit hommes. La bataille de Lexington donna le signal de l'indépendance; à peine cette nouvelle fut-elle parvenue à New-Haven, toutes les cloches sonnèrent; et Arnold, dont cet évènement flattait le courage et les espérances, rassembla le peuple sur la pelouse de la promenade, lui adressa une de ces harangues patriotiques qui sont à l'usage des ambitieux, et commanda le mouvement révolutionnaire de sa contrée. Pour se procurer des armes, il fallut menacer les magistrats de briser les portes des magasins et s'emparer de ces armes. On se porta rapidement à Cambridge, rendez-vous général des milices américaines. Arnold savait qu'un plan avait été formé par quelques citoyens de Hartford pour surprendre Ticonderoga : il n'ignorait aucun des détails de ce plan. S'emparant d'une idée, qui n'était pas à lui, il se présenta au comité de sûreté générale de Massachussets, en développa les dispositions avec beaucoup de chaleur et de force, fit valoir les ressources dont il disposait, les moyens qu'il voulait employer; et reçut, le 3 mai, le titre de colonel, avec la commission de recruter dans les provinces occidentales les hommes nécessaires à son expédition. Il devait laisser une petite garnison à Ticonderoga, dès que cette forteresse serait prise; puis amener à Cambridge tous les canons et tous les mortiers dont il se serait rendu maître.

L'armée américaine avait le plus grand besoin de ces secours. Mais l'ardeur du nouveau colonel, son ambition et ses espérances se trouvèrent singulièrement déçues, lorsqu'il apprit qu'on l'avait devancé. Les montagnards du Berkshire, les hommes du Connecticut et les soldats du général Easton

s'étaient déjà mis en marche vers le lac Champlain pour surprendre Ticonderoga. L'audace d'Arnold triompha de tout : accompagné d'un seul domestique, et n'ayant pas encore eu le temps d'assembler des recrues, il se présenta au quartier général, exhiba ses papiers et réclama le commandement des troupes. Cette prétention, qui résultait d'une fraude et qui s'appuyait sur une usurpation, eut peu de succès. Arnold, profitant des renseignemens qu'il s'était procurés et du plan dont il avait pénétré le secret, espérait devenir chef de l'expédition; on se révolta contre cette espérance. Les montagnards, qui formaient la majorité des troupes, étaient trop attachés à leur commandant Ethan-Allen, pour souffrir qu'on lui enlevât une part de sa gloire, une portion de son autorité : tous les soldats se refusèrent à suivre le nouveau chef. La garnison se rendit avec armes et bagages; et Arnold entra dans le fort presque en même temps que le commandant Ethan-Allen, comme s'il eût voulu rappeler ainsi ses prétentions et réclamer le titre arraché à sa vanité blessée. Mais à peine le succès eut-il couronné l'expédition, il renouvela ses tentatives; « il était, disait-il, le seul officier auquel on dût obéir, le seul qui eût un titre légal à faire valoir. » Une résolution solennelle du grand conseil de Massachussets confirma le commandement d'Ethan-Allen.

L'inquiétude, le besoin d'action et la soif du pouvoir qui caractérisaient Arnold se déployèrent de nouveau. Il protesta contre la décision du conseil, adressa une plainte en forme à la législature du Massachussets; réunit environ cinquante hommes, créa deux capitaines, s'empara d'un schooner, l'équipa; descendit le lac jusqu'à Saint-Jean, surprit la garnison, fit douze prisonniers, brûla cinq bateaux anglais, s'empara de quatre autres, confisqua tout ce qui se trouvait dans le fort, et revint avec ces dépouilles à Ticonderoga. Il rencontra sur son passage le colonel Ethan-Allen, qui avait eu l'idée de la même expédition, mais dont les mouvemens avaient été moins rapides, et qui n'avait pas même

aperçu de loin le fort que son rival venait de prendre.

Le commencement d'une révolution favorisait l'audace et l'ambition d'Arnold. Le plus brave et le plus hardi, en de telles circonstances, n'attend pas que le pouvoir lui soit donné; il s'en empare. Il plut au capitaine Arnold de se créer amiral de la flottille du lac Champlain. Avec cent cinquante hommes, un schooner, un sloop et vingt ou trente bateaux, il prit position près de Crown-Point, nomma des capitaines, arma ses navires et disposa en maître des ressources qu'il s'était attribuées. Ces efforts en faveur de la liberté nationale étaient peu appréciés de ses concitoyens. On était surtout blessé de son arrogance impétueuse, de son mépris pour la discipline, et des moyens impudens qu'il employait pour acquérir le pouvoir. Aux États-Unis, la probité civile a toujours été plus estimée que le pouvoir militaire. De nombreuses plaintes, adressées aux magistratures représentèrent Arnold comme un usurpateur audacieux, un homme sans scrupule, sacrifiant les intérêts publics à son intérêt; avide, sans principes et que rien n'arrêtait. Depuis cette époque, on n'accorda plus aux sollicitations d'Arnold que des réponses froides et presque dédaigneuses. Le ressentiment et l'amertume germèrent dans cette âme vindicative. Le Massachussets et le Connecticut, qui se disputaient l'honneur de garder les postes conquis[1], arrangèrent leurs différends, et s'entendirent pour placer sous les ordres d'un seul et même officier, nommé par le Massachussets, les troupes destinées à cette expédition et envoyées par le Connecticut. Arnold voyait ainsi toutes ses prétentions déçues, toutes ses espérances frustrées.

Alors son active énergie conçut un autre plan qu'il ne tarda pas à soumettre au gouvernement fédéral. Depuis long-temps il avait des rapports avec le Canada, dont il connaissait bien les localités. Cinq cent cinquante hommes seulement, de troupes anglaises, commandés par le général Carleton, étaient disséminés dans différens postes. Arnold, lié avec

plusieurs personnes domiciliées à Montréal et à Quebec, entretenait des relations avec elles : il demanda deux mille hommes pour accomplir la conquête du Canada. Non-seulement ses ouvertures furent accueillies avec froideur; mais trois membres de la législature de Massachussets furent chargés de demander au commandant Arnold compte des munitions, des bagages, des armes, dont il s'était emparé, et de soumettre à la plus exacte révision tous ses actes et tous ses déboursés! Lui qui avait espéré voiler sous les apparences de l'intérêt public, les illégalités qu'il commettait et les usurpations auxquelles le poussait son caractère; lui qui avait espéré faire plier ses concitoyens et tout conquérir par la force! Il traita sans respect et sans ménagement les membres de ce comité d'enquête.

« Qui m'accuse, leur demanda-t-il? pourquoi venez-vous examiner ma conduite? Vos investigations présupposent des soupçons injurieux que rien ne justifie. Quant à ma capacité elle est prouvée; ne m'a-t-on pas jugé digne du titre dont j'ai été investi? J'ai déboursé pour le service public une somme de plus de mille livres sterling. J'ai pris des engagemens onéreux. Je ne me soumettrai pas à l'humiliation de laisser un officier plus jeune que moi prendre ma place. Je donne ma démission. » Elle fut acceptée; et, de retour à Cambridge, Arnold obtint le paiement des sommes qu'il prétendait avoir déboursées : mais plus d'un soupçon fâcheux l'atteignit.

Ce fut alors que le génie sagace de Washington essaya d'employer les talens militaires d'Arnold. Cette espèce d'héroïsme aventureux, violent et hardi qui le distinguait ne devait pas rester inactif. Pendant que le général américain Schuyler, faisait une incursion armée dans le Canada, Arnold, à la tête de onze cents hommes effectifs, remonta la rivière Kennebec, et traversant le désert de l'Est se dirigea vers Quebec. L'expédition était dangereuse; il fallait remonter un courant impétueux, et faire pénétrer plus d'un millier d'hommes avec leurs armes et leurs bagages, à travers une contrée sau-

vage, désolée, sans ressources, entrecoupée de cataractes et de rapides. Si Arnold ménagea peu les fatigues et la vie de ses soldats, du moins ne manqua-t-il pas de dextérité, de prévoyance et d'audace. Il s'était procuré le journal manuscrit d'un officier français, nommé Montrésor, qui, quinze années auparavant, avait parcouru la même route. Les provisions étaient en petit nombre : on ne pouvait avancer sans une extrême fatigue; partout on rencontrait des Indiens hostiles : il fallait marcher dans l'eau jusqu'au genou, en portant de lourds bagages. Arnold écrivait à Washington : « Vous nous prendriez pour des animaux amphibies : tant il « faut passer d'heures et dépenser d'efforts pour lutter contre « les ondes. » Ces obstacles n'arrêtent pas la persévérante activité d'Arnold. Sept de ses bateaux périssent avec tout leur bagage; mais il franchit le Saint-Laurent malgré une frégate et un sloop anglais qui stationnaient pour intercepter le passage; puis, gravissant le précipice de la Pointe-Levy, la petite troupe d'Arnold se trouve en face de Quebec.

Courage, résolution, prévoyance, lutte obstinée contre tous les obstacles : voilà ce qu'on doit admirer dans la conduite de ce chef qui, avant d'être un infâme, fut un héros. Cependant sa jonction avec Schuyler n'était pas opérée. Des troupes fraîches étaient arrivées de Sorel et de Terre-Neuve à Quebec : dix-huit cents hommes défendaient la ville. Les dispositions des habitans étaient-elles favorables aux Américains? On en doutait. Arnold s'avisant d'un expédient singulier, fit ranger en bataille sa troupe en face des murailles; trois fois les acclamations des soldats attirèrent l'attention des habitans. Il espérait que la garnison, ouvrant les portes de la ville, pour faire une sortie, laisserait le champ libre aux citoyens qui se mêleraient aux troupes assaillantes; erreur. Les portes ne s'ouvrirent pas, et l'on ne répondit qu'à coups de canon. Les habitans de Quebec n'avaient pas vu sans épouvante ce phénomène singulier : un corps de troupes réglées, arrivant du désert; phénomène que

l'imagination grossissait encore, et dans lequel leur superstition voyait une preuve signalée de la vengeance divine.

Mais la terreur inspirée par les *hommes de fer,* comme on les appelait, ne dura pas long-temps; les Quebeckiens se rassurèrent. En effet, toutes les cartouches de la petite armée étaient mouillées, la plupart des armes hors de service. Il fallut se replier vers la Pointe-aux-Trembles, et attendre l'arrivée du général américain Montgommery, qui se trouvait à Montréal. La mort de Léonidas, si vantée par l'héroïque antiquité, n'atteste pas un dévoûment plus beau et plus complet que celui du général américain. Nous n'entrerons pas dans le détail circonstancié de cette attaque; c'est de la vie et des actes du général Arnold qu'il s'agit. Pendant qu'une balle l'atteignait à la jambe, le général Montgommery périssait près du Cap Diamant. Trois ou quatre cents Américains restèrent prisonniers : huit cents hommes seulement, en comptant le régiment canadien de Livingston, qui venait de se rallier aux troupes américaines obéirent à Arnold qui, malgré la rigueur de l'hiver, s'obstina à bloquer la ville. La neige tombait à flots pressés; les assiégeans manquaient de tout, et si les Canadiens eussent voulu mettre la moindre vivacité dans leur attaque, rien n'eût été plus facile que de détruire cette petite troupe.

Arnold, tout en suscitant par sa hauteur et ses mauvais procédés l'irritation des soldats, avait montré quelques-unes des qualités du chef d'armée : de l'énergie, de l'audace. Le congrès le nomma brigadier-général, et lui envoya de nouvelles troupes, approvisionnées de tout ce qui était nécessaire pour braver la rigueur d'un climat glacé. On construisit des remparts de glace avec de la neige que l'on pétrit en forme de muraille, et sur laquelle on versa de l'eau qui, saisie par le froid, devint dure comme la pierre. Certes, si l'on ne considère que la bravoure et l'habileté, Arnold avait bien mérité de la patrie. Mais partout où il se trouvait, on se plaignait à juste titre du peu de sûreté de

son commerce et de sa déloyauté dans les transactions. Commandant en chef le siège de Quebec, il est obligé de se démettre de son commandement; à Montréal, il frappe des réquisitions illégales, et le général Gates, sans l'excuser, déclare seulement que, par son intrépidité et son adresse, cet homme a su devenir nécessaire. Le major Brown accuse publiquement Arnold de vol et de prévarication; et Arnold, exposé à tant d'attaques; devenu un objet de haine pour ses compatriotes et ses camarades, ne cherche pas à provoquer un examen public de sa conduite. La force et le succès étaient tout ce qu'il semblait chercher; sa gloire et sa fortune lui paraissaient devoir grandir au milieu de la haine publique. Son dédain pour les hommes, son indifférence de l'opinion, sa misantropie amère devenaient plus intenses, à mesure que ses propres fautes aggravaient l'animosité de ses concitoyens; mais le général en chef protégeait cet homme d'exécution, dont il sentait l'utilité dans des circonstances si critiques.

Il s'agissait alors d'arrêter les mouvemens des troupes anglaises sur le lac Champlain, et d'armer une flottille à cet effet. Un sloop, trois schooners et cinq gondoles se réunissent à Crown-Point, sous le commandement d'Arnold. L'unique instruction qu'il eût reçue, c'était de ne pas dépasser l'île aux Tertres et de stationner dans un détroit fort resserré, où les eaux sont captives avant d'aboutir au lac : là, le général devait se tenir sur la défensive et repousser toute agression. Parvenu à Windmill-Point, il trouva l'île aux Tertres déjà occupée par l'ennemi. Arnold s'arrête à Windmill-Point et dispose ses vaisseaux en ligne à travers le lac, pour arrêter le passage de toutes les troupes ennemies qui pourraient se présenter. Peu de jours après, ceux de ses soldats qu'il avait envoyés à terre furent attaqués par une troupe d'Indiens, et Arnold sentit la nécessité de choisir un autre poste d'où il lui fût possible d'exercer sur l'ennemi une exacte surveillance, sans être inquiété. Il alla jeter l'ancre, d'abord huit milles plus bas, près de l'île Lamotte, puis entre l'île

Valcourt et la rive occidentale du lac. Il avait reçu des renforts; son escadre se composait de trois schooners, de deux sloops, de trois galères et de huit gondoles. Mais bientôt la flotte ennemie se mit en marche et les vedettes annoncèrent que l'on découvrait au loin un vaisseau à trois mâts, deux schooners, un radeau, deux gondoles, vingt chaloupes canonnières, quatre bateaux plats et quarante-quatre autres bateaux d'approvisionnemens. Les vaisseaux anglais portaient sept cents hommes; une telle inégalité de forces promettait peu de succès aux Américains, qui n'avaient pour eux que leur bravoure et leur position. L'action fut chaude; et malgré leur supériorité, les Anglais, après avoir nourri un feu très vif, de midi à cinq heures, quittèrent le combat. Arnold était resté à bord de la galère *le Congrès,* qui avait beaucoup souffert et qui, le grand mât fracassé et tous les agrès détruits, traînant à peine son débris mutilé, faisait eau de toutes parts. La galère *Washington* n'était pas en meilleur état : son premier lieutenant avait péri; son maître et son capitaine étaient blessés. L'une des gondoles avait disparu; l'autre avait perdu tout son équipage. Faute de canonniers, Arnold lui-même avait pointé tous les canons du schooner; le nombre des blessés et des morts était effrayant; mais on s'était défendu avec honneur. Les officiers, réunis en conseil, déclarèrent que la prudence ordonnait de se replier sur Crown-Point. Encore fallait-il échapper à la ligne de vaisseaux anglais qui occupait tout l'espace situé entre l'île et le milieu du lac. Les ténèbres et une brise nord favorisèrent cette manœuvre hardie; et avant l'aurore, la galère mutilée d'Arnold, servant d'arrière-garde à la flottille américaine désemparée, avait traversé toute la ligne anglaise, remonté le lac, jusqu'à douze milles au-dessus du lieu du combat, et mouillait à l'île Schuyler.

Les navires anglais avaient moins souffert. Le lendemain matin, le général Carleton, mettant toutes voiles dehors atteignit la galère *Washington,* qui, après une courageuse

défense, finit par se rendre. La galère *le Congrès,* montée par Arnold, soutint, pendant quatre heures consécutives, avec le plus héroïque courage, le feu d'un vaisseau de dix-huit canons, d'un schooner de quatorze et d'un autre de douze. Ce n'était plus qu'une carcasse noircie, qui flottait au hasard et sans guide. Sept embarcations ennemies assiégeaient la galère ruinée ; Arnold ne perdit pas courage, fit pénétrer son navire et les quatre gondoles qui lui restaient dans une crique, les échoua et y mit le feu. Pendant que les hommes placés sous ses ordres se jetaient à l'eau, le mousquet à la main, toujours inquiétant l'ennemi de leur feu; Arnold, le dernier sur la galère, attendait le moment où l'incendie serait assez complet pour lui permettre de se retirer. Il quitta enfin son poste et alla rejoindre ses hommes, qui, postés sur le rivage, après y avoir planté le drapeau américain, semblaient défier encore l'ennemi qui avait désemparé leur navire. La petite flottille était en flammes; la mousqueterie ne cessait de retentir; et cette retraite honorable pouvait encore passer pour une victoire. Depuis le commencement jusqu'à la fin de l'action, Arnold avait déployé un courage incontestable; et si le reste de sa vie eût répondu à ce noble commencement, l'histoire aurait enregistré la retraite de l'île Schuyler parmi les plus belles actions militaires.

Après tout, c'était une défaite : Arnold traversa les bois, revint à Crown-Point avec ce qui lui restait d'hommes, échappa heureusement à de nombreuses embuscades d'Indiens et arriva, le soir même, à Ticonderoga, où il trouva le reste de sa flotte. L'entreprise avait manqué; mais était-ce la faute d'Arnold? Pouvait-elle, devait-elle réussir? N'était-ce pas assez de prouver aux troupes anglaises la bravoure et l'énergie des Américains? assez de leur montrer que la nouvelle république ne se laissait effrayer par aucun péril? L'intérêt populaire ne s'y trompa pas; la réputation d'Arnold augmenta. Sans conquérir l'estime dont les défauts de son caractère le privaient, et l'affection qu'il avait toujours dé-

daignée, il s'éleva, dans l'armée, à un degré de considération que méritaient, en effet, sa bravoure aventureuse et sa fière résistance aux obstacles de la nature et du sort. Il avait contribué à relever les espérances et à raviver l'enthousiasme de ses compatriotes; et sa carrière eût été brillante dès-lors, s'il eût pu vaincre les préjugés répandus contre sa probité d'homme et sa loyauté de soldat.

Washington, dont l'intelligence élevée comprenait toute l'importance des hommes audacieux et violens tels qu'Arnold, le protégeait contre ses ennemis; mais il ne pouvait effacer les traces de plusieurs actes imprudens, inconvenans ou coupables, dont le public gardait le souvenir. En février 1777, Arnold, qui, depuis l'expédition du Canada, avait, suivant les ordres de Washington, stationné à Rhode-Island, eut la douleur de voir cinq nouveaux majors-généraux, tous ayant moins de service que lui, promus par le congrès. La peine qu'il ressentit fut amère : comme militaire, il avait droit de réclamer contre une évidente injustice; comme homme, il avait éveillé la méfiance, semé les inimitiés et n'avait pas échappé aux soupçons les plus injurieux pour son honneur. C'est aux Etats-Unis surtout qu'une imputation d'immoralité est fatale; la gloire militaire ne lave pas cette souillure, que les mœurs puritaines punissent comme trois fois infâme. Il se plaignit. L'accent d'Arnold outragé fut calme; mais ce calme témoignait une profondeur de ressentiment extraordinaire. Il ne se souvenait plus que de ses sacrifices; il reprochait à sa patrie ingrate l'oubli de ses services passés; il devenait, à ses propres yeux, le Coriolan de l'Amérique septentrionale. Washington devina la portée d'un tel ressentiment, les résultats possibles d'une telle colère. Sa politique prévoyante ne voulut pas laisser au milieu des troubles de l'Amérique ce germe fatal; il écrivit à Arnold pour le calmer, fit des démarches auprès du congrès et n'obtint que des réponses évasives. Arnold sollicitait un comité d'enquête, auquel il proposait de soumettre sa conduite, lorsqu'une

occasion de prouesses brillantes s'offrit à lui : il la saisit avec empressement. Les troupes anglaises commandées par Tryon avaient débarqué à Campo, près de Fairfield, brûlé la ville de Banbury et détruit les magasins de cette place forte. Arnold l'apprend, se joint aux généraux Sillyman et Wooster, marche avec eux contre Tryon, se charge du commandement d'une division de cinq cents hommes, construit une barricade sur la route de Rigfield et la défend avec un courage vraiment héroïque. Les Anglais gagnent les hauteurs environnantes, d'où ils lancent sur leurs ennemis une grêle de balles. Le cheval d'Arnold est tué; le cavalier ne tombe pas; encore en selle sur son cheval mort, il voit arriver à lui un soldat, la baïonnette en avant; il l'attend, le tue d'un coup de pistolet et quitte la selle pour rallier ses troupes. Deux autres chevaux furent tués sous lui dans cette affaire, où il montra le sang-froid le plus merveilleux et le plus noble courage. Il fallut bien que le congrès se rendît à tant de preuves de valeur. Arnold fut créé major-général; mais son rang de nomination demeura le même; il ne passa qu'après les cinq majors de la dernière promotion. C'était à-la-fois un honneur et un blâme; une promotion et une dégradation. Arnold ne se crut obligé à aucune reconnaissance envers ceux qui le flétrissaient en l'honorant.

Ainsi s'accumulaient dans le cœur d'Arnold les causes de mécontentement et de haine. En vain Washington, pour apaiser cette irritation, lui donna-t-il le commandement important des troupes stationnées sur la rivière du Nord; il refusa, et vint à Philadelphie solliciter la formation de ce comité d'enquête qu'il avait provoqué avec instance, et qui lui fut refusé : le comité de la guerre déclara seulement que la conduite du général Arnold lui semblait parfaitement pure et honorable; mais cette justice ostensible cachait une secrète inimitié qui blessait d'autant plus Arnold qu'il lui devenait impossible de l'atteindre et de la combattre. Il se plaignit hautement, et finit par présenter au congrès

les comptes de ses dépenses, qui offraient un total considérable pour lequel il se constituait créancier de l'Etat. Liberté complète avait été laissée aux administrateurs et aux généraux de la nouvelle république (1). Arnold s'était trouvé à-la-fois, comme beaucoup d'autres, commissaire des guerres, général et payeur. Cette irrégularité dépendait des circonstances; mais ce que l'on ne pouvait expliquer, c'était l'énormité de la créance réclamée par Arnold, et qui ne se trouvait d'accord ni avec ses ressources antérieures, ni avec la situation du pays. Où et comment avait-il pu se procurer les sommes qu'il prétendait avoir déboursées? Son crédit ne les eût pas obtenues, et il n'en justifiait pas l'emploi. Voulait-il, par une vengeance ignoble, punir son pays en le volant? Prétendait-il s'indemniser lui-même des injustices dont il se plaignait? Regardait-il ce pillage de l'Etat comme une conséquence nécessaire et naturelle de cette crise violente? Enfin son patriotisme n'était-il que le voile d'une rapacité sans pudeur? Quoi qu'il en soit, l'examen de ses registres et de ses comptes augmenta la défiance qu'il avait inspirée à ses concitoyens. Le comité chargé de cette affaire paraissait fort embarrassé et ne se pressait pas de donner son avis. Arnold, plus altier que jamais, insistait pour obtenir une solution et surtout pour reprendre son rang d'ancienneté, parmi les nouveaux majors. Mais ses instances réitérées n'avaient point de succès, et sans doute il aurait rejeté loin de lui le grade qu'on lui offrait et le service militaire, si Washington ne l'avait désigné pour l'armée du Nord, qui marchait à la rencontre du général Burgoyne et de sa formidable armée. Arnold, plus capable peut-être d'une générosité éclatante que d'une exacte et rigoureuse justice, se rendit à l'appel de Washington, consentit à

(1) Voyez dans notre livraison de janvier 1836, l'extrait que nous avons donné des comptes tenus par Washington lui-même, pendant la durée de cette guerre : ce sont des modèles d'ordre et de clarté.

agir sous le commandement de Saint-Clair, l'un des cinq majors qui lui avaient été préférés, et déclara qu'il attendrait patiemment le jour où l'équité nationale lui offrirait la réparation qui lui était due.

Vers la fin de juillet, Arnold atteignit le fort Edouard et rejoignit le général Schuyler. Les Américains se préparaient à descendre l'Hudson, et, selon les conseils de Kosciusko, à choisir leur campement près de la Crique de Moïse. L'armée se composait de deux divisions, dont l'une fut confiée au commandement d'Arnold. Il contribua beaucoup au succès de la campagne par un stratagème qui força les Anglais à lever le siège du *fort Schuyler,* défendu vaillamment, mais prêt à se rendre faute de vivres. Un nommé Cuyler, homme assez riche et considéré dans le pays, avait été employé comme espion par les Anglais : fonctions presque toujours désastreuses, qui offraient alors aux hommes avides une chance de grands et périlleux bénéfices. Le général anglais, Saint-Léger, était sur le point de forcer les assiégés à se rendre, et les forces d'Arnold ne suffisaient pas pour faire une diversion importante. Cuyler, espion des Anglais, est saisi et conduit près d'Arnold. Ce dernier lui promet sa grâce, la vie et une récompense, s'il veut se laisser reprendre par ceux qui l'envoyaient, et, par un rapport exagéré, tromper l'ennemi de l'Amérique : Cuyler y consent. Un sauvage, qui assistait à cet entretien, donne le plan et les détails du stratagème, avec cette finesse de conception et cette adresse de combinaisons qui caractérisent les hommes de sa race. Tout ce qu'il avait prévu arriva. Cuyler fut en effet arrêté par un poste avancé anglais, et sa ruse obtint un succès complet. Un second espion, qui le suivit de près, confirma son rapport, et le général Saint-Léger ne douta pas qu'un renfort de troupes américaines ne s'apprêtât à le surprendre. Il leva précipitamment le siège, laissant derrière lui une partie de ses bagages et de ses tentes, dont Arnold s'empara. Le général Gates, satisfait de la conduite d'Arnold, lui confia le

commandement d'un poste important près du gué de Loudon. Bientôt le coteau de Behmus fut témoin d'un engagement considérable, où les troupes, commandées par Arnold, donnèrent seules. Par un mouvement de jalousie qu'Arnold ne lui pardonna pas, Gates ne voulut point permettre à ce dernier d'y paraître en personne. Mais les troupes américaines allaient plier, quand Arnold, s'élançant au galop, s'écria : « Je vais les remettre dans la bonne route, et ce sera « bientôt fini ! »

Gates lui dépêche un aide-de-camp qui le ramène. Mécontent et incapable de se modérer, il manifeste hautement sa colère, et bientôt la mésintelligence s'établit entre lui et le général. Elle s'accrut encore, lorsque Gates, dans son rapport, négligea de mentionner Arnold et ses troupes. « Quoi ! s'écria ce dernier, tous les corps de l'armée ont été « cités honorablement, et mes divisions qui ont décidé la « victoire sont oubliées dans votre rapport ! » Gates répondit avec son arrogance accoutumée. Une correspondance assez longue, injurieuse et provocatrice d'une part, altière et violente de l'autre, s'engagea et se termina par la demande que fit Arnold d'obtenir un sauf-conduit, et de retourner près de Washington : elle lui fut accordée.

Mais on s'attendait à une bataille. Quitter l'armée dans ce moment paraissait impossible au chef américain. Il resta, sans emploi et sans commandement, plein de courroux, forcé de plier sous l'autorité d'un maître, et cherchant tous les moyens possibles de trouver une vengeance et de guérir les blessures faites à son honneur militaire. Le 7 octobre, l'action s'engagea de nouveau sur les hauteurs de Behmus. Dès le matin, on vit Arnold monter à cheval, parcourir le terrain dans toutes les directions, et s'élancer au grand galop vers le champ de bataille. Le major Armstrong reçoit l'ordre de le ramener ; mais Arnold s'aperçoit de son dessein, pique des deux, décrit plusieurs crochets dans la plaine, monte la colline, la redescend, fatigue celui qui le

poursuit, et finit par se jeter dans la mêlée, en dépit des ordres qu'il n'avait pas reçus, mais qu'il prévoyait. Là, sa conduite fut celle d'un fou et d'un héros. Partout où il y avait quelques ordres à donner, partout où le combat était furieux, c'était lui qui dirigeait le mouvement des troupes; lui qui suppléait à l'indolence et à l'inexpérience du général en chef; lui qui remplaçait les officiers morts, qui choisissait les endroits périlleux, et qui, brandissant son épée, ralliait et conduisait les soldats. Jamais, peut-être, dans aucune bataille, officier n'a joué ce rôle : sans ordre de ses chefs, sans commandement précis, il décida la victoire. Sa patrie doit à cette fureur indisciplinée le gain de l'une des batailles les plus importantes de la campagne : ce fut lui qui commanda la brillante manœuvre qui termina la journée et entraîna la défaite totale de l'ennemi. Il venait d'emporter d'assaut les batteries hessoises, lorsqu'une balle lui traversa la cuisse : on l'emporta grièvement blessé. Que n'est-il mort à cette époque? c'était un héros!

Il fallut que Gates lui-même rendît justice à sa bravoure. Le congrès, sollicité par Washington, lui accorda le rang qu'il avait si long-temps sollicité; Washington joignit à l'envoi de ce grade celui d'une lettre honorable et d'une paire d'épaulettes qui lui avaient été envoyées de France. La carrière d'Arnold se dessinait brillamment. Lorsqu'il fut envoyé à Middletown et à New-Haven; les habitans vinrent au-devant de lui et l'accueillirent par de vives démonstrations de joie, et avec tous les honneurs dus à un guerrier héroïque.

Aussitôt que les troupes anglaises eurent évacué Philadelphie, Washington confia le commandement de cette place importante à Arnold, en lui transmettant les ordres du congrès qui prohibaient, jusqu'à une certaine époque, l'exportation et la vente de toute espèce de marchandises. Mais Arnold exécuta ces ordres avec une telle rigueur que les citoyens en furent blessés. L'irritation d'Arnold n'avait pas seulement pour cause ce qu'il appelait les mépris de son gouvernement

et de ses concitoyens, mais l'état de sa fortune compromise par un luxe et des dépenses extravagantes. Tantôt, il essayait des spéculations plus ou moins hasardeuses, tantôt il parlait d'acheter et d'armer un vaisseau à ses frais. On le craignait beaucoup; on ne l'estimait pas. Le grand conseil de Pennsylvanie avait vu avec mécontentement l'autorité arbitraire qu'il s'était arrogée et les usurpations de pouvoir dont il s'était rendu coupable. Ici, comme toujours, au lieu d'adoucir et de pallier, il aggrava ses torts par le dédain et l'insolence. Dénoncé au congrès et traîné devant une cour martiale, sous la prévention d'avoir abusé des deniers publics, fait servir à son usage personnel la propriété des particuliers, et agi illégalement dans plusieurs circonstances, il vit cette affaire, qui compromettait son honneur, prendre un tour défavorable, malgré les recommandations et la protection de Washington. Sa défense fut habile et hardie jusqu'à l'impudence. On a su plus tard tout ce qu'il y avait d'effronterie et d'hypocrisie dans sa conduite. Au moment même où il réclamait, avec l'indignation la plus vive, contre les persécuteurs de son innocence; où il les défiait de prouver leurs imputations; où il faisait valoir le désintéressement et le dévoûment de ses sacrifices à la patrie; une correspondance secrète le rattachait au parti anglais : il se préparait à la trahison qu'il avait conçue et dont il pressentait non les détails, mais le but. Il fut impossible de trouver les preuves nécessaires pour le condamner sur tous les griefs : on examina long-temps les témoins et les preuves. L'instruction du procès n'était pas encore terminée, lorsque les besoins du service, rappelant sous les drapeaux les membres du tribunal militaire, retardèrent encore le prononcé de la sentence. Lente agonie pour Arnold, obligé de rester à Philadelphie, sans commandement, sans titre, sans caractère, malheureux et sombre, et tellement haï des citoyens, qu'un jour la populace lui jeta des pierres. Il écrivit au congrès pour se plaindre de cet outrage; et par une nouvelle mala-

dresse, il en rejeta le crime sur le grand conseil de Pennsylvanie, et s'attira ainsi une nouvelle réprimande du congrès.

Condamné enfin sur deux griefs, absous sur deux autres, il fut forcé de se soumettre au blâme officiel du général en chef Washington, qui se conduisit en cette circonstance avec une modération, une sagesse, une prudence dignes de lui. Rien de plus noble, de plus convenable, de plus habile, que les paroles adressées au coupable par Washington.

« Notre profession (lui dit le commandant en chef) est « la plus chaste de toutes les professions : l'ombre d'une faute « ternit nos actions les plus brillantes. Cette faveur publique « si difficile à conquérir, peut se perdre par une seule étour- « derie. Je vous réprimande, parce que vous avez oublié que « la modération envers vos concitoyens était pour vous un « devoir proportionné à votre bravoure dans le combat, bra- « voure qui vous a rendu formidable à nos ennemis. Donnez « de nouvelles preuves de ces splendides qualités qui vous « ont déjà placé au rang de nos généraux les plus distingués. « Autant qu'il sera en mon pouvoir, je n'oublierai rien pour « vous faire reconquérir l'estime que vous avez autrefois si « bien méritée. »

Une âme généreuse aurait été touchée des ménagemens de Washington; mais le parti d'Arnold était pris. Dès sa jeunesse, une haine sourde s'était allumée chez lui. Les Américains estimaient trop la probité civile et trop peu la vertu militaire pour qu'il ne leur rendît pas mépris pour mépris, et haine pour haine. Ce fut depuis cette époque un duel à mort entre lui et son pays. On différait toujours le paiement des comptes arriérés qu'il réclamait. Pressé par les circonstances, il s'adressa à M. de La Luzerne, envoyé du roi de France, et essaya d'obtenir de lui un secours pécuniaire, promettant ses services au monarque étranger. L'envoyé français répondit que, « rarement, les sujets d'un état recevaient les subsides « d'un prince étranger sans devenir ou ses espions ou ses « esclaves; transaction qui déshonore également et celui qui

« achète et celui qui se vend. » Arnold se retira et ne pensa plus qu'à se jeter entre les bras des ennemis de sa patrie.

Parmi les familles américaines dont le penchant les rattachait à l'ancien ordre de choses et qui gardaient fidélité à l'Angleterre, on remarquait celle d'Édouard Shippen, domicilié à Philadelphie. Pendant le séjour des troupes anglaises dans cette ville, il s'était lié avec plusieurs officiers de cette nation, et, entre autres, avec le major André, jeune homme de la plus belle espérance. Sa douceur, sa grâce, sa gaîté, le faisaient rechercher de ceux qui le connaissaient; et la jeune fille de M. Shippen, la plus jolie et la plus brillante des filles de Philadelphie à cette époque, entretint avec lui une correspondance qui se continua même après le départ de l'armée anglaise. Arnold, qui se liait volontiers avec tous ceux qui partageaient son ressentiment, fut présenté dans la famille de Shippen. Séduit par la beauté de la jeune fille, il la demanda en mariage et l'obtint. Il n'ignora pas long-temps sa correspondance avec le jeune André, et il l'encouragea; car cette correspondance devait lui servir pour communiquer avec l'ennemi. Ce fut sous le couvert des lettres de sa femme et par l'entremise d'André, qu'il dévoila aux Anglais la trahison qu'il méditait. Comment se fit-il que le jeune André périt seul, conduit à la mort par son habile adversaire; que le traître Arnold s'échappa; que toutes les dispositions d'Arnold, tendant à compromettre André, réussirent? Le lecteur appréciera bientôt les détails de ce drame, assez mal compris jusqu'ici.

André n'avait trouvé pendant sa vie que des admirateurs et des amis. Né de parens génevois, élevé à Genève jusqu'à sa seizième année, il avait été envoyé à Londres pour travailler dans une maison de commerce; mais son goût pour la poésie et les arts lui rendaient cette situation pénible. Une jeune personne qu'il aimait et qui le payait de retour, fut mariée par sa famille à un riche banquier, et André, désespéré, s'engagea dans les troupes anglaises qui partaient pour l'Améri-

que. Fait prisonnier dans le Canada, il resta quelques mois entre les mains des ennemis, et fut échangé contre des prisonniers américains. « Ils m'ont dépouillé de tout, écrivait-il « à un de ses amis, et m'ont laissé nu sur le rivage : je n'ai « pu garder que le portrait de Léonore peint par moi d'après « nature; encore m'a-t-il fallu le cacher dans ma bouche. Je « l'ai conservé et je m'estime heureux. » André était bon peintre et bon poète. On voit encore à Philadelphie son journal manuscrit où beaucoup de paysages à la plume, d'oiseaux coloriés et d'objets d'histoire naturelle, sont expliqués et décrits par lui dans un style plein d'élégance et de chaleur. Sir Henry Clinton le fit passer adjudant-général-major, malgré sa jeunesse et en dépit des réclamations du ministre anglais. Clinton le regardait moins comme un inférieur que comme un ami et un confident.

Ce fut, nous l'avons dit, sous le couvert d'André, que la correspondance d'Arnold se soutint pendant dix-huit mois, sans exciter aucun soupçon. Le général en chef anglais qui connaissait le peu de crédit dont Arnold jouissait auprès de ses compatriotes, fit peu d'attention aux avances du traître. Il y pensa plus sérieusement, lorsque ce dernier, malgré la répugnance de Washington, eut été nommé commandant de West-Point, l'un des postes les plus importans de la contrée. La sagacité de Washington s'étonna de ce qu'un homme aussi entreprenant qu'Arnold eût sollicité une situation presque paisible, et qui ne demandait que de la vigilance et peu d'activité.

S'emparer de West-Point, c'était devenir maître de tous les postes qui en dépendaient : de leurs garnisons, de leurs approvisionnemens, des canons, des vaisseaux, des bateaux nombreux que les Américains possédaient dans ces parages; c'était aussi se rendre maître de la navigation de l'Hudson, couper la communication entre les Etats américains du centre et ceux de l'est, faciliter les rapports de l'armée anglaise avec le Canada, et surtout priver les armées française et américaine

combinées des secours nécessaires, si l'une et l'autre, comme on le pensait, voulaient tenter un coup de main sur New-York, et le préparer en faisant de West-Point un lieu de ralliement et un dépôt de vivres. Après quelque hésitation, Washington data de Peekskill, sur l'Hudson, la nomination d'Arnold au commandement qu'il souhaitait, et celui-ci se hâta de s'y rendre. Un jour le marquis de Lafayette, qui commandait six bataillons d'élite d'infanterie légère, vit Arnold se présenter à lui. « Je sais, lui dit celui-ci, que « vos espions de New-York vous procurent des communi-« cations utiles. Si vous les faisiez passer par West-Point, « leur voyage serait plus rapide ; confiez-moi leurs noms « et leurs adresses, je me chargerai de protéger leur mar-« che. » Lafayette répondit au général américain que les noms de ces personnes ne se confiaient jamais à qui que ce fût, et le pria de l'excuser. Il comprit plus tard le motif qui avait porté Arnold à cette démarche, et le profit que le traître espérait en tirer.

André, auquel Clinton accordait toute sa confiance, lui remettait les lettres écrites par Arnold sous le nom de Gustave, lettres auxquelles André répondait sous le nom d'Anderson. Arnold ne se découvrit pas d'abord, il se laissa deviner. Lorsque Clinton regarda l'affaire comme suffisamment préparée, il chercha les moyens d'exécution. Arnold demandait à s'aboucher avec un officier qui lui convînt et qui lui inspirât confiance : il indiquait André. Le temps pressait ; Arnold, qui dans sa correspondance employait un style de commerce, destiné à voiler ses desseins, prétendait qu'il ne voulait rien faire sans avoir *réglé les intérêts* du capital. Il voulait que le major André vînt le trouver dans son propre camp et promettait de le faire passer pour un serviteur secret et utile de la cause américaine. Quel motif pouvait lui dicter une proposition si dangereuse pour André? D'autres le diront ; il nous suffit de rapporter les faits. Quoi qu'il en soit, André refusa.

Une première entrevue fut tentée; mais le feu des chaloupes canonnières anglaises dérangea toutes les dispositions. On songeait aux moyens de réaliser une seconde entrevue, lorsque l'on apprit que le général Washington, en parcourant la ligne, allait passer l'Hudson sur le bateau même d'Arnold. Il fallut différer encore. *Le Vautour*, navire anglais qui stationnait à peu de distance, dans les eaux de l'Hudson, attendant le succès de la trahison, attira l'attention de Washington. Le général en chef dirigea sa lorgnette sur ce point, l'y tint long-temps fixée, et parla très bas aux personnes qui l'entouraient. On vit Arnold pâlir : « Vraiment, « s'écria Lafayette, qui se trouvait près de Washington, le « général Arnold, qui correspond avec l'ennemi, devrait « bien nous dire ce que le comte de Guiche est devenu avec « son escadre. » C'était une plaisanterie jetée au hasard par le général Lafayette : Arnold se troubla un moment. « Que « voulez-vous dire, s'écria-t-il avec véhémence? » Puis il se remit, écouta l'explication de Lafayette, et parut calme. Il avait, un moment, cru son complot découvert.

Le quartier général d'Arnold se trouvait dans la maison d'un colonel Beverly Robinson, qui offrait des facilités singulières pour l'exécution du complot : Beverly attaché à la cause anglaise et dont les propriétés avaient été confisquées, desirait vivement que la trame pût réussir; on fut obligé de se confier à lui et l'on organisa, sous son couvert et sous son nom, une nouvelle correspondance. Il semblait demander au général la permission d'occuper sa maison, dont l'état-major s'était emparé; mais chacune des paroles de ses lettres cachait un sens mystérieux qui ne pouvait compromettre ni Arnold, ni Robinson, et que personne ne saisissait. Dans une de ses réponses à Robinson, qui se trouvait à bord du *Vautour*, le général Arnold indiqua le lieu et le jour de son entrevue avec André. Ce dernier suivit les instructions d'Arnold et prépara son fatal voyage; Clinton lui recommanda trois choses : de ne pas se déguiser; de ne pas péné-

trer dans les lignes américaines, et de ne recevoir d'Arnold aucune espèce de papiers. Ces précautions étaient, en effet, les plus sages : André ne s'y conforma pas. Pour amener André à l'endroit convenu, il fallait un homme dévoué; un nommé Smith s'y prêta. Il fut convenu qu'il monterait un bateau, viendrait chercher André à bord du *Vautour* et le conduirait sur un point désert du rivage. Après plusieurs incidens, la plupart nés de la défiance d'Arnold et des embarras graves de la situation, les bateaux de garde américains reçurent l'ordre de laisser passer Smith et ses bateliers.

Tout était tranquille; la nuit était calme; les étoiles brillaient au ciel; une eau doucement agitée emporta le bateau, qui glissa dans un profond silence; rien n'arrêta ou ne suspendit sa marche jusqu'au moment où la proue de la barque vint toucher le flanc du navire *le Vautour*. Une voix rauque hèle les nouveaux arrivans, et n'épargne pas les épithètes choisies du langage maritime à ces misérables Américains, qui ne craignent pas d'approcher ainsi de la marine royale. A bord, tout le monde, excepté Robinson et André, ignorait la destination du bateau ; on conduisit Smith au capitaine, qui reçut de lui une lettre écrite par Arnold, prudente comme toujours. Les Anglais avaient espéré que, selon sa promesse, Arnold viendrait à bord du *Vautour* conférer avec ses complices; mais le sagace et cauteleux Arnold envoyait à sa place Smith, qui devait amener Robinson, ou qui le croyait du moins. On dit à Smith que Robinson était malade, et l'on fit paraître, comme devant partir à sa place, André, qui, enveloppé d'une grande redingote, était destiné aux périls et aux dangers de cette mission. Tous deux se placèrent ensemble dans le bateau; personne ne les arrêta dans leur route, et ils atteignirent silencieusement Longclove, où Arnold était venu à cheval. A peine débarqué, Smith se glisse dans les broussailles, se dirige vers cet endroit et finit par trouver Arnold dans une obscurité profonde et

blotti au milieu d'arbres épais. Smith va chercher André, le mène près d'Arnold et les laisse seuls.

Les bateliers dormaient. Smith, indigné de la méfiance qu'on lui montrait, maudissait Arnold et ces desseins mystérieux qu'il ne connaissait pas. Les heures s'écoulent, l'entrevue se prolonge; Smith, s'enfonçant de nouveau dans les broussailles, avertit les deux interlocuteurs qu'il est temps de se retirer; mais on n'est pas encore convenu des faits. Arnold, prolongeant la conversation, a opposé tant d'embarras et d'arguties aux propositions d'André, que rien ne se conclut. Le jour commence à poindre et André est obligé de se cacher dans la maison de Smith; on se met à table, on déjeune, on examine de nouveau l'affaire. Arnold demanda une somme considérable et André l'accorda : Clinton voulait conclure à tout prix. Le plan d'opération d'Arnold était habilement perfide : il s'agissait d'éparpiller les forces américaines dans des directions différentes et éloignées, de laisser libres, et sans défense, les routes qui aboutissaient à West-Point, et d'ouvrir ainsi le passage aux forces de Clinton. Afin de rendre l'exécution plus facile, André consentit à se charger de notes, de cartes et d'instructions que lui remit son complice, et qu'il plaça dans ses bas, sous la plante des pieds : il promit de les détruire en cas d'arrestation. L'habit militaire qui se trouvait sous sa grande redingote pouvait augmenter son danger. Smith, qui croyait André simple citoyen, s'étonnait d'un travestissement aussi périlleux; Arnold lui répondit que la vanité du jeune homme en était cause, et que pour se donner un air d'importance, il avait emprunté l'habit d'officier : Smith lui prêta un de ses habits.

En vain André insistait pour être placé sur un bateau qui le menerait au *Vautour;* Smith s'y refusa. Arnold prétendit que des obstacles insurmontables s'y opposaient. Il préparait ainsi une double chance : celle de réussir complètement dans son entreprise, et celle de livrer André à la mort. Tant de prévisions et de profondeur portèrent leurs fruits. André

commettait les deux fautes irréparables contre lesquelles Clinton avait essayé de le prémunir : il acceptait un déguisement et emportait des papiers qui prouvaient le complot. On se met en route : Smith, connu dans le pays et dont l'humeur joviale plaisait à tous, fait rencontre de plusieurs habitans de la contrée, les amuse de ses bons mots, s'arrête un moment chez un sellier, prend part à la gaîté de quelques marchands attablés autour d'un bol de punch. Rien ne déride le jeune André : un sombre pressentiment le domine. Arrêtés plusieurs fois dans leur route par les patrouilles et les gardes avancées des Américains, l'un et l'autre doivent leur salut à la présence d'esprit de Smith, et aux passeports en bonne forme donnés par Arnold; mais André reste muet. Toutes les questions que lui adresse son guide sont sans réponse. Une patrouille du capitaine américain Boyd les force de faire halte : ils sont amenés à cet officier qui les retient assez long-temps, les interroge, les avertit que les *garçons vachers* (brigands anglais) infestent les parages qui conduisaient aux Plaines-Blanches, et leur conseille de passer la nuit dans la maison d'un nommé Miller dont l'hospitalité leur fournirait un asile : on couche sous l'humble toit de Miller; André ne peut fermer l'œil. Au point du jour, on se lève, on part; à peine les lignes américaines sont-elles dépassées, le visage d'André s'éclaircit, son front sombre s'égaie. Il redevient poète et artiste, il cause, il raconte, il observe et fait remarquer à son compagnon les beautés du paysage. Tel est le tempérament mobile de l'homme d'imagination; sa vie est un drame, et ses sensations ont une double activité. Près du pont du Pin, Smith fait ses adieux à André, partage avec lui le papier-monnaie dont il dispose; le quitte et, retournant près de sa famille qu'il avait laissée à Peekskill, finit par aller rendre compte de son voyage au général Arnold.

Le territoire neutre qui conduisait aux Plaines-Blanches était dévasté par des hordes de brigands, filles de la guerre

civile. Elles feignaient d'appartenir aux deux partis. Les uns sous le nom de *vachers* anglais, les autres sous celui d'*écorcheurs* américains, ne songeant qu'au pillage, se liguant quelquefois pour assurer leurs bénéfices, faisant semblant de se livrer bataille pour mieux jouer leur rôle, désolaient la contrée. André, qui n'ignorait pas ces circonstances, se trouva bientôt en face de l'embranchement de deux routes dont l'une et l'autre aboutissaient aux Plaines-Blanches. Celle de droite était le domaine particulier des *vachers* prétendus Anglais : à ce titre, elle lui sembla préférable. Ce fut ce qui le perdit. Le matin même de ce jour, sept Américains, fermiers, marchands et bourgeois, avaient formé le projet de stationner aux environs de cette route dont les *vachers* s'étaient rendus maîtres, et à faire main basse sur toutes les personnes suspectes qui viendraient à passer. Quatre de ces sentinelles volontaires prirent position au sommet d'une colline d'où l'on apercevait un vaste paysage. André s'avançait paisiblement et se félicitait d'avoir triomphé de tant d'obstacles. Sous sa vieille redingote bleue usée brillait l'habit rouge du fermier-gentilhomme que Smith lui avait prêté; habit serré sur la taille et dont les boutonnières chargées d'un passe-poil d'or étincelaient au soleil. Un chapeau rond et pointu aux larges bords et un pantalon de nankin complétaient son costume.

« Paulding! s'écria l'un des surveillans, voici un gentilhomme qui s'approche; si vous ne le reconnaissez pas, arrêtons-le! »

Paulding était un fermier d'une quarantaine d'années, homme avide et de résolution, qui descendit aussitôt, saisit le cheval d'André par la bride, plaça son mousquet sur la poitrine du voyageur et lui dit : « Où allez-vous?

— Messieurs, s'écria étourdiment André, qui les prenait pour des *vachers* anglais; nous sommes du même parti.

— Quel parti?

— Celui des vachers?

— Précisément.

— Je suis officier anglais, et chargé d'une mission urgente. »

Il tira sa montre, soit pour indiquer que le temps s'écoulait, soit pour que la forme anglaise de cet objet de prix rendît ses paroles plus vraisemblables.

« Descendez de cheval, cria Paulding!

— Ma foi, messieurs, je donnerais tout au monde pour pouvoir continuer ma route.

— Comment vous nommez-vous?

— Jean Anderson.

— Avez-vous un laissez-passer?

— Oui, du général Arnold. »

Cette parole imprudente décida de tout. Il ne réfléchissait pas qu'après s'être donné pour officier anglais, le *laissez-passer* du général Arnold paraîtrait au moins suspect. On l'entraîna dans les broussailles qui bordaient la route, et on le força de se déshabiller. Les recherches les plus minutieuses n'avaient rien produit, lorsqu'un des vachers s'avisa de porter le doigt sous la plante du pied d'André : on sentit des papiers frémir; on les examina, et on acquit la preuve évidente du complot dont André favorisait l'exécution. Conduit au poste militaire le plus proche, qui était Northcastle, il offrit à ceux qui l'avaient pris une rançon très forte, mais ils s'obstinèrent à la refuser.

C'était le 23 septembre 1780. Le même jour, paraissait à New-York, un journal anglais nommé *La Gazette Royale,* publiée par un nommé Rivington. Dans ce numéro se trouvait un poème comique, œuvre du jeune André lui-même, et où, sous le titre de *Chasse aux Vaches,* il se moquait de l'ennemi. La dernière strophe de cette production singulière semblait prophétiser le sort du poète. « En vérité (disait-il « en terminant sa course épique), je tremble de m'en vanter! « Si ce guerrier-meneur-de-bœufs, Waynes, allait m'attraper « à son tour! » André fut *attrapé* le jour même où ces vers

furent publiés. Le hasard se permet des licences que le plus hardi romancier redouterait.

Le lieutenant-colonel stationné à Northcastle se nommait Jameson ; homme d'une intelligence tellement trouble et incomplète, que le major André rencontra une chance de salut à laquelle il ne devait pas s'attendre. Cet homme reconnut dans les papiers saisis sur André, tout ce qui prouvait une trahison préméditée : cartes, plans, évaluations, renseignemens écrits de la main d'Arnold. Il n'eut pas l'esprit de comprendre que c'était là une trahison ; se laissa séduire aux contes que lui faisait André et que le soin de sa conservation lui dictait ; et tout en adressant les papiers saisis à Washington, prit la résolution d'envoyer André au quartier-général, c'est-à-dire de le réunir à son complice. Mais sous les ordres de Jameson se trouvait un major Tallmadge qui, huit jours auparavant, avait reçu d'Arnold l'ordre précis d'amener au quartier-général tout homme qui, arrêté par lui, se nommerait Anderson. Cette circonstance et la lecture des papiers ne lui laissèrent pas de doute sur le complot ; il insista vivement pour que Jameson changeât de résolution. Après beaucoup de discussions et d'hésitations, on convint que le prisonnier serait conduit au *Bas-Salem*, village où un M. Brenson lui offrit l'hospitalité. Là, le prisonnier, voyant son sort fixé, écrivit à Washington la lettre suivante :

« Les renseignemens donnés jusqu'ici par moi m'avaient été dictés par le désir bien naturel de me tirer d'embarras. J'ai peu d'habitude du mensonge, et n'ai pu réussir. Que votre excellence soit persuadée qu'en faisant cette démarche auprès d'elle, je ne cède ni à mes craintes sur ma vie, ni à une faiblesse indigne d'un militaire. Je ne veux pas rester sous l'imputation d'avoir joué un rôle vil par intérêt. C'est pour venger ma réputation que je parle, non pour assurer ma vie. La personne qui est entre vos mains est le major Jean André, adjudant-général dans l'armée anglaise. A la guerre, obtenir des renseignemens et conquérir de l'influence dans l'armée de son ennemi, est un avantage que la coutume permet. J'ai, pour favoriser une

entreprise de ce genre, consenti à venir trouver entre les camps des deux armées une personne qui devait me donner des renseignemens. J'ai quitté le bord du *Vautour* à cet effet, et une barque m'a conduit au rivage. Une fois à terre, on m'a dit que la nuit était trop avancée pour que je reprisse la même route, et qu'il fallait rester : j'étais en uniforme, et j'avais risqué ma vie. Contre mes intentions et mes stipulations, je me suis trouvé dans vos lignes ; Votre Excellence comprendra aisément ce que j'éprouvai quand on refusa de me reconduire dans le bateau qui m'avait amené. Devenu prisonnier malgré moi, je concertai ma fuite, quittai mon uniforme, parvins à dépasser les lignes américaines et je finis par atteindre le territoire neutre. Là, quelques volontaires m'ont arrêté. Je n'ai rien à vous révéler de plus; j'atteste sur l'honnour, comme soldat et gentilhomme, que tout ce que contient cette lettre est vrai. Quelque rigueur que la politique puisse vous dicter, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence (et je sais à qui je m'adresse) de faire que cette rigueur soit accompagnée d'assez de convenances et d'égards pour ne pas laisser croire que ma vie a été flétrie et ma conduite déshonorante. Je vous demande aussi la permission d'écrire une lettre ouverte au général Henri Clinton, une seconde à une personne pour obtenir des vètemens et du linge.

Puis-je rappeler à votre souvenir plusieurs Américains de Charleston dont le complot a été découvert, et qui sont maintenant prisonniers. Quoique leur situation et la mienne ne soient pas complètement analogues, on pourrait les échanger contre moi, et le traitement dont je serai l'objet pourrait, dans tous les cas influer sur leur sort. Je vous adresse cette lettre, monsieur, non-seulement à cause de la position supérieure que vous occupez, mais encore par la confiance que m'inspire la haute générosité de votre caractère, etc.

Dès les premiers momens on avait remarqué la démarche d'André, son pas réglé, son allure martiale, sa manière de tourner sur le talon de sa botte ; mais on était loin de deviner l'importance de la capture que l'on avait faite. La lettre ouverte que le jeune prisonnier remit au major Tallmadge, pour Washington, l'étonna autant qu'elle l'émut.

Cependant Arnold, paisible dans son quartier général, devait y recevoir à déjeuner, le 24 au matin, Washington,

Lafayette et l'état-major américain. Jolie et toujours brillante, madame Arnold avait conservé la séduction de ses premiers ans. Il était dix heures. Le général en chef avait fait l'inspection d'une partie de la rive de l'Hudson, lorsque, au lieu de prendre la route qui conduisait chez Arnold, il tourna bride et suivit un petit sentier dont la direction était opposée.

« Général, lui cria Lafayette, vous vous trompez de route; madame Arnold nous attend à déjeuner; ce chemin nous éloignerait beaucoup.

— Oh! (reprit Washington en souriant), je sais que vous autres jeunes gens vous êtes tous amoureux de madame Arnold, et que vous ne vous trouvez jamais ni assez long-temps ni d'assez bonne heure auprès d'elle. Vous pouvez aller, si vous voulez, déjeuner avec elle et lui dire de ne pas m'attendre. J'ai quelques redoutes à examiner. Tout-à-l'heure je reviendrai vous retrouver. »

Personne ne profita de la permission, excepté les deux aides-de-camp qui allèrent prévenir de ce retard Arnold et sa femme. Ils se mirent à table avec les aides-de-camp. Au milieu du repas une lettre est remise au général: celui-ci la décachette, la lit, devient pâle, se contraint, se lève de table, et dit tout haut que sa présence est nécessaire à West-Point, et qu'il part. Il fait seller un cheval, entre dans son cabinet, appelle sa femme et lui dit :

« Je vous quitte, peut-être pour toujours; ma vie dépend
« du moment où je suis. Si je n'atteins les lignes ennemies,
« je suis perdu! »

Elle tombe évanouie; Arnold descend, monte à cheval, le pousse au galop jusqu'à la rive, démarre un bateau, appelle six rameurs, leur promet deux galons de rhum si le passage est rapide, fait voltiger un mouchoir blanc au-dessus de sa tête comme s'il était un parlementaire, et atteint le bord du *Vautour*. Une fois arrivé, il fait monter les matelots et leur déclare qu'ils sont prisonniers de guerre. « Nous sommes venus comme parlementaires; nous retournerons de même,

s'écria le chef des bateliers. » Une lutte violente s'engagea ; les Anglais furent plus humains et plus équitables qu'Arnold. Clinton mit les bateliers en liberté.

Bientôt, pour rejoindre Arnold, qu'il croit être à West-Point, Washington traverse l'Hudson avec quelques officiers. La rivière était calme, le temps serein. On admirait la beauté de ce grand paysage, encadré par de gigantesques montagnes. « La salve qui nous attend, dit Washington, sera d'un magnifique effet, et le canon bondira solennellement dans ces cavités étagées. »

La salve attendue ne se fait pas entendre, Washington s'en étonne. Un officier de la garnison paraît, suivant les sinuosités de terrain, et se dirige vers le bateau : « On n'a pas vu Arnold depuis deux jours, dit-il, et l'on n'a reçu aucun ordre de lui. » La surprise du général redouble. Deux heures sont employées à inspecter les travaux et à reconnaître l'état de la garnison ; puis l'état-major reprend la route de la maison d'Arnold.

Il était quatre heures, lorsqu'un messager apporte à-la-fois à Washington la lettre de Jameson, la nouvelle de l'arrestation d'André et les papiers trouvés dans ses bottes. Washington ne manifestait aucune émotion.

« Tenez, Lafayette (lui demanda-t-il en lui montrant les papiers), à qui se fier ? »

Il s'assit à table, après avoir donné ses ordres, et sans perdre le sang-froid qui le distinguait toujours. Quelques minutes après, une lettre d'Arnold lui fut remise ; lettre impudente, adroite, effrontée : « Il ne voulait pas prendre la peine « de justifier une conduite que le vulgaire blâmerait ; l'in- « gratitude de ses concitoyens lui était connue ; il n'espérait « d'eux aucune faveur ; la rectitude de sa conscience lui ser- « vait de consolation. Ses deux aides-de-camp n'avaient, « affirmait-il, rien connu de ses projets, et la seule grâce « qu'il demandât, c'était que l'on permît à sa femme (inno- « cente comme un ange) de se retirer à Philadelphie. » Un

attachement vif pour sa femme semblait être le seul penchant honnête qui rachetât cette âme avilie.

Presque aussitôt Washington reçut une lettre de Beverly Robinson, réclamant la liberté d'André. « André, disait-il, « était venu en parlementaire : c'était à ce titre qu'il avait « passé les lignes américaines; protégé par le droit des na- « tions, nul ne pouvait le tenir prisonnier. » Ces deux lettres furent sans effet.

« Depuis l'instant où André écrivit à Washington (dit le « major Tallmadge, dans son rapport), jusqu'au moment de « sa mort, je ne l'ai pas quitté; c'est moi qui l'ai accompagné « jusqu'au lieu de l'exécution; je l'ai conduit au gibet, le « cœur navré de voir un si brave officier périr d'une mort « réservée aux infâmes. Je n'ai vu chez aucun homme plus « d'affabilité, plus de grâce, des talens plus variés. Souvent, « au milieu d'une conversation délicieuse, surpris de son « éloquence naturelle, de ses connaissances, de son prestige, « j'ai réfléchi que toute cette aménité et toute cette grâce « allaient s'éteindre sous la main du bourreau; et des larmes « sont venues mouiller mes yeux.

« Pendant que nous faisions route ensemble, nous prîmes « l'engagement mutuel de causer librement de ce qui concer- « nait l'un et l'autre, sans jamais nous occuper d'aucune « personne tierce. Il sut rendre notre route charmante; me « parla des évènemens de sa jeunesse, des dispositions mili- « taires sur lesquelles il comptait si l'entreprise avait réussi, « et des points d'attaque qu'il avait combinés. Il était si animé « dans ce récit, que je croyais le voir l'épée à la main, monter « la colline et s'emparer de West-Point.

« Quelle récompense attendiez-vous, lui demandai-je?

— La gloire militaire, me répondit-il, l'approbation de « mes chefs et celle du roi. »

« On ne pouvait, quand on entendait André, douter de la « vérité des sentimens délicats qu'il exprimait.

« — Que pensez-vous de ma situation? me demanda-t-il « quand nous arrivâmes à Tappan.

« La question était embarrassante.

« — Sous quel point de vue pensez-vous que mon affaire se « présentera au général Washington et au tribunal militaire?

« Mes réponses évasives ne le satisfaisaient pas, et je finis « par lui dire avec une clarté qui me coûta :

« J'avais un camarade d'enfance qui m'était bien cher, et « qui s'appelait Nathan-Hale. Après la bataille de Long-Island, « Washington voulut se procurer des renseignemens sur la « situation de l'ennemi; Hale s'offrit et fut accepté; on l'ar- « rêta au moment où il repassait les lignes anglaises. Con- « naissez-vous, ajoutai-je en appuyant sur les mots, le dé- « noûment de mon récit?

« — Pendu comme espion..... Mais vous ne regardez pas « sans doute ma situation comme semblable à la sienne?

« — Absolument semblable, et semblable sera votre sort. »

« Il discuta un moment, mais sa gaîté avait disparu. »

Malgré la sévérité du devoir militaire, on témoigna à André tout l'intérêt et les égards qui se conciliaient avec sa situation. Washington voulut qu'une chambre propre et convenable lui fût accordée et qu'on le traitât avec civilité. Les Américains eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de comparer à la bassesse, à la perfidie, à la férocité d'Arnold, dont la vie n'était pas en danger, les qualités rares de ce noble jeune homme qui allait périr. La sympathie pour André était universelle; elle se manifesta même parmi les officiers composant le tribunal militaire chargé de l'enquête. On lui demanda si, en mettant pied à terre, il s'était regardé comme protégé par le drapeau et le titre de parlementaire. « Non, répondit-il, je ne puis dire cela : je suis venu secrètement, et j'ai toujours compté m'en retourner de même. » La délicatesse d'André évita tout ce qui pouvait inculper d'autres personnes; il ne fit même pas mention d'Arnold d'une manière outrageante et courroucée. Le procès ne fut pas long : en vain une lettre de Clinton au géné-

ral américain, parvint-elle accompagnée d'une seconde lettre d'Arnold qui prétendait qu'André n'étant venu que comme parlementaire et appelé par lui, commandant de West-Point, n'était passible d'aucune peine; la commission militaire passa outre, et déclara que le major André, surpris sous un déguisement dans les lignes américaines, devait être considéré comme espion et pendu comme tel. La dernière lettre d'André au général Clinton est trop touchante et trop simple dans son héroïsme pour que nous ne la reproduisions pas :

Votre Excellence n'ignore pas de quelle manière j'ai été fait prisonnier, la gravité de la situation où je suis et le sort qui m'attend; j'ai obtenu de Washington la permission de vous écrire. Je desire effacer de votre esprit la pensée que ma destinée peut vous être imputable, et que j'ai pu me regarder comme obligé par vos ordres à faire ce que j'ai fait. En pénétrant dans les lignes ennemies et en acceptant un déguisement, j'ai contrevenu à vos ordres positifs; de là ma situation actuelle. Quant à la route que j'ai été forcé de prendre, elle m'a été imposée par les évènemens. Je suis tranquille d'esprit; préparé à mon sort, quel qu'il puisse être; un zèle honorable pour le service du roi m'a perdu. En écrivant à votre excellence, la force des obligations que j'ai contractées envers vous et la profonde gratitude que je vous porte reviennent à ma pensée. Recevez les remercîmens d'un cœur ardent et sincère, pour toute la bienveillance que vous m'avez prodiguée, et les vœux les plus profondément sentis pour votre bien-être et pour votre avenir. J'ai une mère et deux sœurs que les évènemens récens ont ruinées, et pour lesquelles ma solde militaire serait une amélioration de fortune. Il est inutile que je m'explique davantage; la bonté de Votre Excellence m'est connue, etc., etc. »

Washington, qui ne reculait devant aucun devoir, fut ému de cette noble résignation. Il y avait dans les circonstances spéciales de l'affaire des détails trop touchans pour ne pas le frapper. Ils éveillaient une sympathie générale. Incapable de sacrifier le devoir et l'honneur militaire à ses sentimens personnels, il voulut tenter un dernier effort en faveur d'André, avant de donner la signature qui devait le

conduire à la mort. Le capitaine Ogden fut chargé de s'informer d'une manière détournée si le général Clinton consentirait à échanger Arnold contre André. Cette transaction (d'ailleurs contraire aux lois de la guerre) ne put avoir de résultat. Les Anglais prétendaient qu'en passant à l'ennemi, Arnold n'avait fait que se rendre à son souverain légitime et déposer des armes rebelles. Clinton repoussa donc toute proposition de cette espèce; mais aussitôt trois de ses officiers furent chargés de porter de nouveaux détails sur les faits en litige, de replacer la question sous son vrai point de vue, et de ne rien négliger pour obtenir la libération d'André. Ces officiers s'acquittèrent de leur mission avec habileté et avec zèle. Mais ils étaient aussi porteurs d'une autre lettre d'Arnold à Washington; lettre impudente et perfide qui eût suffi pour déterminer le supplice d'André. Par une frivole bravade, Arnold donnait sa démission; outrageait ses concitoyens; les menaçait de sa vengeance dans le cas où le sang d'André serait répandu; annonçait qu'il égorgerait de sa main tous les parlementaires qu'il rencontrerait; et n'oubliait rien de ce qui pouvait irriter et indigner Washington et ses compatriotes.

André mourut, non-seulement en homme d'honneur, mais avec une sérénité d'âme et une grâce dans la résignation, qui furent dignes de sa vie. Il demanda seulement à Washington « que son genre de mort fût convenable à un militaire homme d'honneur. » Le malheureux ne put obtenir d'être fusillé; il ne reçut pas de réponse, et le calme de son âme ne se démentit pas. Sa plus vive crainte était de laisser dans la vie du général Clinton un souvenir amer qui ressemblât à un remords. Lorsque cette pensée revenait frapper son esprit, il s'exprimait avec l'éloquence la plus pathétique et la plus profonde. Dans sa prison, il s'amusait surtout à dessiner en attendant la mort. Le matin même du jour fixé pour l'exécution, il traça à la plume son portrait dont la ressemblance est frappante, qu'il donna à un officier américain nommé Tomlinson,

et qui se trouve aujourd'hui au collège de Trumbull (*nous le reproduisons en tête de cet article*), il fit venir de New-York son uniforme complet, et attendit le moment fatal.

L'heure du supplice était fixée au 2 octobre à midi. Quand il vit entrer son domestique fondant en larmes, il lui dit : « Laissez-moi ! ne revenez que lorsque vous aurez plus de courage ; » puis s'étant rasé et habillé :

« Messieurs, dit-il, quand vous voudrez ! »

Deux sous-officiers lui donnèrent le bras, et il sortit d'un pas ferme, souriant à ceux qu'il rencontrait, et saluant les personnes de sa connaissance. Un immense concours de peuple silencieux admirait son héroïsme. Quand il aperçut le gibet il pâlit. « Qu'avez-vous lui demanda-t-on ? — La mort ne m'effraie pas, mais je déteste ce genre de mort ; » et il fit lui-même les lugubres préparatifs.

« Si vous desirez parler, lui dit l'officier chargé de l'exécution, vous le pouvez. » Il souleva un moment le mouchoir dont ses yeux étaient couverts.

« Je desire, s'écria-t-il, que vous soyez témoin que je subis ma destinée comme un brave soldat ? » Aussitôt la charrette qui le soutenait se déroba sous ses pieds, et il expira.

Telle fut la fin d'un jeune homme aussi regretté de ses amis que de ses ennemis. Il a laissé en Amérique un souvenir si tendre et si profond que la trace n'en est pas effacée ; la mémoire d'un homme vertueux, Washington, fut exposée à un blâme immérité, que plusieurs historiens ont répété : le Congrès, que le général en chef avait fait consulter en secret, s'était opposé à la libération du jeune homme. Les auteurs de la capture d'André, bien que récompensés d'abord par le Congrès, ont ensuite été considérés, en Amérique, avec beaucoup moins d'intérêt qu'André lui-même, et trente-six ans après l'évènement, lorsque Paulding, le principal auteur de la capture, demanda au Congrès une pension additionnelle, il rencontra une opposition très forte, surtout de la part du major Tallmadge, qui affirma que les

capteurs n'avaient jamais mérité une récompense publique. Les restes du major André, arrachés à la terre qui les recouvrait, ont été transportés à Westminster, au milieu de tout ce qui est grand et glorieux. Arnold, que sa femme alla retrouver, fit imprimer une défense de sa conduite, écrite avec force et avec adresse, et qui prouvait qu'à cette âme noire, profonde et perverse se joignait un esprit subtil, énergique et adroit.

A peine dans les rangs de l'armée anglaise, il fut chargé de commander les expéditions dirigées contre la Virginie et New-London. Il essaya de correspondre avec Lafayette, et lui envoya un parlementaire; mais en apercevant la signature, Lafayette refusa d'avoir aucun rapport avec cet homme. Un jour qu'on amenait devant Arnold un prisonnier américain: « Comment me traiterait-on si vos troupes me faisaient prisonnier, lui demanda-t-il?

— On vous couperait cette jambe qui a reçu une blessure au service du pays; on l'enterrerait avec honneur, et l'on suspendrait le reste de votre corps à un gibet. »

Le long ressentiment qu'il avait couvé contre sa patrie trouva enfin l'occasion de s'assouvir : il mit à feu et à sang New-London, situé à quelques milles de l'endroit de sa naissance, et monta dans le clocher de l'église pendant que la ville brûlait. En 1781, il repartit pour l'Angleterre, et survécut vingt ans à sa honte et à son crime. On n'entendit plus parler de lui qu'à propos d'escroqueries habiles, tramées ou consommées de manière à ce que le mépris seul pût l'atteindre, mais non la loi. Un membre de la Chambre des Communes, qui l'aperçut un jour dans la galerie, s'écria: « Tant que cet homme sera présent, je ne parlerai pas. » Repoussé par l'indignation et le dédain universels, il alla s'établir comme armateur et constructeur de vaisseaux à New-Brunswick, dont la population se composait alors de réfugiés américains. On le soupçonna d'avoir incendié un magasin, assuré par lui au-dessus de sa va-

leur réelle. Mis en jugement, on ne put trouver des preuves suffisantes. Le peuple, qui l'abhorrait, plaça un gibet devant sa maison, y suspendit une effigie surmontée d'un écriteau qui portait le nom de TRAÎTRE, et la brûla solennellement en face des fenêtres d'Arnold.

Ce misérable fit le commerce avec bonheur, mena une vie splendide; revint souvent en Angleterre, et se tira toujours d'embarras par son sang-froid et sa présence d'esprit. A la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), il servit d'agent aux troupes anglaises, et leur fournit des vivres et des provisions sur lesquels il réalisa des gains considérables. Les Français reprirent la Guadeloupe, s'emparèrent d'Arnold et le jetèrent avec plusieurs autres prisonniers sur un des pontons qui se trouvaient dans la baie. Un soldat lui apprit qu'il était reconnu. Il renferme aussitôt son trésor dans un tonneau vide, y place une lettre dans laquelle il réclame la propriété de cet argent, jette le tonneau à la mer dès qu'il fait nuit, et le voit emporté par les vagues, jusqu'au rivage près duquel la flotte anglaise mouillait. Puis, au moyen d'une corde, il descend sur deux ou trois planches disposées en radeau, qui se trouvaient près du ponton, il coupe le câble qui attachait ces planches et se laisse entraîner jusqu'à une petite barque sans rameurs, dont il s'empare, et qu'il conduit lui-même jusqu'à la flotte anglaise. Ce modèle du crime heureux et du vice florissant revint ensuite jouir d'une fortune considérable, acquise par toutes les espèces d'infamie, à Londres, où il mourut à 61 ans, le 14 juin 1801.

(*American Biography.*)

Littérature.

—

LES FEMMES AUTEURS

EN ANGLETERRE.

Toutes les plaisanteries sur les femmes auteurs semblent heureusement épuisées : il est enfin permis à une dame d'avoir du talent et du génie, sans cesser d'appartenir à son sexe. La femme auteur n'est plus un de ces phénomènes vivans qui ne se reproduisent qu'à de longs intervalles ; elle n'est plus reléguée dans un monde à part ; elle peut être tendre épouse, bonne mère, sœur affectueuse, et même femme de ménage, comme au temps où elle savait tout juste épeler ses lettres. Au lieu de se voir nécessairement condamnée à tous les ridicules du pédantisme érudit ou du pédantisme littéraire, ses faiblesses et ses manies, si elle en a, sont celles de son caractère, et non plus les attributs distinctifs d'une espèce de troisième sexe. La femme auteur, en un mot, a sa place dans notre civilisation comme dans notre littérature, dans nos salons comme dans nos cabinets de lecture, elle est le produit naturel de la diffusion des lumières dans une société où l'éducation des femmes s'est perfectionnée, et qui laisse à chacune d'elles la liberté de son intelligence ou de sa vocation. Voilà, selon nous, ce qui explique suffisamment pourquoi depuis quelques années nous voyons tant se multiplier les livres publiés par

des femmes, en France comme en Angleterre. A madame de Staël, à madame Cotin, à madame de Genlis, etc., ont succédé des muses non moins fières ou non moins tendres; mais c'est surtout dans la patrie de lady Montagu et de son homonyme, qui a rendu ce nom deux fois cher aux Bas-bleus (1), que chaque jour la famille des femmes auteurs devient plus nombreuse et plus riche en illustrations.

Faire connaître toutes les dames qui écrivent et publient des livres dans la Grande-Bretagne, ce serait entreprendre un dénombrement aussi long que le fameux catalogue des vaisseaux dans l'Iliade. Pour aujourd'hui, du moins, nous négligerons celles de ces dames qui se sont emparées des régions élevées de la science, comme l'astronome Mrs Somerville, et l'économiste Mrs Martineau. Nous parlerons peu des poétesses, c'est-à-dire nous ne parlerons que de celles qui ont écrit en prose aussi bien qu'en vers, nous contentant de juger le talent des héritières de Walter Scott, classe la plus considérable des femmes auteurs.

On a souvent dit que le roman était destiné principalement à amuser les loisirs des femmes : il était naturel que les femmes se livrassent de préférence à ce genre de composition. Malheureusement, elles n'ont pas toutes profité des leçons de leur dernier maître ; et il faut avouer que le roman est tombé bien bas depuis la mort de l'auteur de Waverley. Aussi, a-t-il

(1) Note du trad. Mistress Montagu, qui a écrit un volume pour défendre Shakspeare contre Voltaire, présidait en 1781 une coterie de dames, qu'on appela le Club des *Bas-Bleus;* voici l'origine de ce nom de *Blue Stocking*, donné depuis, en Angleterre et même en France, aux femmes plus occupées de leur plume que de leur aiguille. Un des hôtes les plus assidus de la maison de Mrs Montagu était M. B. Stillingfleet, dont ces dames aimaient beaucoup la conversation sérieuse. Comme il portait habituellement des bas bleus, Mrs Montagu l'appelait familièrement M. Bas-Bleu, sans se douter qu'on lui appliquerait, à elle-même et à sa société, ce sobriquet diversement expliqué depuis, mais dont voilà l'origine telle que l'a confirmé le docteur S. Johnson. Voyez sa Vie, par Boswell.

peu-à-peu cessé d'occuper les lecteurs sérieux. Il nous reste encore des romans *populaires*, mais combien en est-il que l'on trouve ouverts, comme on trouvait ceux de Scott, sur la table des hommes d'état, des savans, ou même des littérateurs? Il n'y a plus que les critiques qui, par devoir d'état, ne peuvent s'empêcher de lire certains de ces ouvrages. En revanche, il s'est créé, dans la classe moyenne, une nouvelle espèce de lecteurs auxquels il fallait sans doute cette nouvelle espèce de romans, qui ne témoigne pas en faveur du bon sens, naguère proverbial, de la nation anglaise. Nous voulons parler de ces personnes qui dévorent tout livre dont le titre, le frontispice ou l'annonce leur promettent une peinture de la vie aristocratique ou fashionable. Notre bourgeoisie se dédommage, dans ces lectures, de ne pas être admise à la cour, chez les lords de Grosvenor-Square ou dans les salons d'Almack. Mais Dieu sait comme les usages du beau monde sont là travestis, parodiés ou platement décrits par des écrivains qui, la plupart, ont vu tout juste, de la haute société, ce qu'on peut en voir par le trou d'une serrure, ou en faisant parler les laquais dans les vestibules des hôtels de West End. C'est qu'il y a une recette commune pour la fabrication de ces chefs-d'œuvre. Il est curieux de voir comment on remplit trois volumes d'un roman fashionable. Des poupées habillées, pour représenter des ducs et de belles ladies; des descriptions d'appartemens, rendues imposantes par une nomenclature qui ressemble à un devis de tapissier; un insipide dialogue, emprunté au jargon des jokeys de Tattersall, des oisifs de l'Opéra, des joueurs de Crockford et des dandys d'Almack; des termes de cuisine, des phrases anglo-françaises, etc., voilà les élémens de la science que doivent posséder, avant tout, les dames qui prennent la plume pour nous faire assister à des scènes de clubs et de maisons de jeux, aux orgies de nos jeunes lords, et aux déjeuners de garçon qu'ils donnent dans leurs petits appartemens de Bond-Street. Pour l'honneur de ces aimables auteurs, il faut supposer

qu'elles ne connaissent ces épisodes de la vie élégante que par ouï-dire ou par devination. Quant aux toilettes de la mode, on sait où le premier venu peut prendre ses renseignemens : nos feuilles du soir et du matin contiennent assez régulièrement, sous le titre de *mirror of fashion*, ou *court news* et *fashionable movements*, la liste des personnes présentées au roi et à la reine, avec leurs noms et leurs titres, le détail de leur costume, etc., etc.; il n'y a qu'à la copier pour être exact. Combien les étrangers doivent être émerveillés de trouver dans nos mœurs ce fétichisme de la mode et de la vie aristocratique, qui a infecté dernièrement une partie de notre littérature. Il est impossible que cette curiosité maladive, qui fait seule la vogue de productions d'ailleurs si méprisables, ne soit pas remplacée bientôt par un meilleur goût : mieux vaudrait revenir aux fantômes et aux vieux châteaux d'Anne Ratcliffe; et soyons justes, déjà on peut remarquer que les vrais talens de notre littérature féminine se fraient une autre route, où les suivra nécessairement le docile troupeau des imitateurs. Ce ne sont pas des fictions sans mérite que celles de lady Blessington, de lady Charlotte Bury, de lady Scott, de Mrs C. Hall, de Mrs Norton, de Mrs Ferriar, de Mrs Gore, de miss Lætitia Landon et de quelques autres, qui ont compris enfin qu'en fait de modèles, Mrs Edgeworth devait l'emporter sur lady Morgan, et Walter Scott sur Mr Bulwer.

La mode est si favorable aux romans de femmes que le plus populaire des romanciers actuels n'a peut-être obtenu une partie de sa vogue qu'à la nature de son talent, qui nous autorise à le placer à la tête des femmes auteurs. En effet, ce qui manque d'énergie et de virilité à M. Bulwer n'est jamais plus apparent que lorsqu'il s'efforce de déguiser sa nature féminine par l'affectation d'une philosophie profonde et d'une expression vigoureuse, en même temps que sa vanité et sa susceptibilité excessives le trahissent par le dépit et les petites colères que lui cause la plus légère critique.

Voyez *Pelham*, son chef-d'œuvre : que d'emphatiques prétentions et d'ignorans solécismes ! Son héros se vante de savoir Paris par cœur, d'être un adepte du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin : eh ! bien, sur deux phrases françaises qu'il prononce, il y en a au moins une qui est impropre et dit le contraire de ce que M. Bulwer veut exprimer. Henry Pelham se montre aux Tuileries sous le roi Charles X, cour d'étiquette s'il en fut, et il s'y conduit avec une fatuité impertinente qui dément la réputation d'esprit et de bonnes manières qu'il mérite dans les parties vraiment remarquables du roman. C'est qu'on n'exagère jamais impunément les qualités même les plus précieuses : c'est que de l'esprit à la sottise, comme du sublime au ridicule, on peut dire qu'il n'y a qu'un pas. M. Bulwer est par trop ambitieux de se croire à-la-fois l'égal de Walter Scott et de Voltaire. Habile *maniériste,* il neutralise ses plus heureuses ressources en voulant les multiplier ; mais de tous ses avortemens littéraires, les plus tristes sans contredit sont ces deux derniers ouvrages, *Pompeia* et *Rienzi*. Avec quelle assurance il ressuscite l'antiquité pour y placer ses dandys de Londres ! Figurez-vous l'étonnement d'un érudit qui, occupé à examiner l'inscription d'un mausolée romain, en verrait tout-à-coup sortir M. Pelham, en frac, et lui tendant une main gantée pour lui dire d'une voix grasseyante : *sir*, *excuse my glove !* De même pour *Rienzi :* quel démenti donné à Gibbon ! quelle bizarre manie de nous faire du dernier tribun de Rome, du fils de l'aubergiste et de la lingère, un noble bâtard, un fils d'empereur d'Allemagne ! Cette licence, poétique ou romanesque, qui dénature un fait notoire, un fait essentiel, d'ailleurs, à l'exactitude historique du caractère de Rienzi, se retrouve dans toute la carrière du tribun de Bulwer. Au lieu d'un personnage joignant la vigueur et la rudesse du moyen âge à l'enthousiasme de la littérature renaissante, au lieu d'un révolutionnaire classique cherchant ses images de la grandeur romaine et ses inspirations d'éloquence romaine dans les

pages de Tite-Live et de Cicéron, mais incapable par lui-même de faire face aux difficultés de sa position, nous avons une espèce de fat de salon, un ambitieux littérateur et un politique de boudoir, abandonné ou trahi par l'aveuglement de la populace. Si, comme Byron, qui ne voulait pas, dans ses préfaces, qu'on eût l'air de le confondre avec Childe Harold, M. Bulwer n'avait pas protesté contre quiconque tenterait de l'identifier avec ses personnages, nous conclurions de son dernier manifeste sous forme de roman, qu'il veut priver de son patronage et de son patriotisme un peuple d'ingrats. Mais pour nous résumer sur les défauts de ce romancier et justifier ce que nous avons dit de son talent en général, nous remarquerons que les héros favoris de M. Bulwer, ceux qu'il rend les interprètes de sa philosophie sociale ou satirique comme Pelham, ceux qu'il dote de ses rares qualités, ceux à qui il prête ses nobles sentimens, comme Glaucus et son Rienzi, manquent d'énergie comme lui et ont une certaine affectation de grâce féminine.

Parmi les femmes célèbres du siècle, lady Morgan est, selon nous, celle qui ressemble le plus à M. Bulwer par le caractère de son talent et le cachet de sa manière. Nous n'entreprendrons pas un parallèle entre ces deux puissances intellectuelles : nous remarquerons seulement que lady Morgan, comme M. Bulwer, est une *maniériste*. Nous retrouvons la même tournure d'idées et la même imagination, ou, si nous osons parler ainsi, le même point de vue moral dans tous ses ouvrages : depuis la *Jeune fille Irlandaise* jusqu'à *La Princesse*, sans en excepter sa *France* et son *Italie* : or, l'on peut en dire autant de ceux de M. Bulwer, depuis *Pelham* jusqu'à *Rienzi*, en y comprenant son *Angleterre et les Anglais*, et son recueil de miscellanées, intitulé *Le Studieux*. Mais il y a cette différence que le *maniérisme* de lady Morgan n'est qu'à elle, tandis que celui de M. Bulwer appartient moitié à lui et moitié à lady Morgan. Lorsque lady Morgan fait dialoguer ses personnages, il y a dans son jar-

gon une verve, une vivacité, une liberté, une familiarité qui ne laissent pas de produire leur effet. Elle nous montre une galerie de *fantoccini* en action, mais les masques sont si drôles, les fils qui les font mouvoir sont tirés avec tant d'adresse, et les évolutions de ces marionnettes sont si amusantes que le petit théâtre rival de M. Bulwer ne pourrait lutter plus d'une saison contre le sien. Les personnages de celui-ci sont bien quelquefois assez grotesques et assez extravagans, mais leurs mouvemens sont plus forcés et plus raides. Leur langage est tour-à-tour si ampoulé et si bas dans la même page, qu'il choque trop ouvertement les règles du goût et de la vérité. Toute illusion est détruite. Ce n'est pas que lady Morgan se refuse l'hyperbole et le style ambitieux : comment ressemblerait-elle sans cela à M. Bulwer? Mais son exagération et ses énigmes nous paraissent moins étranges, et quoique son style tombe parfois dans le trivial, sa pudeur ne lui aurait jamais permis de faire causer les dames de Pompeii aussi librement que l'a fait M. Bulwer sur les tableaux d'un cabinet d'amateur. Du moins, si lady Morgan a visité le fameux musée des curiosités réservées du roi de Naples, elle s'est bien gardée de leur consacrer un chapitre dans ce livre sur l'*Italie*, que lord Byron a cependant honoré de l'épithète de *fearless* (intrépide).

Lady Morgan a malheureusement inspiré à son élève la manie de garnir son dialogue de phrases anglo-françaises, et c'est une singulière vanité à M. Bulwer d'avoir voulu, comme son prototype, braver les critiques de deux nations à-la-fois par cette langue hybride qui ne saurait être comprise ni à Londres ni à Paris. Nous serions curieux d'entendre causer entre eux ces deux écrivains dans ce patois presque exclusivement à leur usage, et échanger leurs coq-à-l'âne pendant une heure; peut-être que leur sérieux n'y tiendrait pas, et qu'ils se révéleraient réciproquement le ridicule de leurs prétentions polyglottes.

Lady Morgan a été encore le modèle de M. Bulwer, lors-

que celui-ci se propose un but philosophique dans ses romans, et croit s'asseoir sur le piédestal de Voltaire. Vous vous souvenez d'*O'Donell*, composition que nous avons entendu louer par ceux-là même qui ne partagent pas toute notre estime pour le talent de l'auteur. Le but de cet ouvrage était de prêcher au gouvernement anglais la nécessité d'émanciper les catholiques d'Irlande : voilà pourquoi, à la satire des mœurs, lady Morgan avait voulu joindre l'examen philosophique de la législation ; on trouve là une satire fine quoique amère, et une philosophie évidente pour l'intelligence la plus paresseuse. Pourquoi M. Bulwer n'a-t-il pas le même succès dans son ironie et sa philosophie? Pourquoi est-il obligé d'écrire de longues préfaces pour rendre son lecteur complice de son esprit railleur et de sa philosophique propagande?

Nous voyons avec plaisir que l'éditeur de lady Morgan réimprime ses romans qu'une popularité plus solide que la sienne avait un peu laissés dans l'ombre : ils sont d'une date trop ancienne pour que nous les passions en revue; mais nous avons à la féliciter d'avoir conservé toute la verve de son jeune âge; car il est impossible de ne pas reconnaître dans la *Princesse* sa vivacité spirituelle, sa finesse d'observation et son talent à faire ressortir les ridicules d'un caractère ; nous lui reprocherons toutefois les aventures et les métamorphoses trop multipliées de son héroïne, véritable caméléon; les naïvetés trop crues de son laquais irlandais, copie de l'Humphrey Clinker de Smollett; l'abus de ses notes de voyages, et enfin une gratitude un peu trop vaniteuse de l'accueil que lui ont fait la cour de Lacken et les *braves* Belges.

En vérité, quelque libéraux que nous soyons, nous ne saurions nous empêcher de trouver que lady Morgan pousse un peu loin quelquefois le libéralisme et l'admiration pour la révolution belge, ses *dernières amours* en fait de révolution, il faut le croire. Ce libéralisme lui a porté malheur, en la mettant maintes fois en contradiction avec elle-même. Car, et c'est encore ici un trait de ressemblance de M. Bul-

wer avec lady Morgan, comment concilier ce culte des principes populaires avec des prétentions aristocratiques? Comment persuader qu'on prêche de bonne foi l'égalité et les droits du peuple, quand on se montre si curieuse de ne connaître que des princes et des grands seigneurs? Cela tient un peu sans doute aux précédens de la vie de lady Morgan, qui, avant d'épouser un baronnet (de la création de George IV, par parenthèse), était simple gouvernante dans une riche famille, où elle a pris ses airs de lady, tout en protestant contre l'injustice du sort à son égard, et contre l'humiliation de son talent réduit à une espèce de vasselage temporaire.

Nous ne connaissons pas les antécédens de lady Blessington; mais elle est entrée dans la carrière littéraire, comme quelquefois une débutante paraît sur la scène, avec une grande réputation de grâces et d'esprit. Sa beauté l'avait aussi rendue célèbre, et son portrait fait encore le principal ornement de ces almanachs coquets où elle se révéla pour la première fois au public des lecteurs par quelques vers indiscrètement dérobés à son album. Les poètes en vogue, Byron et Moore entre autres, avaient brûlé leur grain d'encens sur l'autel de cette muse du beau monde. Elle avait une cour (que quelques médisans appelaient une coterie), et l'on était curieux de savoir si la grande épreuve de la publication serait aussi favorable que la prévention de l'amitié à son premier roman. Il est rare que ces réputations faites à l'avance se soutiennent, et nous avouerons que le début de lady Blessington nous avait fait trembler pour sa couronne. Le titre était déjà une enseigne de parti qui ne convenait guère à son sexe et à sa position. Les *Repealers* (1) plurent donc médiocrement. Le dialogue et les incidens nous faisaient trop rapidement passer de la vie populaire en Irlande aux détails de la vie patri-

(1) Nom d'une faction irlandaise, ainsi nommée, parce qu'elle invoque sans cesse le *rappel* de l'union des deux royaumes.

cienne de Londres; le tableau était cependant fidèle sous ses deux aspects, et surtout la partie irlandaise, car lady Blessington écrit le patois anglo-irlandais avec une correction et une pureté qui imposent silence à la critique. Nous préférons, malgré ces avantages, à ses esquisses irlandaises, celles de Mrs C. Hall, qui, dans des cadres moins étendus, nous a donné une série de peintures de genre du plus grand effet. (1)

Lady Blessington a pris sa revanche dans son second roman, *les Deux Amis,* et ses partisans ont pu, cette fois, la complimenter sans trop mentir. Au lieu de deux amis ou de deux amies seulement, nous avons dans ce livre *deux paires d'amis* de l'un et de l'autre sexe, pour nous servir de l'expression de Wordsworth. Ces deux jeunes dames, l'une Anglaise de naissance et d'origine, l'autre transplantée de France, mais naturalisée en Angleterre, ne se distinguent par aucun contraste frappant, et leurs deux caractères sont tracés avec une certaine délicatesse qui n'est pas sans charme. Ce sont les *deux messieurs* qui peuvent réclamer le titre du roman; car non-seulement ils sont habilement peints, et heureusement opposés l'un à l'autre, mais encore chaque portrait a son mérite particulier, sans avoir besoin de son pendant pour que ses qualités soient en relief. Le premier est un homme politique, un patriote inspiré d'une mâle ambition et d'une généreuse philosophie, qui subit en martyr l'atmosphère accablante de la boutique oratoire de Saint-Étienne, où il vote, à six heures du matin, avec une minorité sans espoir, le bonheur de la race humaine; le second est le rejeton d'une souche aristocratique, qui, avec une égale ardeur, dissipe ses jours et ses nuits ainsi que la fortune paternelle dans un tourbillon continuel de plaisirs et de folies. Au premier aspect, ces deux hommes pourraient vous paraître divisés par une sorte de répulsion électrique. Lady Blessington les a réunis par une tendre

(1) Nous reproduisons dans ce numéro une esquisse de mœurs du *Pays de Galles*, écrit par cette dame.

amitié. Elle tempère la sévérité du patriote par une sensibilité indulgente, et la frivolité du jeune noble par un sentiment de généreuse bienveillance; leur amitié ne fait que devenir plus probable et plus agréable par l'opposition de leurs caractères.

On devine que les deux amis sont les amans des deux amies. Dans une foule de scènes variées avec art et intéressantes, nous les voyons exposés aux peines ordinaires de la séparation et du désespoir amoureux; l'un parce qu'il enlève la femme d'une de ses connaissances intimes; l'autre parce qu'il a blessé (non pas mortellement) le frère de sa maîtresse, en faisant le libéral amateur, à Paris, dans la glorieuse révolution des trois jours. Ayant rejoint leurs belles en Italie, grâce à une surprise peut-être un peu mélodramatique, ils se réconcilient avec elles d'autant plus aisément que l'homme de plaisir s'est dégagé des liens de la dame enlevée, et que le frère blessé est vivant, guéri de sa blessure, et présent sur les lieux. Aussi les aventures de ces deux couples finissent-elles par la bénédiction nuptiale qui comble tous leurs vœux.

Il y a dans ce roman plusieurs personnages secondaires, dont les caractères sont tracés avec art, sans exagération, et bien groupés; l'émigré français est excellent. Lady Blessington a parfaitement mis en scène ses comiques préjugés de noblesse et de nationalité, ainsi que sa vanité qui lui survit dans son testament. Peut-être pourrait-on objecter qu'il est un peu raide et guindé pour un Français. Nous pensons aussi que l'auteur, en voulant peindre les mœurs parisiennes, a commis un anachronisme et une injustice qui doivent être relevés. Elle excite une émeute, en 1830, chez un noble du faubourg Saint-Germain, et prête aux mutins le costume et le langage des sans-culottes de 1793. Nous pensons aussi qu'elle se trompe lorsqu'elle représente une dame française reprochant comme du mauvais goût tout signe d'émotion, feignant de ne pas reconnaître une personne dont la toilette n'est pas à la mode, et s'écriant : « Je tremblais que quel-

qu'un de ma connaissance ne me vît avec cette femme ! » Les dames françaises se font remarquer, au contraire, par leur franchise, leur naturel, et une dignité qui ne craint pas d'être si facilement compromise. C'est en Angleterre que lady Blessington aurait pu trouver l'original d'un pareil portrait ; elle a peint sans doute la vie parisienne d'après de vieilles traditions, et n'a pas eu le temps de l'observer elle-même dans son passage rapide à travers la France. Nous en sommes d'autant plus convaincus, que c'est avec un tact plus sûr et une exactitude frappante qu'elle décrit l'Italie, où elle a fait un plus long séjour. Par exemple, à propos d'un de ses personnages qui est sur le point de réparer sa fortune par un mariage : « Ce mariage ne fut pas, dit-elle, un sujet de conversation maligne ; on ne fit aucune gageure ni pour, ni contre ; la fiancée ne reçut pas une seule lettre anonyme des ennemis du futur pour l'avertir. Cela peut paraître improbable, et c'est cependant très vrai ; *car les Italiens ont moins de malice, et plus d'indolence que les Anglais.* »

Elle dit ailleurs :

« Certaines fautes qui, en Angleterre, font exclure irrévocablement la coupable de sa caste, sont jugées différemment en Italie. Là on ne peut comprendre que de pareilles fautes dégradent une femme dans notre pays, qui, étant considéré comme le pays de la liberté politique, semble devoir être également celui de la liberté des mœurs. De là vient que, lorsque les Italiens voient quelque Anglaise généralement méconnue de ses compatriotes, ils regardent cette Paria avec horreur, ne pouvant s'imaginer qu'elle soit si sévèrement punie pour être simplement coupable d'une peccadille ; ils s'écartent d'elle, à leur tour, avec terreur, persuadés que c'est quelque crime ignominieux qui lui a mérité cet ostracisme. »

Il y a bien d'autres anomalies dans le système social de la Grande-Bretagne, où tous les jours, nous pourrions appliquer le proverbe populaire qui dit que tel homme peut voler un cheval, tandis que tel autre ne doit pas regarder par-dessus

la haie du pré où il est au vert. Nous remarquons dans la morale de lady Blessington une charité qui nous semble excessive : « Croyons, dit-elle, que dans une moitié des liaisons qui paraissent criminelles, l'*apparence* seule existe. » C'est fort aimable, sans doute, mais la *moitié* est un terme moyen par trop libéral ; en même temps, lady Blessington recommande au sexe les principes de la morale et de la religion comme la cuirasse la plus sûre *contre le rusé archer*. Hélas ! cette armure même de la noble lady n'est pas toujours à l'épreuve des flèches du dieu ; elle le sait bien, et de là vient, sans doute, tant d'indulgence pour les pauvres cœurs que le trait perfide a blessés. Voici des réflexions qui font honneur également à ses sentimens de chrétienne : il s'agit de lady Walmer, la femme enlevée du roman, qui meurt en Italie repentante et princesse.

« Elle fit un testament pour léguer toute sa fortune à la « marquise d'Heatherfield, faible réparation du chagrin qu'elle « lui avait causé ; elle mourut en vrai pénitente, donnant, dans « sa dernière heure, un exemple de piété qui, nous devons « l'espérer, fut accepté là-haut comme l'expiation des erreurs « de sa vie. C'était l'absence de religion et de morale qui « l'avait plongée dans la honte et le déshonneur. Elle « avait vécu pour la société seule, oubliant qu'elle rejette de « son sein les infortunes et les coupables, comme une consti- « tution vigoureuse repousse les maladies contagieuses. Le « passé et le présent se dévoilèrent enfin à ses yeux, dé- « pouillés de toutes leurs illusions, et elle se détourna de ce « monde qui avait, jusqu'alors, été son idole, pour mettre « toute son espérance dans *celui* qui peut pardonner les pé- « chés que ses faibles créatures condamnent sans pitié. »

Certes, il n'y a rien de mieux dans ces romans évangéliques d'Anna More, qui faisaient, dit-on, pleurer feu M. Wilberforce. Serions-nous à la veille d'une réaction religieuse en littérature ? Lady Blessington ambitionnerait-elle la gloire d'introduire dans le grand monde les œuvres dévotes de

Mrs Barbauld, de Mrs Trimmer et des autres pieuses romancières dont un de ses admirateurs, lord Byron, s'est si cruellement moqué? C'est déjà beaucoup, pour nous autres profanes, de trouver dans les romans fashionables quelques pages d'édification. À ce titre, nous devons aussi des remercîmens à une autre dame qui, dans son dernier ouvrage, a choisi pour un de ses héros un révérend ecclésiastique faisant l'amour en style de sermon.

Malheureusement la *Dévouée* de lady Charlotte Bury n'obtient pas le succès de ses précédens ouvrages (*le Déshérité*, *Coquetterie*, etc.). La *Dévouée* est à-la-fois un roman plus ambitieux et plus faible, avec un plus grand nombre de défauts. L'héroïne est *dévouée* d'abord à son frère; copie de lord Byron, et que lady Charlotte Bury a même rendu poète et boiteux, pour que la ressemblance fût plus frappante; elle est *dévouée* ensuite à un ecclésiastique qui est en même temps un saint et un *lady-cide*. Il est vrai que ce révérend ennemi de son repos, ne connaît pas sa passion pour lui; le frère de l'héroïne et lui sont tous deux amoureux d'une beauté coquette et ambitieuse, qui sacrifie son admiration pour le poète, son amour pour le saint et son propre bonheur, à un mariage de vanité que lui propose son père, un des plus ennuyeux personnages qu'on puisse trouver dans le monde des romans. C'est un de ces vieux lords toujours à cheval sur l'étiquette, fiers de leurs parchemins, pompeuses caricatures dont on a trop abusé dans les fictions et sur le théâtre. Lady Charlotte a créé aussi un coquin sorti des basses classes, qui attribue sa méchanceté et ses malheurs à une éducation au-dessus de son état... Voyez un peu les cruelles conséquences de la diffusion des lumières. Dans le même roman, un Juif se laisse presque mourir de faim au milieu de ses sacs pleins d'or, qu'il finit par léguer au poète boiteux, en reconnaissance de son vote sur le bill proposé en faveur des Israélites. Il eût été plus poétique de faire voter le poète en faveur du chemin de fer de Londres à Brighton. Mais ce qui nous choque le plus

dans cette composition, c'est le caractère de l'amant ecclésiastique, véritable hermaphrodite, moitié saint, moitié dandy, qui soupire en style évangélique et cherche à lutter contre ses tendres sentimens avec une pieuse faiblesse d'intentions et une dévote insipidité de phrases.

Un des traits caractéristiques de nos femmes auteurs c'est qu'elles ne sont pas fâchées d'introduire leur opinion sur la politique du jour. Cette prétention ne date que des œuvres de lady Morgan, car elle n'existait pas chez Mrs Behn, ni chez Mrs Heywood, sous le règne de Charles II, ni chez miss Fielding, ni chez Mrs Sheridan, ni chez Mrs Ratcliffe, ni plus près de nous chez Mrs Porter, qui avait cependant essayé, avant sir Walter Scott, d'élever le roman jusqu'à la dignité de l'histoire. Mais aujourd'hui il n'est pas de sujet si frivole que ces dames ne trouvent le moyen d'y parler de la Réforme parlementaire. Lady Charlotte Bury n'est pas satisfaite de ce qui se passe en Angleterre et sur le continent. La Réforme n'est, selon elle, que l'*écume* d'un *soi-disant patriotisme*, et en décrivant un de ses personnages, elle l'appelle « un monarque qui règne sur la mode, non comme règnent les monarques aujourd'hui, sans *pouvoir réel*, mais *virtuellement*, despotiquement et effectivement, etc. Voyez donc la méchanceté de ces libéraux et de ces constitutionnels d'Europe, qui voudraient limiter le pouvoir dont les rois, ces bonnes âmes, n'ont jamais abusé. Lady Charlotte se plaint du même esprit révolutionnaire en littérature : « Ne savez-vous pas, dit son Byron-Delamere ou Delamere-Byron, que toutes les grandes choses de ce monde sont renversées? Si je publiais un poème comme Milton, serait-il lu? — un roman comme Bulwer, serait-il compris? » Milton et Bulwer! — *Pelham* et le *Paradis Perdu*, voilà qui n'a nul besoin de commentaire : les femmes sont d'accord entre elles.

Il serait facile de signaler de beaux passages dans ce roman; mais les défauts sont des taches isolées, tandis que les beautés se tiennent et ne pourraient être citées qu'en

longs extraits. Nous en dirons autant du principal roman de Mrs Norton, *la Récompense d'une Femme*, qui offre un remarquable rapport de sujet avec la *Dévouée* de lady Charlotte Bury; coïncidence tout-à-fait fortuite, car non-seulement les caractères et les détails ne sont plus les mêmes, mais encore ils portent l'empreinte de deux intelligences essentiellement différentes. Mrs Norton est sortie d'une famille où le talent est héréditaire, et avant de rivaliser avec les romanciers de la mode, elle avait débuté par un poème qui la classait parmi nos meilleurs poètes (1). Malheureusement à cette gloire elle a bientôt préféré le revenu plus sûr du métier d'auteur. En éparpillant son talent dans les revues et les magazines, en se mettant aux ordres des libraires et en leur vendant des livres en prose, conçus à la hâte, écrits de même, et qui ne sont pas dignes de ce qu'on attendait de ses premiers essais, celle qui aurait pu être la rivale de Mrs Hemans est descendue à la popularité plus facile des romanciers fashionables. Du reste, elle connaît le monde qu'elle peint dans ses esquisses, et dernièrement un procès, qui pourrait être au moins un épisode de roman, est venu lui donner une nouvelle célébrité.

Nous avons vu avec peine une autre muse abandonner la poésie pour la prose : miss Lætitia Landon ne nous semble pas aussi heureuse dans ses contes que dans ses poèmes chevaleresques et ses petites pièces, où une expression toujours choisie relève la pensée la plus simple. C'est de la poésie de femme, plus délicate que forte, mais de la vraie poésie; et miss Landon doit nous savoir gré de l'exclure de cette galerie, où nous nous occupons plus spécialement des dames qui écrivent leurs fictions en prose.

Parmi celles qui ont le plus produit, depuis quelques années, gardons-nous d'oublier Mrs Gore, qui d'ailleurs a quelque chose de plus en sa faveur que le nombre considérable de

(1) Voyez dans la *Revue Britannique* les divers articles que nous avons publiés sur Mrs Norton.

ses volumes. Mrs Gore est aussi une *maniériste*, tantôt avec la prétention de Bulwer, tantôt avec la vivacité de lady Morgan ; mais dans ses nombreux ouvrages, on voit l'effort d'un talent qui court après la variété plutôt qu'une invention spontanée et rapide. Elle veut, à tout prix, amener une saillie ou une remarque satirique ; et sa volubilité infatigable devient monotone. Il ne faut pas que l'imagination d'un auteur semble être réglée par un ressort comme le mouvement d'un automate. Le génie a ses alternatives d'enthousiasme et de langueur. Mrs Gore affecte de tout connaître, depuis les notes diplomatiques de Talleyrand et de Metternich jusqu'au registre des paris que Jean Baltimore tient à Doncaster ; depuis ce qu'elle appelle *les belles explosions d'éloquence* de madame de Staël jusqu'aux phrases de Georges Robins, le commissaire-priseur. Elle s'est encore laissée aller à la contagion du jargon anglo-français de Pelham et des termes de gastronomie : voici, par exemple, un échantillon de la vivacité factice et des faux brillans de son dialogue fashionable. La scène est une fête champêtre :

« Gunter ne s'est pas distingué aujourd'hui ; — le *coup de maître* manque ; l'immortel Robert ne s'est pas trouvé *en verve.*

— Gunter ! croyez-vous que le comte ait été assez *banal* pour employer quelqu'un que tout le monde peut avoir en payant ? On a envoyé chercher *quatre confiseurs* de la rue des Lombards, et un *décorateur* de la rue Vivienne ! — Lord Stapylford a prêté son glacier (*un glacier en i, bien entendu*, arrivé de Milan l'automne dernier), et tous les *apprêts*, *diablotins* et *dragées* furent expédiés par le portefeuille de l'ambassadeur.

— On dit que les dépêches étaient bien sucrées, et que deux autographes datés du *bureau des affaires* étrangères formaient une véritable *brouillade*, pour avoir été trempés dans le *sirop de cédrat.* On distingue une *acidité diplomatique* dans ces *pralines* ! Lady Rachel, ne trouvez-vous pas à ces hosties une espèce de *goût* talleyrandique? »

Mrs Gore ne se comprend pas toujours elle-même assurément. On disait de Congrève que tous les personnages de ses pièces, jusqu'à ses valets, étaient de beaux esprits comme lui. On peut en dire autant de Mrs Gore, avec cette différence que son esprit n'est pas précisément celui de Congrève. Nous lui conseillerons d'adopter un style moins ambitieux et moins affecté, d'abuser un peu moins de ce qu'elle nous donne pour l'argot du monde fashionable, et enfin de se montrer plus indulgente dans ses tableaux de mœurs. Mrs Gore relève avec plus de malice que de gaîté les faiblesses de son propre sexe, au point que dans son roman *Les mères et les filles*, elle transforme la société moderne en une arène où les femmes ne font que rêver mariage, et se poursuivent de leur haine jalouse après comme avant d'être établies. Avouons ici encore que les défauts de Mrs Gore sont d'autant plus choquans qu'ils semblent volontaires, comme si l'auteur prenait plaisir à gâter des pages remplies de talent.

L'espace nous manque pour juger aujourd'hui Mrs Shelley, cette fille de Godwin, qui, dans *Frankeistein*, s'est heureusement inspirée du *Saint-Léon* de Godwin, son père, et peut-être aussi des inventions sataniques du poète dont elle porte le nom. Le *merveilleux* de *Frankeistein* appartient encore plus à la poésie qu'au roman proprement dit.

Pour conclure, quoique nous maintenions nos critiques contre le mauvais emploi que la plupart de nos dames auteurs ont fait de leur talent, nous sommes loin de nier ce talent. Nous croyons même qu'à aucune époque de notre histoire, l'imagination des femmes n'avait autant contribué à l'éclat et à la popularité de la littérature nationale. Non-seulement les drames de Joanna Baillie et les compositions lyriques de mistriss Hemans, mais encore les fictions en prose de quelques-unes des célébrités qui figurent dans cet article, prouvent suffisamment cette assertion.

(British and foreign Review.)

Voyages. — Statistique.

LA NORWÈGE.

SES INSTITUTIONS, SES HABITANS ET LEURS MOEURS.

La Norwège est un des pays les moins connus de l'Europe. Située à l'extrémité nord-ouest de notre continent; habitée par un peuple simple, modeste et pauvre; possédant peu de productions à offrir en échange pour les objets de luxe du reste de la terre; placée sous un ciel rigoureux, quoique plus tempéré que sa latitude ne semblerait le comporter; prenant peu ou point de part au mouvement politique des états méridionaux, cette contrée offre en général peu d'attrait aux voyageurs. Ils aiment mieux aller demander des inspirations poétiques à l'Italie et à la Grèce, des pensées sublimes et pieuses aux rives du Jourdain ou de brillantes distractions à Paris et à la France. Mais, par cette raison même, les détails que nous allons donner sur la constitution politique de la Norwège, sur ses lois, sur les ressources de son commerce, sur les mœurs et les usages de ses habitans, ne pourront manquer d'offrir un grand intérêt.

Seul, peut-être, de tous les peuples de la terre, la Norwège possède des institutions libres, qui ne sont point sorties

du sein des ruines et des révolutions, qui n'ont point été cimentées par le sang; mais qui, mûries dans le cabinet d'un législateur philosophe, se sont trouvées applicables dans la pratique, sans qu'il ait été nécessaire d'y faire aucun changement. Si l'on remonte vers la cause de cette singularité apparente, on voit qu'il faut l'attribuer à ce que les élémens essentiels de la liberté politique existaient déjà dans le pays. Les propriétés s'y trouvaient plus subdivisées que partout ailleurs, et l'administration douce et éclairée du Danemark, quoique avec des formes arbitraires, avait laissé peu de griefs à redresser. En effet toutes ces lois, toutes ces institutions étaient, dans l'origine émanées du peuple; et, comme il n'existait point en Norwège de privilèges héréditaires qui pussent en fausser le principe, elles avaient été transmises intactes d'un siècle à l'autre. La nouvelle constitution n'est donc qu'un édifice élevé sur des fondemens posés depuis long-temps, et dont les premières assises existaient huit siècles avant la génération actuelle. Nous allons présenter en peu de mots les principales bases de cette constitution.

Le royaume de Norwège est un état libre, indépendant, indivisible et inaliénable, uni à la Suède sous un même roi. La forme de son gouvernement est celle d'une monarchie tempérée et héréditaire. La religion luthérienne évangélique est la religion dominante : tous les habitans sont obligés d'élever leurs enfans dans ces principes, et l'entrée du royaume est interdite aux Juifs. Si l'on peut, à bon droit, s'étonner de trouver une législation aussi intolérante chez un peuple libre et dans le siècle où nous vivons, il faut aussi faire connaître les motifs que les Norwégiens allèguent pour la maintenir. « Tous les Norwégiens étant aujourd'hui luthériens, l'intolé-
« rance de la loi, disent-ils, est presque sans inconvénient; sa
« tolérance ne pourrait profiter qu'à quelques étrangers, qui
« ne pénétreraient dans le pays que pour le troubler par le
« prosélytisme, ou à quelques juifs qui viendraient spéculer
« sur sa pauvreté, et apporter l'exemple de la mauvaise foi

« à cette population probe et honnête. » Les lois d'un pays, ajoutent-ils encore, doivent être faites avant tout dans l'intérêt des nationaux; et si, d'un côté, il est juste de reconnaître les mêmes droits aux enfans d'une même nation, quelle que soit leur religion, il y a toujours un grand avantage pour un pays à n'avoir qu'une seule croyance; c'est une cause de plus d'union et de concorde. Il est donc utile d'empêcher autant que possible, sans persécution, l'introduction d'une religion nouvelle.

La succession au trône est linéale et agnatique : les femmes en sont exclues. La majorité du roi est fixée à dix-huit ans. Les princes de la famille royale ne peuvent être revêtus d'aucun emploi direct; cependant le prince royal ou son fils aîné peuvent être nommés vice-roi. Le roi doit passer tous les ans quelques mois en Norwège, à moins que des empêchemens graves ne s'y opposent. Il choisit lui-même un conseil de citoyens norwégiens, âgés au moins de trente ans: ce conseil doit être composé, pour le moins, d'un ministre d'état et de sept autres membres, entre lesquels le roi répartit les affaires de la manière dont il le juge convenable. Le roi a également la faculté de créer un vice-roi ou un gouverneur. Il n'y a que le prince royal ou son fils aîné qui puisse être vice-roi; mais un Norwégien ou un Suédois peuvent être nommés indifféremment à la place de gouverneur. Le vice-roi doit résider dans le royaume, qu'il ne peut quitter pendant plus de trois mois, chaque année. Le roi, en son conseil d'état, a le droit de faire grâce aux criminels, après que le tribunal suprême a prononcé et donné son opinion, excepté toutefois dans les causes que le *odelsthing* aurait fait porter au *rigsret,* auquel cas il ne peut y avoir d'autre grâce que celle qui exempterait d'une peine capitale.

Le peuple exerce le pouvoir législatif par le *storthing* qui est composé de deux chambres, ou plutôt de deux sections : le *lagthing* et l'*odelsthing*. Les membres du storthing ne sont pas élus directement; ils sont le produit d'une élection à deux

degrés. Les électeurs du premier degré, que la constitution désigne simplement par le mot *stemmebrethigede* (ceux qui ont droit de voter) se composent de toute personne née en Norwège, âgée de vingt-cinq ans, et qui depuis cinq ans est propriétaire ou a pris à ferme un domaine imposé territorialement, ou qui est bourgeois d'une ville et y possède une maison, ou un terrain de la valeur de 300 thalers (1,700 francs). Pour être éligible, il ne faut pas avoir moins de trente ans, avoir résidé pendant dix ans en Norwège, n'occuper aucune place dans le gouvernement ou à la cour, et ne recevoir aucune pension de l'état ou du roi. Une particularité qui ne se rencontre qu'en Norwège, c'est que le nombre des membres de cette assemblée n'est pas fixe, il dépend du nombre d'électeurs qui se sont présentés dans les colléges électoraux. Le storthing actuel se compose de quatre-vingt-seize membres et d'autant de suppléans. Au jour indiqué, tous les citoyens ayant droit de voter s'assemblent dans l'église paroissiale pour choisir les électeurs ou *valgsmænd*. Dans les campagnes, chaque centaine de votans *présens* nomment un électeur; dans les villes, il y a un électeur par cinquante votans. Ceux qui s'abstiennent volontairement ne peuvent voter; mais ceux que la maladie empêche de se rendre au collége peuvent envoyer leurs votes par écrit. Aux dernières élections, il y a eu à-peu-près un quart des votans de la Norwège qui ne se sont point présentés. On ne saurait nier que ce mode d'élection n'ait de grands inconvéniens. Faire faire souvent six à huit lieues à de pauvres cultivateurs, dans une saison de l'année où les travaux de la campagne réclament tous leurs soins, sans que leur présence augmente sensiblement le nombre des électeurs, puisque cent un votans en nomment autant que cent quatre-vingt-dix-neuf; c'est trop exiger du patriotisme populaire. Et pourtant le nombre des électeurs n'est pas une circonstance à dédaigner; car c'est ce nombre qui décide de celui des membres du storthing.

Les membres du storthing reçoivent une indemnité d'un

thaler et demi par jour pendant la session, indépendamment de leurs frais de voyage. On a beaucoup écrit pour et contre cette indemnité, et plusieurs storthings s'en sont même occupés : on la trouve trop considérable. Dans les meilleurs hôtels de Christiania, on est logé, nourri et chauffé pour vingt thalers par mois; et dans les pensions particulières, il n'en coûte guère que seize ou dix-huit. La plupart des *bonder* ou paysans, députés au storthing, ne dépensent guère plus d'un demi-thaler par jour, et rapportent chez eux, à la fin de la session, un petit capital, fruit de leur commerce législatif. D'un autre côté cependant, si aucune indemnité n'était accordée, il y aurait beaucoup de personnes, plus instruites que d'autres de la situation et des besoins de leur pays, qui ne pourraient pas accepter ces hautes et utiles fonctions.

L'ouverture du storthing a lieu ordinairement le premier jour non férié du mois de février, tous les trois ans, dans la ville de Christiania, à moins que le roi ne choisisse quelque autre ville. Le président et le secrétaire du storthing sont élus pour huit jours. Aussitôt que l'assemblée est constituée, elle procède à l'élection, dans son sein, des membres qui doivent composer le *lagthing* ou conseil législatif. Il comprend le quart du nombre total des membres; les trois autres quarts forment l'*odelsthing;* le lagthing délibère séparément, et a un président et un secrétaire particuliers, élus aussi tous les huit jours. Sur les vingt-quatre membres du lagthing actuel, il y a huit personnes occupant des places dans l'ordre civil, cinq ecclésiastiques, deux avocats, et neuf *bonder* ou paysans.

Le storthing ne se divise point comme le parlement, en parti du ministère et parti de l'opposition. Quelques membres sont peut-être plus constitutionnels que d'autres; mais le gouvernement ne pouvant exercer la plus légère influence sur les élections, il est évident qu'il ne saurait y avoir de partis proprement dits dans l'assemblée. On regarde comme un défaut et même, à quelques égards, comme un obstacle à la

marche des affaires, qu'il n'y ait personne dans le storthing qui ait mission spéciale de présenter et de soutenir les projets du gouvernement, et qui puisse donner, sur les affaires publiques, les renseignemens qui lui sont souvent nécessaires.

Toute loi doit être d'abord proposée à l'odelsthing, soit par un de ses propres membres, soit par un des conseillers d'état au nom du gouvernement. Si la proposition est acceptée, elle est envoyée au lagthing qui l'approuve ou la rejette, et dans ce dernier cas la renvoie, accompagnée de ses remarques. Celles-ci sont pesées par l'odelsthing qui met le projet de côté ou l'envoie de nouveau au lagthing, avec ou sans changement. Quand un projet a été proposé deux fois par l'odelsthing au lagthing, et que celui-ci l'a rejeté, tout le storthing s'assemble, et les deux tiers de ses voix décident alors du projet. Si le roi approuve une résolution proposée par l'odelsthing, et déjà adoptée par le lagthing ou par le storthing entier, il la revêt de sa signature : dès-lors elle a force de loi. S'il ne l'approuve pas, il la renvoie à l'odelsthing, en déclarant que, pour le moment, il ne trouve pas convenable de la sanctionner. Dans ce cas, le storthing alors assemblé ne doit plus soumettre la résolution au roi, qui peut procéder de la même manière, si le premier storthing ordinaire lui présente de nouveau la même résolution; mais si elle est de nouveau adoptée par les deux chambres du troisième storthing, et ensuite soumise au roi avec demande de ne pas refuser sa sanction à une résolution que le storthing, après de mûres délibérations, croit être utile, elle acquiert force de loi, quand même elle ne serait pas sanctionnée par le roi, avant la fin du storthing. On voit par là que le roi n'a que le *veto suspensif;* il a plusieurs fois cherché à s'emparer du *veto absolu,* mais les Norwégiens se sont toujours montrés inflexibles à cet égard.

La sanction du roi n'est pas nécessaire aux résolutions par lesquelles le storthing détermine son organisation, sa constitution et sa police intérieure, ni à celle par laquelle l'odels-

thing met des conseillers d'état en accusation; le storthing a usé plusieurs fois de son droit de mise en accusation. Ainsi, M. Collett, qui était autrefois à la tête de la régence de Norwège, en qualité de conseiller d'état, et M. Fasthing, vice-amiral et doyen des capitaines de vaisseau, ont été récemment mis en accusation (1). Le premier fut acquitté, et le second condamné à faire des rentrées au trésor, ce qui ne l'a pas empêché de rester aussi conseiller d'état. En général, comme fort peu d'hommes en Norwège sont capables de bien administrer, l'on est membre du conseil d'état à vie ou à-peu-près.

Les emplois de l'état ne peuvent être conférés qu'à des citoyens norwégiens qui professent la religion luthérienne, ont juré fidélité à la constitution et au roi, et parlent la langue du pays. Il faut, en outre, pour être employé comme subalterne dans l'administration, subir devant l'Université un examen préliminaire sur la langue norwégienne, et, pour parvenir aux plus hautes fonctions de l'état, il faut être *laudabilis,* c'est-à-dire avoir subi, avec une grande distinction, un examen à l'Université sur des matières d'enseignement supérieur; en Norwège, on subit même des examens pour exercer un métier.

Il n'y a pas de classes privilégiées en Norwège : une loi de 1821 a aboli la noblesse héréditaire, en respectant toutefois les droits acquis, c'est-à-dire en laissant la noblesse à ceux qui étaient nés nobles avant cette époque. D'après une vérification faite à cette occasion, on a reconnu qu'il n'y avait en Norwège que dix-neuf familles nobles, dont deux seulement sont titrées, savoir : celle du comte de Wedel Jarlsberg et celle des barons de Rosenskrone. Voici de quelle manière on peut classer la population de Norwège, dont le chiffre général s'élève à 1,195,000 âmes.

(1) M. Collett a été remplacé, au mois d'octobre dernier, par M. le comte de Wedel Jarlsberg.

1° Les employés civils; au nombre d'environ deux mille.

2° Les négocians et marchands.

3° Les charcuitiers, marchands de vins et de comestibles.

4° Les hommes de profession ou de métier.

5° Les ouvriers et domestiques.

6° Les indigens.

Dans les campagnes, les diverses classes de la population peuvent être rangées de la manière suivante :

1° Les paysans propriétaires qui jouissent de l'*odelsret.*

2° Les *selvejere,* qui n'ont qu'un droit de propriété résoluble par l'*odelsret.*

3° Les *hausmaend;* ce sont ceux qui n'ont fait que louer la terre qu'ils cultivent, sous la condition, en outre, d'aller travailler chez le propriétaire, toutes les fois que celui-ci en aura besoin.

4° Enfin, les hommes de profession, ouvriers et domestiques.

Dans les villes comme dans les campagnes, les rentiers et les pensionnaires forment une classe très peu considérable.

Par le droit dit *odelsret,* ou retraît lignager, les membres de la famille à laquelle des terres avaient originairement appartenu, pouvaient les revendiquer et les reprendre au prix qu'elles avaient lors du rachat, et cela même après des siècles, pourvu qu'ils représentassent le titre de famille, et que, de dix en dix ans, ils eussent fait la réserve de leurs droits. Cette coutume, à laquelle les Norwégiens tiennent beaucoup et qu'ils ont conservée dans leur constitution, a pourtant été modifiée depuis. Le temps au bout duquel on peut revendiquer a été réduit à cinq ans. Du reste, il n'est pas nécessaire de stipuler ce droit dans l'acte de vente, et le père ne peut point y renoncer pour ses enfans. Puisque nous en sommes sur les droits de propriété, c'est ici le cas de dire un mot de celui appelé *ansœdesret,* par lequel l'aîné des enfans, ou dans le cas de succession collatérale, tel autre des héritiers désignés par la loi, peut s'emparer des terres dépendantes de la succession, situées à la campagne, à la charge

par lui de payer à ses co-héritiers leur part en argent dans un certain délai donné.

L'armée norwégienne se recrute par engagemens volontaires et par conscription; elle se partage en armée de ligne, en *landvaern* ou réserve, et *landstorm* ou levée en masse. L'armée de ligne est forte de 12,000 hommes, dont 3 à 4,000 sont habituellement sous les armes. Le personnel de la marine se compose de 5 à 6000 marins engagés ou recrutés, et de 14,000 marins enrôlés qui ne prennent du service que lorsqu'on les appelle. Le matériel se compose d'une frégate, de deux corvettes, de deux bricks, et de plusieurs petits bâtimens, tels que chaloupes et barques canonnières.

La Norwège est divisée en quatre *stifts*, dix-sept *amets*, quarante-trois *fogderies*, et en trois cent quarante paroisses. Les paroisses correspondent à-peu-près à ce que l'on nomme en France des communes. Les *fogderies* sont les arrondissemens ruraux de recettes d'impôts; le fonctionnaire qui les perçoit s'appelle *fogde*, et est en même temps chargé de suivre l'exécution des jugemens et de la police rurale. Les assemblées de paroisses, composées de tous les électeurs politiques du premier degré qui y demeurent, s'assemblent sous la présidence du curé, pour délibérer sur les intérêts de la paroisse. La convocation se fait d'une manière singulière et mérite d'être consignée. Le *landmand*, espèce d'huissier, armé du *budstick* ou bâton de message, le remet à un habitant de chaque quartier, qui le porte à son plus proche voisin et le glisse sous sa porte, s'il ne le trouve pas chez lui; la transmission du *budstick* se fait ainsi de proche en proche jusqu'au dernier. Le budstick est un petit bâton creux de 18 pouces de long, armé à l'un de ses bouts d'une pointe de fer, et à l'autre extrémité d'une pomme qui s'y adapte par une vis. L'ordre de la convocation, le but, le jour et le lieu se trouvent indiqués sur une feuille de papier qui est roulée dans le budstick, et chaque électeur, avant de le remettre à son voisin, en prend connaissance. Celui qui n'a pas porté le

bâton paie une amende. Ainsi autrefois, en Écosse, on envoyait un bâton dont un bout était brûlé et l'autre teint de sang, pour appeler un clan aux armes, et aujourd'hui encore, en Hollande, les ordonnances ou avis qui s'affichent, se terminent en général par ces mots : *zegt het voort* (dites-le plus loin).

Expliquons en peu de mots le système judiciaire et l'esprit des lois de la Norwège.

Les affaires civiles, commerciales et criminelles peuvent être soumises à trois instances : 1° la juridiction inférieure (*underret*) appelée *broigdthing* à la campagne, et *bycthing* dans la ville ; 2° le *stiftoverret* (tribunal supérieur ou cour supérieure du stift) ; et 3° le *hoejesteret* (tribunal suprême) qui siège à Christiania, et se compose d'un justicier ou président, ayant rang de lieutenant-général, et de huit assesseurs, prenant aussi leur rang parmi les hauts grades militaires. Sept de ces neuf juges, qui doivent être âgés au moins de trente ans, sont nécessaires pour prononcer un jugement ; ils rendent la justice l'épée au côté. En première et deuxième instance les causes ne s'instruisent que *par écrit ;* on ne plaide pas oralement, à moins que le défendeur plaide lui-même sa cause, encore ne le peut-il faire que sous la condition *de ne parler qu'un quart d'heure.* Au tribunal suprême on n'instruit qu'*oralement,* excepté dans les causes où il s'agit de comptes. Les avocats plaident en uniforme et portent l'épée.

Il y a, pour certaines classes d'individus ou pour certaines affaires, des juridictions spéciales. Telles sont : 1° le *rigsret* (cour du royaume), qui n'est autre chose que le *lagthing* constitué en cour de justice. L'*odelsthing* seul peut mettre en accusation devant ce tribunal, ou y renvoyer des accusés ; 2° les tribunaux ecclésiastiques ; 3° les conseils de guerre. Les lois civiles et criminelles, en Norwège, sont à-peu-près les mêmes qu'en Danemark. Un des articles de la constitution ordonnait la publication d'un nouveau code général pour la Norwège, mais cette publication n'a pas encore eu lieu.

A l'époque de l'union de la Norwège avec la Suède (1815),

les dettes de ce royaume étaient énormes en comparaison de ses ressources. Un remède violent était devenu nécessaire pour ne pas exposer le pays à une ruine totale. La masse des billets du *rigsbank*, réduite à 22,000,000 de species (125,000,000 de francs), fut retirée, et on créa en même temps une banque forcée de 2,000,000 en espèces métalliques. La génération d'alors se sacrifiait ainsi pour la génération future. Cette détermination coûta cher à la Norwège ; elle influa d'une manière ruineuse sur la fortune des simples particuliers, ainsi que sur le commerce et l'industrie générale. Il fallut chercher, par des emprunts, à venir au secours des classes industrielles : les conditions en furent onéreuses. D'un autre côté, la nouvelle banque ne put opérer qu'avec peine dans les premières années de sa création ; ses actions, quoique fondées sur des espèces métalliques, ne pouvaient être réalisées en papier qu'avec perte. Enfin, pour mettre le comble à ce que la situation avait de fâcheux, l'importation du blé augmentait considérablement, tant par le peu de progrès de l'agriculture que par le grand nombre de distilleries d'eau-de-vie qui s'élevaient de tous côtés.

Si telle était la situation de la Norwège, il y a dix-sept ans, on doit reconnaître aussi que, depuis sa réunion à la Suède, sa prospérité a fait de rapides progrès. Essayons d'en esquisser le tableau.

Les produits de la pêche forment un des principaux objets d'exportation pour la Norwège. En 1819, elle se réduisait à 240,000 tonneaux de harengs, et 55,800 skipponds de différentes espèces de poissons, tandis que, en 1831, cette exportation s'est élevée à 536,000 tonneaux, et 156,000 skipponds ; accroissement d'autant plus remarquable que l'augmentation de la population a occasioné en même temps une consommation intérieure beaucoup plus considérable qu'auparavant.

Le commerce des planches a pris, surtout pendant les dernières années, un développement d'autant plus inattendu que les mesures adoptées par l'Angleterre pour favoriser cette

branche du commerce de ses colonies, nuisent beaucoup à la Norwège. Malgré cela, l'exportation des planches qui, dans les six premières années de l'union, n'avait été que de 120 à 160,000 last par an, s'est élevée, pendant les trois dernières années, à une quantité moyenne de 214,000 last par an. La navigation, si intimement liée avec le commerce des planches, en a suivi les mouvemens, quoique dans une moindre proportion, et cela parce que des circonstances politiques et commerciales ont ouvert une concurrence de frêt préjudiciable à la Norwège. Le tonnage qui, il y a douze ans, s'élevait à-peu-près à 53,000 last, répartis sur 1,700 bâtimens, peut aujourd'hui être évalué à 72,000 last sur 2,200 navires. Le nombre des matelots s'est accru de 8,000 à 12,000, et dans les années 1830 à 1834, près de 3,600 vaisseaux norwégiens ont visité les ports étrangers.

L'augmentation de la population suit de près le développement du commerce et de l'industrie. Celle de la Norwège qui était, en 1816, de 900,000 âmes, s'élève aujourd'hui à près de 1,200,000. Quoique l'industrie agricole de la Norwège n'ait pas pris les mêmes développemens que le commerce, elle a cependant fait de grands progrès. Avant l'union avec la Suède, la Norwège importait près d'un million de tonneaux de blé de l'étranger; aujourd'hui, malgré l'augmentation de la population, elle n'en tire plus que 750,000 tonneaux, sur lesquels 500,000 sont employés à la fabrication de l'eau-de-vie.

La banque, si gênée au commencement de sa formation, se trouve aujourd'hui non-seulement complètement consolidée, mais elle s'est encore vue en état d'augmenter la masse du papier circulant. Il y a dix-neuf ans, cette masse ne passait pas deux millions; il y a dix ans, la banque avait déjà doublé cette somme, et depuis le commencement de la présente année 5,200,000 species circulent. Son actif présentait, en 1826, une somme de 6,900,000 species, et en 1835, il était de 8,737,000 species. Le fonds métallique de la banque, ainsi que le fonds

de réserve, sont aujourd'hui au complet. Ces fonds s'élevaient, à la fin de 1835, à 3,000,000 espèces métalliques.

Les revenus de la Norwège, composés principalement des droits de douane, se sont accrus dans la même proportion que son commerce et son industrie. Pendant les dix années de 1816 à 1825, le montant total reçu à la trésorerie, provenant des douanes, a été de 241,039 species espèces, et 825,920 species papier, par année moyenne. Dans les dix années suivantes, ce revenu s'est élevé, malgré des réductions considérables dans le taux des droits, à plus de 802,800 species espèces, et 518,000 species papier; enfin, l'année passée, la douane a versé dans le trésor de l'état 1,071,760 species espèces, et 537,652 species en billets. L'augmentation du produit de la douane a permis de diminuer successivement l'impôt direct des villes et de la campagne qui, en 1818, s'élevait à 600,000 species; aujourd'hui, cette somme se trouve réduite à 185,000 species. Le budget total de la Norwège ne monte pas à plus de 2,300,000 species par an (13,000,000 francs).

Les produits minéraux de la Norwège sont considérables comme objets de commerce d'exportation; toutefois, les mines d'argent de Kongsborg sont devenues plus productives depuis quelques années. Elles ont produit depuis 1830, pour une valeur de plus de 700,000 species papier.

Nous avons parlé plus haut des pêcheries de la Norwège comme formant la partie la plus importante de son commerce; nous allons traiter ce chapitre avec détail.

Cette pêche se distingue en pêche d'hiver et pêche d'été. La première est la plus importante : elle a pour but de prendre la grande morue que l'on appelle, en Norwège, *skrie* (*acellus major vulgaris*). On la trouve en quantités innombrables dans les environs des îles de Lofoden, par 68° 30' de latitude nord. Plus cette morue est grasse, plus elle est estimée, et ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que sa graisse

augmente et diminue graduellement par périodes de sept années, sans que l'on ait pu découvrir encore la cause de ce phénomène. Au commencement de février, le poisson arrive par larges bancs, dit *fiskebjerg,* montagnes de poisson, qui ont plusieurs toises d'épaisseur. On reconnaît leur présence en jetant une ligne de fond; les poissons sont souvent si pressés les uns contre les autres, que le plomb a beaucoup de peine à pénétrer cette masse compacte. Les principaux lieux de pêche sont situés à environ un mille de la côte, et à une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Vers la fin de mars ou au commencement d'avril, le poisson quitte les côtes dont il s'était approché pour déposer le frai, et retourne en pleine mer.

Les paysans du Nordland et du Finmark viennent pêcher là avec des bateaux et des yachts. Vers la fin de janvier, ils s'équipent pour leur départ et se procurent les provisions et l'attirail de pêche nécessaires : le tout reçoit la dénomination de *bornskab,* et se divise en deux parties égales, dont l'une se met dans les bateaux, et l'autre dans le yacht qui les accompagne. Les pêcheurs se divisent ensuite eux-mêmes en ce qu'ils appellent *baadlaug,* associations de bateaux, qui mettent leur pêche en commun et se partagent le produit, d'après certaines règles. Une association se compose de deux barques, ayant chacune dix rames et vingt hommes; vingt ou trente de ces associations ont ensemble un yacht en commun. Pendant la pêche, le yacht reste à la côte et sert, en quelque façon, de magasin. Quand la pêche est terminée, les foies et les œufs sont salés dans des barils et chargés à bord du yacht, qui retourne avec eux au port où il a été frêté. Là, le foie est déchargé, cuit, converti en huile, puis rechargé de nouveau, avec le poisson qui reste de la pêche de l'année précédente, et expédié pour Bergen : c'est ce que l'on appelle la première réunion. Les bateaux arrivent d'ordinaire à Bergen vers la fin de mai ou au commencement de juin. Le yacht, à son retour, entre dans le port, prend à bord les

futailles vides, l'attirail de pêche, etc., dont il a besoin pour la pêche d'hiver et se rend à Lofoden, où le *rundfish* sec est embarqué pour être porté à Bergen : c'est la dernière réunion. Après ce voyage, la tâche est finie pour l'année, et le frêt du yacht se paie par une part dans les profits. Le produit de chaque association est divisé en onze parts; chaque pêcheur en prend une, et la onzième se partage entre le propriétaire du yacht et ceux des bateaux. L'équipement complet d'une association comprend les rames, les mâts, les voiles, les cordages, et tout l'attirail nécessaire pour la pêche, soit au filet, soit à la ligne. Chaque association doit avoir six à huit filets de trente brasses de long et de trente mailles de profondeur; les mailles, composées de doubles fils de fort chanvre, ont six pouces de large quand elles sont étendues. Les lignes ont 1000 brasses de long; et on y attache 1200 gros hameçons de fer étamé par des cordons d'une brasse de long. Il faut, en outre que chaque homme se munisse de provisions pour deux à trois mois. Les frais d'équipement de chaque individu sont estimés à 40 species papier (environ 180 francs).

Quand les pêcheurs arrivent à Lofoden, ils se rendent à terre, près de l'endroit où ils comptent pêcher (*fiskevaer*); chacun choisit un emplacement pour y construire une maison et y élever les cadres de bois sur lesquels on met sécher le poisson. La maison est en bois de 12 à 16 pieds en carré, avec un foyer au milieu et un trou dans le toit pour laisser passer la fumée : cette maison peut recevoir dix hommes. Les cadres (*sijeld*) sont des croix de bois plantées en terre avec des perches placées horizontalement, sur lesquelles les poissons, attachés deux à deux par les queues, sont suspendus pour sécher. Il faut que cet échafaudage soit assez élevé pour empêcher que les renards n'y puissent atteindre et que le poisson ne soit avarié par les hautes marées.

Les pêcheries sont réglées d'après des lois fort anciennes, mais modifiées à différentes époques. Certaines per-

sonnes choisies par les pêcheurs eux-mêmes sont chargées de veiller à l'exécution de ces réglemens.

Le poisson se prépare de deux façons différentes, soit comme *rundfisk,* plus connu sous le nom de *stockfisk,* ou comme *klipfisk.* Pour préparer le rundfisk, on ouvre le ventre du poisson; on en tire le foie et les œufs et on en coupe la tête; après quoi, on le suspend aux cadres pour sécher. Les foies sont mis dans des barils, et les œufs sont en partie salés et en partie employés comme appâts. Les têtes se sèchent et s'emportent pour servir de nourriture aux vaches. Pour faire le klipfisk, on fend le dos du poisson et l'on en retire la grosse arète; puis, on le met au fond du bâtiment avec du sel. Pour mille poissons, il faut de trois à quatre barils de sel. Un bâtiment emporte d'ordinaire vingt mille poissons salés, avec lesquels il se rend à la côte de Helgeland, ou à la partie septentrionale du Stitt de Drontheim, où la principale opération se fait de la manière suivante :

On débarque le poisson dans un lieu où il y a de grandes montagnes plates, exposées au midi, au haut desquelles on l'étend au soleil. Quand le temps est pluvieux, on le réunit par grands tas et on le couvre de grosses pierres pour empêcher qu'il ne s'avarie. Pendant cette opération, qui se répète plus ou moins fréquemment, selon que le temps est plus ou moins favorable, le poisson éprouve une fermentation qui lui donne un goût agréable. Quand la saison est bonne, cette préparation s'achève en trois ou quatre semaines. Le klipfisk se prépare rarement à Lofoden, à cause de l'humidité du climat. Cent poissons, y compris les gages et le frêt, reviennent à 5 species et produisent de 16 à 18 voger de klipfisk. L'opération rend le poisson beaucoup plus léger, en sorte que deux cargaisons de poisson salé ne donnent qu'une cargaison de klipfisk. Quand les circonstances sont favorables, ce commerce est lucratif; mais il est sujet à de grands risques. Le klipfisk est rarement préparé par les pêcheurs eux-mêmes, ce sont les marchands de Drontheim, de Christiansand, de Moldo, de Bergen, etc., qui

s'en chargent. Ils envoient leurs bâtimens à Lofoden avec des provisions, de l'eau-de-vie, du tabac et d'autres marchandises qu'ils échangent contre le poisson cru.

Les foies sont rapportés par les pêcheurs, dont la première occupation, à leur retour, est d'en extraire l'huile; deux barils ou deux barils et demi de foies, qui sont le produit de deux à cinq cents poissons, selon qu'ils sont plus ou moins gras, donnent un baril d'huile, qui se renferme dans des futailles de bois de chêne et se vend à Bergen. Les œufs sont envoyés principalement en France, où on s'en sert comme appât pour la pêche des sardines. Dès que la saison de la pêche est passée, Lofoden devient aussi désert qu'il était auparavant animé; mais quand vient le moment de descendre le poisson, la vie y renaît. Cette époque est fixée par la loi au 12 juin; il est défendu, sous des peines sévères, d'enlever le poisson plus tôt.

Pour donner une idée de l'importance de cette pêche, il suffira de remarquer que, dans la pêche d'hiver de 1827, il vint à Lofoden et à Westeraalen seulement, 2916 bateaux et 124 yachts, montés par 15,324 hommes. On prit 16,456,000 poissons, qui fournirent 43,000 barils de foies. En évaluant le poisson à un demi-species par vog, les foies à sept species le baril, et 6000 barils d'œufs salés, à un species, on a un montant total de 430,987 species, qui, à cette époque, valaient 1,900,000 francs. Comptant, après cela, la valeur des yachts, des bateaux, de leurs gréemens et des provisions consommées par les pêcheurs, on trouvera un total de plus de quatre millions de francs, capital considérable, quand on songe qu'il n'est fourni que par de simples paysans.

Quoique la pêche de Lofoden soit très productive, le profit net de chaque individu est peu considérable, ce qui tient, en partie, au grand nombre de pêcheurs et, en partie, aux avaries que subissent les bâtimens et les ustensiles par suite des tempêtes et autres accidens. Le profit que chaque homme tire d'une excursion de pêche est estimé à 40 voger de rundfisk,

3 barils d'huile, et 500 poissons crus, dont la valeur totale est de 48 species. Déduction faite des frais, qui se montent à 27 species, le profit net qui reste par tête est de 21 species (environ 120 francs).

Les mœurs des habitans des villes sont partout à-peu-près les mêmes; Christiania, Drontheim, Bergen, les seules villes où la population se presse, ont entre elles une analogie frappante : même tristesse, même régularité, mêmes habitudes. Quand on veut bien connaître un peuple, c'est à la campagne qu'il faut l'étudier; car c'est là que les mœurs primitives se conservent le plus long-temps dans leur pureté originelle. Et si cette observation est vraie partout, même en Angleterre et en France, à combien plus forte raison doit-elle l'être dans une contrée reculée comme la Norwège, où les maisons clairsemées rendent difficiles les communications des habitans entre eux, et que les étrangers ne visitent presque jamais. Nous allons donc jeter un coup-d'œil sur les usages des différentes classes de Norwégiens des campagnes.

Les mœurs domestiques si simples et si primitives des riches propriétaires ont quelque chose d'agréable et de séduisant. Le salon de famille est jonché de feuilles fraîches et vertes, et tous les meubles sont propres et brillans. Dans un coin, il y a une grande pendule à poids, dans un autre, un buffet; et autour de la chambre sont rangés des bancs et des chaises à grands dossiers de bois. Les divers membres de la famille s'y livrent chacun à leurs occupations particulières, qui offrent une heureuse fusion de mœurs antiques et de civilisation moderne. Ici on carde de la laine ou du chanvre; près de la cheminée placée dans un coin de la salle, qu'elle chauffe et éclaire en même temps, deux ou trois rouets sont en mouvement; tandis que les jeunes gens pincent de la guitare, chantent en chœur, ou se livrent à la danse. Le déjeuner est servi sur une table placée à l'une des extrémités de cette salle, qui est ordinairement fort spacieuse; on ne s'assied pas pour déjeuner. Ce repas consiste en tartines de pain et de

beurre, avec de la viande fumée, du saucisson, du poisson sec, arrosé de bierre forte, servie dans le grand bol de famille, qui est généralement d'argent massif; les hommes prennent, en outre, un petit verre d'eau-de-vie de France ou de Norwège. Au reste, ceci n'est que le second déjeuner; le premier, qui se compose d'une tasse de café, se prend une couple d'heures plus tôt et est servi à chaque membre de la famille, dans sa chambre à coucher. Pendant que les hommes se promènent en long et en large dans le salon, causant et déjeunant, la maîtresse du logis entre et sort pour vaquer aux affaires du ménage; les domestiques viennent prendre ses ordres; les voisins entrent pour raconter ou demander des nouvelles; les enfans apprennent leur catéchisme ou walsent dans le coin qui leur est spécialement consacré; tout cela présente une scène animée, quoique sans confusion; et tire un double agrément de l'harmonie qui règne entre tous les membres de la famille et de la politesse avec laquelle ils se traitent réciproquement. Cette politesse est, du reste, très remarquable chez les Norwégiens et s'étend à toutes les classes.

Parmi les usages qui, en d'autres pays, sont tombés en désuétude, il en est un qui frappe singulièrement l'étranger à son arrivée en Norwège. Quand on se lève de table, après dîner, chaque personne fait le tour de la société et serre la main à chacun, en disant : « *Tack for mad* » (je vous remercie pour le repas), ou bien « *Wel bekomme* » (bien vous fasse). Ces formules sont générales. On enseigne à l'enfant à faire la révérence à sa mère et à lui dire *tack for mad;* mari et femme, en quittant la table, se serrent la main, et se disent très gravement *tack for mad.* Quand la société est nombreuse, on a l'air de danser une contredanse autour de la table. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les personnes âgées elles-mêmes ne manquent pas de dire gravement et cérémonieusement *tack for mad* au plus petit enfant. En général, on ne fait pas, en Norwège, autant de

différence qu'ailleurs entre les enfans et les grandes personnes. Ils sont traités avec la même considération et le même respect que leurs parens. Outre la phrase de politesse dont nous venons de parler, deux amis Norwégiens qui se rencontrent ne manquent pas de se serrer la main en disant : *Tack for sidste*, ce qui veut dire : Je vous remercie du plaisir que m'a procuré votre société la dernière fois que nous nous sommes vus. Ce serait une faute grave que de négliger cette cérémonie. Un ouvrier ne passe jamais devant un autre ouvrier qu'il voit à son travail, sans lui souhaiter bonne chance ou bon appétit.

Le jour de Noël est un grand jour de réjouissance, pendant lequel les riches propriétaires de la campagne réunissent chez eux autant d'amis qu'ils peuvent en rassembler. Ils sont invités par un homme à cheval, porteur d'une liste sur laquelle chacun écrit, à côté de son nom, s'il accepte ou s'il refuse. Quand le moment de la réunion approche, on commence à entendre de loin les sonnettes des traîneaux; le bruit devient plus retentissant; le premier traîneau arrive et bientôt vingt ou trente autres le suivent, volant comme des flèches sur la neige. Les mouvemens vifs et animés des petits chevaux à la crinière et à la queue flottantes, les formes légères et élégantes des traîneaux, les dames enveloppées de leurs châles et de leurs fourrures, les hommes, debout derrière le traîneau, vêtus de peaux de loups, le maître de la maison et les domestiques accourant à la porte avec des lumières pour recevoir les convives; tout cela forme un spectacle aussi neuf qu'agréable pour l'étranger qui en est témoin. Le café et le thé sont présentés à chaque personne à son arrivée. On s'assied autour du salon et on cause jusqu'à ce que tout le monde soit réuni; alors on sert le *millem maaltid* ou repas du milieu. C'est un plateau chargé de tartines de pain et de beurre, d'anchois, de tranches de langue fumée, de bœuf d'Hambourg et de fromage. Les hommes prennent d'ordinaire à ce repas un verre de liqueur. On forme après cela les

tables de jeu, autour desquelles les hommes seuls s'asseyent; les femmes ne touchent jamais aux cartes. Les jeux sont le boston, l'hombre, le *shervenzel,* espèce de piquet compliqué, et le lanturelu à trois cartes : les enjeux sont en général fort petits. Les hommes âgés qui ne jouent pas fument et causent. Les plus jeunes au contraire jouent de la guitare, chantent ou dansent une walse, un galop ou la danse nationale appelée *polsk.* Les verres de punch circulent d'autant plus fréquemment qu'il n'est pas d'usage de boire pendant ou après le souper. Ce repas est toujours le même. Il commence par un plat de poisson coupé en tranches, qui est présenté successivement à chaque convive, pendant que la maîtresse de la maison fait le tour de la table pour s'assurer que tout le monde est servi. Après le poisson, on change d'assiette; un domestique essuie le couvert, et les autres plats sont présentés tour-à-tour. Ils consistent en quartiers de rennes, coqs de bruyère et divers autres oiseaux sauvages. Chaque plat est accompagné d'une sauce particulière, généralement assaisonnée de certaines baies confites telles que le *rubus chomœmorus,* le *rubus arcticus* et le *vaccinium vitis idœa.* Le souper se termine par un gâteau. La maîtresse de la maison ne s'assied presque pas; elle découpe, se promène derrière les chaises et sert ses convives : on aurait l'air très mal élevé si l'on faisait autrement. Ce n'est pas que l'on manque de domestiques; toutes les maisons sont remplies de jeunes filles fraîches et proprement mises. L'abondance et la joie règnent dans tout le pays pendant la quinzaine de *yule,* et la nuit, on dirait une illumination générale, en voyant les lumières qui brillent à toutes les fenêtres.

La propreté des costumes et des maisons des paysans en Norwège a été généralement remarquée par les voyageurs. Les maisons sont toutes construites de troncs d'arbres dont les interstices sont remplis de mousse. Dans les provinces les plus froides elles ont de doubles murs en bois, ce qui les rend fort chaudes pendant l'hiver. Les toits sont recouverts de matériaux de différentes espèces : quelquefois ils sont chargés

d'une couche épaisse de cailloux, d'autres fois d'écorce de bouleau qui, par sa nature huileuse, résiste à l'humidité. Presque toujours de gros fragmens de rochers sont posés sur le toit pour empêcher que le vent ne l'enlève; aussi n'est-il pas rare de voir croître l'herbe et quelquefois même des arbres assez forts sur les toits des maisons. Les croisées sont garnies de rideaux de mousseline ou de gaze, et dans toute la Norwège les paysans jonchent le plancher de leur chambre à coucher de baies de genièvre, qui y répandent une agréable odeur, et, à ce que l'on assure, invitent au sommeil.

Vivant, comme ils le font presque tous, fort loin des villes et des villages, dans de petites fermes isolées, au milieu des montagnes, souvent à plusieurs lieues de leurs plus proches voisins, les paysans norwégiens se sont vus dans la nécessité d'apprendre plusieurs métiers, et y acquièrent une adresse peu commune. Non-seulement ils ont un grand talent pour sculpter le bois, mais encore ils font de petits ustensiles de cuivre et d'argent, réparent, quand elles en ont besoin, leurs montres et leurs pendules, et construisent jusqu'à des orgues. Ils sont grands amateurs de musique. Leur instrument favori est le *luur;* espèce de cornet à bouquin qui ressemble beaucoup à celui des Suisses. Il a cinq pieds de long, et est fait d'écorce de bouleau. Ils ont aussi une espèce de guitare à cinq cordes qui ne manque pas d'harmonie. Le goût de la danse est général parmi les paysans de la Norwège. Ils passent des nuits entières à danser leur polsk chéri; et malheureusement leurs réjouissances sont presque toujours accompagnées d'ivresse, vice inhérent à tous les peuples du Nord. Les deux sexes boivent avec excès de l'eau-de-vie de grain et du genièvre; mais ils ne sont point querelleurs. Les principales occasions où ils s'enivrent sont le jour de la Saint-Jean, de la Noël et lors des noces ou des fiançailles.

Au nombre de leurs divertissemens les plus ordinaires en hiver, on doit mettre la chasse au loup : c'est à-la-fois un passe-temps, et une expédition nécessaire pour délivrer le pays de ces

voraces animaux. Cette chasse se fait de différentes façons, mais il y en a une surtout qui est fort singulière. Les chasseurs partent avec plusieurs traîneaux, dans chacun desquels ils mettent un cochon de lait. Quand ils arrivent au milieu des bois et des rochers, ils pincent le cochon ou lui marchent sur la queue, et le cri du petit animal ne manque pas d'attirer les loups, qui se présentent souvent en si grand nombre que les chasseurs qui ne tirent pas bien courent de grands dangers.

Dans leur long hiver, alors que les montagnes et les vallées sont également couvertes de neige, les rivières et les lacs changés en une surface solide, les Norwégiens font de grands voyages en traîneaux, volant avec une rapidité extraordinaire, et allant toujours droit devant eux, sans faire aucun des détours qu'ils sont obligés de décrire pendant l'été. Aussi la distance de Christiania à Drontheim qui, en été, est de cent soixante lieues, se trouve réduite à près de moitié en hiver. Mais les Norwégiens ont encore une autre manière de voyager en hiver, presque aussi rapide et bien moins embarrassante, au moyen de leurs *skies,* chaussure qui tient le milieu entre le soulier à neige et le patin. Ces *skies* sont faites d'un bois dur et ont six à huit pieds de long sur six pouces de large. La skie gauche est plus courte que la droite, afin que celui qui les porte puisse se retourner plus facilement sur le talon; les pieds sont fortement attachés vers le milieu des skies; le patineur tient en main un long bâton, à l'aide duquel il dirige sa marche et l'accélère en appuyant son bâton sur la neige. Les skies sont couvertes, en dessous, de peaux de veau marin ou de sanglier, dont les soies, tournées en arrière, donnent sur la neige un appui nécessaire quand on monte les montagnes. Lorsque la neige est bien ferme, les paysans ne craignent pas de descendre avec leurs skies les précipices à pic : tout Norwégien sait, du reste, s'en servir, quel que soit son âge ou son sexe. Mais la circonstance la plus remarquable qui se rattache à l'usage des skies, c'est

qu'elles ont été adoptées par un régiment de milice, formé parmi les paysans et les mineurs de Roems, et qu'on appelle le régiment des *Skieloebere* ou Patineurs. Il se compose de deux bataillons de six cents hommes chacun. Quand ils font l'exercice en skies, ils portent leurs fusils en bandoulière, et tiennent à la main un bâton. On les a souvent employés avec succès dans les guerres que la Norwège a soutenues contre la Suède. En été, les skieloebere n'ont rien qui les distingue des autres corps de l'armée. Leur uniforme est vert-clair.

Les paysans de la Norwège, comme tous les habitans des régions sauvages et romantiques, sont très superstitieux. Ils croient à de mauvais génies, qu'ils appellent *Neiss,* êtres méchans et taquins qui habitent surtout les lieux solitaires, et qui prennent une grande variété de formes. Le lac de Dillingen est le séjour de prédilection de *Noeck,* génie très fort et très méchant, qui apparaît généralement sous la forme d'un grand cheval noir. Si un paysan parvient à lui mettre une bride, il devient un animal très utile et sert fidèlement son maître; mais il faut avoir soin de lui laisser toujours sa bride. Si on la lui ôte, ne fût-ce que pour un moment, il s'échappe, et sans qu'il soit possible de le rattraper. Les Norwégiens croient aussi aux présages de mort, tels que les lumières surnaturelles qui brillent, ou les bruits mystérieux qui se font entendre au milieu de la nuit. Ils craignent aussi les sorciers; les paysans sont convaincus que les petits quadrupèdes destructeurs, qu'ils appellent *lemmings,* et qui se montrent inopinément, tombent du ciel avec la pluie, et plus d'un pêcheur de la côte est prêt à jurer qu'il a vu de ses propres yeux le *Kraken,* ce monstrueux poisson qui ressemble à une île flottante de plus d'une lieue de tour.

(*Athenæum.*)

Tableau de Moeurs.

LES AUBERGES DU PAYS DE GALLES.

Il y a dans le Pays de Galles et chez les Gallois quelque chose qui me fait sentir tout d'abord que je suis loin, bien loin de la belle Angleterre : la population clairsemée; les femmes *en chapeau*, parcourant la campagne sur leurs poneys aux crins ébouriffés; les intonations barbares de leur langage; l'aspect nu de leurs sublimes montagnes; et, dans leurs belles vallées, l'absence de cette culture qui, après tout, détruirait le caractère particulier des sites. L'habitude de braver l'intempérie de l'air et l'effet vraiment masculin de leurs coiffures donnent aux paysannes une expression rude et déplaisante. J'ai rarement rencontré parmi elles une belle figure. Les hommes sont encore plus laids : corps épais, caractères refrognés, semblables à des serfs, et possédant toute l'aisance et la satisfaction d'hommes libres. J'aimais cependant cette nature rocailleuse, sablonneuse, ces grands pins blancs comme des fantômes; ces collines de sable fin que le vent soulève et fait onduler, ces paysans robustes tout occupés de leurs travaux rustiques, ces étroites vallées avec leurs chutes, leurs cascades et leurs précipices, que les sommets neigeux des Snowdon dominaient de toutes parts : demi-civilisation demi barbare; énergie, adresse, audace, et partout un caractère pittoresque, plein de séduction pour ceux qui ont long-temps habité les grandes villes, et qui sont las de leur tumulte.

Les messieurs qui composaient notre caravane de promeneurs étaient atteints d'une manie qui, quelque universelle qu'elle soit parmi les hommes de ma connaissance, est à mes yeux la plus extraordinaire de toutes, même quand règne la canicule. Ils nous abandonnaient dans l'auberge, nous autres dames, plus long-temps que nous n'aurions voulu, et s'en allaient le long des ruisseaux jeter leurs lignes, attendant avec une admirable patience qu'elles leur ramenassent quelque menu fretin, eux, si impatiens quand il nous arrivait de perdre une demi-heure de trop à empaqueter nos robes. Ils appelaient la pluie un *beau temps* pour la pêche : beau temps et jolie récréation en vérité ! Au bout d'une demi-journée ils nous apportaient huit ou dix truites et autant d'anguilles frétillantes; puis, au lieu de s'occuper de nous distraire, nos galans pêcheurs, las et mouillés, se mettaient à discourir sur le mérite supérieur des hameçons de Londres comparés à ceux de Liverpool. Des hameçons ils passaient aux mouches d'amorce, chacun vantait les siennes; le lendemain matin ils se réveillaient avec des rhumes ou des rhumatismes, et s'étonnaient d'avoir pris des rhumatismes ou des rhumes après être restés stupidement cinq ou six heures exposés à la pluie. Que faire pendant ces longues heures d'attente, au milieu des misérables auberges de village, fréquentées par des colporteurs et des fermiers. Observer et réfléchir, tel fut mon lot. Je consignerai ici quelques-unes de ces observations qui contribuèrent à me faire prendre mon ennui en patience.

Nous venions de quitter le gîte confortable d'une bonne hôtellerie de la vallée de Beddgellart, pour nous rendre dans les régions alpines, lorsqu'une averse nous surprit, une de ces averses d'orage qui ne tombent du ciel que dans un pays de montagnes. Continuer notre route était impossible, les torrens écumeux débordaient, les chemins étaient devenus fangeux; les chevaux glissaient à chaque pas, et les roues de notre voiture restaient engagées dans les ornières. Mais bientôt le village de Tremadda, avec cet aspect froid et

plombé qu'ont toujours les villages gallois par un temps sombre, vint nous offrir un asile. Les nuées étaient descendues des hauteurs et semblaient vouloir s'épuiser sur nous. Aussi, en entrant dans l'auberge, je regrettai plus vivement encore la gaîté de Beddgellart. La jeune fille que j'avais vue la première venir au devant de nous était vêtue de deuil, la servante était en noir comme elle; le garçon d'écurie, au visage rude, avait un lambeau de crêpe flétri autour de sa casquette de loutre; les tapis de l'escalier étaient à demi posés, et toute la maison avait cet air solitaire, triste et incommode que dissipe seul le sourire d'une hôtesse de bonne humeur; mais ici point d'hôtesse, point de sourire. Jusqu'au petit chien qui était noir....; néanmoins, quand il courut auprès de sa jeune maîtresse et que celle-ci lui eût parlé doucement dans sa langue maternelle, je trouvai la langue galloise musicale, et la jeune fille jolie.

Lorsque nous allâmes, nous autres dames, à la cuisine pour faire sécher notre bagage de fourrures, de boas et de manteaux, la jeune fille et le garçon d'auberge s'empressèrent autour de nous et nous comblèrent d'attentions. Comment peindrai-je les tendres soins de la jolie galloise? c'était plutôt l'obligeance d'une aimable hospitalité, qu'un service mercenaire. La pauvre fille avait perdu sa mère quelques semaines auparavant; et cette auberge écartée se trouvait maintenant sous la direction de deux maîtresses, les deux filles de la défunte.

« Hélas! pensai-je, deux pauvres filles ainsi abandonnées, sans les conseils d'une mère! sans les soins d'une mère! et dans un lieu si sauvage! »

Cette réflexion me fit regarder plus attentivement encore notre jeune hôtesse, et le charme de sa beauté calme s'empara de mon âme. Les messieurs de notre société ne la considéraient pas avec des yeux si favorables. J'ai souvent remarqué que les hommes estiment plus la beauté matérielle des formes et l'harmonie des traits, que ce sentiment qui

donne à l'ensemble l'expression, la vie : ils font plus de cas du port et de la couleur de la fleur que de son parfum. Ma jeune Galloise avait seize ans tout au plus, une taille fine et svelte; je n'ai jamais vu de figure plus mélancolique. L'impassibilité des douleurs muettes était empreinte sur tous ses traits, cette tristesse profonde qui dévore secrètement le cœur. Sa bouche était petite et bien faite; mais jamais le sourire ne séparait ses lèvres délicates, ou ne creusait de gracieuses fossettes sur ses joues fraîches et rondes. Quant à ses yeux bleus qui s'ouvraient doux et larges, sous des sourcils bien arqués, rien n'égalait la tendresse de leur regard : ces yeux révélaient avec éloquence tout ce qu'il y avait d'affectueux dans son âme. Pendant que j'étudiais ainsi sa physionomie, le petit chien noir se glissa de nouveau à côté d'elle et se blottit dans le manteau fourré qu'elle faisait sécher.

« Ce chien est-il à vous, lui dis-je?

— Oui, madame.

— Quel joli chien! l'aimez-vous bien?

— Oh! oui, j'y suis très attachée; il me suit partout, excepté le dimanche, et encore ce jour-là il sait bien que je vais à l'église, et il m'attend à la porte jusqu'à mon retour. Si je l'aime? je le crois bien! il est si fidèle! »

Ah! pensai-je, voilà encore une de ces imprudentes qui se reposent sur la fidélité et l'affection de ceux qu'elles aiment. Si elles sont déçues, tout le bonheur de leur vie est éclipsé; le vase est brisé, adieu le parfum qu'il contenait; en une heure il s'est évanoui. Je la laissai cependant, caressant une créature qui ne la trompera jamais, celle-là.

Nous attendions que la pluie eût cessé, mais elle tombait toujours par torrens. Placée à une fenêtre sur le derrière de la maison, je suivais la course rapide d'un ruisseau qui descendait de la montagne, jusqu'à une terrasse taillée dans le roc vif, lorsque tout-à-coup l'orage cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. Je vis alors ma jeune Galloise, franchissant une petite cour, emporter avec elle une jatte rem-

plie de lait caillé, et gravir les degrés qui conduisaient à la terrasse, suivie de son petit chien (baptisé, par parenthèse, du nom héroïque de *Moscou*). Parvenue à une sorte de large palier en granit, elle se trouva aussitôt entourée d'une famille de dindonneaux qui dévorèrent leur pâtée avec une gloutonnerie caractéristique, tandis que la mère se permettait quelques bourrades contre mon ami le petit chien, et parodiait avec son long cou les menaces de l'aigle; mais le rusé Moscou les éludait chaque fois en tournant autour de sa maîtresse, et ne laissant que sa queue exposée au bec de l'ennemi. Heureusement les dindes gloussent beaucoup et ne mordent guère : la queue de Moscou ne fut même pas entamée.

Je gravis les marches de la terrasse et je trouvai quelques rosiers encore fleuris dans un parterre cultivé naguère, mais où les mauvaises herbes et les ronces avaient rapidement pris la place des fleurs. Les dindons vivaient dans ce jardin, comme ils eussent fait parmi les plantes sauvages de la montagne; il fallait les voir chasser les insectes ranimés par les premiers rayons du soleil renaissant, et se pavaner fièrement au milieu des allées.

« Aimez-vous les oiseaux? demandai-je à ma jeune hôtesse.

— Oui, madame, ce sont de pauvres créatures sans protection. »

Cette réflexion m'émut, sortie des lèvres de cette orpheline, bien plus malheureuse, bien moins protégée, à mes yeux, que ces pauvres créatures que la mère rassemblait en ce moment sous son aile.

« Nous ferons soigner le jardin, me dit-elle, voyant que je faisais attention à l'abandon du parterre..... Mais nous avons été si tristement occupés dans ces derniers temps!

— Je le sais, lui répondis-je, le beau temps réparera ici les ravages de l'hiver; et vous, vous êtes si jeune que Dieu, je l'espère, aura bien plus vite encore réparé l'orage dont les coups vous ont frappée. »

Elle secoua la tête sans répondre, et se baissa pour cueillir quelques roses sauvages. Hélas! je vis que ses larmes se mêlaient sur leurs corolles aux gouttes de la pluie, et je priai le ciel de ne pas laisser l'orpheline se faire une seconde nature de sa douleur..... « Privez-moi de mon chagrin, me disait une veuve, à qui je parlais de consolations; privez-moi de mon chagrin, et alors je serai réellement seule dans ce monde glacé. »

Enfin, je me mis à chercher dans mon esprit quel était celui des hommes que j'avais vu dans la salle et dans la cour de l'auberge, qui pouvait être le père de cette charmante fille.... Ce ne pouvait être ce grand monsieur assis dans le coin de la salle.....; ni l'autre lisant le journal, l'œil droit fixé sur le papier, l'œil gauche sur nous..... Il n'y avait cependant de figures respectables que celles-là, et quant à ces grossiers Gallois occupés à boire ou à jaser dans leur patois..... oh! non, impossible qu'il y eût parmi eux le père de ma petite favorite : c'eût été chercher une rose moussue dans un buisson de ronces.

« Le jardin a l'air si triste, s'écria-t-elle, en me remettant un bouquet cueilli par elle....., le jardin a l'air si triste que les abeilles n'y viennent plus butiner, comme s'il n'y avait plus de miel pour elles!

— Cependant c'est un site superbe, répondis-je, » et je le trouvais superbe en effet, avec sa végétation luxuriante, et ses plantes jetant, d'une terrasse à l'autre, des guirlandes embaumées. Au-dessus s'élevait l'amphithéâtre des montagnes, et un arc-en-ciel joignait les deux pics les plus élevés, sublimes granits allant perdre leurs têtes dans les nuages, et inébranlables sous les coups répétés de la foudre. Il me sembla que nous étions rapetissés à la taille des insectes.

« Oui, c'est un site superbe, répétai-je; votre père n'aime-t-il pas la culture des jardins? »

La jeune fille me regarda, mais ne dit rien. Tant que je vivrai, je me rappellerai l'expression de ses yeux....., c'était

celle du désespoir; ses lèvres remuèrent, mais je n'entendis aucun son, et, couvrant son visage de ses mains, elle se mit à descendre la terrasse en courant..... Je ne la revis plus ! Pauvre fille! j'appris, en rentrant à l'auberge, qu'elle avait perdu son père et sa mère dans le même mois !

Ceux qui voudront suivre nos traces dans North-Wales, apprendront avec plaisir que l'auberge de *Tan y Bwlch*, au nom affreux, est une des plus délicieuses haltes qu'ils pourront trouver dans les vallées de cette contrée pittoresque. Elle est située à Festiniog, nom qui, bien prononcé, ne manque pas de mélodie. La maison est bien tenue, l'hôtesse jolie, souriante et affable; la servante Winifred ressemble assez à une poupée hollandaise; mais c'est un vrai bijou par son service actif et sa bonne humeur. L'hôte lui-même est riche en cette science que je préfère à toutes: la connaissance de son pays et surtout de la localité plus restreinte de Tan y Bwlch ; il ne sait pas beaucoup de légendes, mais je pense qu'il regarde comme au-dessous de sa dignité d'aubergiste et de *trouveur-propriétaire* d'une mine d'étain, d'attacher trop d'importance à de folles histoires. Il est très fier de sa mine. Avec quelle vanité il est allé nous en chercher deux échantillons! « Voyez comme c'est beau et riche! s'écriait-il. » Je ne l'ai pas contredit, quoique à mes yeux rien ne soit plus lourd et plus horrible; mais lui, encouragé par notre admiration, n'a pas craint de solliciter d'un de nos voyageurs, honnête industriel de Liverpool, une somme de 2 ou 300 £ en échange d'un intérêt dans l'exploitation! Quant à moi, si j'ai peu aimé son minerai, j'ai admiré plus franchement ses chevaux et ses poneys ; délicieux animaux, en effet, pleins de feu et s'élançant avec la rapidité du chamois.

Le jour de notre arrivée, il a plu toute la matinée : c'était dimanche. Ne pouvant aller à l'église, je me suis mise à la fenêtre, tantôt lisant, tantôt regardant. Bientôt le livre eut tort; je n'eus des yeux que pour le paysage. Je ne vous décri-

rai pas les riches teintes vertes des ormeaux qui décoraient l'amphithéâtre des hauteurs : je pris plaisir à suivre le vol de deux petits oiseaux gris, occupés à chasser des insectes, ou plutôt allant et venant avec inquiétude à travers l'atmosphère humide. A leur tour, les paysans qui revenaient de l'office fixèrent mon attention; la plupart s'arrêtaient devant une fenêtre que j'appris être celle de la maison contenant le dépôt des lettres non réclamées de ce canton. Il paraît que leur curiosité s'exerçait en conjectures sur cette collection toute couverte de toiles d'araignées, et dont le dépouillement eût sans doute fourni un volume de révélations curieuses.

Après midi, la pluie cessa.... enfin! Nous voici une compagnie heureuse dans cette auberge du Pays de Galles, quoique nos messieurs aient voulu continuer un moment leurs querelles politiques. Pour contraster avec ces turbulens disputeurs, nous avons un quaker au cœur naïf et à la figure grave : c'est un vrai adorateur de paysages; mais il n'est pas le seul, et nous sommes tous ici réunis dans un même sentiment, notre admiration pour une nature tour-à-tour gracieuse et grandiose. La pluie a cessé tout de bon : plus de nuage qui nous menace; le ciel est bleu, et un beau soleil de juin réchauffe l'humide vallée de Festiniog : on dirait, sous ses rayons, qu'une pluie de diamans a paré la terre; chaque brin de gazon brille de sa perle liquide; chaque feuille frémit de joie... nous partons tous ensemble pour la promenade!

En sortant de l'auberge, nous passâmes sous un porche rustique où étaient assis paisiblement des enfans aux joues rouges et brunies par le soleil. On voyait qu'ils étaient, comme le site lui-même, sous l'influence de la paix du dimanche, cette paix religieuse et indéfinissable qu'éprouvent tous ceux qui, ce jour-là, vont errer dans nos campagnes anglaises. Je vis une fumée se dresser en colonne bleue au-dessus des arbres qui revêtaient de leur vert manteau la montagne que nous gravissions. « Qui habite là? demandai-je à une petite fille qui descendait dans la vallée, en s'arrêtant pour regarder

curieusement le calice des fleurs ou le papillon posé sur la rose sauvage. Elle secoua la tête : je répétai ma question en montrant la fumée. « *Hall! hall!* » s'écria-t-elle deux fois. Je trouvai plus tard que cette fumée venait de l'édifice qu'on appelle le château (*hall*) dans le pays. Nous poursuivîmes notre chemin tantôt le long d'un précipice ouvert au pied de rochers bleuâtres, tantôt en côtoyant un bois de toutes sortes d'arbres. Enfin, les précipices disparurent, et sur un plateau s'éleva devant nous ce qui reste de ce château bâti à une époque où l'on sacrifiait tout à l'architecture extérieure d'un édifice. La façade imposante regardait le défilé d'où nous débouchions, et les derrières du bâtiment s'appuyaient sur une montagne dont la cime se perdait dans les airs. La vue de l'esplanade était magnifique : à nos pieds, la vallée de Festiniog déroulait les détails de son panorama ; rien ne troublait l'harmonie de ce tableau. Nous avions avec nous un enfant, une jolie petite fille, agile comme un faon et toujours en mouvement comme une hirondelle ; après une ou deux exclamations qui réveillèrent les échos des montagnes, elle subit, elle aussi, le calme du paysage et bégaya l'expression de son ravissement. Tout-à-coup, je sentis sur ma main quelque chose de froid comme la glace : c'était le museau d'un lévrier, noir comme le jais et lustré comme le satin ; il me regarda et sourit.... Je dis qu'il sourit, et si vous n'avez pas observé, comme moi, cette expression de sourire particulière aux lévriers, vous n'aimez pas véritablement cette belle variété de la race canine. Avec le lévrier était un épagneul malicieux, aussi gai, mais moins élégant, un chien au poil frisé et pas toujours sage, à ce qu'il paraît, car on lui avait pendu au cou un bâton qui lui entravait les jambes, et que le coquin lorgnait de temps en temps d'un œil plus méprisant que triste.

Ces deux quadrupèdes aimaient la société, je suppose, car ils nous escortèrent dans toute notre promenade, tantôt nous suivant, tantôt nous précédant jusqu'au *château*, que nous

voulûmes visiter. Ici la perspective changeait d'aspect sans être moins belle, et ravie de tout ce que je voyais, je ne pus contenir le vœu de mon âme : « Oh ! comme j'aimerais, m'écriai-je, à demeurer dans un lieu semblable, où la douleur ne saurait pénétrer ! »

A peine avais-je prononcé ces folles paroles qu'un profond soupir se fit entendre auprès de moi, et, en tournant la tête, je vis un vieux domestique vêtu de deuil ; il nous ôta son chapeau et nous demanda si nous voulions voir de plus près la façade de la maison. Nous suivîmes ce vénérable guide, et quand nous fûmes sur la terrasse, il me montra du doigt l'écusson de deuil suspendu à la porte : « Pardonnez, madame, ma liberté, dit-il, en s'adressant à moi ; mais j'ai voulu vous faire voir que *la douleur a pénétré ici.* » Ce château avait vu, l'année précédente, les noces du plus heureux couple de ces montagnes : l'épouse devint mère, et ce gage d'amour resserra encore le lien de ces deux êtres qui s'étaient long-temps aimés, qui avaient les mêmes goûts et presque le même âge. Hélas ! une maladie soudaine vint interrompre ce bonheur : la jeune épouse se trouva veuve trois mois après avoir été mère. Le chêne a été arraché et couché sur le sol ; que deviendra la frêle plante qui s'était entrelacée à ses rameaux ?

Nous quittons la vallée de Festiniog, et encore la pluie !... cette fois l'auberge de la *Chèvre d'Or* nous ouvrit ses salles protectrices. Je m'amusais à étudier les métamorphoses rapides des nuages, qui, alternativement, me cachaient la cime du vieux Snowdon, et puis, s'écartant comme un rideau de théâtre, appelaient mon admiration sur ce géant au front couronné de neige ; lorsque j'entendis tout-à-coup l'aigre voix de l'hôtesse, qui disait au palefernier : « Attention, David ! »

En un instant, David fut sur la porte de l'hôtellerie, tenant à la main sa casquette de peau de loutre. « Grizzy ! cria encore l'hôtesse. — Me voici, répondit Grizzy. — Grizzy, essuyez votre figure et attention !

— Eh! le puis-je, madame? voyez la pluie et la chaleur qui m'étouffe!

— Ne parlez pas de pluie ni de chaleur, sotte que vous êtes, reprit la maîtresse de la *Chèvre d'Or;* mais faites ce que je vous dis, et apportez-moi un bonnet propre. »

La cause de toute cette inquiétude de notre hôtesse ne tarda pas à être connue. Je vis rouler sur le coteau voisin une jolie calèche verte, très bien équipée sous tous les rapports. Mais pendant que Grizzy s'essuyait le front, apportait la coiffe de sa maîtresse et se mettait sur ses gardes, je l'entendis murmurer assez distinctement : « Eh là! mon Dieu! que de bruit pour le *Willy de la veuve!* »

« Mrs Jones, demandai-je, qu'est-ce que le *Willy de la veuve?* » L'hôtesse ouvrit les yeux; elle se préparait à se placer sur le seuil de la porte, car la calèche approchait; mais elle n'alla pas plus loin et rentra dans la petite pièce, moitié salon, moitié cuisine, où nous avions cherché un abri contre l'orage. Là, elle se récria, un peu agitée : « Eh donc! madame!—certes, madame,—je vois que vous savez, madame; —mais si vous voulez, madame;—ne parlez pas si haut, madame! — les temps changent, madame, — et les gens aussi, madame; — permettez-moi de l'inviter à entrer, madame, et laissez-moi pousser ce pot-à-beurre sous la table, de peur de l'offenser, madame. »

Cette éloquente tirade fut entremêlée de diverses révérences à l'appui de son activité et de son humilité. L'hôtesse était une femme rondelette, aux joues couleur de cerise, et aimant à se parer de rubans rouges pour assortir probablement sa parure à l'air de son visage. Quoique la pluie continuât, nos messieurs étaient allés à la pêche; je me trouvais toute seule et pus observer à mon aise l'entrée du personnage qui causait tant d'émoi dans l'auberge de la *Chèvre d'Or.*

Je n'aime pas à regarder les hommes laids..... cela gâte le goût; mais je hais plus encore ce qu'on appelle « un joli

homme. » Celui qui descendait de la calèche appartenait à cette classe odieuse.

Il était petit, blond, avec un teint frais, des yeux gris, des cils presque blancs, et une moustache de la couleur de ses cheveux ombrageait ses lèvres roses. Il était enveloppé d'un manteau de velours doublé d'hermine. Il s'avança délicatement sur la pointe des pieds jusqu'au grand fauteuil placé devant la cheminée, s'assit en étendant ses jambes sur le garde-feu, sans paraître s'apercevoir qu'il y avait une dame dans la chambre. Après avoir regardé autour de lui avec la plus complète indifférence, il ôta enfin son chapeau de voyage qui prêtait à sa tête un air gracieux dont elle avait bien besoin; car à peine fut-il découvert, qu'une expression de malice vulgaire se répandit sur le petit homme, et je le détestai dix fois davantage. Mrs Jones entra avec ses révérences accoutumées : « Monsieur veut-il prendre quelque chose? un verre de Xérès, du negus ou du vin sucré? de.... toute la maison est à son service... » — Non, rien. Je me suis fait une règle de ne jamais boire de vin hors de chez moi. » Mrs Jones fit une dernière révérence et se retira.

La voix de ce voyageur méprisant allait fort bien à son genre de beauté; c'était une voix vulgaire qui cherchait à s'ennoblir par l'affectation. Je m'en voulais de faire tant d'attention à lui, et je ne pus cependant m'empêcher de l'observer encore. Ses cheveux étaient raides, mais ils avaient été artificiellement bouclés sur sa tête large et plate; le front n'était pas mal fait..., il ne manquait que de cette élévation qui donne de la dignité aux traits les plus ordinaires...—Mais les chevaux étaient changés; on vint l'en avertir, et sortant aussi délicatement qu'il était entré tout-à-l'heure, le Willy de la veuve, toujours enveloppé de son hermine et de son velours, se glissa dans sa voiture, qui roula de nouveau. Mrs Jones fit la révérence jusqu'à terre, et tous les bipèdes appartenant à la *Chèvre d'Or* se tinrent respectueusement la tête découverte sous les grosses gouttes de pluie.

« Je suis enchantée d'avoir écarté le pot-à-beurre, dit Mrs Jones en se frottant les mains.... Êtes-vous bien sûre, madame, qu'il ne l'a pas vu?

— Comment aurait-il pu le voir sous la table? lui dis-je.

— Qui sait? il a des yeux qui... mais il suffit, je m'entends..... »

Je vis que Mrs Jones avait la démangeaison de parler, et depuis mon enfance j'ai la passion d'écouter.

« Le vilain personnage! grommela le palfrenier en dehors de la fenêtre.

— C'est bien vrai! répondit Grizzy.

— Et il y a cependant des gens qui ont soif cet été, dit le palfrenier à la casquette en peau de lapin.

— Pouvez-vous attendre un pour-boire du Willy de la veuve? dit Grizzy.

—Connaissez-vous tous les détails de son histoire? » me dit l'hôtesse d'un air mystérieux, qui, le voyant éloigné, grillait de me les raconter. D'ailleurs n'avait-il pas dédaigné son verre de Xérès et son vin sucré. Les gens du peuple ne pardonnent pas les dédains d'un parvenu. S'étant convaincue par ma réponse que, loin de connaître *tous* les détails de l'histoire de son original, je n'en connaissais aucun, Mrs Jones satisfit ma curiosité sans se faire prier.

« Il y a dix ans, dit-elle, que près de Denbigh vivait un riche propriétaire qui s'enrichissait encore chaque jour par son activité. Il nourrissait des bœufs, des moutons, des porcs et autre bétail. Il possédait plusieurs auberges, une à Baugar, l'autre à Chester..... Il avait partout quelque champ ou quelque maison, et la mer encore était parcourue par ses vaisseaux..... Aussi, quand soufflait le vent, ne dormait-il pas tranquille. Il se maria quelques années avant sa mort, et épousa une femme fort jolie, ma foi; ce n'était pas une lady, mais pour une jolie femme, il n'y avait pas à lui disputer ce titre, quoique tous ceux qui en convenaient ajoutassent quelquefois qu'elle aurait pu être meilleure qu'elle n'était. »

— Nous avons tous besoin de devenir meilleurs que nous ne sommes, » lui dis-je.

L'hôtesse me regarda d'un air un peu soupçonneux, et reprit :

« C'est vrai, peut-être; mais vous savez, madame, que lorsque le monde dit que les gens pourraient être meilleurs qu'ils ne sont, cela veut dire qu'ils sont bien moins bons que leurs voisins. Cependant la mariée dont je parle était belle... voilà qui est certain; et un jour son mari mourut lui laissant tout ce qu'il possédait; Dieu sait quelle fortune!

« Ce richard était un grand tyran dans son genre. Il accablait de politesses tous ceux qui ne s'en souciaient pas, mais jamais maître ne fût plus dur pour ses serviteurs. Il y a trente ans qu'un de ses bergers mourut de froid dans la neige; cet homme devait, ce même hiver, se marier à une fille de la montagne; et la preuve, c'est que la pauvre fille se traîna dans le cimetière par un froid mortel, et, se couchant sur sa tombe solitaire, y mit au monde un enfant qu'on trouva le lendemain matin auprès de sa mère morte. Il n'y avait pas une femme de ce canton qui n'eût recueilli ce malheureux enfant sur son sein, et ne se fût chargée de le nourrir par humanité; mais lorsque le richard du pays déclara que celle qui l'allaiterait recevrait de lui cinq shillings par semaine, et qu'il faisait son affaire de l'avenir du nouveau-né, les montagnes retentirent de l'éloge du généreux seigneur. On ne parla pas d'autre chose pendant un mois entre Denbigh et Caernarvon. L'orphelin profita et grandit. On l'envoya à l'école; mais dès qu'il sut lire et écrire, le richard découvrit que c'était un garçon intelligent qui pouvait lui être utile dans sa maison. Il le prit donc à son service; et, en effet, c'était un garçon propre à tout quoique *sale,* actif quoique curieux..... » Ici l'hôtesse qui cherchait une nouvelle épigramme regarda malicieusement le pot-à-beurre..... « Oui, curieux, ajouta-t-elle; mais les gens curieux ont bien leur utilité aussi, car ils savent beaucoup de nouvelles, madame.

Or, Willy avait quinze ans quand son patron, comme on l'appelait, se laissa mourir. La veuve ne congédia pas l'orphelin et continua à l'employer, tantôt comme laquais, tantôt comme secrétaire, tantôt à une chose, tantôt à une autre; elle en fit, bref son factotum; et lui, ne boudait aucun ouvrage : au contraire, il allait au-devant de tous les services qui lui étaient commandés; il souffrait patiemment l'humeur de sa maîtresse; il s'humiliait sous tous ses caprices, malgré sa vivacité qui faisait souvent succéder un soufflet à un mot de colère. N'importe, Willy recevait tout, et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que par cette patience et cette humilité il gagnait tous les jours du crédit sur l'esprit de la dame. Chose étrange: cette belle veuve était devenue tout-à-coup aussi intéressée que son vieux mari. Sa passion était d'amasser liards sur liards; Willy sut se rendre précieux à son avarice : levé de bonne heure, surveillant tous les travaux de la plus grande ferme, il mesurait le lait dans la laiterie, faisait mettre sous ses yeux tout le beurre en pots, et l'accompagnait au marché, où il restait sur place jusqu'à ce que tout fût vendu, se contentant d'un morceau de fromage mangé à la hâte et d'une demi-pinte de cwrrw..... lui qui tout-à-l'heure a méprisé mon Xérès!..... » L'hôtesse ici devint rouge de colère et s'arrêta tout essoufflée. Si j'eusse été un homme j'aurais fait venir une bouteille de Xérès pour la consoler et lui rendre la parole. Heureusement elle la retrouva bientôt.

« La veuve, madame, continua-t-elle, reçut plusieurs offres de mariage, il se présenta même de nobles partis; elle dit non à tous et toujours *non*. On la voyait le dimanche se rendre seule à l'église de Denbigh, et se placer dans son banc avec des airs de duchesse. Willy rampait humblement derrière elle, portant son livre de messe. Il y avait bien des personnes qui disaient que Willy épouserait la veuve; mais, répondait-on, s'il pouvait croire à un pareil rêve, il commencerait à relever la tête. Au contraire, Willy la tenait toujours

basse, et sa maîtresse le rudoyait toujours : aussi plaignait-on quelquefois Willy ; mais lui de rire, lorsqu'on lui témoignait à lui-même cette compassion.

« La veuve et son Willy vivaient ainsi depuis plusieurs années : on avait presque oublié de parler d'eux. On les laissait, elle ajouter des liards aux sous, des sous aux shillings, des shillings aux guinées, et lui surveiller les pots-à-beurre ou porter le livre de messe, lorsque la veuve tomba malade. Sa maladie dura près d'un mois ; mais ce ne fut que deux jours avant sa mort qu'on aperçut quelque changement dans la conduite de Willy. Lorsqu'il vit qu'elle était au plus mal, il se glissa dans la chambre, se mit auprès du lit, prit la main de la malade et demanda comment elle allait. La garde fit une grimace de funeste augure : Willy ne quitta plus le chevet. La garde prétendit qu'une fois ou deux elle fut tentée de lui demander ce qu'il faisait là ; mais il fixa sur elle un regard glacé qui lui faisait expirer la parole sur les lèvres. A une heure la veuve mourut ; à deux, Willy, l'humble et patient Willy, était un grand seigneur. Rien ne s'apprend vite comme de commander, madame ; Willy disait déjà : « Obéissez-moi ! » comme s'il n'avait jamais obéi lui-même. Il semblait être né maître et non valet. Vainement, lorsqu'il eût tourné le dos, on se dit : je ne ferai pas ce qu'il m'a ordonné ; quand il reparut, il fallut bien le faire : *Willy, depuis quatre ans, était le mari de la veuve !*

— Ce que vous me dites est singulier, m'écriai-je !

— Très singulier, sans doute, reprit Mrs Jones, car la veuve s'appartenait à elle-même ; mais le ministre qui les avait unis recevait une rente pour garder le secret. Les obsèques de la dame furent magnifiques, quoiqu'on ait dit que Willy s'entendit avec le sacristain de l'église de Denbigh pour enlever les plaques d'argent du cercueil, quand il fut déposé dans le caveau. Mais ostensiblement, il n'épargna rien pour se montrer ce qu'il voulait être désormais.

— Et que voulait-il être ?

— Un homme comme il faut, et il a réussi; ce qui est chose facile du reste, avec soixante ou quatre-vingt mille livres sterling pour soutenir son rang. N'ai-je pas vu de mes yeux lord Flanberris le regarder avec mépris, comme un reptile, le dimanche qui précéda la mort de la veuve; puis, le dimanche d'ensuite, le même lord Flanberris sourire au même Willy, et un mois après, l'emmener dîner dans son château? Il est vrai que lord Flanberris a quatre filles à marier.

— Quelle étrange histoire! répétai-je.

— Nous autres pauvres gens, poursuivit l'hôtesse, nous sommes bien pardonnables de saluer un pareil homme, nous vivons de notre civilité; mais comment ceux qui n'ont pas besoin de lui peuvent-ils oublier si vite ce qu'il a été : le voilà membre du Parlement. Non-seulement on le salue, mais on lui fait la cour, et ses manières communes, on appelle cela des manières originales : je le veux bien. Cependant, je ne lui pardonne pas d'avoir refusé mon vin de Xérès, lui qui a vécu de lait aigre pendant des années : refuser mon Xérès! »

La pluie avait cessé : nos messieurs étaient de retour de la pêche. Tout-à-coup la calèche ramena le parvenu à l'auberge.

« Eh donc! s'écria l'hôtesse, je croyais qu'il s'en allait à la ville; il aura visité seulement une de ses fermes! »

Telle est la puissance de la richesse, que l'hôtesse oublia sa rancune. Le palefrenier et Grizzy furent rappelés. Le Willy de la veuve trouva, en descendant de voiture, tous les valets de l'auberge à leur poste, lui offrant leurs services, et Mrs Jones son vin de Xérès, avec ses révérences.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

—

HORACE DE BELZUNCE.

CHRONIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE COIMBRE.

C'était en 1592. La petite rue qui conduit du marché de Coïmbre à la route d'Oporto, ordinairement si tranquille, était le théâtre d'une scène tumultueuse. Rarement la population portugaise daignait traverser cette rue, frappée d'une espèce d'interdit, et habitée par un nombre considérable de familles juives, dont les habitudes serviles et les coutumes religieuses étaient pour les chrétiens un objet de dégoût. Qu'était devenue la résignation séculaire avec laquelle ces juifs supportaient ordinairement les humiliations dont on les écrase? Les voici tous en mouvement, tous furieux. Habitués à l'outrage et à l'isolement, pourquoi s'éveillent-ils? pourquoi s'irritent-ils? quel motif extraordinaire cause l'effervescence qui règne, non-seulement dans la basse classe, mais même parmi la classe élevée des sectateurs de Moïse?

Un mélange confus de guenilles et de dorures produisait l'effet le plus étrange. Partout des haillons et des uniformes. Rembrandt n'eût pas manqué de s'emparer de cette scène bizarre où tout le monde se mêlait, courant çà et là, en proie à une étrange hallucination. La douteuse clarté de la lune versait son demi-jour olivâtre sur les traits réguliers et caractéristiques de cette race orientale. Bientôt on vit une figure humaine s'enfuir précipitamment de cette rue et venir tomber aux pieds de la statue du roi qui s'élevait à son extrémité.

La foule se pressait; on poursuivait le fugitif. De longs cris annonçaient la fureur générale : partout lanternes, bâtons, armes de toute espèce; de minute en minute le cercle se rétrécissait autour de notre héros, qui, bientôt, fut en butte à l'attaque féroce de cette multitude irritée. Renversé par le premier choc, il chercha péniblement à se dégager du long voile dont il était enveloppé; lorsque après plus d'un effort infructueux, il y fut parvenu, on vit surgir un beau jeune homme, dont les traits, couverts d'un fard jaune, selon la mode du temps, annonçaient par leur noblesse expressive, la distinction de sa naissance. Il réussit à se soustraire aux premières agressions, et, se redressant avec fierté, tout en cherchant à ses côtés une épée qui ne s'y trouvait point, il se retourna avec mépris vers les figures barbares qui l'entouraient. « Par saint Denis, leur dit-il, jamais honnête Français ne se « trouva en telle compagnie! Sur mon honneur, canaille « juive, si vous osez porter encore la main sur le descendant « des connétables de France, il vous arrivera malheur. »

Les juifs répondirent à cette allocution par un cri sauvage; vous eussiez dit le rugissement confus de bêtes féroces. Ils se jetèrent sur le jeune homme avec plus de rage que la première fois, et son manteau jaune fut en lambeaux. Malgré l'inutilité de la résistance, la victime luttait toujours, et c'était un spectacle terrible que cet acharnement d'une foule sur un seul homme. On eût pu croire qu'Israël voulait en un seul jour venger toutes ses injures. On n'entendait que le choc des lanternes, le brisement des bâtons, le bruit des pas sur le pavé; au-dessus de cette scène confuse et terrible planait, comme un juge sévère, la statue du roi Sébastien, éclairée par la lune.

Dans ce moment parurent au haut de la rue quatre torches portées par des valets, revêtus d'une riche livrée; au milieu d'eux marchait un jeune noble, enveloppé de son manteau noir; il s'arrêta et dit à ses domestiques de s'informer de la cause du tumulte. Mais avant qu'ils eussent pu remplir ses

ordres, il était déjà monté sur un de ces perrons élevés, dont toutes les rues de Coïmbre sont garnies; de là il cria d'une voix forte :

« Séparez-vous! au nom de la loi de Moïse, séparez-« vous. »

A ces mots, cette masse d'hommes, si dense, tout-à-l'heure que vous eussiez dit un seul bloc mobile, se sépara, et l'on aperçut distinctement, à la clarté des torches, le jeune homme fugitif. Ses traits délicats annonçaient à peine dix-neuf ans. On pouvait lire sur cette charmante physionomie la grâce, la finesse et la bienveillance. Un costume étrange le défigurait cependant. Des pieds à la tête il était enveloppé d'un drap couleur de feu, ses pieds figuraient ceux d'un satyre : une longue queue se balançait et passait par une des ouvertures de son manteau; sur sa poitrine était posé un écriteau, portant ces mots : JUDAS LE TRAÎTRE. Les lambeaux de tout cet attirail, demi chrétien, demi païen, qui avait failli coûter cher à celui qui le portait, étaient le jouet du vent.

« Qu'avez-vous fait là, don Horatio ? s'écria le nouveau venu, en s'adressant au fugitif. Comment vous trouvez-vous dans cet horrible quartier? et sous un tel déguisement encore?

— Demandez-le à cette honorable canaille, répondit l'autre! ce n'est ma foi pas moi qui les ai cherchés. Que le diable joue son rôle lui-même une autre fois, si cela lui plaît. Les misérables n'ont pas le moindre respect pour Judas, leur ancêtre. Quant à mon sang ils l'ont versé sans scrupule. Voyez! il tombe abondamment de mon bras. Heureusement quelques-uns de mes haillons sont rouges; le sang paraît moins. Je vous remercie, don Sébastien, sans vous j'étais perdu. »

En disant ces mots, le jeune Français s'approcha du Portugais pour lui serrer la main. Celui-ci recula de quelques pas avec horreur.

— Ne m'approchez pas, Horace! Votre haleine est souillée par votre contact avec ces idolâtres; n'essayez pas d'arriver

jusqu'à moi. Mes domestiques se placeraient entre nous! »

Muet de surprise, Horace de Belzunce (tel était le nom du Français) jeta sur don Sébastien, qui s'éloignait d'un pas grave, un long regard dans lequel se peignaient la douleur et l'étonnement. Jeunes l'un et l'autre, ils se trouvaient également confiés aux soins des pères jésuites, dont la renommée avait déjà signalé l'admirable talent pour l'éducation de la jeunesse et dont la puissance grandissait dans l'ombre. Le teint rose et un peu pâle d'Horace contrastait avec le teint bronzé de son camarade, autant que le nez d'aigle, l'œil ardent, recouvert de sourcils épais, et les lèvres contractées de Sébastien faisaient ressortir la physionomie gracieuse et bienveillante du gentilhomme français. On verra bientôt ces deux destinées se croiser et se confondre, sans que l'une puisse jamais attirer l'autre et l'absorber ; on verra ces deux jeunes gens, dont j'emprunte l'histoire aux annales des jésuites de Coïmbre, obéir, chacun dans leur ligne, à l'inévitable fatalité du caractère. Ici le dévoûment toujours puni, toujours prêt à s'immoler ; là l'égoïsme, que rien ne corrige, que rien n'émeut, que rien ne fléchit.

Le jour même, dont la soirée se couronna par la scène tumultueuse que nous venons d'esquisser, le peuple de Coïmbre s'était rendu en foule au collége des jésuites, pour assister à la représentation d'une comédie nouvelle, donnée par les bons pères : c'était, bien entendu, un drame sacré. Judas Iscariote y jouait un rôle important, dont personne n'avait voulu se charger. Horace seul, craignant que le drame composé par un des pères ne pût pas être représenté, faute d'un acteur indispensable, voulut bien se charger du pénible rôle. L'auteur n'avait pas manqué de semer son œuvre d'anathèmes contre les juifs. Ceux-ci haïssaient spécialement les jésuites, dont le pouvoir n'était pas encore aussi grand qu'il le devint plus tard. Leur fureur essaya de s'assouvir, en attirant Horace dans le quartier qu'ils habitaient. Mais Sébastien se montra. Horace rentra inaperçu dans la maison des jésuites, et

ce ne fut que le lendemain que cette scène leur fut connue. Usant de leur influence, ils exigèrent une éclatante réparation : ils l'obtinrent. Les pauvres juifs furent chassés à coups de verge. Des amendes énormes furent infligées aux plus riches : seul moyen de les soustraire à des humiliations plus grandes encore. On s'empressa de faire visite au jeune Français, pour le féliciter de sa miraculeuse délivrance, et don Sébastien se présenta chez lui un des premiers.

Ce Portugais appartenait à l'une des plus illustres familles du royaume. Héritier d'une grande fortune; orgueilleux et faible, craintif et vindicatif, il devait voir réussir tous ses desseins. La pâleur de ses traits, beaux d'ailleurs, n'annonçait pas cette fraîcheur de la santé, qu'on trouve d'ordinaire chez un jeune homme de vingt ans. Son œil noir n'était pas le miroir d'une âme pure : on y voyait briller le feu de la convoitise et de l'ambition. Il aimait le jeune Horace comme le chat aime son camarade. Ce dernier, élevé avec lui dans la maison de son oncle, lui avait toujours montré un attachement sans bornes et une sincérité à l'épreuve. Horace, léger et galant comme un Français, toujours gai, jamais inquiet, s'éloignait de son ami par les qualités comme par les défauts : les sentimens de l'un et de l'autre vont se développer à nos yeux avec une énergie dramatique.

Près de Coïmbre vivait un riche protestant qui s'était enfui de France, et qui habitait cette retraite avec une fille et deux fils. Le bruit courut, mais à tort, que Sébastien entretenait une intrigue amoureuse avec la jeune protestante. Un des fils du réfugié vint trouver don Sébastien et lui demander satisfaction.

« Eh bien, dit Horace à son ami qui venait de lui apprendre cet accident, que vas-tu faire?

— Le bienheureux saint Jacques me préserve de risquer ma vie contre un hérétique, indigne de tenir mon étrier lorsque je monte à cheval!

— Il est gentilhomme comme toi, et l'hérésie ne peut, quant

au point d'honneur, le rabaisser au-dessous de ton rang.

— Bah! un être que la sainte inquisition brûle comme la paille! il ne peut pas m'offenser.

— Tu dois te battre, ne fût-ce que pour défendre l'honneur de la jeune fille.

— Une hérétique!

— Fût-elle la dernière des servantes de ton père, si elle est vertueuse, tu ne dois ni l'insulter, ni souffrir qu'on l'insulte.

— Exagération!

— Ce sont les principes de mon grand-père et de tous les Français qui ont le cœur bien placé.

— Mon honneur est hors de l'atteinte de ces gens-là! Un grand de Portugal peut seul l'attaquer. Si cet insensé fait un pas de plus, il est perdu; j'ai à mes ordres une centaine de paysans qui sauront le mettre à la raison. Si dans le conflit il tombe mort, une messe sauvera son âme; c'est trop de générosité envers un hérétique! »

Horace s'éloigna en silence. Il alla se battre à la place de son ami pour défendre l'honneur d'une jeune fille qu'il ne connaissait pas. Le prix de son dévoùment fut triste; il reçut un vigoureux coup d'épée qui le retint long-temps au lit; dès que Sébastien en eut connaissance, il courut se prosterner sur les dalles d'une église pour implorer la guérison de son ami et le pardon de ce duel que l'Eglise condamne.

Ainsi avait commencé le double développement de leur existence; il devait se continuer de même, et quelque douloureuse que fût la leçon dont notre histoire véridique contient les résultats, nous devons en retracer toutes les circonstances. Nos deux héros appartenaient à deux classes d'hommes opposées; celle qui sacrifie les autres à soi et celle qui se sacrifie aux autres. Les pères jésuites, qui employaient tout, la vertu comme le vice, ne voulurent pas laisser s'évanouir l'excellente occasion qui s'offrait, de tourner au profit de l'ordre et d'exploiter en faveur de sa puissance deux es-

prits si contraires. Ils travaillèrent activement à les attirer dans leur république.

Le jeune Portugais entra dans l'ordre, s'engageant à laisser tous ses biens présens et futurs à la compagnie de Jésus. Les deux amis devinrent alors plus intimes, bien qu'Horace, étant déjà *profès*, se trouvât alors le supérieur de Sébastien.

Parmi les pères qui approchaient le plus des deux jeunes gens, se trouvait en première ligne le père Angelo del Ostran Riguez, homme de quarante ans, habitué au grand monde, et maître de cette pénétration, de ce sang-froid que donne une longue expérience des cœurs. Son rang de profès des quatre vœux le plaçait au-dessus du recteur du collège; et sa participation aux mystères les plus profonds de l'ordre, lui donnait un ascendant auquel il était difficile de résister. A de grandes qualités Riguez joignait des défauts redoutables. Sa vie avait été une longue et orageuse épopée; ses traits vigoureusement sculptés, mais contractés d'une manière bizarre, témoignaient d'une grande agitation et de longs combats. Il était recherché dans sa parure. Il n'ignorait pas l'influence de l'extérieur sur les hommes : dévoué à la compagnie de Jésus, il en pratiquait toutes les maximes, et Horace, son favori, ne pouvait partager l'astuce de tous ses principes. « Je « sais, disait-il alors à Sébastien, que la finesse, la ruse, la « dissimulation, la flatterie, sont justifiées et sanctifiées par « le but que nous nous proposons; mais ce sont des armes « qui ne sont bonnes qu'au moment fatal des nécessités der- « nières. » Sébastien pensait autrement et adoptait, dans toute leur étendue, les théories des Pères. Il prononça bientôt après le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Cependant Sébastien faisait souvent des promenades mystérieuses dont il cherchait toujours à dissimuler le véritable but : une jeune et jolie Juive avait trouvé le moyen de lui plaire, lui qui avait témoigné autrefois tant d'aversion pour sa race. Un jour, le hasard amena dans la même maison le père Ignace, au moment où le Portugais s'y trouvait. Traité

par Sébastien avec un orgueil méprisant, Ignace ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de vengeance : comment faire ? Sébastien ordonne à la Juive de fermer ses jalousies, de contrefaire la malade et d'attendre l'évènement. Quant à lui, il court à la maison professe, ouvre la porte d'Horace et se précipite dans la chambre de ce dernier, avec toutes les apparences du plus profond désespoir.

« Ah ! s'écrie-t-il, une femme que j'adore est dangereusement malade, et un ordre pressant du recteur m'empêche de voler chez elle ; je t'en supplie, Horace, au nom de notre amitié si intime, n'abandonne pas la jeune fille ; va me remplacer auprès d'elle : tiens, prends ce médicament ; cours ! elle demeure rue d'Atocha, près de l'église : Horace rends-moi la vie. »

Il le poussa dehors avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître ; puis Sébastien courut à sa chambre, se déshabilla et se mit au lit, prétextant qu'il avait la fièvre.

Cinq minutes s'écoulent ; la baguette du *sous-procurateur* fait retentir sa porte et lui annonce l'arrivée du recteur. Ce dernier entre, suivi d'Ignace : quelle surprise pour l'un et l'autre de trouver dans son lit, livré au sommeil, celui que venait de rencontrer le père Ignace dans un quartier fort lointain !

Sébastien eut l'air de ne rien comprendre à l'accusation du recteur, qui se retourna, fort en colère, du côté du père Ignace, en lui reprochant ses calomnies. « Je jure par tous les saints, s'écria ce dernier, que j'ai bien cru voir le frère Sébastien ; sans doute, la faiblesse de ma vue est seule coupable. En tous les cas, je suis bien sûr que cette odieuse maison renfermait tout-à-l'heure un membre de notre ordre ; envoyez-y quelqu'un ; le coupable doit y être. »

A ces mots, Sébastien poussa un cri d'effroi qui éveilla l'attention du recteur.

« Au nom de votre Vœu sacré (lui dit-il), je vous ordonne de me dire ce que vous savez de cette affaire.

— Mon père (répondit-il d'une voix tremblante), vous me demandez d'accuser un ami et un frère?

— Fût-il votre père, vous le direz : l'intérêt de l'ordre l'exige; parlez.

— Malheureux Horace! une Juive l'a séduit; mon père, pardonnez-lui! »

Il retombe épuisé sur son oreiller.

« Consolez-vous, mon fils, vous n'avez point trahi votre ami; vous l'avez sauvé : ma bénédiction tombe sur vous; l'ordre vous protège. »

Les serviteurs du collège sont aussitôt mis en route vers la rue d'Atocha; et Horace, surpris dans la chambre d'Esther, fut ramené prisonnier au couvent. Sermens, protestations ne servent de rien : enfermé dans une des prisons de l'ordre, il médite à loisir sur cette imprudence qui exerce sur sa vie une influence si cruelle.

Trois longues journées se passent; la tête appuyée dans ses mains, absorbé dans ses réflexions, il voit naître le soir du quatrième jour. Une lampe chétive brûle à ses pieds, et la lune fait jouer le caprice de ses rayons sur les barreaux de la fenêtre. La porte s'ouvre; Sébastien entre.

« Eh bien, lui dit Horace, c'est par toi que je suis ici; tu m'as calomnié; tu as attiré sur ma tête le châtiment que méritait ta faute! Avoue-la : tu seras pardonné. »

Le cœur de Sébastien n'était pas encore entièrement gâté : cette grandeur d'âme le vainquit. Il se jeta en pleurant dans les bras d'Horace.

« Sébastien, dit ce dernier, souviens-toi de cette soirée; tu es passionné et orgueilleux, je le sais : promets-moi seulement de ne plus me tromper! Ma poitrine te servira d'abri, si tu veux; mais je veux savoir pourquoi. »

Sébastien l'embrassa une seconde fois, et lui dit :

« Par la croix que je porte sur la poitrine, je te le jure. »

L'alliance fut de nouveau conclue, et, le cœur plus léger, Horace passa sans murmurer de son cachot dans la cour in-

térieure, où le bourreau des pères jésuites frappait à coups redoublés les épaules nues des coupables. Selon les institutions d'Ignace, ces châtimens devaient être publics; mais les murailles de la cour étaient si élevées que, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, les pères jetaient de fait un voile épais sur leurs actions. Pieds nus, les épaules seules découvertes, les bras liés avec un cordon de soie jaune, privilège dû à sa naissance, Horace attendit son sort. Quand le bourreau eut fait sa tâche, le jeune homme resta là, debout, selon la loi, sous le soleil, le front voilé de tristesse, et les yeux attachés sur le ciel.

Il y avait alors à Lisbonne une jeune princesse, Constanzia Nanhes, jeune fille de dix-sept ans, que la politique ombrageuse de la cour de Lisbonne tenait éloignée et comme exilée à Coïmbre sous la garde d'une vieille parente. La maison habitée par cette jeune fille et sa gardienne était attenante au collège des jésuites; et les fenêtres de ses appartemens donnaient sur la cour où Horace subissait la punition de son dévoûment. Les épais rideaux de sa croisée étaient soulevés légèrement; et tandis que la tête appuyée sur sa jolie main, elle semblait écouter avec attention les vieux récits d'une Mauresque, qui exhumait de leurs tombeaux les ombres des amans de Grenade et les délices de l'Alhambra, son œil furtif errait sur les maisons voisines. Ses regards tombent sur la figure pensive d'Horace, sur ce front pâle, cet œil fier et si doux, cette noble attitude, cette tristesse héroïque, ces nobles formes : jamais modèle posant devant un peintre qui veut reproduire un héros hellénique, n'offrit un plus admirable type de noblesse idéale. Constanzia devint rêveuse et n'écouta plus ces belles histoires qui, peu de temps auparavant, lui semblaient pleines de vie, de flamme et de bonheur.

Quelques semaines après cette humiliante et douloureuse punition, les deux amis, mandés chez don Riguez, se rendent près de lui. Une mission de la plus haute importance pour l'ordre va leur être confiée, dit-il. Il s'agit d'enlever

adroitement à don Ortez Belhador, ancien amiral de sa Majesté très Fidèle, un papier qui se rattache aux plus graves intérêts.

« La possession de ce document est majeure; les moyens importent peu : la foi sanctifie tout. L'amiral a une femme encore belle, mais sur le retour. Don Sébastien, gagnez la confiance de la femme; vous, Horace, soyez l'ami de don Ortez. Pour faciliter votre entrée dans cette maison, voici une cassette qu'un cousin de l'amiral m'a chargé de lui remettre; pensez à la confiance qui vous est montrée et soyez-en dignes. »

Don Sébastien accepte ce double et singulier rôle avec joie; Horace avec répugnance. Ils se présentèrent chez l'amiral, qui les reçoit fort bien; ce vieux marin, que la nature avait doué de peu de finesse, tenait étendu sur un tabouret ses jambes de goutteux. Bientôt après, on vit entrer la dame du logis, dont la jeunesse avait dû faire plus d'une victime, et dont l'automne était belle encore. On annonce le dîner; les deux amis y sont conviés; Horace parle marine avec l'amiral: Sébastien est aimable et réussit à plaire. Sa causerie était douce, poétique, gracieuse et dévote. En vain dona Ulrique se dégageait-elle de ce sujet de conversation sacrée : Sébastien y revenait toujours; donnait-elle un tour de coquetterie au dialogue commencé, Sébastien reculait obstinément et devenait poli quand il aurait dû être galant. Après le repas, on passa dans le salon; puis on prit le frais sur le balcon du palais, qui dominait sur la mer.

« Tenez, dit la belle Ulrique en souriant à don Sébastien, voici un beau crucifix richement travaillé; je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières. »

Elle lui fit une profonde révérence et sortit. Horace ne fut pas plus heureux. L'amiral ne se laissa point séduire; aucun de ses secrets ne lui échappa : les jeunes gens se rendirent chez don Riguez.

« Mes amis, leur dit-il, je me suis trompé dans mon choix :

changez de rôle. L'amiral aura bien plus de confiance dans Horace, et sa femme dans Sébastien. »

Le soir même de ce jour, Horace fut abordé par un petit nègre appartenant à l'amiral, qui lui glissa dans la main une grenade; il ouvrit le fruit, et y trouva un papier portant ces mots : « Horace, la mission dont vous êtes chargé ne peut « réussir que par une femme. » Ces mots furent une énigme pour le pauvre Horace. Le soir même, il se rendit chez l'amiral, qu'il ne trouva pas à l'hôtel et qui assistait, avec toute la noblesse de Coïmbre, à une fête donnée hors la ville. Horace allait se retirer; une duègne vint lui apprendre que sa maîtresse serait flattée de recevoir sa visite. La conversation fut gaie. Bientôt, avec cette franchise dont il ne pouvait se défaire, le jeune homme avoua qu'il desirait beaucoup obtenir d'elle un papier utile à son ordre, et il l'indiqua.

Ulrique fixa les yeux sur lui, se leva, prit une cassette, l'ouvrit, en tira un papier, et dit à Horace d'un ton ferme :

« Horace, votre jeunesse et votre naïveté portent avec elles-mêmes leur excuse.... Voici le papier que vous souhaitez : il ne tient qu'à moi d'en disposer, car mon époux est le premier de mes esclaves. Le papier est à vous. Promettez-moi seulement.....; jurez-moi de...... »

Elle se troubla. Horace lui-même resta muet. Elle vit son trouble, son horreur : elle comprit les sentimens qui agitaient le jeune homme; elle sortit. Le lendemain, l'amiral et sa femme avaient quitté Coïmbre.

« Pourquoi n'avez-vous pas obéi à notre ordre? demanda don Riguez à Horace, lorsqu'il lui eut rendu compte de sa mission. »

La rougeur qui colora les joues du jeune homme fut sa seule réponse.

« Vous oubliez souvent, continua le profès des quatre vœux, que l'ordre auquel vous appartenez a le droit de tout exiger de vous.

— Même un péché? demanda timidement Horace.

— Qu'appelez-vous péché? Le moyen qui conduit à une fin louable, peut-il être jamais coupable? fût-il même péché, que vous importe? Dans ce cas, il retombera sur la tête de ceux qui vous l'ont commandé! Vous n'êtes rien qu'un instrument; l'Ordre est tout. »

Horace passa dans les larmes la nuit qui suivit cette conversation; jamais les chaînes de l'ordre ne lui avaient semblé si pesantes; jamais sa destinée ne s'était offerte à sa pensée sous un aspect aussi sombre. Hélas! son cœur, cruellement blessé, devait sentir plus profondément encore la griffe du tigre qui l'avait saisi. Les douleurs de cette nuit, l'abaissement auquel il se trouvait condamné, firent un homme d'un jeune homme; son courage se retrempa, sa force s'exalta, il jura de ne jamais acheter le bonheur au prix d'une faute, dût la mort punir sa résistance.

Sébastien venait d'obtenir un beau triomphe : c'était à ses efforts, unis à ceux de don Riguez, que l'ordre était redevable d'une admirable acquisition. La princesse Constanzia et sa duègne avaient congédié leur confesseur, et résolu de prendre un jésuite. Ces fonctions furent confiées à don Riguez, qui les accepta avec joie, bien que son départ de Coïmbre fût prochain. Déjà il avait subi l'effrayante litanie des péchés de la vieille princesse, à laquelle il venait de se hâter de donner l'absolution; lorsqu'on annonça la princesse Constanzia. Par malheur, don Riguez fut mandé dans ce moment pour une affaire de la plus haute importance, et il fallut qu'il cédât la place à Horace.

Ce dernier prit place au confessional. Triste et pensif, ses regards erraient dans la sombre église où ses fonctions l'appelaient; son œil parcourait cette longue perspective qui commençait à la porte de sa prison de bois, pour se terminer à une lampe qui brûlait devant la statue de la Vierge. Tout-à-coup un bruit de pas se fait entendre : il aperçoit trois formes de femmes voilées jusqu'aux genoux qui s'avancent à pas lents vers lui: deux s'arrêtent; la troisième, dont la marche

incertaine trahit l'émotion, se dirige vers le confessional. Horace a devant lui une jeune fille timide, dont il ne peut apercevoir les traits; il rassemble sa fermeté, et, répondant par un grave signe de tête au salut de Constance, il s'apprête à remplir dignement le ministère sublime confié à sa jeunesse. Elle tombe à genoux à côté de lui : bientôt il entend la voix d'un ange qui parle à Dieu.

Elle avoua ses péchés qui eussent été des vertus devant le juge le plus sévère.....; mais lorsque sa voix, devenue tremblante, parla du regard qu'elle avait jeté dans la cour du couvent; lorsqu'elle peignit avec une émotion et une simplicité indéfinissables l'effet qu'avaient produit sur elle l'aspect du jeune homme et l'air de souffrance héroïque qui le distinguait; lorsqu'elle se plaignit de ce souvenir trop doux qui ne l'abandonnait ni le jour ni la nuit, le cœur de l'homme soutint une lutte affreuse contre le devoir du prêtre, et il sentit que la princesse ne pourrait plus être un objet indifférent pour lui. Toutefois, la confession s'acheva sans que la jeune fille pût soupçonner qu'elle venait de découvrir son secret à celui qui causait son trouble. Mais le trait avait porté, et Horace vit le danger qu'il courait. Constanzia s'aperçut aussi du trouble du jeune homme. Horace s'éloignait avec soin d'un si grand péril. Sébastien, admis également auprès de la princesse, ne put résister à l'influence de cette beauté rare. Au lieu de la fuir comme faisait Horace, il commença par séduire la duègne et la mettre dans ses intérêts. Son ami s'aperçut des desseins que Sébastien avait formés. Il résolut de soustraire Constance aux poursuites de son ami, et devenu le bon ange de la jeune fille qu'il aimait, il sut la protéger contre le démon qui l'avait choisie pour sa proie.

La jalousie est clairvoyante, Sébastien eut bientôt tout deviné; il médite sa vengeance et va dénoncer, au recteur, la prétendue intrigue d'Horace. Ce dernier est arrêté, il ne nie pas son amour. Son beau printemps si rapide, si cruellement tué par la tempête, accable sa pensée. Il se croit

incapable de résister à ce malheur. Ce n'était ni la nouvelle trahison de son ami, ni le danger qui le menaçait, qui ébranlaient son courage. Le souvenir de cet ange qu'il avait protégé ne le quittait pas. Quel péril pour elle, exposée sans défense à la passion d'un homme sans principes! et qui se faisait une loi de ne rien respecter.

Les pères ne laissèrent pas long-temps Horace dans l'incertitude. Le troisième jour au soir, il reçut un billet de Sébastien, par lequel, prévoyant qu'il l'accuserait d'avoir manqué à sa parole, et de l'avoir dénoncé au recteur, il lui disait de ne s'en prendre qu'à lui seul; « par votre trahison, « ajoutait-il, vous vous êtes placé en dehors de tous les liens « de l'amitié. Acceptez l'offre qui va vous être faite, seul « parti qui vous reste à prendre. » Horace jeta loin de lui ce billet, résolu de n'implorer sa grâce à personne. Une heure après, Don Riguez entra dans sa prison : le jeune homme n'apercevant sur les traits du profès qu'une expression de bonté, se jeta à ses genoux et les baigna de ses larmes.

« L'ordre (lui dit don Riguez) ne vous punit pas seulement parce que vous n'avez pas pu résister à votre passion; nous sommes tous faibles, et cette robe ne nous empêche pas d'être hommes; mais vous méritez châtiment à cause du choix que vous avez fait, et du peu de précautions dont vous vous êtes entouré. Toute la ville est instruite; vous ne pouvez plus y rester. Votre départ est arrêté.

— Au nom du ciel, mon père, imposez-moi les persécutions les plus sévères, déchirez mon corps. Mais ne me forcez pas à quitter Coïmbre.

— Notre ordre ira-t-il se perdre, pour que vous continuiez votre roman? Ecoutez-moi! votre sort m'intéresse, vous êtes de ces hommes dont les femmes surtout apprécient le mérite, c'est un don qui appartient à l'ordre, comme tous les dons que chacun de nous peut posséder. Il se présente une occasion où votre jeunesse fera peut-être plus que la sagesse des saints

frères. Gabrielle d'Estrées, adhérente zélée de l'hérésie, est devenue la maîtresse en titre de Henri de France; par elle, notre ordre pourrait trouver moyen de s'introduire dans cette cour, si cette jeune femme rentrait dans le giron de l'Eglise. Voici des lettres de plein pouvoir, un riche costume, de l'or. Il faut partir aujourd'hui même. Il vous est permis de vous présenter à cette dame, sous le nom qui vous conviendra le mieux, et de réussir par tous les moyens que notre zèle nous suggérera. »

Don Riguez se tut, et attendit la réponse du Français. Celui-ci s'écria avec l'accent de la terreur :

« Impossible!

— Je ne suis pas ici pour écouter vos plaintes folles. Adoptez le parti que mon amitié pour vous m'a inspiré, ou partez cette nuit pour le Nouveau-Monde. Un vaisseau va mettre à la voile à Oporto, vous vous y embarquerez.

— Sainte mère de Dieu, s'écria-t-il, tu lis dans mon cœur, tu sais qu'il est pur de vices! quelle souffrance m'est donc réservée! »

Lorsqu'il se releva, les ténèbres régnaient autour de lui, et son sort était décidé.

Au bout de quelques instans parut Riguez, suivi du geôlier et d'un matelot; les chaînes d'Horace tombèrent, et le lendemain matin le *San-Antonio* voguait à pleines voiles, pour Rio de Janéiro, emportant l'exilé.

La fraude, l'astuce, l'art d'exploiter les circonstances, servirent merveilleusement les desseins de don Sébastien; à trente-six ans, il était père provincial et devint l'un des plus ardens persécuteurs de la noblesse portugaise. Constancia da Gloria fut obligée d'entrer en religion à Rome, où une dévotion peu éclairée réduisit pour elle, à de vaines pratiques, toutes les idées hautes et nobles dont s'enorgueillit l'humanité. Le malheureux Horace, à son arrivée en Amérique, subit un emprisonnement rigoureux de trois ans; puis il fut envoyé dans les Pampas pour y propager la foi chrétienne

et convertir des sauvages qui ne pouvaient comprendre les vérités qu'il venait leur annoncer. On le laissa ainsi languir dans une obscurité profonde : il devint savant, se livra à l'étude de l'astronomie, et passa les dernières années de son existence, retiré dans une vallée des Cordillières, à méditer sur les dangers d'une vie mal commencée, et sur l'aveugle destin qui avait jeté ses vertus naïves au milieu de la plus grande société d'ambitieux qui ait dominé le monde.

(*Retrospective Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Physiologie.

Nouvelles expériences sur la respiration, la production de la chaleur animale et la circulation. — L'un des faits qui ont le plus embarrassé les physiologistes lorsqu'ils ont voulu donner l'explication des phénomènes de la respiration, c'est la présence de l'acide carbonique dans l'air expiré. On sait, en effet, que l'air qui a servi à la respiration contient moins d'oxigène, et au contraire, une plus grande quantité d'acide carbonique qu'avant son introduction dans les poumons.

Mais où cet acide s'est-il formé? Par quelle voie est-il mélangé avec l'air expiré? voilà des questions qui n'ont pu être résolues jusqu'ici. Ce n'est pas cependant que de nombreuses hypothèses n'aient été émises pour en donner l'explication. La plus ingénieuse et celle qui obtint le succès le plus éclatant fut celle proposée par Lavoisier; il supposa que la portion d'oxigène de l'air qu'on ne retrouve pas après l'expiration, s'était combinée avec le carbone contenu dans le sang et avait formé l'acide carbonique qui se trouve en excès. Comme deux corps ne peuvent se combiner sans qu'il y ait production de calorique, il attribuait la chaleur animale au calorique dégagé continuellement par la combinaison de l'oxigène de l'air avec le carbone du sang.

Cependant Lagrange ayant remarqué que la température

du poumon n'était pas notablement plus élevée que celle des autres organes, et que le calorique produit par la combinaison continuelle du carbone et de l'oxigène aurait suffi pour brûler le poumon lui-même, il supposa que l'oxigène, au lieu de se combiner dans le poumon avec le carbone, était entraîné dans la grande circulation, où il s'unissait au carbone et était ensuite rapporté au poumon à l'état d'acide carbonique. Mais cette théorie elle-même était opposée aux faits; car la différence qui existe entre le sang veineux au moment où il entre dans le poumon, et le sang artériel quand il en sort, démontre bien que cette transmutation se fait instantanément dans cet organe lui-même.

Les expériences que le docteur Rogers, de Philadelphie, vient de publier récemment, jettent un nouveau jour sur cette question importante, en même temps qu'elles font connaître une nouvelle force dont l'action n'avait été jusqu'ici qu'imparfaitement étudiée. Cette force est celle qui fut aperçue et décrite d'abord par M. Dutrochet, sous le nom d'*endosmose des liquides*, et d'après laquelle, lorsque deux liquides différens sont séparés par une cloison mince et imperméable, il s'établit un courant au travers de cette cloison.

Les expériences de M. Rogers lui ont démontré que le phénomène d'endosmose n'a lieu que quand la cloison est un tissu organisé végétal ou animal, et qu'il varie non-seulement suivant la nature de ce tissu, mais aussi suivant celle des fluides (liquides ou gaz) qui sont mis en contact avec les deux surfaces du tissu. Avant de faire connaître quelques-unes des applications que le savant américain a faites de cette découverte à l'étude de plusieurs parties de la physiologie, donnons une idée de l'énergie avec laquelle peut agir cette force nouvellement connue. Si on attache un morceau de membrane sur le gouleau d'une bouteille remplie d'une solution de sulfate de potasse, et qu'on la plonge renversée dans un vase rempli d'eau pure, au bout de quelques heures on verra cette membrane distendue en dehors, et cette disten-

sion ira en augmentant jusqu'à ce que la membrane crève par l'effet de la pression qu'elle supporte, et en même temps on verra diminuer proportionnellement la quantité d'eau contenue dans le vase. Dans une expérience rapportée par le docteur Rogers, la rupture de la membrane (dont il ne fait pas connaître la nature) s'opéra au bout de deux heures, et il dit avoir calculé que la force de pression qu'elle avait à supporter dans les derniers instans était au moins de quatre atmosphères, et qu'elle serait devenue beaucoup plus considérable si la membrane avait pu la supporter.

Dans cette expérience, la cloison membraneuse qui séparait les deux liquides n'avait permis qu'un seul courant, un courant ascensionnel; mais dans d'autres cas, il s'établit deux courans ou une communication réciproque, bien que souvent dans des proportions différentes, entre les deux fluides séparés par la membrane. C'est sur ce fait important que repose la nouvelle théorie de la respiration proposée par le docteur Rogers, et que l'expérience suivante va faire comprendre.

Ayant rempli de sang veineux et récemment tiré une petite vessie de cochon, qu'il suspendit ensuite sous une cloche en verre pleine d'oxigène et placée sur une cuve de mercure; il vit bientôt s'abaisser la surface du mercure qui formait le fond de la cloche. Ayant ensuite analysé le gaz que celle-ci contenait, il reconnut qu'une grande quantité d'oxigène avait disparu et avait été remplacée par une quantité plus grande encore d'acide carbonique, ce qui expliquait l'abaissement du mercure. La même expérience, répétée avec d'autres gaz, tels que l'hydrogène, l'azote, l'hydrogène pur carbonisé, a fourni les mêmes résultats. Dans tous les cas il y a eu émission de gaz acide carbonique.

Il ressort donc de cette expérience, d'abord, que le sang veineux contient de l'acide carbonique, ce qui n'avait encore pu être démontré par aucune expérience directe, et qu'il n'est point formé dans le poumon par la combinaison de l'oxigène de l'air avec le carbone du sang, comme Lavoisier

l'avait pensé. Elle offre en outre la solution du problème de la respiration par l'analogie qui existe entre l'appareil employé dans l'expérience précédente et le poumon.

Chez les mammifères, le poumon reçoit, à chaque inspiration, un volume considérable d'air atmosphérique pendant que les veines pulmonaires qui se ramifient sur ses parois lui fournissent une grande quantité de sang. Nous trouvons donc ici, comme dans l'expérience précédente, d'un côté de la membrane pulmonaire et en contact avec elle, une atmosphère d'oxigène et d'azote, et de l'autre côté, également en contact avec elle, une grande quantité de sang veineux. Aussi voyons-nous, encore comme dans l'expérience, de l'acide carbonique éliminé à chaque expiration.

Si l'on compare le volume considérable d'acide carbonique fourni à chaque expiration (de trois à dix ou onze centièmes) à la petite quantité obtenue dans l'expérience, on sera peut-être étonné d'une aussi grande différence, bien que la cause soit la même; mais l'étonnement disparaîtra si l'on remarque la différence qui existe dans l'étendue de la surface dans les deux cas. Toute la surface de la petite vessie employée dans l'expérience n'excédait pas huit pouces carrés, tandis que la membrane pulmonaire offre, à l'air, une surface bien plus considérable, et sur laquelle le sang, passant avec une grande rapidité, se renouvelle à chaque instant.

Le principe établi ici par le docteur Rogers permet d'expliquer aussi avec la plus grande facilité comment s'opère la respiration chez les poissons et autres animaux aquatiques pourvus de branchies (qui remplacent chez eux les poumons), et comment ils séparent l'élément respirable contenu dans le liquide au milieu duquel ils vivent.

Il est encore facile de concevoir, d'après le même principe, comment toute la différence qui se trouve entre la respiration des animaux et celle des plantes peut être le résultat d'une simple modification dans la structure entière des tissus qui permettent, chez les plantes, l'introduction de l'acide carbo-

nique et la sortie de l'oxigène, tandis que c'est le contraire qui a lieu chez les animaux. Ainsi s'explique encore facilement la nutrition interne des animaux et des végétaux par cette propriété qu'ont les tissus d'attirer ou de repousser certaines substances.

Le même physiologiste a obtenu, en modifiant légèrement la dernière expérience, un résultat d'une haute importance, puisqu'il tend à substituer une nouvelle théorie pour la production du calorique chez les animaux, à toutes celles proposées jusqu'ici. Ayant voulu constater si la température du sang contenu dans la petite vessie éprouvait quelque modification pendant la sortie de l'acide carbonique et l'introduction de l'oxigène, il y introduisit le bulbe d'un thermomètre, et vit avec étonnement une élévation considérable de la température pendant cette opération.

Cette expérience, dit l'auteur, nous prouve donc que quand une membrane ou un tissu est traversé en vertu de ses forces moléculaires par un fluide, il en résulte une élévation de température, et comme chez les animaux il s'établit sur tous les points de leur économie des courans qui varient suivant le tissu et le fluide qui les traversent, il est facile de concevoir comment se produit la chaleur qui les anime, et comment elle est entretenue à-peu-près au même degré dans toutes les parties.

Parmi les autres applications que le docteur Rogers fait de ces expériences à l'étude des phénomènes de l'organisation, il en est encore un que nous noterons, c'est l'induction qu'il en tire pour l'explication de la circulation veineuse, circulation dont la cause est encore un mystère pour le physiologiste, bien que de nombreuses hypothèses aient également été avancées à son occasion. Cette cause, d'après le physiologiste de Philadelphie, résiderait dans la force que possèdent les tissus, d'attirer et de se faire traverser, même malgré une forte pression, par certains fluides avec lesquels ils sont en contact.

Quelle que soit l'exactitude des inductions que le docteur Rogers a tirées de ses expériences, elles n'en sont pas moins remarquables, d'abord, parce qu'elles ajoutent aux faits importans déjà signalés par M. Dutrochet, et surtout parce qu'elles donnent plus d'étendue à une science d'une création toute récente, qui n'a même pas encore reçu de nom spécial, celle qui, par la réunion des lois organiques aux lois physiologiques, cherche à rattacher les phénomènes vitaux aux phénomènes généraux qui régissent la matière inorganique.

Economie Politique.

Situation des dernières classes en Irlande (1).—Il est moins facile qu'on ne le pense communément de connaître l'état de misère ou d'aisance d'un peuple. Sans doute, l'apparence de la population, l'aspect extérieur de ses habitations, la manière dont elle s'habille, la connaissance de toutes ses habitudes, la nature du sol qu'elle habite, son industrie et les revenus qu'elle fournit à l'état, sont des élémens très importans pour juger approximativement de ses ressources et de ses besoins; mais pour les apprécier avec exactitude, il ne faut point s'en rapporter à ces indications générales. Il est une foule de détails sur lesquels les tableaux statistiques et les voyages restent muets, et que l'on ne peut connaître qu'après un séjour prolongé et une espèce d'intimité. C'est à ce titre que les documens suivans, sur l'état actuel de l'Irlande, nous paraissent offrir de l'intérêt : ils sont extraits du rapport du docteur Barrett, l'un des commissaires chargés par le gouvernement anglais de faire des recherches sur l'état des pauvres en Irlande.

(1) Voyez, dans notre numéro du mois d'août, l'article intitulé : *Histoire insurrectionnelle de l'Irlande depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours.*

Il est généralement admis par tous les médecins qui ont pratiqué en Angleterre et en Irlande, et surtout par ceux qui ont été en mesure de comparer les hôpitaux de ces deux pays, que le nombre des maladies est non-seulement beaucoup plus considérable, mais qu'elles sont encore bien plus fâcheuses et qu'elles se terminent plus souvent d'une manière funeste en Irlande qu'en Angleterre, à Dublin qu'à Londres. Pour tout observateur impartial, la cause d'une telle différence est aussi évidente que la différence peut l'être elle-même. On ne peut l'attribuer qu'aux privations de tout genre qu'éprouvent les Irlandais, à l'infériorité de leur nourriture, de leurs vêtemens, de leur logement et à l'abus plus excessif et plus prolongé qu'ils font des spiritueux. Signaler, comme quelques personnes le font souvent, un petit nombre d'individus robustes et d'une belle santé, dont l'énergie de la constitution a lutté avec avantage contre les causes débilitantes au milieu desquelles ils sont placés, et les citer comme la preuve de l'excellence de leur manière de vivre, de leurs alimens et de leurs habitudes, c'est faire de l'exception la règle. Ceux qui ont pénétré parmi les dernières classes de ce pays, soit à la ville, soit à la campagne, savent que l'on y rencontre un bien plus grand nombre de figures pâles et amaigries, indices d'un âge prématuré, que de ces physionomies heureuses dont l'expression annonce la satisfaction et la santé.

Dans les districts ruraux et hors de l'enceinte des villes, les pauvres Irlandais vivent, pour la plupart, dans des huttes ou cabanes bâties avec de la terre humectée ou des pierres sèches. Chaque hutte ne comprend qu'une seule pièce, où l'on ne voit d'autre meuble qu'un pot pour faire cuire des pommes de terre, une mauvaise paillasse, les lambeaux de quelque couverture, sous lesquels tous les membres de la famille se pressent la nuit, dans une nudité presque complète, cherchant ainsi à se réchauffer mutuellement. La paille sur laquelle ils couchent est à peine renouvelée tous les six mois. Quelquefois cette pièce contient en outre une table

avec une couple de chaises et même quelques pièces de vaisselle; mais, le plus souvent, ces divers objets manquent. Le meuble qu'on trouve constamment dans ces misérables réduits est le porc, qui y occupe un emplacement spécial, et qui est considéré comme l'hôte le plus indispensable, car c'est lui qui fournit les moyens de payer le loyer. Le tas de fumier que l'on amasse auprès du porc est encore l'objet d'un soin tout spécial; il est adossé contre la croisée ou près de la porte, et a pour accompagnement nécessaire, une mare d'eau stagnante. Chaque cabane est ordinairement occupée par une ou deux familles composées de quatre à six individus. Les rues sont dégoûtantes d'ordures et de fange; et il s'en élève continuellement des émanations pernicieuses pour la santé des habitans.

Quand ce sont des maisons au lieu de huttes qu'habitent les pauvres gens, alors ils y sont entassés en si grand nombre, qu'on le croirait difficilement sans l'avoir vu. Chaque chambre est partagée en plusieurs divisions pour recevoir deux ou trois familles. Le propriétaire n'y fait jamais la moindre réparation, tant qu'elles ne sont pas en danger de crouler. Le loyer est ordinairement d'un shilling par semaine pour une chambre entière, ou de huit pence pour la moitié, en sorte qu'une petite maison de quatre à six chambres ne rapporte pas moins de 12 à 15 livres sterling par an.

« Lorsque je visitai ces cabanes, dit le docteur Barrett, je trouvai plusieurs habitans qui ne pouvaient en sortir faute d'habillemens; la misère les avait forcés à vendre jusqu'aux haillons dont ils pouvaient se couvrir. La plupart des prêtres catholiques m'ont dit qu'il arrivait fréquemment aux paysans de ne pouvoir venir à la chapelle le dimanche parce qu'ils n'avaient pas des hardes convenables. Je remplirais des volumes si je voulais rapporter tous les exemples de cet état de misère que j'ai recueillis. Je ne puis cependant me rappeler sans peine une jeune fille déjà grande, que je vis un jour en entrant dans une de ces cabanes accompagné du médecin du

dispensaire, à demi nue, se cachant dans un coin, et qui ne pouvait sortir au dehors pour chercher de l'ouvrage parce qu'elle n'avait pas de vêtemens décens pour se couvrir.

C'est à l'absence de vêtemens et à l'action du froid et de l'humidité que les médecins attribuent les nombreuses affections de poitrine qui font chaque année tant de ravages sur cette malheureuse population, tandis que les maladies d'estomac et d'entrailles, qui y sont également très fréquentes, dépendent surtout de la nourriture exclusivement composée de pommes de terre, et surtout de celles de la plus mauvaise espèce, nommée dans le pays *a lump,* et que l'on préfère parce qu'elle est beaucoup plus grosse et qu'elle fournit une récolte plus abondante. On ne la mange que bouillie, parce qu'elle est ainsi d'une digestion plus difficile, qu'elle reste plus long-temps sur l'estomac et empêche la faim de se faire sentir plus tôt. Dans beaucoup d'endroits, la pomme de terre forme toute la nourriture du pauvre, qui la mange seule le matin, à midi et le soir, lorsqu'il peut faire trois repas par jour, ou, tout au plus, avec un peu de lait ou des harengs salés. Le pain de froment, les œufs et le lard sont des objets de luxe auxquels ils ne pensent même jamais. Il s'en faut encore que la nourriture des enfans soit celle qui conviendrait à leur âge. Le poisson salé et les pommes de terre en font la principale base; l'orge, l'avoine et le riz sont d'un prix trop élevé pour qu'on puisse leur en donner. L'époque où le pauvre Irlandais est réduit à la plus mauvaise nourriture est celle où les provisions de pommes de terre de l'année précédente, sont consommées avant la nouvelle récolte. En consultant les registres des hôpitaux, on reconnaît que c'est aussi pendant ce temps que les affections d'estomac et des intestins sont les plus communes. C'est aussi le moment où la fièvre règne avec le plus d'intensité.

La disette, à cette époque, est quelquefois si grande, que les classes les plus pauvres n'ont pour tout aliment que les herbes, les coquillages et ce qu'ils peuvent trouver sur le

rivage. Pendant les mois de juin et de juillet derniers, les travaux de l'agriculture devinrent si rares et la misère fut si générale que beaucoup d'individus périrent réellement de faim. A cette époque, les pommes de terre ne se vendaient que six deniers le poids de 21 livres; ainsi, ces pauvres gens se trouvaient dans l'impossibilité la plus complète de les acheter même à ce bas prix. Beaucoup de journaliers ne travaillaient que pour leur propre existence; et, pendant ce temps, leurs femmes et leurs enfans restaient sans ressources. Tous ceux qui auraient pu compter sur la prochaine récolte de pommes de terre avaient été obligés de la vendre d'avance pour se soutenir quelques jours de plus. Aussi, pour eux, la disette se prolongea-t-elle beaucoup plus qu'elle n'eût dû le faire réellement.

Météorologie.

Température des puits profonds dans l'Inde, à l'ouest de la Jumna. — Le Rev. Everest s'est livré à une série de recherches, à différentes profondeurs, pour constater la température des puits dans l'Inde, lesquelles peuvent servir de comparaison pour déterminer l'accroissement moyen de température avec la profondeur, dans l'intérieur du globe. Ces puits n'ont, en général, que 30 ou 40 pieds, lorsqu'ils sont à quelques milles de la rivière; mais, au-delà du Rhetak, ils n'ont pas moins de 110 à 120 pieds; celui du fort *Hansi* en a 160. Dans chacun d'eux la température augmente avec la profondeur; toutefois il y a une exception dans la saison des pluies; alors la température se rapproche de 78° Fah. (20°, 4 R. ou 25, 5 c), qui est à-peu-près celle de la pluie. Il en résulte que les puits profonds sont à leur minimum de chaleur dans la saison chaude, et se réchauffent dans la saison froide; le contraire a lieu dans les puits superficiels. L'on a remarqué aussi que dans les puits qui servent à l'irrigation et dont l'eau est sans cesse enlevée, la température est plus grande et aug-

mente plus rapidement que dans les puits qui ne servent pas à l'arrosement, comme le démontrent les chiffres suivans :

PUITS NE SERVANT POINT A L'IRRIGATION.		PUITS QUI SERVENT A L'IRRIGATION.	
Pieds.	Température.	Pieds.	Température.
42.	F. 78°,6	»	»
60.	79,2	60.	F. 81°,0
80-100	79,6	90.	81,9
120.	79,8	120.	82,7
160.	80,0	»	»

Dans le cours d'une campagne, le lieutenant Tremenheere a fait, sur la température d'un grand nombre de puits situés dans une vaste partie de l'Inde, entre 26° et 28° lat. N. et 76°, et 78. lon. E. des observations qui ont donné pour moyenne :

Nombre de puits observés.	Profondeur.	Température.
13	de 40 à 80 pieds	78,0 F.
6	de 80 à 120	79,9
4	de 120 à 140	81,0

La température moyenne de la contrée est de 76. Fahr.

Sciences Chimiques.

Existence d'une espèce particulière de goudron, dans le sang. — M. Osborn, après s'être livré à une foule de recherches sur la composition du sang humain, vient d'annoncer qu'il y a découvert une espèce particulière de goudron. Voici le procédé qu'il suit dans les expériences : Il mêle intimement une once d'acide sulfurique concentré avec une livre de sang humain, non encore coagulé, puis il laisse le mélange reposer pendant 24 heures; alors, il y ajoute 2 onces de carbonate de chaux et remue jusqu'à ce que l'effervescence produite par le dégagement du gaz acide carbonique ait cessé. Alors le tout est mis dans une cornue de terre vernissée, au col de laquelle on adapte un long tube qui va plonger dans un flacon;

on chauffe graduellement le cornue au bain de sable. Il se dégage d'abord du gaz acide carbonique auquel succède un liquide contenant le goudron qui surnage. Ce goudron est visqueux; consistant, comme le goudron végétal, et d'une odeur très désagréable. Soluble dans l'alcool, il brûle comme le goudron ordinaire, mais en répandant une odeur de plumes brûlées; chauffé dans un tube, il donne un gaz qui s'enflamme par l'approche d'un corps enflammé, et qui paraît être du gaz hydrogène carboné. (1)

Cristallisation du sodium. — Le *sodium* est la substance métallique que H. Davy a extrait le premier, de la soude, comme le *potassium* a été retiré également par lui de la potasse, ainsi qu'on a pu le voir dans la Notice Biographique que nous avons consacrée à cet illustre chimiste dans le cahier d'octobre. Depuis la découverte de Davy, ces métaux ont fait l'objet des recherches d'un grand nombre de chimistes. Malgré cela, l'on n'avait pas encore obtenu le sodium à l'état de cristaux, ou du moins, l'on n'avait pas remarqué que des sections, dans une de ses masses, présentassent une apparence ou une surface cristalline. Ce dernier fait s'est présenté à M. Boettiger, et peut être répété de la manière la plus simple. Si l'on coupe en deux avec un couteau extrêmement tranchant, une boule aussi grosse que possible de sodium parfaitement dépouillé de naphte, les deux surfaces de section ne présentent, comme on sait, aucune trace de

(1) Note du trad. Dans l'exposé des recherches de M. Osborn, nous reconnaissons bien le goudron pour un des résultats qu'il a obtenus, mais non son existence dans le sang humain comme principe immédiat. Tous les chimistes connaissent la puissance désorganisatrice que l'acide sulfurique concentré exerce sur les substances végétales et animales; or, le goudron obtenu par ce dernier nous paraît dû à la réaction que cet acide concentré opère sur l'albumine, la fibrine, la matière grasse, etc., du sang; cette opinion nous paraît la seule admissible jusqu'à ce que M. Osborn soit parvenu à extraire directement le goudron du sang par un moyen qui ne le dénature point.

structure cristalline. Mais, si ces deux hémisphères sont plongées immédiatement dans l'essence de térébenthine, les faces coupées changent d'apparence au bout de quelques minutes, d'une manière fort remarquable, et l'on obtient ainsi une surface évidemment cristalline, semblable au moiré métallique qu'on produit par l'action de l'eau acidulée par l'acide sulfurique sur le fer-blanc. Toutes les espèces d'essences de térébenthine ne produisent pas cet effet; mais la plupart de celles qu'on trouve dans le commerce, ainsi que celle qui est traitée par le chlorure de calcium jouissent de cette propriété.

Beaux-Arts.

De l'art en Allemagne, et des révolutions qu'il y a subies. — L'art allemand s'est toujours distingué par un caractère de gravité sévère, d'observation et de profondeur qui n'appartient pas aux autres peuples. Avant le XIVe siècle, la Germanie possédait une école de peinture florissante, qui descendait immédiatement de l'école byzantine, et qui en avait la raideur affectée. Van-Eyck créa l'école vraiment allemande, et remplaça la recherche souvent artificielle de ses prédécesseurs par une pureté de sentiment inconnue avant lui. Beaucoup d'artistes l'imitèrent.

Ce fut une révélation extraordinaire dont les frères Boisserée étonnèrent l'Europe, lorsqu'au commencement de ce siècle, ils lui découvrirent tout un monde de peinture contemporain de la féodalité, oublié, délaissé ou méprisé, et appartenant exclusivement à l'Allemagne. Leur collection fut l'œuvre de toute leur vie. Nés à Cologne, ils puisèrent à deux sources différentes l'amour des arts et la singularité exclusive de leurs goûts : ce fut à Paris, où Napoléon avait réuni, en guise de trophée, les œuvres des vieux maîtres, qu'ils conçurent la première idée de leurs travaux. Ils les régularisèrent sous la direction des frères Schlegel, qui don-

naient alors une impulsion nouvelle à la critique des arts et de la littérature. Leurs recherches, leurs comparaisons, leurs travaux ne leur permirent pas de douter que la tradition byzantine n'eût formé la première école allemande, à la source de laquelle ils remontèrent, et dont Guillaume de Cologne fut le héros. Ce peintre avait imité (mais en se rapprochant davantage de la nature) la manière conventionnelle des Byzantins. Il avait ainsi frayé la route à Van-Eyck et aux élèves de ce dernier, qui adoptèrent un style plus vrai, plus simple, plus religieux, et qui forme la seconde période de l'art allemand. Là se trouvent réunis Hemmeling, Hugo, Vandergoes, Israël Vanmeckenem, Michel Wohlgemuth, Martin Schoen et quelques autres. La troisième période date d'Albert Durer, se continue avec Lucas de Leyde, Jean de Mabuse, Cranach, Holbein, et s'arrête au XVI[e] siècle. Déjà, chez les derniers adeptes de cette école, on aperçoit l'influence des Italiens, qui s'emparaient du sceptre des arts. Leur caractère devient moins allemand; la forme est plus pure, ou plutôt elle n'est pas si durement accusée; c'est une nouvelle influence qui se fait sentir. En effet, depuis cette époque, l'Italie envahit tout. L'art original de l'Allemagne se perd; et l'on ne voit renaître la tradition germanique que deux cents ans après, en 1803, sous l'inspiration des frères Boisserée. Leur magnifique collection éveille une réaction violente. Goethe, Canova, Thorwaldsen, Schlegel comblent d'éloges et les créateurs de l'art allemand et les patiens collecteurs de ce musée unique, que le roi de Bavière acheta, en 1827, 385,000 florins.

Les premiers effets de la réaction eurent quelque chose de ridicule et d'absurde. On imita non-seulement les qualités hautes, le caractère religieux, l'énergie suave, la grandeur mélancolique, dont les compositions des anciens maîtres portaient l'empreinte; mais aussi la raideur des attitudes, le défaut de perspective, la sécheresse des détails et l'inhabileté de l'exécution. Par degrés, ces défauts s'affaiblirent; et une

nouvelle école surgit, qui, professant la plus haute admiration pour les anciens maîtres, ne se borna pas à calquer leurs défectuosités frappantes. Le nom de Cornélius et de Schadow se répand à travers l'Europe. Plusieurs collections rivales de la collection Boisserée se forment en Allemagne, entre autres celle de M. Solly, amateur anglais, qui, aidé des conseils de M. Hirt, a réuni plus de trois mille tableaux de diverses écoles anciennes, achetés 610,000 thalers en 1820 par le gouvernement prussien. Le ridicule de l'exagération s'éteint; des règles certaines et raisonnables guident enfin les artistes; des écoles s'élèvent dans les principales villes de l'Allemagne, et des chefs-d'œuvre sont le résultat de cette impulsion. La fureur pour les vieux tableaux avait été longtemps si contagieuse en Allemagne que, lorsque les Italiens rencontraient quelques-unes de ces croûtes enfumées que personne ne voulait acheter, et qui n'avaient pour eux aucune valeur, ils s'écriaient : « cela serait de défaite en Allemagne. » Cette mode passa comme toutes les manies révolutionnaires.

Rien de plus curieux que l'histoire du nouveau développement de la peinture en Allemagne, pendant ces dernières années, années fécondes, qui ont produit Cornélius et Schadow, et vu se former ou renaître les écoles de Munich, de Dusseldorf et de Berlin, pendant que la sculpture et l'architecture se réveillaient à la voix de Rauch et de Schinkel, pendant que les nouvelles universités de Berlin et de Bonn répandaient au loin la science, pendant que la Bavière attisait, en Germanie, cette grande flamme d'émulation et de progrès dont le pays est encore dévoré. Grande révolution intellectuelle, liée à la révolution politique, et surtout au mouvement singulier commandé par les frères Schlegel, mouvement opposé au despotisme militaire de Bonaparte, coïncidant avec le nouveau mysticisme catholique de Novalis; et servi par les efforts des frères Boisserée.

Cette histoire, un ami des arts, riche, éclairé, le comte de Raczynski, vient de l'entreprendre, d'une manière large, grande et noble. C'est un beau monument qu'il élève aux artistes

de l'Allemagne moderne, enrichi de magnifiques gravures, de délicieuses vignettes et qui formera trois volumes in-4°. (1) C'est la première fois que l'on a conçu l'idée d'un travail aussi important pour l'histoire de l'intelligence et de la civilisation. Si nous possédions une œuvre analogue pour l'époque de Raphaël, ou pour celle de Vandyck et d'Albert Durer, l'histoire des plus belles conquêtes de l'homme dans les arts d'imitation s'offrirait tout entière et sans voile à l'observation du philosophe.

Statistique.

Effets de la réduction du timbre sur la circulation des journaux.—Dans notre dernière livraison, nous avons donné, sous ce titre, des documens curieux sur la circulation des journaux de la Grande-Bretagne, circulation qui s'est rapidement accrue depuis la réduction du timbre. L'empressement avec lequel cet article a été reproduit par les journaux français, nous a donné une preuve de l'importance que l'on attachait à consigner ces résultats. Aussi, nous empressons-nous de reproduire la substance d'un nouvel article que le *Tait's Magazine* vient de consacrer à cette question.

La circulation des journaux de province augmente chaque jour dans une proportion plus considérable que celle des journaux de Londres; parce que ces feuilles s'adressent plus directement aux petites bourses. Un journal de Londres, qui coûte encore six livres et dix shillings par an, ne peut être recherché que par les lecteurs de la classe aisée, les salons de lecture, les clubs et les tavernes. On doit tenir compte aussi de l'époque où la réduction du timbre est venue modifier le prix des feuilles quotidiennes. Octobre et novembre ont toujours été une mauvaise saison pour la presse politique. Cepen-

(1) La première partie de ce grand ouvrage, rédigée en allemand, vient de paraître à Berlin Sous peu de jours, elle sera aussi publiée en français, avec le même luxe, à la librairie de M. Jules Renouard.

dant le *Morning Chronicle* a gagné 14 p. % depuis octobre; et le *True Sun*, journal du soir radical, a presque doublé son tirage. Le *Constitutional*, de la même opinion, continue à prospérer; mais ce sont surtout les feuilles hebdomadaires de Londres qui ont le plus profité du bénéfice de la loi: quelques-unes, comme le *Weekly True Sun*, sont parvenues, depuis deux mois, à un chiffre très élevé : le *Weekly True Sun* ne distribuait que 1300 exemplaires en juillet dernier : il en place aujourd'hui plus de 13000. Le *Tait's Magazine* appelle principalement l'attention de ses lecteurs sur le progrès de la presse provinciale de la Grande-Bretagne, depuis la réduction du timbre. En voici le tableau.

A Montrose, dit-il, dans le comté d'Angus en Ecosse, la *Montrose Review* tirait, en septembre dernier, à 780 exemplaires; elle tire maintenant à 950. — Des deux journaux de Dundee, l'un a augmenté de 50 p. %; l'autre, de 1083 exemplaires, s'est élevé à 1540. — Le *Perth Chronicle* a gagné 20 p. %. — Le *Stirling Observer*, feuille fondée depuis la réduction, a déjà une circulation de 700 exemplaires. — Les diverses feuilles libérales de Glascow ont presque doublé leur tirage. – A Kilmanrock, ville manufacturière d'Ayrshire, les feuilles hebdomadaires ont augmenté de 70 p. %. — A Dumfries le *Dumfries Courier* tire 1700, et ne tirait que 1300 avant la réduction. — A Edimbourg, l'augmentation est de 200 par journal. Maintenant, si d'Ecosse nous rentrons en Angleterre par les comtés du Nord, nous trouvons que le *Durham Chronicle* a augmenté dans la proportion d'un cinquième. — Les quatre journaux du comté de Cumberland ont gagné 300, et ceux du Westmoreland 250. —Dans le Yorkshire, le *Leeds Times* place maintenant 2500 numéros par semaine, ce qui équivaut à une augmentation de 150 p. %. A Preston, le *Preston Chronicle* tire à 1300 au lieu de 750. — Le *Liverpool Chronicle* augmente chaque semaine son tirage de 500. — Le *Lincoln Mercury* se distribue à 6500, au lieu de 5000. — A Nottingham, les journaux libéraux n'ont augmenté leur tirage que de 250. — Dans le comté de Salop, pays où règnent de riches familles tories, les journaux whigs et radicaux l'emportent sur leurs concurrens et gagnent tous les jours. — Le *Suffolk Chronicle* a aug-

menté de 15 p. %. — Le *Northampton Mercury* a gagné 300. — Le *Philantropist* de Birmingham et le *Warwick Advertiser*, 25 p. %. — Le *Hereford Times* a obtenu une augmentation de 80 p. % — Dans le comté de Gloucester, quelques feuilles ont doublé leur tirage; d'autres l'ont augmenté d'un tiers ou d'un quart. — Windsor, résidence royale, n'a qu'un journal, et il est radical : il a augmenté d'un douzième. — Dans le Wiltshire et à Bath, les feuilles whigs et radicales ont augmenté de 20 %; à Plymouth, de 50; à Devonport, d'un tiers. On remarque le même progrès dans le pays de Cornouailles, dans le comté de Dorset et dans celui de Sussex.— Brighton est, comme Windsor, une résidence royale, et là aussi le radicalisme le plus franc s'est établi autour de la royauté. Le séjour d'une cour produirait-il le radicalisme raisonneur, comme un palais d'évêque produit au moins une secte dissidente? Brighton a quatre journaux, dont un seul tory qui sert pour tous les torys du comté de Sussex : les trois autres sont radicaux ou libéraux, et dirigés par les coteries de la localité. Le plus répandu est le *Brighton Herald*, libéral modéré, qui a gagné 50 p. % depuis la réduction; mais le *Brighton Patriot*, organe radical, a doublé aussi.

Là s'arrêtent les explorations du *Tait's Magazine*, dont les résultats, comme on voit, sont tous à l'avantage de la presse libérale. On ne doit pas oublier que le publiciste écossais a prévenu qu'il laissait aux torys le soin de faire la statistique de leurs propres journaux.

Réglement intérieur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.— Nous consignons ici quelques extraits du réglement intérieur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, parce qu'ils complètent les renseignemens que nous avons publiés sur ce grand établissement, dans notre dernière livraison (1), et parce qu'ils fournissent une preuve du soin minutieux que prend le gouvernement russe, à tort ou à raison, pour prévenir les dilapidations dans les établissemens publics.

(1) Nous saisissons cette occasion pour relever quelques erreurs qui se sont glissées dans cet article. Page 319: Clément XVII, *lisez* : Clément XIV; page 334 : Fradescant, *lisez*: Tradescant; page 337 : Codex Alexandrinum, *lisez* : Codex Alexandrinus.

11. Le directeur est le seul qui ait le droit de prendre chez lui des livres de la bibliothèque, soit pour son propre usage, soit pour les remettre au ministre de l'instruction publique sur la demande que celui-ci lui en aura faite par écrit. Le directeur ne peut cependant exiger ces livres qu'après avoir donné un reçu où le titre de l'ouvrage est spécifié en détail. Ce reçu sera remis au bibliothécaire chargé de la section dont le livre demandé fait partie, et ne sera rendu qu'après que le livre pris par le directeur ou demandé par le ministre de l'instruction publique aura été remis sans être endommagé. Ce droit du directeur ne s'étend pas sur les manuscrits, qui dans aucun cas ne peuvent être donnés hors du bâtiment de la bibliothèque impériale publique.

22. Les bibliothécaires, tant effectifs qu'honoraires, sont responsables des livres qui leur auront été confiés. En conséquence ils prêteront serment par écrit de remplir exactement leurs devoirs, avant d'entrer en fonctions.

38. Chaque jour à la clôture de la bibliothèque l'employé du jour, conjointement avec celui qui est chargé des fonctions d'économe, et en cas d'absence avec celui qui remplit les fonctions de secrétaire fera fermer toutes les portes des salles et du dépôt des manuscrits, ainsi que les armoires grillées. Il déposera les clefs dans une caisse destinée à cet effet, sur laquelle il mettra son cachet avec celui d'un des deux employés ci-dessus nommés. Cette caisse reste sous sa garde, et ne peut être ouverte que le lendemain par celui qui doit le relever de son service, en présence du secrétaire ou de l'économe. Il est défendu à l'employé de jour de recevoir chez lui qui que ce soit après neuf heures, à l'exception cependant du directeur, de son aide et des employés faisant les fonctions d'économe ou de secrétaire.

40. Il est sévèrement défendu à tout employé de s'absenter pendant le temps de son service, sans en avoir prévenu l'économe ou le secrétaire, d'autant plus qu'il est chargé depuis l'heure de la clôture de la bibliothèque jusqu'à celle où il est relevé, de répondre des verroux et cachets apposés aux différens endroits.

41. L'employé de jour se tiendra après la clôture des salles, dans l'une des salles rondes du milieu, soit au rez-de-chaussée, soit au premier étage; mais il passera la nuit dans la salle ronde

du rez de-chaussée où sera déposée la caisse et l'argent appartenant à la bibliothèque.

42. Toutes les fois que le directeur ou son adjoint aura fermé avec l'économe et cacheté cette caisse, l'employé de jour y apposera conjointement avec eux son cachet. Il levera les scellés à l'arrivée de celui qui doit le relever, après lui avoir fait voir qu'ils étaient en bon état. Ce dernier y apposera ensuite le sien.

48. L'économe ne peut entrer dans le garde-caisse où l'argent est déposé sans le directeur ou son adjoint. Pour prévenir tout inconvénient, la porte du garde-caisse sera scellée par le directeur, l'économe et l'employé de jour; les clefs ainsi que celle de la caisse seront déposées dans la chambre de l'économe dans une cassette particulière munie des cachets susdits.

69. L'usage des bougies ou chandelles sans lanternes est rigoureusement défendu dans les salles de la bibliothèque.

78. Les personnes desirant lire ou faire des extraits à la bibliothèque, les jours désignés à cet effet, en avertiront le bibliothécaire de service, au jour où la bibliothèque est ouverte au public. Elles écriront en conséquence, sur une carte destinée à cet usage, leurs noms et le titre du livre qu'elles desirent. Le bibliothécaire du jour ayant reçu cette carte, leur donnera aussitôt un billet d'entrée pour tout le temps qu'elles voudront s'y occuper. On ne pourra sans ce billet entrer à la bibliothèque les jours destinés à la lecture, le mardi excepté.

79. Ceux qui sont inscrits de cette manière trouveront le lendemain et le jour suivant de la même semaine les livres qu'ils auront demandés et pourront en faire usage à leur gré; l'encre leur sera fournie, mais ils feront apporter avec eux plume et papier. Pour la commodité du lecteur les tables et pupîtres seront pourvus de tiroirs où ils pourront serrer leurs papiers; et pour plus de sûreté il leur sera permis d'apposer leur cachet à un tiroir jusqu'à ce que leur travail soit achevé.

83. S'il arrive que plusieurs personnes demandent un même livre dont il n'existe qu'un seul exemplaire à la bibliothèque, ce livre sera remis préférablement à celui qui en a besoin par état; ainsi les livres de théologie seront donnés aux ecclésiastiques, de pré-

férence aux séculiers; les livres qui traitent de l'art de la guerre aux militaires de préférence aux employés civils, etc.

90. Les salles de la bibliothèque étant toujours parfaitement chaudes même pendant les froids les plus rigoureux personne ne pourra y entrer en manteau, capote, pelisse ou bekesch; on déposera ces habillemens dans la loge des servans à la porte du rez-de-chaussée; on pérmet d'entrer en surtout. L'entrée sera interdite à ceux qui ne sont pas décemment habillés.

91. Les domestiques portant livrée ne pourront être admis dans l'intérieur de la bibliothèque. Ceux qui sont venus à la suite de leurs maîtres, se tiendront en attendant au bas de l'escalier dans le vestibule chauffé.

Biographie.

Wesley et Georges Whitefield. — Le plus intéressant ouvrage peut-être qui reste à écrire, c'est l'histoire des sectes dissidentes et de leurs propagateurs. Tous ces génies bizarres, protégés par la civilisation anglaise, l'ont poussée sans le savoir dans la route de liberté qu'elle suit aujourd'hui. Au milieu d'eux s'élèvent les Watts, les Lardner, et surtout Wesley, homme extraordinaire, dont la parole contagieuse a fait tant de prosélytes et dont la bizarrerie égalait l'éloquence. Peu de romans sont aussi singuliers que le roman de sa vie; ce fut Wesley, qui ayant à se plaindre de la coquetterie d'une jeune personne qui lui avait donné des espérances trompeuses, monta en chaire pour la censurer publiquement, et refusa de l'admettre à la sainte table si elle n'exprimait publiquement son repentir. Ses voyages en Amérique, ses prédications ardentes, l'influence extraordinaire de sa parole attestent à-la-fois son courage, son talent et la force de son enthousiasme. La superstition se mêlait chez lui aux théories les plus élevées et les plus sévères; il pratiquait la bibliomancie ou divination par la Bible, et souvent il ne se déterminait dans sa conduite que d'après la page de la Bible que le hasard lui avait offerte. Un jour qu'il visitait le comte Zinzin-

dorff, ce dernier lui ordonna de prendre une bêche, de creuser une fosse, et d'aller ensuite, tout souillé par ce travail manuel, rendre visite à une grande dame. Wesley se soumit paisiblement et fit tout ce qui lui était ordonné. Il prêchait dans les bois, dans les places publiques, sur les grands chemins; il annonçait les doctrines les plus dures, l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut, qui dépendait selon lui de la volonté unique de Dieu. A sa voix, une foule immense accourait, beaucoup fondaient en larmes, ou étaient saisis de convulsions frénétiques. On n'entendait autour du prédicateur que hurlemens et gémissemens; quelques-uns tombaient par terre comme frappés d'une attaque d'épilepsie. « Je me voyais entouré de cadavres vivans, dit Wesley dans ses Mémoires, et je ne cessais de mêler ma voix à leurs cris d'agonie, jusqu'au moment où je parvenais à métamorphoser leur désespoir en allégresse. » Wesley avait autant de courage personnel que d'éloquence populaire. Un jour que la populace d'une ville du comté de Cornouailles entourait sa maison en poussant des vociférations affreuses et en menaçant de briser ses portes, le prédicateur sortit seul, le front nu, et leur dit : « Me voici, je suis Wesley, que me voulez-vous? qu'avez-vous à me dire? lequel d'entre vous a un reproche à m'adresser, un compte à me demander? est-ce vous, ou bien vous? » La populace se tut et s'écoula en respectant le courage de Wesley. Un jour à Bath, le dictateur des salons, le roi de la mode, le célèbre Beau Nash se vanta de réduire au silence Wesley qui se trouvait alors dans la même ville; il entra dans la salle où la congrégation wesleyenne était réunie autour du prédicateur. Une conversation remarquable s'établit entre ces deux personnages si différens. « Qui vous autorise à prêcher ici? demanda Nash.

— Jésus-Christ, dont l'archevêque de Cantorbéry a été l'organe dans cette circonstance.

— Il vous autorise à violer les lois, à effrayer le peuple, à troubler la société?

— Monsieur, répliqua Wesley, m'avez-vous entendu prêcher?

— Jamais.

— Quelle opinion pouvez-vous avoir d'un homme que vous n'avez jamais entendu?

— Je juge d'après le bruit public.

— Si je vous jugeais d'après le bruit public, je craindrais d'être trop sévère. »

Beau Nash, dont la réputation était détestable, sentit qu'il n'avait plus qu'à se retirer et ne répliqua pas. L'influence de Wesley fut si grande que beaucoup de jeunes Écossaises, persuadées par ses discours, se consacrèrent au célibat. Sa quatre-vingt-sixième année allait finir quand il mourut. Pendant des mois entiers, il ne posséda pas un shilling; ses voyages à pied dans toutes les saisons, la frugalité de sa vie et les longs combats qu'il eut à soutenir n'altérèrent jamais cette constitution d'airain. Il avait, comme Bonaparte, le besoin ou plutôt la soif du pouvoir. Seul, il fonda et organisa une secte puissante et enthousiaste, et dans ses dernières années, il laissa cent vingt mille sectateurs gouvernés par quatorze cents prédicateurs, tous soumis à ses lois. Wesley n'inspirait pas seulement la conviction de ses doctrines, mais l'exaltation la plus vive pour sa personne et un attachement qui peut passer pour de l'idolâtrie. Les wesleyens imitaient jusqu'aux actions les plus insignifiantes du maître; ils marchaient comme lui, mangeaient comme lui, s'habillaient comme lui. En 1742, il renonça à l'usage du thé; les méthodistes l'imitèrent; un peu plus tard, il se nourrit de légumes; toute son armée suivit le même exemple; et quand il coucha sur une planche pour se mortifier, aucun arminien de son école n'osa se servir de matelas.

Georges Whitefield, long-temps associé à Wesley, et qui se détacha de lui, était preque aussi extraordinaire que Wesley lui-même. Quelques différences d'opinions relatives aux dogmes les avaient séparés, ou plutôt ces deux saints hom-

mes ne voulaient pas d'une puissance rivale. Si les doctrines de Wesley sont efficaces, disait un jour Whitefield et qu'elles conduisent à la perfection, faites-moi voir l'homme pieux et sage dont ses doctrines ont développé la vertu. On lui amena en effet un wesleyen qui passait pour un modèle de sainteté; quand cet homme parfait fut entré dans la chambre, Whitefield lui jeta à la tête une aiguière pleine d'eau. Le pieux wesleyen, étonné d'un accueil si extraordinaire, s'essuya en se fâchant. « Si monsieur était parfait, répliqua Whitefield, il saurait supporter chrétiennement les outrages. » Une des plus drôles expéditions de Whitefield, ce fut sa grande guerre contre polichinelle, en 1740. Le prédicateur s'établit en face de la baraque qui servait de théâtre de marionnettes, et se mit à invectiver en termes bibliques le pauvre polichinelle, qui, en effet, débitait beaucoup d'obscénités, jurait horriblement, et donnait un très mauvais exemple aux matelots et aux ouvriers qui l'écoutaient. Mais, ce qui est curieux, c'est que polichinelle n'eut pas le dessus. On l'abandonna pour Whitefield, et le prédicateur vit la foule accourir à lui. Telle fut sa popularité, que la cour s'en effraya et que Georges II demanda un jour à lord Chesterfield s'il n'y avait pas moyen de l'arrêter dans l'étrange carrière qu'il parcourait. Je ne vois qu'un moyen, répondit Chesterfield, c'est d'en faire un évêque. Comme Bridaine, parmi les catholiques, il avait recours aux plus étranges moyens d'émotion. Franklin, le sage américain, avoue que jamais orateur n'a produit sur lui une impression aussi forte. «Il prêchait dans une rue, dit Franklin, et demandait l'aumône au public pour je ne sais quelle institution charitable; vers le milieu du sermon, un homme se mit à pleurer et à sangloter tout haut. Whitefield s'arrêta; l'interrupteur s'avança vers lui, et jetant devant Whitefield cinq ou six cailloux qu'il avait à la main, il lui dit dans son langage populaire et énergique: j'étais venu pour vous casser la tête, et vous m'avez brisé le cœur. Moi-même, continue Franklin, je n'avais pas d'abord une haute opinion de ce

prédicateur nomade, mais il arrêta mon attention; je me sentis touché, je mis ma main dans mon gousset où se trouvait mon argent, puis je supputai la somme dont je ferais le sacrifice. A mesure que l'orateur parlait, la somme augmentait; enfin notre homme devint si éloquent que je vidai mes poches et m'en allai sans un denier. » Plus réellement éloquent que Wesley, Whitefield ne possédait pas cependant le génie de l'organisation et de l'administration au même degré que le Loyola du méthodisme.

Commerce. — Industrie.

Commerce des bois en Angleterre.—Voici bientôt dix ans que les armateurs anglais se plaignent de la mauvaise qualité des bois du Canada, et le gouvernement n'a pas encore songé à les faire cesser. Des droits excessifs pèsent toujours sur les provenances de la Baltique, et tous les ans le commerce du bois paie aux colonies de l'Amérique septentrionale un tribut de 1,500,000 £ (37,000,000 de francs).

A cela, les partisans de la restriction remarquent d'abord que du moment où l'Angleterre réduirait les droits sur les bois de la Baltique, leur prix hausserait considérablement; mais ce n'est guère probable, quand on considère la grande concurrence qui s'établirait sur-le-champ dans le nord de l'Europe. La preuve en est que sur quatorze ports de la Norwège, qui autrefois fournissaient du bois à l'Angleterre, il n'y en a plus aujourd'hui que trois qui puissent recevoir les bois de l'intérieur à un prix assez modique pour les expédier avec avantage sur la Grande-Bretagne. Dans le cas d'une réduction de droits, les onze ports inoccupés entreraient de nouveau en concurrence avec leurs rivaux, et préviendraient toute espèce de renchérissement.

Mais la grande question est de savoir jusqu'à quel point la perte du monopole du bois influerait sur la prospérité des colonies de l'Amérique septentrionale. L'existence même de

ces colonies est-elle en quelque sorte attachée à ce commerce, ou bien ont-elles d'autres moyens d'employer leurs capitaux et leur travail ? Le changement serait-il, dans tous les cas, si difficile que les résultats pourraient en devenir funestes ?

Les colonies de l'Amérique septentrionale sont, tant par leur sol que par leur climat, singulièrement bien adaptées à l'agriculture, qui, dès à présent forme la principale occupation des habitans. Le froment récolté dans le Canada se vend en Angleterre 55 sh., après avoir payé un droit de 5 sh. Sa qualité est supérieure à celle du froment anglais. Le chanvre et le lin sont aussi des produits indigènes de ces colonies ; on les y cultive en assez grande quantité pour l'usage de l'intérieur. En 1825, la partie méridionale du haut Canada envoya à Montréal 4 tonneaux de tabac ; l'an dernier elle en a expédié près de 400 tonneaux. Cette augmentation de produits a eu lieu malgré la séduction que présentait le monopole du bois. S'il cessait d'exister, la culture du tabac prendrait une extension très considérable. Malgré l'introduction dans le commerce de la soude factice, la potasse continue à offrir au Canada un objet considérable d'exportation. Enfin, selon les divers districts, les colonies anglaises de l'Amérique fournissent du bœuf, du porc salé, du poisson sec et mariné, du beurre, du lait, des cuirs, des cornes, du suif, des chevaux, et une foule d'autres objets. La Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswik ne peuvent manquer de devenir un jour un des plus beaux pays du monde pour les pâturages. La valeur totale des marchandises importées dans le Canada, dans le cours des trois dernières années, a été d'environ 2,200,000 £ argent des colonies; cette somme a été payée par 500,000 £ apportées en numéraire par les émigrés d'Europe, par une valeur de 500,000 £ de bois exporté ; de sorte qu'il est resté une somme de 1,200,000 £ à 1,000,000 £ (25,000,000 fr.), pour laquelle la colonie a exporté des marchandises autres que du bois. Il est donc hors de doute que le Canada

possède des moyens plus que suffisans de remplacer ce qu'il perdrait par la suppression du monopole.

La plus grande partie du capital engagé dans le commerce du Canada, est un capital flottant. L'établissement des moulins et des quais, qui constitue le capital fixe, s'élève à 200,000 £ au plus. Et encore à cet égard faut-il remarquer que le bois de charpente commence à manquer dans les États-Unis, situés près de la mer. Déjà les États de New-York et de Vermont en ont tiré considérablement du Canada, et il y a tout lieu de croire que ce commerce prendra une extension assez considérable, non-seulement pour employer tous les moulins et les quais actuellement existans, mais pour exiger même que l'on en construise de nouveaux.

On pourrait aller plus loin encore. Après avoir démontré que le monopole du bois n'est pas, pour ces colonies, d'un avantage aussi grand qu'on le suppose généralement, il ne serait pas impossible de soutenir d'une manière plausible, qu'il leur est même funeste, car il empêche le développement de branches d'industrie, bien plus profitables pour elles, en y substituant un commerce, que l'on peut regarder avec raison comme une loterie. Voici pourquoi : le prix du bois, en Amérique, est extrêmement faible en comparaison du prix de la vente en Angleterre. Ainsi le sapin blanc, qu'on achète au Canada, pour 12 shillings la charge, se vend en Angleterre 70; la différence se compose du fret, des droits d'entrée et des autres frais. Supposons donc, que le sapin vienne à baisser à Londres de 3 shillings 1/2, cela fait 5 p. % sur le prix du marché. Or rien n'est plus commun qu'une telle variation dans le prix des marchandises; mais cette même baisse de 5 p. %, en fait une de 30 p. % sur le prix d'achat, et devient ruineuse pour l'expéditionnaire.

Puisque les colonies ne perdront point au changement de système, attendu qu'elles trouveront d'autres moyens d'employer leurs capitaux, il s'ensuit que les manufactures de la métropole auront toujours chez elles le même débit, et

qu'elles y gagneront le nouveau débouché qu'elles s'ouvriront chez les nations européennes, d'où l'Angleterre tirera ses bois à l'avenir. Ces nations, dit-on, ne prennent point aujourd'hui des produits manufacturés anglais; cela est vrai; mais pourquoi? parce qu'étant pauvres et n'ayant rien à offrir en échange que du bois, dont l'Angleterre ne veut point, elles sont obligées de s'approvisionner chez des peuples qui consentent à prendre leurs bois. Serait-il possible maintenant que l'extension que prendrait le commerce du bois en Norwège, ne tournât pas à l'avantage *direct* de l'Angleterre?

Si les manufactures anglaises ne souffrent point, il est du moins évident, dira-t-on, que les armateurs y perdront; et que par suite, la puissance maritime de la Grande-Bretagne en sera affectée. Voyons jusqu'à quel point cet argument est juste.

On peut évaluer le nombre de cargaisons de bois expédiées des colonies pour l'Angleterre, année commune, à 1,369, formant 407,818 tonneaux, et employant 17,414 matelots. Mais les bâtimens employés au transport de ces 1,369 cargaisons font plus d'un voyage par an. On peut les estimer à 2 1/2, d'où il suit que le nombre des vaisseaux employés à ce commerce se réduit à 586; mais en ne mettant que deux voyages on aura 684 bâtimens, 204,000 tonneaux et 8,700 matelots. Il faut ensuite remarquer que le commerce du bois avec les colonies ne serait pas totalement anéanti, puisque l'Angleterre continuera à tirer de l'Amérique environ 100,000 charges (*loads*) de sapin blanc, qui emploieront toujours 220 cargaisons ou 111 bâtimens; quant aux 573 autres navires, il est assez probable qu'ils trouveraient à s'occuper en grande partie dans les nouvelles relations qui s'ouvriraient avec la Baltique.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.

REVUE
BRITANNIQUE.

Commerce. — Industrie.

—

LIVERPOOL,

SON ORIGINE, SES PROGRÈS

ET SON IMPORTANCE ACTUELLE.

Avec le règne d'Élisabeth commence une ère nouvelle pour l'Angleterre; elle n'est plus en proie aux guerres de religion et aux mésintelligences politiques, qui désolent les autres contrées de l'Europe. Les luttes sanglantes des maisons de Lancastre et d'York sont apaisées; à la tyrannie capricieuse de Henri VIII; aux haines féroces de Marie a succédé un mouvement régulier. L'administration devient plus intelligente, plus probe, plus économe; les deniers publics, au lieu d'être follement prodigués, reçoivent d'utiles applications : on construit des routes, on creuse des ports, on établit des chantiers. Partout se manifeste une activité inouïe. La marine anglaise, qui,

à l'avènement d'Élisabeth, ne se composait que de vingt-sept navires ou pinaces, est bientôt en mesure de tenir tête à la puissance maritime la plus redoutable de l'époque : à l'Espagne. L'*invincible Armada* fuit honteuse devant les escadres d'Howard; et à la mort d'Elisabeth, l'Angleterre possède quarante-deux vaisseaux, dont dix-huit de six cents à mille tonneaux, montés par huit mille hommes. Des expéditions lointaines sont entreprises; Davis tente de trouver un passage, nord-ouest, vers le pôle arctique; sous la conduite de James Lancastre, une compagnie va former des comptoirs dans l'Inde, et ce qu'aucune autre nation n'avait encore osé entreprendre, Elisabeth l'exécute. Elle ouvre des rapports commerciaux avec la Moscovie. Les navires anglais franchissent la mer d'Arkangel, remontent la Dwina jusqu'à Walogda, établissent un portage entre cette ville et Yaroslaw, descendent le Volga jusqu'à Astracan; puis, traversant la mer Caspienne, vont distribuer leurs marchandises en Perse et en Turquie. Voilà quels furent les préludes de cette puissance maritime qui, deux cents ans plus tard, devait envahir le monde.

L'industrie ne resta pas en arrière. Les fêtes brillantes de la cour, la tranquillité dont les citoyens jouissaient, répandirent insensiblement chez toutes les classes le goût du luxe. Les fermiers qui, cinquante ans auparavant, s'estimaient fort heureux lorsqu'ils parvenaient à se donner un matelas de laine et un sac de son pour oreiller, commencèrent à avoir des lits de plume, à couvrir leur table de linge blanc, à orner leur buffet de vaisselle de cuivre, d'étain, quelquefois d'argent. On ne se contenta plus des étoffes grossières fournies par les anciennes fabriques; les marchandises étrangères, plus belles et mieux confectionnées, prévalaient sur tous les marchés, et l'industrie nationale se vit obligée de répondre par de nouveaux efforts aux nouvelles exigences de la mode. La fabrique des étoffes de soie, établie en Angleterre depuis le quinzième siècle, ne commença à

faire des progrès réels que sous le règne d'Élisabeth ; et ce fut seulement en 1592 que les fabricans de soieries de Londres songèrent à se constituer en corporation. Les cruelles persécutions du duc d'Albe favorisèrent encore ce mouvement industriel : une multitude de Flamands, fuyant la tyrannie, vinrent chercher asile en Angleterre, comme les protestans français, un siècle plus tard. Les émigrés enrichirent leur nouvelle patrie de leurs capitaux, de leurs bras et de leur industrie ; et en 1582, l'Angleterre exportait déjà 200,000 pièces d'étoffes de laine.

Mais l'industrie, en satisfaisant les nouveaux besoins, opérait une révolution immense. Les recherches du luxe dissipaient les grandes fortunes des anciens barons ; leurs nouvelles dépenses soutenaient, enrichissaient les commerçans et les manufacturiers, et les rendaient plus indépendans. Les seigneurs, au lieu du despotisme qu'ils étaient accoutumés à exercer sur des gens à leurs gages ou nourris à leur table, ne conservèrent plus que l'ascendant de celui qui commande sur celui qui exécute. Les feudataires, ayant aussi plus affaire d'argent que d'hommes, tâchaient d'améliorer leurs biens, tournaient toutes leurs vues du côté de l'utile ; faisaient enclore leurs champs, réunissaient plusieurs petites fermes en une seule, et ne songeaient plus à soudoyer les mercenaires qu'ils avaient autrefois à leurs ordres pour troubler l'état, ou pour guerroyer avec leurs voisins. Toutes ces modifications introduites dans la vie privée eurent pour résultats l'augmentation de la fortune publique, l'agrandissement des villes et le développement du commerce extérieur. Il faut donc remonter à cette époque pour trouver l'origine du grand mouvement industriel de l'Angleterre ; progrès soutenu, le siècle suivant, par l'émigration des protestans français, et auquel les inventions mécaniques du dix-huitième siècle donnèrent un essor nouveau. Au milieu du seizième siècle nous voyons en effet Birmingham, Manchester, Leeds, York, Nottingham et la plupart des villes manufactu-

rières se former ou s'étendre ; c'est encore à cette époque que commence à poindre la première lueur de la prospérité commerciale de Liverpool, dont nous allons rapidement esquisser l'histoire.

Vers la fin de 1561 (troisième année du règne d'Elisabeth), pendant que cette princesse se livrait tout entière à ses démêlés avec Marie Stuart, les notables habitans d'une pauvre bourgade du Lancashire, en dehors de si graves intérêts, rédigeaient dans les salles enfumées de leur maison municipale une humble supplique pour être déchargés des cinq ou six livres sterling dont leur ville était redevable envers la couronne. « Pauvre ville déchue (*poor decayed town*), « disaient-ils dans leur requête, et qui ne se relevera jamais « si sa majesté ne daigne jeter sur elle un regard de pitié. » Le dégrèvement eut lieu ; et la pauvre ville qui fut alors l'objet de cette faveur, c'est Liverpool, aujourd'hui seconde métropole du commerce britannique, dont les navires voguent sur toutes les mers, dont les relations s'étendent jusqu'aux points les plus éloignés du globe. Mais en 1561, ce n'était en effet qu'un misérable bourg, de toutes parts entouré de marais, et où l'on ne comptait que sept rues et cent trente-huit maisons payant chacune 12 deniers d'impôts. Les habitans, cultivateurs et marins, au nombre de six cent quatre-vingt-dix, possédaient douze bateaux, jaugeant ensemble cent soixante-dix-sept tonneaux et montés par soixante-quinze hommes. Une maison, dans la rue principale, se louait alors 4 shillings par an (6 francs); le froment y valait 1 shilling; un mouton se vendait 2 shillings, et la journée d'un homme se payait 4 deniers (8 sous). Tels ont été les commencemens de cette ville, dont le mouvement commercial égale aujourd'hui celui de tous les ports réunis de la France, et qui fait à elle seule une plus grande masse d'affaires que les Etats-Unis.

La fondation de Liverpool est ignorée. Son nom n'appartient ni à la domination romaine ni à celle des Saxons. Les

historiens de l'antiquité n'en font aucune mention : c'est un hameau de pêcheurs qui, durant les orages de la féodalité, s'est insensiblement accru avec les alluvions de la Mersey. En prenant possession de l'Angleterre, les Romains ne formèrent aucun établissement dans cette partie du Lancashire, et ne songèrent même pas à fortifier l'embouchure de la Mersey. Les Saxons ne donnèrent pas une grande attention à ce comté aujourd'hui si florissant. Guillaume-le-Conquérant, qui enregistrait avec tant de soin ses possessions, ne fait même pas mention de Liverpool dans son *Dooms-Day-Book*. On voit seulement, dans la carte annexée à ce recensement, que la partie orientale de la Mersey, sur laquelle s'élève aujourd'hui Liverpool, se nommait *Ismedune;* et on lit dans le *Dooms-Day-Book : Idelmund held Ismedune : it is worth thirty two pence.* Le Lancashire n'occupe pas une place distincte dans le *Dooms-Day-Book;* la partie nord de ce comté est comprise dans le Yorkshire et la partie sud dans le Cheshire. Ce n'est que vers 1089 qu'on trouve cité le nom de Liverpool, à propos du château qu'y fit construire le comte Roger de Poitou, immédiatement après la conquête des Normands : nom diversement écrit dans le principe, et sur l'origine duquel on ne peut guère former que des conjectures, du moins quant à la première partie; car le mot *pool,* marais, s'explique suffisamment par l'état marécageux, même aujourd'hui, de certaines parties extrêmes de la ville. Leland, dans son *Itinerary,* écrit du temps de Henri VIII, dit : *Lyrpole* alias *Lyrpoole.* Selon Enfield, la véritable orthographe du mot, écrit tantôt *Leverpoole* et *Lerpoole,* n'a guère été fixée qu'en 1567; quant à l'étymologie, cet auteur pense que le premier mot peut venir de *Liver,* herbe marine très commune sur les côtes occidentales de l'Angleterre, ou de la famille *Lever* fort ancienne dans ce pays et dont la généalogie se trouve consignée dans les manuscrits harléiens, déposés au British Museum. « La Mersey, dit Cambden (1607) prend son embouchure dans l'Océan par un large canal au dessous de

Litherpole communément appelée *Lirpoole*, place heureusement située pour le commerce avec l'Irlande. » Les armes de la ville, qui paraissent être d'une date assez récente, ne jettent aucun jour sur cette question. Au milieu d'un écusson sur lequel s'appuient, d'un côté un Neptune, de l'autre un Triton sonnant de la conque marine, on distingue une espèce de héron tenant une branche dans son bec, avec cet exergue : *Deus nobis hæc otia fecit.* Remarquons en passant le mot *otia*, appliqué à l'une des villes les plus actives, le, pluc-cupées du monde entier.

Quoi qu'il en soit, c'est surtout au peu d'importance de Liverpool durant les premières années de sa fondation, qu'il faut attribuer l'incertitude où l'on est aujourd'hui sur son origine et sur l'étymologie de son nom. En 1207, huit années avant que les barons lui arrachassent la garantie des libertés anglaises, consacrée par la *Magna Charta*, le roi Jean accorde à Liverpool une charte dont l'original existe encore dans les archives de la ville. Il garantissait aux habitans de Liverpool toutes les franchises municipales, dont jouissaient les autres villes de la côte, franchises qu'augmenta encore Henri III en les concédant à perpétuité, moyennant « une redevance de dix marcs. » En 1228, une autre charte du même roi établit une corporation de marchands et exclut tous ceux qui n'en font pas partie, du privilège de trafiquer (*making merchandise*) à Liverpool, si ce n'est avec la permission des *bourgeois*. D'après Maddox, il paraît que le village ou *town* (*villata*) de Liverpool payait à Henri, dans la onzième année de son règne, un *tollage* de 11 marcs 7 sh. 8 d. Mais toutes ces chartes contribuèrent fort peu à l'accroissement de Liverpool, puisque Edouard Ier, dans la défense qu'il fit à tous les ports de mer de se prêter à l'exportation de l'argent, soit anglais, soit français, monnaie de billon ou autre, ne mentionne pas Liverpool. On trouve cependant dans cette liste : Bristol, Hull, New-Castle et soixante autres ports. Il n'est pas non plus question, dix ans plus tard, de Liverpool, lorsque

l'ordre est expédié à tous les ports d'Angleterre d'envoyer à Dublin des vaisseaux et des hommes pour le transport du comte d'Ulster et de son armée en Ecosse. Enfin, en 1338, une levée de 700 vaisseaux et de 14,000 hommes est ordonnée : la part contributive des ports ci-après mentionnés donne la mesure de leur importance relative :

Londres	arma	25	vaisseaux avec	662	hommes.
Bristol	—	24	—	600	—
Hull	—	16	—	466	—
Portsmouth	—	5	—	96	—
Liverpool	—	1 barque		6	—

Les annales politiques de Liverpool, durant la féodalité, sont sans intérêt, et personne n'a pris la peine de consigner la part qu'elle a pu prendre aux mouvemens de cette époque. Le petit nombre de ses habitans, sa situation désavantageuse, au milieu des marais, l'empêchèrent sans doute de se mêler à ces conflits, auxquels concoururent cependant une foule de villes dont l'importance n'était guère plus considérable. La plus grande illustration de Liverpool, durant ces époques orageuses, sont les Moores; famille ancienne dont l'histoire s'identifie avec celle de Liverpool, leur patrie, et dont ils furent long-temps les protecteurs. Mais l'histoire même de cette famille est encore tres obscure : ce ne sont que des faits détachés qui scintillent çà et là et qui ne jettent qu'une lueur douteuse sur l'ensemble des événemens Ainsi nous voyons qu'à la bataille de Poitiers (1356) Edouard, le prince Noir, nomme sir William de la Moore, chevalier et banneret, en récompense de ses bons services; qu'en 1393, Jean de Gand accorde à Thomas de la Moore, et à Robert de Derby, toutes les communes de Liverpool, concession confirmée par Henri IV ; que Thomas de la Moore eut l'honneur d'être douze fois le *chief magistrate of this borough ;* et qu'en 1644, Liverpool étant au pouvoir de la république, le commandement en fut confié au colonel Moore, qui, après un

siège de trois semaines, remit la ville au prince Rupert, neveu de Charles Ier.

Liverpool était alors entouré d'un mur en terre, avec un fossé de 12 pieds de long sur 3 de profondeur. Un grand nombre d'Anglais et d'Irlandais s'étaient réfugiés dans cette ville, emportant avec eux leurs richesses, et entre autres une grande quantité de laine, dont les assiégés se servirent pour protéger leurs murailles. Le prince Rupert, après la prise de Bolton, dont la garnison (1200 hommes) fut passée au fil de l'épée, se présenta devant Liverpool. Il ne pensait pas que cette ville dût tenir un seul jour : ce n'était, disait-il, qu'un nid de corneilles (*a crow's nest*); mais il reconnut, ajoute l'historien Seacombe, à qui ces détails sont empruntés, que c'était bien un nid d'aigles ou un repaire de lions (*an eagle's nest or a den of lions*). Après des efforts long-temps combattus, le prince entre dans la ville, à trois heures du matin, égorge tous les habitans qui s'opposent à son passage, et enferme comme prisonniers, dans l'église de Saint-Nicolas, les femmes et les vieillards restés sans défense; mais Liverpool ne tarda pas à être repris par les forces parlementaires, sous les ordres de sir John Meldrum.

Voilà le seul fait d'armes de Liverpool; la seule circonstance où cette ville ait pris une part effective aux affaires publiques. Depuis cette époque, comme toutes les villes de l'Angleterre, elle s'est acquittée de sa dette envers la patrie par des contributions volontaires. En 1745, lors de la tentative du prétendant, elle offre à Georges II un régiment tout équipé (*Liverpool Blues*), composé de 648 hommes, dont la levée lui coûta 4858 £; et, en 1798, elle vote encore 17,000 £ (*for the defence of the country*). Ce n'est donc pas dans l'histoire politique de Liverpool qu'il faut chercher l'intérêt qui s'attache à cette ville, mais dans l'origine de son commerce, dans les causes qui ont contribué à l'agrandir et à le développer.

Le comté de Lancastre, dont Liverpool occupe l'une des extrémités méridionales, est situé à-peu-près au centre de la

Grande-Bretagne, entre l'Ecosse et le Pays de Galles. C'est une bande étroite de terre resserrée par les côtes de la mer d'Irlande et les montagnes du Yorkshire ; sèche et aride dans les parties supérieures; humide et marécageuse dans les parties rapprochées de la mer. Quatre grandes rivières : la Loyne, la Wyre, la Ribble et la Mersey, qui reçoivent dans leurs cours une multitude d'affluens, sillonnent cette contrée et y causent de fréquentes inondations. Le sol du Lancashire est généralement peu fertile, la température fort variable, et les vents qui y règnent très froids : aussi un tiers de la surface de ce comté reste-t-il improductif, et la propriété y est très morcelée. Cependant, c'est avec des conditions aussi défavorables, que l'industrie persévérante des habitans a fait du Lancashire un des plus florissans comtés de la Grande-Bretagne. La terre, trop spongieuse, détruisait les semences; on la fouilla pour l'aérer, et à force de creuser, on découvrit les riches bassins houillers de West-Derby, de Blackburn, de White-Haven, de Wigan, de Halewood, de Leigh, dont les produits alimentent aujourd'hui toutes les manufactures avoisinantes. De bonne heure, les tisserands profitèrent de l'atmosphère humide et dense de ce pays pour y établir leurs métiers. La navigation des rivières était souvent obstruée par les sables mouvans dont leur cours est semé; les fondrières rendaient les chemins impraticables pendant huit mois de l'année. Les habitans du Lancashire furent les premiers à substituer les canaux à ces voies de communication incommodes, comme ils ont été depuis les premiers à adopter les chemins de fer. Il n'y a pas une seule invention utile, une seule découverte applicable qui n'ait été aussitôt mise en pratique dans le Lancashire, ou qui n'y ait pris naissance. Manchester est la première à fabriquer des cotonnades ; la Sankey est le premier canal de la Grande-Bretagne ouvert à la circulation. En 1733, John Wyatt de Litchfield commence à filer le coton à la mécanique; Hargreaves de Blackburn, en 1767, améliore ce procédé que Samuel Crompton devait ensuite

perfectionner. Pendant ce temps, Arkwright de Preston, mettait la dernière main au banc à brocher. Le révérend Cartwright inventait le métier mécanique, et James Watt faisait fonctionner sa machine à vapeur dans les ateliers de Soho. Sur d'autres points Hancock dotait Sheffield d'une industrie nouvelle ; la *British plate Company* élevait à Ravens-Head une des plus importantes manufactures de glaces de l'Angleterre, tandis que Wedgwood créait les *poteries* du Staffordshire qui occupent 60,000 ouvriers, et qui livrent tous les ans à la consommation pour 150,000,000 fr. de produits. Tous ces hommes, tous ces lieux que nous venons de citer, appartiennent au comté de Lancastre ou aux districts limitrophes.

Ces progrès successifs, cette application constante, ont exercé les plus heureux résultats sur l'accroissement de la richésse et de la population de ce comté. Manchester et ses environs réalisent tous les ans 300,000,000 fr. de profit net, et la population du Lancashire ne cesse de faire des progrès surprenans. En 1700, on y comptait 166,000 habitans ; 297,000 en 1750 ; 672,000 en 1801, et en 1836, la population de ce comté est évaluée à 1,400,000 habitans ; accroissement prodigieux qui ne peut être comparé qu'à celui des États-Unis. Voyons maintenant quelle est la part qu'a prise Liverpool à ce mouvement général.

La prospérité actuelle de Liverpool n'est pas seulement le résultat de l'intelligence et de l'activité de ses habitans ; elle lui vient de sa situation géographique, qui la rend l'intermédiaire obligée de l'Irlande avec l'Angleterre, et surtout de sa proximité de l'un des centres manufacturiers les plus importans du Royaume-Uni. Sans ces circonstances, il n'est guère probable que ce port eût pris l'importance qu'il a acquise. Voyez ce qu'est devenu Bristol. Les comtés qui l'entourent n'ayant pas pris la même part au mouvement industriel qui s'est opéré depuis un demi-siècle, Bristol n'est aujourd'hui qu'un port de troisième ordre, et ne fait pas le quart des affaires de Liverpool. Cependant, Bristol, au sei-

zième siècle, était déjà une ville considérable ; c'était la seconde ville commerciale de l'Angleterre ; elle florissait, alors que Liverpool ne songeait pas à sortir de la vase où il était enseveli. C'est que, de toutes les branches d'industrie, il n'en est aucune qui soit soumise à plus de vicissitudes que le commerce maritime ; c'est que les destinations et les provenances changent sans cesse ; c'est que les ports de mer ne vivent pas de leur propre vie ; c'est qu'au lieu de puiser leurs forces dans leur sein, ils l'attendent des points les plus extrêmes ; c'est qu'au lieu d'imprimer le mouvement, ils le reçoivent. Aussi, les habitans de Manchester, qui sentent leur supériorité vis-à-vis de Liverpool, ne manquent pas de dire, dans leurs momens de récrimination, qu'il ne tient qu'à eux de détruire l'opulence de cette ville, en creusant un canal maritime qui permettrait aux navires de long cours d'arriver jusqu'à Manchester. Vaines menaces qui ne se réaliseront pas, mais qui sont justifiées par l'existence tout artificielle de Liverpool. Que sont, en effet, devenues ces villes si florissantes de l'antiquité et du moyen-âge : Tyr, Carthage, Alexandrie, Gênes, Venise, Lisbonne, Amsterdam, Barcelonne ? Les unes, simples ports de transit, ont vu leur prospérité décroître du moment où le commerce a trouvé de nouvelles voies ; les autres ont subi la loi du déplacement des industries. Brême, Hambourg, Lubeck, ne conservent aujourd'hui leur ancienne splendeur que parce que l'Allemagne s'est faite industrielle. Au seizième siècle, l'Angleterre était encore la vassale des puissances maritimes du continent ; elle frétait leurs navires et recevait d'elles les produits étrangers à son sol. Du moment où elle transporta l'industrie dans son sein, elle a pu faire aisément le double bénéfice du fret et de la main-d'œuvre. Eh bien, ce que l'Angleterre a fait à l'égard de l'Europe, Liverpool l'a aussi réalisé à l'égard des autres ports de l'Angleterre : il s'est assimilé aux districts manufacturiers, et à force de zèle et d'activité, il est devenu un de leurs plus utiles auxiliaires.

Les seuls ports qui pouvaient entrer en concurrence avec Liverpool : Preston et Chester, tous les deux sur le canal Saint-Georges, sont ensablés depuis long-temps.

Jamais tâche aussi difficile et aussi importante n'a été accomplie avec plus de sollicitude et d'intelligence. Liverpool ne se contente pas d'avoir d'excellens navires ; il est en correspondance avec toutes les places commerçantes du monde ; il entretient des agens sur les points principaux, et chaque jour, par leur intermédiaire, il sait tout ce qui peut intéresser le commerce et la fabrique : les sécheresses du Bengale ; la crue inespérée du Nil ; les bonnes ou les mauvaises récoltes de la Mobile ou de Savannah ; la prospérité des troupeaux de l'Australie ; les besoins des habitans de Singapour et de Malacca, ou l'apparition subite, sur les marchés, de nouveaux concurrens. Un compte en partie double est ouvert à chaque subdivision du globe ; et, chaque jour, tout ce qui le concerne s'y trouve minutieusement enregistré. Puis la correspondance particulière et les journaux propagent ces renseignemens, et apprennent aux manufacturiers de l'intérieur les nouveaux débouchés qui s'ouvrent à leurs produits ; les espérances qu'ils peuvent réaliser ; les dangers qu'ils ont à éviter ; les essais qu'ils peuvent tenter. Il n'y a pas de négocians au monde mieux renseignés que ceux de Liverpool, et rien n'est plus curieux et plus varié que les neuf journaux qui se publient dans cette ville. Mais aussi il ne lui a pas fallu moins de cent cinquante ans pour se préparer à remplir ce rôle, à fonctionner avec tant de précision. Nous l'avons vu : en 1561, Liverpool ne dispose que de 177 tonneaux ; en 1648, ce chiffre s'élevait à peine à 462. Ce n'est qu'en 1699, avec l'ouverture du premier dock, que l'importance de ce port commence à se dessiner ; alors son tonnage décuple, et déjà 5000 habitans forment la population de la ville. Dès ce moment Liverpool grandit à vue d'œil ; il serait difficile de suivre son accroissement rapide : c'est une ville qui marche sans s'arrêter, sans regarder derrière elle, et qui échappe à

toutes les supputations des arithméticiens politiques. Cependant, nous sommes parvenus, dans nos recherches, à constater le mouvement progressif de la population de cette ville depuis plus d'un siècle, et nous nous empressons de consigner ici ce document curieux.

Tableau progressif de la population de Liverpool, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'en 1831.

Epoques.	Maisons habitées.	Inhabitées.	Population.
1700	»	»	5,714
1720	»	»	10,446
1730	»	»	12,000
1740	»	»	18,000
1760	»	»	25,787
1770	5,928	412	34,407
1790	8,148	717	55,732
1801	11,466	»	77,653
1812	15,589	418	94,376
1821	?	?	118,972
1831	25,637	944	165,221

On compte aujourd'hui environ 230,000 âmes à Liverpool, y compris 10,000 marins environ appartenant au port. Le dernier recensement est celui de 1831. Aux 165,221 habitans, qui constituent la population de Liverpool, proprement dite, ce recensement en ajoute 45,000 de *townships* attenant à Liverpool, et qui depuis en font partie. La population de 1831 était donc de 211,000 habitans : et on peut facilement admettre, depuis cette époque, un accroissement de 20,000 âmes.

Poursuivons maintenant notre histoire.

En 1700, l'Angleterre s'était chargée par le traité de l'*asiento*, de fournir aux colonies espagnoles les esclaves qui leur seraient nécessaires ; mais ce traité, rompu par l'avènement de Philippe d'Anjou au trône d'Espagne, ne reçut sa complète exécution qu'en 1713. Les négocians de Liverpool comprirent, les premiers, tous les avantages que pouvait offrir cette nouvelle branche de commerce, et leur port fut l'un des

premiers de la Grande-Bretagne à équiper des navires pour la traite. C'est de cette époque surtout que date le rapide accroissement de Liverpool. Ses navires négriers ouvrent sur les côtes d'Afrique d'immenses débouchés aux produits de Manchester, de Birmingham, de Sheffield et du Yorkshire; ils transportent ensuite les esclaves aux Antilles, et de là ils prennent en retour, pour l'Europe, du rhum, du sucre et du tabac: triple opération qui à chaque voyage doublait la fortune des armateurs. Quelque odieux que soit ce trafic, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a exercé une grande influence sur le développement de la richesse, dans les régions tropicales. Lorsque Pedro d'Esiença et Déclieux eurent transporté la canne à sucre et le cafier dans les Antilles, les bras manquaient pour cultiver ces plantes. Les *trente-six mois* (colons temporaires venus d'Europe, engagés pour trois ans seulement, et dont la mortalité était de 60 p. % durant cet espace de temps) ne pouvaient fournir une quantité de travail suffisante. Mettre à profit la riche végétation des tropiques; remplacer des hommes énervés, par des hommes robustes accoutumés déjà au climat de la zone torride: ce n'était pas une mesure sans portée; c'était une idée pleine d'avenir. Si les capitaines négriers eussent été plus humains; si les propriétaires de plantations eussent un peu mieux compris les avantages de la traite; si au lieu d'abrutir leurs esclaves, ils les eussent attachés au sol qu'ils fertilisaient; s'ils les eussent associés aux profits immenses qu'ils réalisaient par leur concours, assurément l'humanité n'aurait pas eu tant à récriminer contre la traite: car c'est à ces mains esclaves que l'Europe et l'Amérique doivent les grandes relations commerciales qui se sont établies entre elles; car ces mains esclaves pouvaient seules acclimater, propager et répandre les cultures qui font aujourd'hui la prospérité des deux Amériques: le café, le tabac, la canne à sucre et le coton.

Quoi qu'il en soit, Liverpool prit une large part aux expéditions qui, pendant le dix-huitième siècle, furent dirigées sur les

côtes d'Afrique ; de 1730 à 1770, deux mille bâtimens négriers partirent de ce port, et on calcule que dans l'espace de onze années seulement, ces navires transportèrent 304,000 esclaves qui furent vendus 400,000,000 francs, et les armateurs réalisèrent un bénéfice de 200,000,000 francs. En 1771, cent six navires jaugeant 110,000 tonneaux partent encore de Liverpool pour la traite ; mais déjà la concurrence rendait ces expéditions moins lucratives. Aussi, lorsqu'en 1781 commença la croisade humanitaire en faveur de l'abolition de l'esclavage, les négocians de Liverpool écoutèrent sans grande émotion les paroles terribles de leur concitoyen Roscoë, contre ce trafic. Leurs spéculations s'étaient portées sur un autre point ; et en 1806, quand M. Wilberforce obtint du parlement le bill d'abolition, le tonnage des navires négriers de Liverpool n'excédait pas 25,000 tonneaux. Depuis dix ans, la traite avait été abandonnée aux armateurs de troisième ordre, qui la continuèrent encore après le bill, sous pavillon espagnol ou portugais. Les grandes expéditions allaient toutes désormais être entreprises dans l'intérêt des manufactures et se diriger vers le Nouveau-Monde. Une compagnie puissante possédait le monopole de l'Inde et de la Chine ; Liverpool ne pouvait porter ses regards de ce côté ; il concentra dans son port le commerce de l'Angleterre avec les États-Unis. Suivons avec attention cette nouvelle phase, l'une des plus brillantes de l'existence commerciale de Liverpool.

Les États-Unis, après avoir conquis leur indépendance, s'occupèrent avec ardeur à réparer les désastres que la guerre civile leur avait causés : chaque état, suivant ses dispositions naturelles, se voua au commerce, à l'agriculture ou à l'industrie. La Caroline, la Géorgie, la Louisiane, l'Alabama, contrées éminemment agricoles, entreprirent plusieurs cultures nouvelles, et entre autres celle du coton qui, dès les premières années, dépassa toutes les espérances. Pendant ce temps, Manchester, secondée par les inventions ingénieuses que nous avons déjà mentionnées, parvenait à fabriquer des

étoffes de pur coton, supérieures à celle de l'Inde, et bien moins chères. Le résultat de ce double succès (la production peu coûteuse de la matière brute, et la mise en œuvre à bon marché de cette même matière) fut l'établissement immédiat de rapports commerciaux entre l'Angleterre et les Etats-Unis, rapports qui n'ont cessé de s'accroître, et dont Liverpool est devenu le centre commun. Ainsi que le constate le tableau qui sert d'appendice à cet article, la production du coton et les diverses applications de cette matière entrent pour plus de moitié dans le mouvement commercial de Liverpool. En 1781, les douanes anglaises refusèrent d'admettre, comme entaché de faux, un certificat d'origine qui constatait que huit balles de coton étaient de provenance anglo-américaine. En 1835, les États-Unis ont produit 1,340,000 balles de coton; et en ont expédié sur l'Europe 1,010,500 balles; dont 700,000 environ ont été dirigées sur Liverpool. Ce port reçoit chaque semaine 15,000 balles de coton, et expédie à son tour, pendant la même période, pour 250,000 £ de produits manufacturés. Ces chiffres sont trop explicites pour que nous cherchions ailleurs la cause de la prospérité actuelle de Liverpool. Ce sont ces échanges continus et toujours progressifs de la matière brute contre les produits manufacturés de cette même matière, qui ont enrichi le commerce de Liverpool, qui lui ont assuré la suprématie sur tous les autres ports, et qui, en quelques années, ont doublé l'importance de ses affaires, ainsi que le constate le document ci-après :

Tableau présentant le double mouvement du port de Liverpool pendant les années ci-après :

ANNÉES.	NAVIRES.	TONNAGE.	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.
1815.	6,440	709,849	F. 200,000,000	F. 300,000,000
1834.	13,444	1,692,870	457,998,000	490,000,000
1835.	13,941	1,168,426	684,558,000	655,389,000
1836.	14,959	1,947,613	— —	— —

Sous le rapport de l'importance commerciale, de la navigation maritime, de la valeur des produits qui passent par la

voie de Liverpool, ce port est, sans contredit, après Londres, le plus important de tous ceux de la Grande-Bretagne. New-Castle semble le dépasser par le chiffre numérique de ses navires; mais Liverpool lui est bien supérieur par le résultat définitif de ses opérations. Faisons d'abord connaître le matériel des principaux ports de l'Angleterre.

Tableau présentant le nombre de navires et le tonnage appartenant aux ports ci-après en 1832 :

DÉSIGNATION des ports.	NOMBRE de navires.	NOMBRE de tonneaux.	MOYENNE du tonnage.
Londres.	2,663	572,835	218
New-Castle. . .	987	202,379	205
Liverpool	805	181,780	225
Sunderland . . .	628	107,628	171
Whitehaven. . .	496	72,967	147
Hull	479	72,248	150
Bristol	316	49,535	150

Au premier aspect, New-Castle paraît supérieur à Liverpool et par le nombre de ses navires et par le mouvement de son port. Ne perdons pas de vue que l'activité de New-Castle est exclusivement absorbée par le transport de ses charbons; que ses navires entrent et sortent plusieurs fois dans le courant d'un mois, et que la valeur du combustible qu'ils transportent, quelque utile, quelque indispensable qu'il soit, ne saurait être comparée aux riches cargaisons des navires de Liverpool. Mais, ce qui prouve mieux encore la supériorité réelle de Liverpool sur New-Castle, c'est l'importance relative des sommes que les deux villes versent dans les caisses du trésor : ce document est du plus grand intérêt.

Tableau comparé du produit des douanes dans les ports ci-après au 5 *janvier de chaque année :*

PORTS.	EN 1835.	EN 1836.	ACCROISSEMENT.
Londres.	F. 239,499,300	F. 245,040,000	F. 5,545,700
Liverpool. . . .	96,193,975	106,827,250	10,623,275
Bristol	14,950,000	18,020,200	4,070,200
New-Castle . . .	6,781,170	6,884,120	102,050

Nous venons de justifier le rang et l'importance que nous

avons assignés à Liverpool ; nous avons dit son origine, ses progrès; nous avons indiqué les causes extérieures qui ont influé sur le développement de ses relations; il nous reste maintenant à exposer les travaux que cette ville a elle-même accomplis pour aider et favoriser le mouvement dont les circonstances l'ont fait devenir le centre.

Liverpool n'a pas de port, dans l'acception de ce mot. La Mersey, à l'embouchure de laquelle il est situé, facilite seulement les arrivages. Mais rien autrefois ne protégeait les navires contre les coups de vent et les tempêtes dont le canal Saint-Georges est fréquemment le théâtre. D'un autre côté, la Mersey, qui n'a qu'un parcours de 50 milles, rececevant dans ce trajet de courte durée un grand nombre de torrens et de ruisseaux impétueux, charriait sans cesse des sables et du limon qui ont fini par exhausser son lit, et barrer presque son embouchure. En sorte que, à marée basse, les navires mouillés devant Liverpool reposaient sur la vase, et couraient, à la moindre bourrasque, les plus grands dangers. Plusieurs sinistres graves, survenus dans les seizième et dix-septième siècles, suggérèrent sans doute aux habitans de Liverpool l'idée de lutter contre cet obstacle qui semblait devoir s'opposer à la prospérité de leur ville. Des phares flottans furent disposés à l'embouchure de la Mersey, pour indiquer les passes; et en 1699, on se décida à construire le premier dock, comblé en 1825, et sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui la Douane. Les docks sont une création toute moderne qui appartient exclusivement à l'Angleterre, ainsi que l'indique la racine anglo-saxonne de ce mot (*dekken*, couvrir, enclore). La darse des anciens ne saurait leur être comparée. Le dock est un bassin, creusé au milieu des terres, où l'eau de la mer arrive et y est maintenue d'une manière artificielle; la darse, au contraire, consistait à abriter, à défendre un bassin naturel sur le bord de la mer, et souvent à en fermer l'entrée par une chaîne, afin de garantir contre toute surprise les navires qui s'y retiraient. L'instinct

de la guerre et de la défense avait créé les darses; l'esprit du commerce et le sentiment de la conservation ont présidé à la construction des docks. Ce fut l'impérieuse nécessité qui suggéra aux habitans de Liverpool l'idée de ces ports artificiels, idée heureuse que Londres imita cent ans plus tard, et qui, partout, a produit les plus heureux résultats. (1)

C'est en effet sur les bords de la Mersey, au milieu de ce labyrinthe de mers intérieures, creusées par la main des hommes, entourées de quais en granit et de vastes magasins, qu'il faut voir Liverpool : là se trouve le principe de sa force et de sa puissance. Ce sont ces immenses bassins, qui, protégeant les navires contre l'inconstance des marées et contre la violence des vents, qui, rendant les chargemens et les déchargemens plus faciles, ont fait la fortune de Liverpool. Avant 1699, date de l'établissement du premier dock, le port de Liverpool était peu fréquenté; les marins se décidaient avec peine à affronter les bancs de sable dont l'embouchure de la Mersey est semée. De 1700 à 1750, trois nouveaux docks furent ajoutés au premier, et la navigation quadrupla. En 1700, Liverpool ne possédait que 80 navires, jaugeant 4600 tonneaux; en 1751, nous en trouvons 220 avec 19,166 tonneaux, et le nombre des entrées s'élève déjà à 1371 bâtimens. C'est un beau spectacle que celui qu'offrent ces 25 bassins, larges, commodes, spacieux, encombrés de vaisseaux, venant de toutes les parties du globe et partant pour toutes les directions, important et exportant toutes les marchandises imaginables, et occupés sans cesse à charger ou à décharger sous de vastes hangards. Et sous ces hangards, quelle activité! quel mouvement et quel ordre surtout! Des brouettes en-

(1) Pour rendre cette description plus facile à saisir, nous avons fait reproduire les docks avec le plus grand détail sur la carte qui est placée en tête de cet article. On y voit aussi les deux embranchemens souterrains du chemin de fer qui viennent, l'un au centre de la ville, l'autre dans le voisinage des quais, pour prendre les voyageurs et les marchandises.

châssées sur des rails en fer font circuler les caisses, les balles, les tonneaux, que des grues tournantes, disposées sur les quais, enlèvent des navires, ou introduisent dans leurs entreponts; les négocians pèsent, dégustent, reconnaissent leurs colis, tandis que les commis marquent et inscrivent. La police des docks est admirable et d'une sévérité inouïe, on le conçoit sans peine; la moindre imprudence suffirait pour détruire en un instant d'immenses capitaux. A chaque navire est assignée une place qu'il ne peut quitter sans la permission du commandant; et, pour prévenir toute espèce de confusion, chaque dock a une destination spéciale : les uns ne reçoivent que les navires du cabotage; les autres accueillent tous ceux qui font les voyages de long cours; ceux-ci ne s'ouvrent que pour les navires chargés des cotons des États-Unis; ceux-là, enfin, n'admettent que les bâtimens de la Baltique et des mers du Nord. Les vingt-cinq docks ou bassins de Liverpool occupent une superficie de 112 acres ou 450,000 mètres carrés. Voici quelle est la contenance de quelques-uns d'entre eux.

Tableau des principaux docks et bassins de Liverpool, avec leur contenance et la date de leur construction.

		acres.	yards.			acres.	yards.
1814.	Brunswick Dock.	12	2744	—	Queen's Basin. .	5	191
1816.	Princes' Dock. .	11	3899	—	Brunswick Basin.	4	4262
1788.	Queens' Dock. .	10	3101	1755.	Salthouse Dock.	4	3665
—	Dock n° 3. . . .	6	4031	—	Prince's Basin. .	4	1549
—	Dock n° 1. . . .	6	1153	1832.	Caning Dock . .	3	4575
1830.	Clarence Dock. .	6	273	—	Half tide Basin. .	3	4500
—	Dock n° 2. . . .	6	124	—	Half tide Docks.	2	3505
1738.	Georges Dock. .	5	2593	—	Georges Basin. .	3	1852

Tous ces docks sont régis par les délégués du *dock-estate,* compagnie qui les a fait construire. On pourra se faire une idée de ce qu'ont dû coûter ces grands établissemens, lorsqu'on saura que *Clarence-Dock,* ouvert en 1830, et qui occupe une superficie de 6 acres seulement (2 hectares 1/2)

a coûté 650,000 £ (6,120,350 fr.); mais les revenus considérables qui en proviennent fournissent aux entrepreneurs d'amples dédommagemens. Depuis 1752, les docks de Liverpool, non compris les droits municipaux, ont produit 5,000,000 £ (125,000,000 fr.). Successivement, une partie de ce revenu a été consacrée à ouvrir les nouveaux docks que les besoins du commerce réclamaient; en sorte que le *dock-estate* se trouve aujourd'hui grevé d'une dette de 1,380,000 £, à l'extinction de laquelle il affecte une portion du montant des droits perçus. Ces droits se prélèvent à-la-fois sur les marchandises, suivant leur nature, et sur le tonnage, suivant la destination ou le point de départ des navires : le droit de tonnage varie depuis 25 centimes par tonneau (pour les navires du cabotage), jusqu'à 2 fr. 80 cent. pour les navires qui viennent du cap de Bonne-Espérance, ou qui naviguent dans l'Océan Pacifique. Voici, au reste, un tableau curieux qui indique à-la-fois l'accroissement rapide de ce droit, et le mouvement progressif du port de Liverpool.

ANNÉES.	NOMBRE de navires entrés.	TONNAGE des NAVIRES.	DROIT PERÇU sur le tonnage.	DROIT PERÇU sur les marchandises.	TOTAUX des DROITS perçus.
			liv. st.	liv. st.	liv. st.
1752.	»	»	1,776	»	1,776
1760.	1,245	»	2,330	»	2,330
1770.	2,073	»	4,142	»	4,142
1780.	2,261	»	3,528	»	3,528
1790.	4,223	»	10,037	»	10,037
1800.	4,746	450,060	23,379	»	23,379
1810.	6,729	734,391	65,782	»	65,782
1820.	7,276	805,033	44,717	49,694	94,411
1830.	11,214	1,411,964	68,322	83,007	151,329
1831.	12,537	1,592,436	81,039	102,415	183,454
1832.	12,928	1,540,547	74,530	95,517	170,047
1833.	12,964	1,590,461	79,558	103,422	182.980
1834.	13,444	1,692,870	84,061	107,668	191,729
1835.	13,941	1,768,426	87,644	110,993	198,637
1836.	14,959	1,947,613	97,847	124,146	221,993

Les docks de Liverpool sont de trois espèces : les plus importans, les *wet-docks,* dans lesquels l'eau se maintient toujours à la même auteur, sont spécialement affectés aux navires de long cours; les *dry-docks,* qui restent à sec dans les marées basses, reçoivent les petits navires du cabotage; enfin, les *graving-docks,* qui sont fort étroits (50 à 60 pieds de large), n'admettent que les navires en réparation. Les portes des *graving-docks* arcboutent en dehors; celles des *wet-docks,* au contraire, arcboutent en dedans : parce que, dans le premier cas il s'agit, pour la commodité des réparations, de laisser évacuer l'eau avec la marée basse, tandis que, dans les autres docks, on tient à la conserver. La plupart de ces docks sont précédés d'un bassin ouvert, espèce de vestibule où le navire attend que les écluses du dock s'ouvrent avec la marée haute pour le recevoir. On communique d'un dock à l'autre par de fort jolis ponts tournans en fer; les trottoirs de ces ponts sont sur le même niveau que la voie principale; mais le piéton y est garanti par une série de cônes en fonte qui s'interposent entre les voitures et lui. Ici tout a été prévu pour faciliter la circulation des personnes et des marchandises. Un rail-way avec tunnel, prolongement du grand chemin de Manchester à Liverpool, vient prendre les marchandises au *King's dock,* à un tiers de mille au sud de la douane, et un nouvel embranchement, bien près d'être achevé, ira les prendre également au *Queen's-dock.*

Mais l'avantage des docks ne consiste pas seulement à donner un abri assuré aux navires, à les préserver des atteintes de la malveillance, et à fournir à leurs cargaisons des magasins convenablement disposés pour les recevoir. Entre les mains des spéculateurs, les docks sont devenus un instrument d'échange très efficace, et qui accroît la circulation d'une manière étonnante. Aussitôt qu'une marchandise est entrée dans les magasins des docks, l'administration fournit au dépositaire un certificat ou *warrant* qui atteste la nature, la qualité et l'importance des marchandises déposées. Ce titre

est transmissible par voie d'endossement ; le propriétaire peut l'échanger contre de l'argent, ou le consigner en garantie d'un prêt. L'endossement prouve le fait de la vente ; en sorte que, sans avoir besoin de prendre livraison de la marchandise, sans la déplacer, sans s'exposer à payer le moindre droit, et sans être obligé de la soigner et de la surveiller, elle circule de main en main comme une simple valeur de portefeuille ; et le capital qu'elle représente peut être immédiatement consacré à de nouvelles opérations. Ces avantages réunis sont si considérables, que l'on ne conçoit pas comment, après une expérience de près de cent cinquante ans, l'exemple de Liverpool n'a pas été suivi par toutes les nations commerçantes de l'Europe.

Après avoir garanti les navires, dans le port, contre les avaries, il importait d'établir des relations directes, sures, et périodiques avec les principales places de commerce. Liverpool a senti de bonne heure cette nécessité, et depuis longtemps il entretient plusieurs lignes de paquebots, qui prennent des passagers, se chargent de la correspondance, ou transportent les effets précieux. La ligne la plus importante est celle de New-York ; les navires qui la desservent sont d'une construction admirable, et leur chargement peut être presque toujours évalué à un ou deux millions de francs. Chaque mois, quatre paquebots se dirigent sur New-York ; et bientôt un cinquième service de paquebots à vapeur de huit à douze cents tonneaux sera mis en activité pour cette destination. Ce seront les premiers bateaux à vapeur qui franchiront l'Atlantique ; chaque navire portera deux machines de la force de 200 chevaux, et ne mettra que 18 à 20 jours pour faire la traversée. Chaque mois, en outre, deux paquebots partent de Liverpool pour Philadelphie ; un pour Boston ; deux pour Rio-Janeiro ; deux pour Gênes et Livourne ; et trois pour Lisbonne. Mais les services les plus actifs, ceux qui déterminent le plus grand mouvement dans le port de Liverpool, à cause de la fréquence des départs et des arrivées,

sont les lignes de Glascow, de Witehaven, de Belfast, de Dublin et des côtes d'Irlande, toutes desservies par des bateaux à vapeur. C'est par leur intermédiaire que l'Irlande expédie ses grains et ses bestiaux; commerce immense qui s'élève à 200,000,000 fr. par an; et qui ne figure pas sur les tableaux du commerce général de Liverpool, annexés à cet article.

La navigation à vapeur du port de Liverpool présente un effectif de 67 *steamers*, de la force totale de 9085 chevaux; quelques-uns de ces *steamers*, les plus forts, ont une puissance de 300 chevaux; les moindres de 80. Avant 1824, le service des bateaux à vapeur entre Liverpool et Dublin était interrompu pendant l'hiver. Deux steamers transportaient les voyageurs d'une ville à l'autre, pendant la belle saison seulement; mais aucun d'eux ne se chargeait des marchandises. En 1826, le service de la poste entre Liverpool et Dublin a commencé à devenir régulier, et aujourd'hui diverses compagnies transportent les marchandises et les passagers avec une admirable régularité. Voici le tableau détaillé de ces différentes compagnies et de la force dont elles disposent :

1° *City of Dublin steam-packet Company :* 19 steamers, présentant ensemble une force de 3135 chevaux. Plusieurs de ces steamers sont de 530 tonneaux et de la force de 200 chevaux. La traversée de Liverpool à Dublin se fait en 12 ou 15 heures. Cette Compagnie a, en outre, 52 bateaux de charge (24 en bois, 28 en fer), pour le service intérieur de l'Irlande, qui naviguent sur canaux et rivières.

2° *Saint-Georges steam-packet Company :* 9 steamers, 1170 chevaux, dont le plus fort est de 250 chevaux et le moindre de 60.

3° *Drogheda steam-packet Company :* 4 steamers, 480 chevaux.

4° *Londonderry Company :* 2 steamers, 300 chevaux.

5 *Scotch and other Companies :* 23 steamers, 2520 chevaux. La plupart de ces steamers font le service de l'Ecosse; la coupe en est hardie et élégante; ils sont plus gracieux que ceux qui se construisent à Liverpool, mais moins solides. Glasgow est, en général, supérieur à Liverpool dans ce genre d'industrie. De Glasgow est sorti

le premier bateau à vapeur, en 1812; de ses chantiers encore aujourd'hui sortent les bateaux les plus forts et les plus majestueux. Plusieurs des steamers appartenant à la *Scotch Society* ont la force de 180 chevaux; deux ont une puissance de 300 chevaux et ont coûté chacun 24,000 £.

6° *Belfast steam-packet Company :* 2 steamers, 320 chevaux; l'un 240, et l'autre 80 chevaux.

7° *Waterford Company :* 4 steamers, 580 chevaux.

8° *His Majesty's mail-packets :* 4 steamers, 580 chevaux; deux ont été récemment allongés, et leur puissance augmentée.

Indépendamment de ces steamers, il y en a environ 30 de 20 à 60 chevaux, faisant le service de la Mersey, de l'une et de l'autre rive, et de Liverpool à Runcorn.

Portons maintenant nos regards sur les grands travaux auxquels Liverpool a concouru pour établir l'admirable système de communications intérieures qui lient son port au reste de l'Angleterre. Lorsque l'on sait dans quel mauvais état de viabilité se trouvaient les chemins au dix-huitième siècle (alors il ne fallait pas moins de trois jours pour franchir une distance de 30 à 36 milles), on s'étonne à bon droit de la rapidité et surtout du bon marché avec lesquels Liverpool transporte aujourd'hui les marchandises qu'elle reçoit sur les points les plus reculés de l'Angleterre. La première, elle a résolu le problème de la vitesse combinée avec l'économie; problème qui intéressait si vivement le commerce et l'industrie. Les difficultés étaient immenses : toutes ont été surmontées.

En 1720, Liverpool ne communiquait avec Manchester que par la Mersey et l'Irwel; mais ces deux rivières, souvent obstruées par les sables, rendaient le trajet lent et coûteux. La grande route était presque impraticable; le transport d'une tonne de Liverpool à Manchester se payait alors 12 schillings par la voie d'eau et n'exigeait pas moins de onze jours; le roulage demandait 40 shillings. Pour remédier à ce grave inconvénient, on creusa dans certaines parties le lit de la Mersey et de l'Irwell, et la navigation en devint plus facile;

mais cette amélioration insuffisante sollicita bientôt la canalisation de ces deux rivières. Aujourd'hui des barges de 35 à 40 tonneaux, chargées de sucre, de grains, de rhum, de vin, des produits des Indes, de la Méditerranée, de la Baltiqu , franchissent en quinze heures cette distance, pour le prix de 6 shillings par tonneau, et prennent en retour les produits manufacturés de Manchester et du Yorkshire. Les besoins du commerce ne tardèrent pas cependant a demander l'ouverture d'une nouvelle voie, et ce fut le duc de Bridgewater, fondateur du système de la canalisation en Angleterre, qui sa chargea de la construire, avec le concours du célèbre ingénieur Brindeley. Propriétaire des houillères de Worsley-Hall, situées a 12 milles de Manchester, le duc, se voyant reduit à ne tirer aucun parti de ces richesses, faute de moyens de transport, conçut l'idée d'un canal qui lui en facilitât l'écoulement. Cette branche, qui s'étend depuis Leigh jusqu'à Salfords, près Manchester, franchit l'Irwel sur un pont aqueduc de 186 metres de long, capable de recevoir les barges les plus fortes, et soutenu par des arches d'une assez grande ouverture pour ne pas intercepter la navigation de l'Irwell. En sorte qu'à Burton, point d'intersection de ces deux cours d'eau, on a, a chaque instant du jour, l'étrange spectacle de deux navires qui voguent a pleines voiles au sommet l'un de l'autre. Cette branche une fois terminée, le duc de Bridgewater étendit son canal jusqu'à Runcorn sur la Mersey; et en 1766, cette seconde ligne de communication entre Liverpool et Manchester fut livrée à la navigation. C'est encore en face de Runcorn que le canal de la Sankey vient déposer les charbons du district de Saint-Hellens, tandis que l'*Ellesmere canal,* par lequel Chester se rattache à Liverpool, et la *Weawer navigation* y transportent tous les ans plus de 200,000 tonneaux de sel qui sont échangés contre les charbons du Wigan. Grâce à l'embouchure de ces divers canaux, Runcorn est devenu un point commercial important. Les sables, qui plus bas obstruent la Mersey,

ne laissant que quelques passes, ne permettraient pas aux canaux de se rapprocher davantage de Liverpool ; d'un autre côté, ces sables qui favorisent Runcorn, conservent aussi à Liverpool sa supériorité, en rendant impossible pour les grands navires l'accès de Runcorn (1). Mais de tous les canaux qui rayonnent autour de Liverpool, le plus important est le *Leeds and Liverpool canal*, qui n'a pas moins de 140 milles de parcours ; il commence à l'extrémité nord de Liverpool, suit le cours de la Douglas jusqu'à Wigan (2), et communique par l'Air et l'Ouse avec Hull et la mer du Nord. Sa construction a coûté 2,000,000 £, et n'a été terminée qu'en 1816. Les divers canaux qui rayonnent autour de Liverpool et qui composent le système hydraulique dont cette ville est comme le centre, ont un parcours d'environ 412 milles ; mais comme ils se rattachent, soit directement, soit indirectement, aux divers canaux dont le reste de l'Angleterre est sillonné, les relations de Liverpool avec Londres, Hull, Birmingham et les principales villes de l'intérieur, sont toujours faciles et assurées par cette voie, malgré la distance et les chaînes de montagnes qui les séparent.

Le même motif qui, en 1720, avait déterminé les habitans de Liverpool et de Manchester à remplacer le roulage et la navigation fluviale par un système plus perfectionné, devait nécessairement, avec l'accroissement de leurs affaires, les porter à chercher plus tard de nouvelles combinaisons pour accélérer leurs rapports et rendre plus faciles et moins coûteux les moyens de transport d'une ville à l'autre. En 1825, le mouvement commercial devient si actif en Angleterre, l'extension des

(1) Outre les barges, Runcorn a reçu en 1835 cent trente-six navires, jaugeant ensemble 8081 tonneaux, un seizième environ du mouvement de Liverpool.

(2) Le *Wigan*, en 1780, fournissait à Liverpool 50,000 tonnes de charbon; il en fournit aujourd'hui 250,000. Wigan alimente Liverpool, comme *Worsley* alimente Manchester — Dans un prochain article sur Manchester, nous donnerons une carte générale du Lancashire, où se trouveront indiqués les routes, les canaux et les villes mentionnés ici.

manufactures est si grande, et la voie lente des canaux répond si mal à l'impatience fébrile des spéculateurs, que de toutes parts on cherche à remédier à ce vice radical. Les barges mettaient quinze heures pour franchir la distance qui sépare Liverpool de Manchester! Ce temps paraissait énorme, malgré le progrès immense qui avait été réalisé depuis 1720. C'est alors que l'on proposa d'appliquer à la circulation extérieure le système des rails usité dans l'intérieur des mines; innovation qui présentait trop d'avantages pour être rejetée. Aussi, le comté de Lancastre, qui le premier avait creusé des canaux et construit des docks, fut le premier à faire usage des chemins de fer, et ce fut sur le chemin de Liverpool à Manchester que roula la première machine à vapeur de Stephenson. En quelques mois, 400,000 £ (10,000,000 fr.) d'actions sont prises; le chemin est livré à la circulation en 1828, et la distance qui sépare Manchester de Liverpool n'est plus que de deux heures et demie pour les marchandises et d'une heure vingt minutes pour les voyageurs! Quelle joie, quel triomphe, quel succès pour cette population tout affairée qui compte son existence par secondes, et qui dit sans cesse : *times is money!* Les résultats de cette entreprise donnèrent, la première année, 40,000 £ de bénéfice, et au 31 décembre cette somme était portée à 85,529 £ (2,138,000 fr. en deux ans !) Et cependant combien de difficultés n'eut-on pas à vaincre : des vallées à franchir, des montagnes à percer, des tunnels à creuser sous les villes, les marais fangeux de Chat-Moss à combler et à raffermir. Tous ces obstacles furent vaincus, et en moins de quatre ans 800,000 £ (20,000,000 fr.) furent enfouis dans cette gigantesque entreprise.

Avant l'établissement du rail-way, 26 voitures faisaient journellement le service entre Liverpool et Manchester; ce qui donnait un mouvement d'environ 400 voyageurs par jour. Le rail-way une fois ouvert, ce chiffre s'éleva à 1200; puis insensiblement il a augmenté jusqu'à 1500; il a aujourd'hui quadruplé : ce qui donne un mouvement d'un demi-million de

voyageurs par an, entre deux villes qui comptent près de 400,000 habitans. Les voitures mettaient trois heures pour franchir la distance, et le prix était d'une demi-guinée sur l'impériale ; et encore pour obtenir cette vitesse, fallait-il faire des extravagances, tuer les chevaux et employer, à chaque relais, *huit hommes* (4 pour dételer, 4 pour ateler), afin de ne pas perdre plus de 20 *secondes*. Après de tels efforts, les rail-ways étaient seuls capables de répondre à l'impatience du public. Maintenant, par le rail, le voyageur franchit la distance de Manchester à Liverpool en 1 heure 20 minutes, et ne dépense que 5 shillings. Le transport des marchandises a suivi la même progression : le premier mois, 1432 tonnes seulement furent expédiées, et un an après, ce chiffre s'élevait à 104,356. Aussi la somme des bénéfices a-t-elle toujours été en augmentant. Voici, au reste, un tableau assez curieux présentant, pour le premier semestre 1834, le montant des dépenses, des recettes et des bénéfices que faisait la Compagnie par nature de transport :

	PAR VOYAGEUR.			PAR TONNE DE MARCHAND.			PAR TONNE DE CHARBON		
Dépense.....	2 sh.	10 d.	1/4	6 sh.	11 d.	1/2	0 sh.	4 d.	1/2
Profits......	2	2	1/4	2	5		0	10	3/4
TAUX EXIGÉ..	5	0	1/2	9	4	1/2	1	3	1/4

Résumé général de ce semestre.

	POUR LES VOYAGEURS.	POUR LES MARCHANDISES.	POUR LE CHARBON.
Dépense........	28,681 £	29,518 £	888 £
Profits.........	22,089	10,202	2,037
RECETTE BRUTE..	50,770	39,720	2,925

Il résulte de ce tableau que le transport des marchandises est le plus coûteux et le moins profitable, et que celui du charbon est, au contraire, le moins coûteux et le plus profitable. Mais la houille tend chaque jour à abandonner les

rail-ways, car elle trouve à se faire transporter à meilleur marché sur les canaux, et la plupart des nouvelles usines, pour économiser les frais de *cartage* (transport du rail-way à la fabrique), s'établissent sur le bord des canaux. Voici maintenant le tableau général des recettes et des dépenses effectuées par la Compagnie du chemin de fer, pendant les cinq dernières années :

	DÉTAIL ET PRODUIT DES RECETTES.			TOTAL
Années.	Voyageurs.	Marchandises.	Charbon.	DES DÉPENSES.
1831 —	101,829 £ —	52,960 £ —	910 £ —	84,404
1832 —	83,164 —	67,454 —	4,988 —	94,936
1833 —	98 815 —	79,258 —	5,229 —	109,250
1834 —	111,062 —	82,284 —	6,333 —	124,644
1835 —	120,334 —	90,006 —	7,088 —	133,809
TOTAUX...	515,204	371,962	24,548	547,043
La somme totale de ces trois chapitres de recettes s'élevant à 911,714 £, il résulte que la Compagnie a bénéficié, pendant ces cinq années, une somme de 9,116,000 fr., ou....				364,671

Le rapport du premier semestre 1835 a constaté que les sommes fournies et empruntées par la Compagnie s'élèvent à un total de 1,219,860 £, sur lequel 1,171,387 £ ont été dépensées. La Compagnie emploie 64 agens, commis et inspecteurs, et 636 *enginemen*, *guards*, *labourers*, etc., dont le salaire s'élève, par semaine, à la somme de 780 £. Les dividendes que cette Compagnie a payés pendant ces cinq dernières années ont suivi la progression suivante, et ses actions se sont élevées de 100 à 265 £.

Dividendes payés par la Compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester, pendant les annees ci-après :

	1831	1832	1833	1834	1835
1er semestre...	4 £ 10 s.	4 £ 0 s.	4 £ 4 s.	4 £ 10 s.	4 £ 10 s.
2e semestre...	4 10	4 4	4 10	4 10 (1)	5 0

(1) The directors retained 10 % of the profits as a reserved fund in accordance with a power granted by the act.

Cependant, malgré ces résultats avantageux, les chemins de fer n'ont pas réalisé tout ce que l'on en espérait; ils n'ont pas totalement remplacé les canaux, ainsi que l'on s'y attendait dans le principe. Ceux-ci, il est vrai, ont subi d'abord une forte dépréciation; mais ils ont bientôt repris faveur. Si le rail-way transporte plus vite, il n'opère pas à aussi bon compte que le canal, et il importe peu, dans certaines circonstances, qu'une tonne de charbon ou de marchandise voyage à raison de 10 milles ou de 3 milles à l'heure. Là où il faut que la vie commerciale circule avec une sorte d'activité fébrile, comme entre Liverpool et Manchester, le rail a des avantages incontestables; mais hors de là cet avantage diminue, et comme le dit Macculloch, quelque étonnans que soient les résultats du chemin de fer de Liverpool à Manchester, nous doutons fort qu'il y ait un grand nombre de situations dans le royaume qui puissent présenter les mêmes avantages. Les circonstances, en effet, et les localités sont rares où le transport des marchandises requiert la célérité du rail-way; et le rail ne peut se soutenir que par un grand mouvement commercial. Il a cet avantage, il est vrai, de s'adapter à toutes les localités; mais en général le canal convient mieux là où la vie doit arriver avec une raisonnable vitesse, abondante et à peu de frais. Pour toutes les matières qui sont l'objet de besoins actifs ou qui sont susceptibles de se détériorer par le temps, la vitesse du transport devient un avantage que peut payer le consommateur; dans ce cas, le chemin de fer est préférable, parce que ni les froids de l'hiver, ni les sécheresses de l'été ne peuvent en entraver le service.

Mais les canaux ont une grande supériorité en ce qu'ils peuvent supporter un poids presque indéfini. Sur un chemin de fer, le poids dont chaque roue peut être chargée est limité par la force de la bande qui porte cette roue, et rarement ce poids s'élève à plus d'une tonne. De là résulte la nécessité de répartir la marchandise transportée sur un grand nombre de chariots, ce qui augmente beaucoup

le matériel du transport et par suite les frais. La charge que peut porter un canal est uniquement limitée par la dimension des bateaux qu'il peut admettre. Ainsi sur un canal de grande dimension, chaque bateau peut porter jusqu'à 200 tonneaux (200,000 kil.), tandis que ce même poids exige 60 à 70 chariots sur un chemin de fer. Le canal présente donc une grande économie de matériel, et cette économie réduit nécessairement les frais de transport d'une quantité proportionnelle à sa valeur.

Sur le *Grand Junction-Canal*, M. Bevan a reconnu qu'il fallait une force équivalant à 35 kilogrammes pour mouvoir un bateau chargé de 21 tonnes, à raison d'un mètre par seconde ou de trois kilomètres et demi par heure. Avec cette vitesse, la proportion de la force de traction au poids entraîné est donc $\frac{1}{600}$. Sur un chemin de fer horizontal bien construit, et avec des chariots du meilleur modèle, cette même proportion de la force de traction au poids transporté est $\frac{1}{340}$. Ainsi, pour une vitesse semblable d'un mètre par seconde, un moteur quelconque produira un effet beaucoup plus considérable sur le canal. Mais il faut observer que si la vitesse augmente, la résistance sur le canal croît à-peu-près proportionnellement au carré de cette même vitesse, conformément aux lois physiques de la résistance des fluides, tandis que, sur le chemin de fer, la résistance opposée au mouvement est constante indépendamment du taux de la vitesse ; ou, en d'autres termes, la résistance opposée au mouvement agit sur un chemin de fer, comme une force accélératrice constante, analogue à la force de la pesanteur ; et sur un canal, comme une force accélératrice variable suivant la loi du carré des vitesses. Cependant l'ingénieur Russel a constaté que ce principe se modifie dans la pratique, et que lorsqu'on atteint un certain degré de vitesse, la résistance, au lieu d'augmenter, diminue. Ainsi, l'expérience lui a démontré, et ses résultats sont établis, dit-il, par le dynamomètre, que la résistance qu'éprouve une barque du canal augmente bien réellement selon le

carré de la vitesse, mais seulement jusqu'à ce que cette vitesse soit de 7 milles 1/2 à l'heure, taux qui correspond à une résistance de 330 livres ; que si la vitesse est portée à 8 milles 1/2 à l'heure, la résistance n'est plus que de 210 livres ; que si on augmente encore la vitesse ; la résistance s'élève à 236 livres, beaucoup moins comparativement que pour une vitesse de 7 milles 1/2 à l'heure. Une vitesse de 12 milles à l'heure, enfin, a accusé une résistance de 352 livres, à peine plus forte que celle de 7 milles 1/2. Depuis 1831, un système analogue a été introduit sur le *Paisley and Glascow canal,* qui a 12 milles de long ; les transports s'y font avec une vitesse au moins égale à celle des chemins de fer, et la dépense est si minime que le chiffre en paraît incroyable. Les bateaux qui naviguent sur ce canal ont 70 pieds de long sur 3 1/2 de large ; ils sont remorqués par des chevaux et portent 100 à 120 passagers. Depuis deux ans, 14 voyages s'effectuent par jour, sans aucun dommage notable pour les rives. Ce canal n'a que 8 pieds de large, et en donnant au bateau en longueur ce qu'on lui fait perdre en largeur, on trouve ainsi la même capacité, et on multiplie le bénéfice de la résistance vaincue.

A côté de ces deux systèmes de communication accélérée le roulage ne brille pas ; mais, quoique plus lent et plus coûteux, il est nécessaire pour le détail ; c'est la voie du petit commerce : aussi ne sera-t-il pas inutile de faire connaître l'état actuel de cette industrie. La distance de Liverpool à Manchester, par la route ordinaire, est de 36 milles : les voituriers mettent 16 à 18 heures pour la franchir, et encore sont-ils obligés de relayer à moitié chemin. Les frais de transport de 100 livres coûtent 1 shilling 4 d. (1 fr. 65 cen. ou 33 fr. par tonneau) ; nous avons vu qu'en 1720, ils coûtaient 50 fr. ou 40 shillings (1). Malgré cette réduction, les commissionnaires

(1) Si l'Angleterre a trouvé de grands bénéfices à remplacer le roulage par les canaux et les chemins de fer, la France retirerait un avantage encore plus

de roulage ne trouvent pas de chargement et abandonnent chaque jour cette partie ingrate pour entreprendre les transports en cueillette sur les *fly-boats*, petits bateaux de canal d'une marche supérieure. Il n'y a aujourd'hui que dix maisons à Liverpool, qui s'occupent de roulage ; elles expédient des voitures à quatre chevaux, portant de 5 à 6000 livres ; mais, la plupart du temps, elles n'emploient que des voitures à deux chevaux, qui portent de 3 à 4000 livres.

Tels sont les trois systèmes de communication intérieure qui mettent Liverpool en rapport, non-seulement avec Manchester, mais avec les principales villes de l'Angleterre et de l'Écosse. L'historique que nous en avons tracé indique suffisamment les progrès qui ont été successivement introduits dans ces divers systèmes, et la part que chacun d'eux prend au mouvement général.

Liverpool est trop commerçant pour être industriel. L'armateur habitué aux grandes spéculations ne comprendrait pas les petits calculs du fabricant, et les classes inférieures, habituées au grand air, se résoudraient difficilement à vivre dans la serre chaude des ateliers. Cependant on trouve à Liverpool une foule d'établissemens industriels, qui se lient tous au commerce extérieur et à la navigation. Ce sont des chantiers de construction, des fabriques de montres et de chronomètres, des corderies, des manufactures de chaînes-câbles, des fonderies de fer et de cuivre, etc. Liverpool met à la mer tous les ans, terme moyen, douze *steamers* neufs, dont six de première classe et six de seconde. Trente chantiers pour les constructions navales y sont en pleine activité ; mais douze seulement construisent des bateaux à vapeur et des navires de haut-bord. Le chantier de M. Wilson, dans le voisinage de la Mersey, mérite surtout d'être remarqué. Depuis dix ans, ce constructeur a fourni au commerce

considérable dans cette substitution, car la plus grande masse des transports s'y effectue par la voie de terre, et le prix du roulage y est encore relativement plus élevé qu'en Angleterre.

une dizaine de bateaux à vapeur du prix de 6 à 7000 £ (150 à 170,000 fr.) nus; les machines, les agrès, etc., etc., coûtent ordinairement autant. Dans ce moment, on construit trois *steamers* d'une dimension gigantesque: ils auront 160, 175 et 220 pieds de long; ce dernier doit être armé de deux machines de la force de 200 chevaux; et, comme on calcule une force de cheval pour trois tonneaux, ce navire jaugera au moins 1200 tonneaux. MM. Williams et Perry, deux des plus riches entrepreneurs de Liverpool, et chefs de la société *City of Dublin steam-packet*, estiment que la construction des navires et des bateaux à vapeur, avec toutes les industries qui s'y rattachent, occupe 3 à 4000 ouvriers, et intéresse plus de 12,000 personnes.

A mesure que les essais s'accomplissent, que les perfectionnemens s'opèrent, on a reconnu qu'il n'y a que des bateaux de grande dimension qui puissent procurer la navigation à la vapeur la supériorité qu'elle doit avoir sur la navigation à voiles. Mais, dans un si étroit passage, il s'opère tant de luttes diverses, les élémens s'y livrent tant de rudes batailles: l'eau, la vapeur, l'air et le feu, se contrariant tour-à-tour, détruisent sans cesse les calculs qui paraissent les mieux fondés. Malgré ces difficultés, de grands progrès se réalisent et d'autres se préparent.

Pour opposer à tous ces chocs une résistance convenable, on en est venu à rapprocher davantage les membrures, à remplacer les courbures en bois par des courbures de fer; à assujétir le bordage, non avec des chevilles, mais avec des boulons à écrous en cuivre ou en bronze. Rien, d'ailleurs, de remarquable ne s'est opéré depuis six ans dans le système des machines à vapeur, si ce n'est le *condensateur de Hall*, appareil ingénieux, mais dispendieux, compliqué, fragile, se détraquant fréquemment sous la main même la plus habile, et exigeant, par conséquent, de fréquentes réparations. Ce système a pour objet de ramener au réservoir la vapeur qu'il fait circuler comme le sang dans le corps humain, d'en pré-

venir dès-lors la déperdition, d'employer une moins grande quantité d'eau froide, partant de procurer une économie notable de combustible. Sous ce rapport, il est d'un grand avantage dans les navigations de long cours, parce qu'il rend moins considérables les approvisionnemens de houille. C'est vers l'économie du combustible, moins à cause de la dépense que de l'embarras, que tendent tous les perfectionnemens. Depuis 1812, il s'en est opéré d'immenses, ainsi aujourd'hui, avec une quantité égale de charbon, on obtient neuf fois plus de résultats qu'on n'en obtenait alors. C'est aussi dans ce but que M. Howard a tenté de nouvelles expériences. Dans le système de M. Howard, la vapeur n'est point engendrée par une chaudière, mais bien par une plaque de fer reposant sur un bain de mercure tenu à une haute température, et sur laquelle s'effectuent, à des intervalles réguliers, des jets d'eau froide. Dernièrement, *la Vesta*, armée de machines construites d'après le système de M. Howard, dans un voyage qu'elle a fait de Londres à Margate, a rivalisé de vitesse avec les plus forts *steamers*. Si ce système réussit, il donnera pour résultat une économie de deux tiers sur le combustible.

Six ou sept établissemens s'occupent de la construction des machines à vapeur; mais le plus considérable de tous est celui de M. Fawcett. Ses machines sont recherchées partout, dans l'Inde comme en Amérique; et son nom circule dans le monde entier (comme il le dit lui-même), gravé sur l'airain. Cet habile constructeur emploie cinq à six cents ouvriers dont la moyenne des salaires s'élève à 25 shillings (31 fr. 25 c.) par semaine et par homme. Les machines les plus puissantes qui se construisent dans cet atelier, sont de la force de 200 chevaux; elles sont destinées au nouveau paquebot de la ligne de New-York, qui est sur les chantiers de Wilson. Il y a six ans, les machines les plus fortes ne dépassaient pas 65 à 70 chevaux : ce qui faisait 130 à 140 chevaux pour un *steamer*, chaque bateau étant pourvu de deux appareils. Ce fait seul atteste les progrès que l'art a réalisés dans

cette spécialité, car, depuis long-temps, on a construit des machines fixes d'une plus grande puissance : aux mines de Cornouailles, on en voit fonctionner de la force de 400 chevaux. Dans les ateliers de M. Fawcett, la vapeur exécute la plus grande partie des travaux ; elle transporte les fardeaux, fait mouvoir les soufflets de forge, bat l'enclume ; tourne le fer, le rabote et le polit. Sous sa direction, la vapeur est devenue une esclave docile, qui se prête à toutes les exigences de l'ouvrier. Rien de plus imposant à parcourir que ces ateliers où tant de volontés diverses, où une si grande masse de forces obéissent à la même impulsion, concourent au même résultat. Malheureusement, les *Sociétés d'union* viennent souvent troubler l'ordre et l'harmonie qui règnent dans ces établissemens.

Les sociétés d'union, c'est la coalition réduite en système : elles ont leur théorie toute faite, leur point de départ et leur temps d'arrêt. La coalition se renferme dans les limites d'une seule profession : les sociétés d'union les embrassent toutes, et deviennent par cela plus formidables; leurs mesures sont plus habilement conçues et donnent aux classes ouvrières un immense avantage contre les chefs d'établissemens. Si le tailleur veut obtenir une augmentation, il suspend ses travaux, et le maçon et le peintre, etc., qui travaillent, viennent à son secours, jusqu'à ce que l'augmentation desirée soit obtenue : cet état dure quelquefois fort long-temps. Ainsi, aux *poteries* les travaux ont été généralement suspendus pendant deux mois.

Les 15,000 ouvriers de Preston, qui gagnent 7000 £ par semaine, ont voulu naguère obtenir une augmentation : 10 p. % leur ont été accordés ; ils les ont refusés, comptant travailler tour-à-tour par moitié. Les maîtres ont alors, d'un commun accord, résolu de leur ôter cette ressource qui faisait leur force : ils ont fermé les ateliers. Ce moyen a triomphé de la coalition, parce qu'un seul corps d'état y concourait; mais quand elle est générale et qu'elle embrasse

toutes les professions, alors elle a les résultats les plus funestes; car les ouvriers attendent, pour faire valoir leurs exigences, le moment où les commandes sont les plus abondantes et les plus pressées : aussi les maîtres prennent-ils le parti d'offrir des engagemens pour un, deux ou trois ans, et avec cela des gages fort élevés. Ainsi, dernièrement on offrait aux ouvriers fondeurs, avec promesse d'emploi continuel, jusqu'à 34 shillings par semaine ; mais l'ouvrier, qui sent sa force, veut conserver son indépendance, et il a tellement la conscience de ce qu'il peut, que les *turn out* (suspensions des travaux) se reproduisent dans toutes les professions et sur tous les points. Les maîtres seront peut-être obligés de céder ; et comme ils fabriqueront à plus grands frais, ils perdront le bénéfice de leurs bas prix sur les marchés étrangers. Voilà l'un des embarras les plus graves du développement de l'industrie et de la diffusion des connaissances. L'ouvrier intelligent, réduit à un travail mécanique, et sachant apprécier ses résultats, se révolte contre la nécessité qui l'accable, et cherche, par des élans convulsifs, à secouer le joug.

Chose assez remarquable jusqu'ici, les affaires de banque et de revirement se sont faites à Liverpool par l'entremise d'un petit nombre de banquiers et d'une succursale de la Banque d'Angleterre. C'est en 1829 seulement que se forma la première banque particulière qui, offrant au commerce de plus grands avantages que les autres établissemens, vit bientôt sa prospérité grandir. Ses succès enhardirent les spéculateurs, et de 1831 à 1836, au grand déplaisir de la Banque d'Angleterre, trois nouvelles banques se sont formées; leur capital nominal est de 11,750,000 £, et le capital payé, environ 1,600,000 £. En voici le tableau détaillé :

Manchester and Liverpool district Banking Company a commencé ses opérations en 1829. Elle a 14 branches (comptoirs), 8 sous-branches dont la plus voisine est à 6 milles, la plus éloignée à 52 milles. Capital nominal, 5,000,000 £; 5000 actions, 100 £ chacune;

toutes émises. Capital payé, 749,600 £; les dividendes payés se sont élevés, en mars

1831, à.............	5 p. $^0/_0$.	1834, à..........	7 1/2 p. $^0/_0$.
1832, à.............	5 p. $^0/_0$.	1835, à..........	7 1/2 p. $^0/_0$.
1833, à.............	6 p. $^0/_0$.	1836, à..........	7 1/2 p. $^0/_0$.

Bank of Liverpool a commencé ses opérations en mai 1831. Sans branches; capital nominal, 3,000,000 £; divisé en 30,000 actions de 100 £ chaque, dont 25,810 seulement ont été émises, et le capital versé s'élève à 258,100 £; les dividendes payés se sont élevés, de 1832 à 1834, à 6 p. $^0/_0$; pour le premier semestre 1835, à 7 p. $^0/_0$, et pour le second, à 8 p. $^0/_0$.

Liverpool commercial Ban k a commencé en 1833. Sans branches; capital nominal, 500,000 £, divisés en 50,000 actions de 10 £ chacune, dont 24,440 ont été émises; et le capital versé s'élève à 244,000 £. Le dividende payé en 1834 s'est élevé à 5 p. $^0/_0$; pour le premier semestre 1835, à 3 p. $^0/_0$; pour le deuxième semestre, à 3 1/2 p. $^0/_0$.

Liverpool Tradesmen's bank a commencé en avril 1836. Sans branches; capital nominal, 250,000 £, divisés en 25,000 actions de 10 £ chacune, avec la faculté de le porter à 400,000 £. 18,420 actions ont été émises, et le capital payé s'élève à 46,050 £ ou 2 £ 10 shillings par action.

Au reste, voici le tableau du cours des actions de quelques-unes des Compagnies industrielles établies à Liverpool.

NOMBRE D'ACTIONS.	NOMS DES COMPAGNIES.	MONTANT DES ACTIONS.	CAPITAL PAYÉ.	PRIX ACTUEL.	DIVIDENDE ANNUEL.
2,898	Leeds and Liverpool canal.	100	100	530	20
3,570	Ellesmere canal.	133	133	80	»
600	Bridgewater canal.	100	100	»	»
500	Mersey and Irwell.	100	100	580	25
2,600	Trent et Mersey.	100	100	580	32 1/2
500	Gaz Company.	243	243	310	5
388	Bootle Waterworks.	220	220	310	10
—	Liverpool rail-way.	100	—	265	9

Nous venons de dresser l'inventaire assez exact, un peu long peut-être, des principaux rouages qui concourent à

entretenir l'existence commerciale de Liverpool, examinons maintenant l'influence que cette activité incessante exerce sur la ville et les habitans.

Cette ville géante, quoique d'hier; cette ville, dont tout porte le cachet de la nouveauté, malgré la teinte noire qui recouvre ses édifices : c'est Londres sur une moindre échelle, c'est Londres sur une seule rive et sans ponts, mais avec trente bateaux à vapeur, qui, à chaque instant et par tous les temps et avec une immense rapidité, transportent pour trois deniers (30 centimes) les voyageurs de l'un à l'autre bord de la Mersey (demi-lieue de large). Liverpool s'élève doucement en amphithéâtre sur la rive droite de ce fleuve, et offre de toutes parts une masse compacte de constructions hérissées çà et là de flèches, de clochers et de coupoles, au-dessus desquels plane un nuage de fumée entretenue dans son impénétrable densité par trente ou quarante cheminées d'usines. Lorsque l'on est sur la rive gauche de la Mersey, on n'aperçoit qu'une forêt oscillante de mâts, de vergues et de cordages, qui cachent et découvrent par intervalles les édifices de la ville, qui avoisinent les docks : la douane, l'hôtel des bains, l'entrepôt des tabacs, les magasins du commerce, vastes constructions à sept étages percées de mille fenêtres. Voilà Liverpool, au premier aspect, vu à vol d'oiseau. Si vous pénétrez dans l'intérieur, de belles rues s'offrent à vous, larges, bien aérées, bordées de trottoirs, unies comme les allées d'un parterre, sur lesquelles les voitures roulent sans fracas avec une admirable facilité. On a toujours soin, en Angleterre, de donner aux rues principales, plus de largeur qu'aux routes qui y aboutissent ; c'est bien vu. Dans l'intérieur des villes, la circulation devient plus active ; elle a besoin de plus d'espace pour se mouvoir. Mais en parcourant ces voies somptueuses, pavées à la Mac-Adam, ornées de magnifiques boutiques, sillonnées sans cesse par de brillans équipages, on est surpris de voir tout a côté : de petits passages, d'étroites ruelles, de sombres

allées, où la lumière du jour ne plonge jamais, où une boue noire et grasse séjourne constamment. C'est là que le petit commerce s'agite; c'est là que la misère étale ses guenilles, que des enfans à demi nus se vautrent dans la fange : pénible contraste qu'offrent toutes les grandes villes industrielles, reproche sanglant adressé à notre civilisation si fière, si orgueilleuse de ses produits.

Liverpool possède un assez grand nombre d'édifices publics; mais en général leurs proportions manquent d'élégance. A l'exception de Saint-Luc, de deux ou trois autres églises, de l'*infirmary*, de la douane, tout le reste est à contresens : c'est une confusion de tous les ordres, entassés sans goût, sans méthode, sans proportions. La façade de la station du chemin de fer (dans *Lime Street*) ressemble à un palais royal; il est vrai que si le chemin de fer n'est pas roi, c'est du moins aujourd'hui une grande puissance. Cette façade est belle, mais elle est surchargée d'ornemens. Les architectes anglais ne savent pas donner à leurs constructions cet aspect gracieux, simple et léger, qui caractérise les monumens de l'antiquité : pour faire du grandiose, ils font lourd et massif. Ils réussissent mieux dans l'architecture domestique (*homely*); avec quel art ils prévoient tous les besoins de la vie intérieure! corridors, parloirs, dégagemens, salons, tout a été soumis par eux à un calcul minutieux et exact.

Comme toutes les grandes villes de l'Angleterre et de l'Amérique, Liverpool a ses distributions d'eau et de gaz à domicile; quatre compagnies sont chargées de ce soin. Deux d'entre elles distribuent l'eau dans toutes les maisons moyennant une somme annuelle fixée d'après les prix du loyer : 5 % pour les loyers de 20 à 25 £, 6 % jusqu'à 60 £ et 5 % au dessus; l'eau se distribue trois fois la semaine. Les robinets restent ouverts une ou deux heures, le temps nécessaire pour qu'on fasse la provision de deux jours. Dans les maisons nouvelles l'eau arrive dans un réservoir couvert au niveau des toits et va gagner de là les divers étages : immense commo-

dité, mais surtout immense avantage en cas d'incendie. L'un de ces établissemens, *Liverpool and Warrington Water-works,* formé en 1800, est devenu en 1822 la propriété de la commune ; il a quatre *stations*, au dessus d'autant de puits, d'où l'eau est extraite au moyen de quatre machines de la force, terme moyen, de 30 chevaux chacune. La dépense s'élève à 12,000 £ environ et la recette est du double : le charbon seul coûte 1600 £. Cette compagnie alimente environ les 2/3 de la ville, et fournit aussi aux besoins des navires stationnés dans les docks à l'aide de tubes en cuir, qui s'adaptent à l'orifice de tuyaux souterrains. Le tarif pour cet approvisionnement est de 1 sh. pour 100 gallons, 15 sh. pour une heure d'écoulement, à travers un tuyau d'environ trois pouces de diamètre. L'autre établissement, *Bootle Waterworks,* fondé en 1799, tire ses eaux du petit village de Bootle situé à trois milles de Liverpool. Ses distributions se font à l'aide de quatre machines, deux de quarante chevaux, une de trente et l'autre de douze. Elle alimente l'autre 1/3 de la ville ; les *outskirts* et les *docks*. La dépense est de 7000 £. On calcule que ces deux établissemens fournissent environ 18,000,000 de gallons pour la consommation journalière de la ville et des docks ; c'est à-peu-près huit gallons par habitant.

Deux compagnies sont également chargées de l'éclairage de la ville : l'une depuis 1818 et l'autre depuis 1823. Non-seulement les boutiques, mais les églises, les théâtres et tous les lieux de réunion publique sont éclairés au gaz ; et les maisons particulières ne tarderont pas sans doute à adopter ce brillant éclairage. Les boutiques ne paient que 8 shillings le bec par année. La consommation d'un bec ordinaire est de 8/10 de pied par heure. L'une de ces compagnies fournissait primitivement le gaz extrait de l'huile (huile de palme, l'une des principales productions de l'Afrique) qui donnait une lumière très vive, et qui durait beaucoup plus que le gaz ordinaire : mais au lieu de 1 sh. les 100 pieds se payaient 3 sh. La résine fut substituée à l'huile, mais les frais encore trop élevés, n'ad-

mirent qu'une réduction de 6 d. et elle a été obligée d'adopter le gaz carburé. Ces deux compagnies peuvent fournir aujourd'hui 110 à 120,000,000 pieds cubes de gaz par année.

Une population qui travaille pendant toute la semaine, et qui se recueille le dimanche, n'a guère songé à se créer des lieux de distraction. Liverpool ne possède qu'un seul théâtre et deux promenades publiques : la première, *Prince's Parade,* sur les bords du fleuve, est souvent interdite dans l'été par les grands vents auxquels elle est exposée, et dans l'hiver par la rigueur de la saison ; la seconde, *St-James Walk,* dominant la ville et les environs, est une étroite avenue bordée d'arbres chétifs, et qui n'a pas plus de deux cents toises de long sur sept ou huit de large. Mais en revanche, derrière cette allée, se trouve un parc en miniature, avec de jolis gazons, fins, frais et verts, sur lesquels se penchent de jeunes taillis, heureusement distribués, et semés de quelques grands arbres de l'effet le plus pittoresque. Derrière ce *grove,* qui n'a pas deux arpens, le terrain s'abaisse et forme une gorge assez profonde. C'était une ancienne carrière : on en fit (1829) à grands frais (21,000 £) un cimetière, lieu charmant, véritable vallée de repos, verte, calme et silencieuse. Ce sont là, avec le *Zoological Garden*, où l'on n'entre qu'en payant un shilling, les seules promenades publiques de Liverpool. Mais tout cela se ferme le dimanche, comme le cœur lui-même s'y resserre. On dirait que ce jour-là la mort a abaissé ses ailes sur cette population si bruyante la veille. Le samedi soir, jour de paie, tout le monde s'anime ; on cherche à dépenser, en quelques heures, la vie du lendemain, qui ne doit être égayée ni par un sourire ni par d'agréables causeries. En effet, on n'aperçoit le dimanche dans ces rues solitaires, dont toutes les boutiques sont exactement closes, que des ombres errantes, froides, silencieuses, sans vie, sans mouvement et sans joie.

La préoccupation des affaires, l'activité incessante que réclament le commerce et l'industrie, donnent, en général, aux habitans de Liverpool un ton de rudesse, un esprit d'é-

goïsme dont ils ne se départent presque jamais. Vous chercheriez vainement à Liverpool cette urbanité, cette politesse exquise, ce parfum de bonne société que l'on trouve dans les villes du centre, à Edinburgh ou à Oxford par exemple. L'habitant de Liverpool renchérit sur l'Anglais; il est tout d'une venue, il va droit et vite au fait. *Times is money,* c'est son mot de prédilection; il n'en veut point perdre, et il néglige ces formes de bienveillante politesse dont on a quelquefois occasion de faire échange sans se connaître. Vous voici à l'entrée d'un passage étroit, vous vous arrêtez pour laisser passer le Liverpoolien qui y est engagé. Le Liverpoolien vous voit, vous regarde, mais il n'accélérera pas sa marche, et sa raideur ne se prêtera point, en passant devant vous, à cette imperceptible inclinaison qu'un mouvement instinctif fera faire à tout homme bien élevé. Vous êtes dans un salon de lecture, les journaux sont dressés sur des pupîtres : vous lisez; un Liverpoolien s'approche, se met derrière vous, vous pousse, vous souffle aux oreilles et lit. Si vous avez assez de courage pour soutenir le siège, lorsque vous serez sur le point de tourner la feuille, vous sentirez aussitôt un doigt qui s'y opposera; le Liverpoolien ne vous laisse pas le champ libre; c'est à vous de déguerpir. Vous vous levez, il prend votre place, et tout cela se fait comme la chose du monde la plus naturelle. Malgré ces habitudes vulgaires, malgré cet amour du lucre, malgré les soins de son négoce, Liverpool a des institutions scientifiques, il a son musée, son académie de peinture, ses expositions, et décerne même des prix. Mais est-ce par goût? Non. La ville est trop nouvelle; la civilisation intellectuelle n'a pu marcher de front avec la civilisation industrielle; voilà ce que l'on ne doit jamais oublier lorsqu'on étudie une jeune ville et une ville d'affaires. Ce n'est pas par goût pour les sciences, les lettres ou les arts, que Liverpool s'est donné tous ces établissemens qui appellent les arts, les sciences, les lettres, bien plus qu'ils n'en sont le sanctuaire. Liverpool est riche, il sait

qu'une ville riche doit les avoir, et il se les est donnés comme un parvenu orne sa maison de livres, de tableaux, de sculptures. On ne saurait tout avoir ou du moins tout à-la-fois. Le perfectionnement physique, la vie positive d'abord ; plus tard s'il est possible, la vie intellectuelle, la vie noble et généreuse, la vie de l'âme comme l'autre est celle du corps.

Cette agitation incessante des affaires; ces fortunes rapides qui s'élèvent; ces crises qui éclatent; cette roue immense qui en tournant précipite les uns, grandit les autres; tout ce mouvement dont nous avons vu la surface, et dont Liverpool est l'un des plus imposans théâtres, comment réagit-il dans les profondeurs? quelle influence exerce-t-il sur les classes inférieures? C'est une dernière étude qui manquait à notre tableau. Liverpool a ses pauvres, ses misères, ses souffrances et ses douleurs, comme Londres, Bristol, Manchester, Sheffields, comme tous les grands foyers d'industrie; parce que la distribution des profits a lieu partout d'une manière inégale; parce que la vie continuellement active de l'industrie, vie de labeur sans compensation, use rapidement les hommes, dévore leur force physique, épuise leur moral. De quelle constitution puissante ne doit-il pas être doué, celui qui est engagé dans cette pénible carrière! pour accomplir la rude tâche qui lui est imposée, pour tenir tête aux oscillations de l'industrie; pour combattre enfin les passions dont l'homme est sans cesse agité. Ce qui dans toute autre condition est un défaut bien véniel devient pour le travailleur un crime irrémissible. Il doit travailler toujours et sans cesse. Toutes les jouissances, dont il entend faire le récit, dont il hume l'avant-goût, qu'il prépare de ses mains calleuses lui sont interdites! les doux loisirs, le comfort, le bien-être, qui n'est pas du luxe, lui sont refusés, comme à une nature trop grossière : qu'il lutte constamment, voilà son lot. Le plus petit nombre triomphe, le reste meurt à la peine, on se démoralise. Parcourez Dale-street : à chaque instant vous êtes coudoyé par la misère en haillons, la misère aux regards in-

quiets, aux joues pâles et creuses, qui marche les pieds nus, qui végète ou grelotte, pleure, boit et se bat dans les humides cellars des chétives maisons dont la vieille ville est semée. Dale-street est le rendez-vous général de la misère et de l'ivrognerie, comme Church-street, est celle du vice. Le 27 mars 1836, on a constaté qu'il existait à Liverpool, 1600 *public houses*, 70 *taps*, plusieurs centaines de débitans de bière (en 1831 il y en avait 585), 300 maisons de prostitution ; dont 15 dans *Williamton-square*, et 20 *saloons* (espèces de salles de danse), où se réunissent les filles publiques et les voleurs. On avait, pendant un temps, toléré l'ouverture des *public houses* le dimanche matin, et le nombre d'individus traduits alors le lendemain devant les magistrats était de 100 à 120 ; ce nombre a été réduit à 50, depuis qu'on en a exigé la fermeture ce jour-là. Les maisons de prostitution contenaient les unes 2, les autres 10 filles, soit 1200 en tout, et en y comprenant celles qui vivent *in lodgings and cellars*, on obtient pour chiffre général 4000. Mais ce qu'il y a de pire, c'est qu'à Liverpool les filles publiques allient la pratique du vol à celle du vice ; et cette pratique est encouragée par l'impunité, les victimes n'osant pas, 1 sur 10, porter plainte et les poursuivre. Ainsi, on a constaté que dans une seule maison de prostitution il a été volé, dans un an, 2000 £ (25,000 fr.). Un tiers de ces femmes vit avec les voleurs. Ceux-ci sont au nombre de 1000, dont 600 rôdent autour des docks, aidés dans leur tâche par 1200 *enfans* au-dessous de 12 ans qui volent pour leur compte ou qui aident les grands. Pour résultat définitif on trouve que la population malfaisante de Liverpool prélève tous les ans un impôt de 700,000 £ (17,500,000 fr.) sur les autres classes. Cette effroyable masse de désordres était attribuée en partie à la boisson et à l'insuffisance de la police. La force de la police a depuis été augmentée; mais le mal ne paraît pas devoir diminuer.

Loin de nous la pensée, en citant ces faits, de vouloir formuler une accusation contre Liverpool; nous avons cru

seulement qu'il importait de présenter tous les résultats de cette étonnante prospérité dont nous avons entrepris d'esquisser le tableau. Il faut bien en convenir, si la civilisation industrielle est de beaucoup supérieure à celles qui l'ont précédée, elle a encore un progrès à faire : se débarrasser de la plaie hideuse du paupérisme qu'elle traîne toujours à sa suite Liverpool n'a rien négligé pour y parvenir. Il a ouvert des établissemens nombreux à toutes les souffrances ; une maison de travail où 2000 indigens trouvent asile ; des hospices flottans sur les docks pour les matelots que la maladie surprend ; un hôpital pour les étrangers privés de ressources, et un grand nombre d'écoles où la nouvelle génération apprend à devenir morale.

Mais, parmi les nombreux établissemens de bienfaisance de Liverpool, il en est un surtout qui mérite d'être cité, c'est le *Night Asylum for the houseless poor.* Liverpool se glorifie d'en avoir le premier conçu le plan et de l'avoir le premier mis à exécution, et de posséder, à cet égard, l'établissement le plus vaste peut-être qui soit au monde. Londres, la seule ville qui jusqu'ici l'ait imitée, n'en possède que trois ou quatre beaucoup moins importans. Liverpool a raison de s'honorer des sentimens philantropiques qui lui donnent cette priorité et cette prééminence tout à-la-fois ; mais l'excès du mal n'y est-il pas pour quelque chose ; mais la ville qui, la première, a créé un tel établissement, n'a-t-elle pas dû être aussi celle chez qui le besoin s'en est fait le plus vivement sentir? Il y a vingt ans, en 1816, époque calamiteuse pour l'Europe ; la misère, ordinairement si grande à Liverpool, y fut plus grande que de coutume. Sans pain et sans asile, une foule de malheureux, trouvant qu'il était moins difficile de se passer de l'un que de l'autre, employaient leur peu de ressources à satisfaire les exigences de la faim, et quand venait le soir, ne sachant où reposer leur tête, ils s'étendaient le long d'un mur, se pressaient auprès des fours à chaux, dans le voisinage des tuileries, et le matin leurs corps engourdis

avaient peine à se soulever pour recommencer leur vie de souffrance. Quelques maisons d'asile leur furent ouvertes : ce fut là l'origine du *Night Asylum*. Ces maisons, dont le nombre s'accrut jusqu'à trois, entretenues au moyen de souscriptions particulières, insuffisantes, subsistèrent jusqu'en 1830. Ce fut alors qu'un homme, essentiellement philantrope, un homme estimé de tous ceux qui le connaissent, et que tout le monde connaît, lui, son nom ou ses actes, l'éditeur du *Mercury,* sir Egerton Smith, conçut l'idée de réorganiser ces établissemens et de les fondre en un seul, mais permanent, sur une échelle plus vaste, plus économique et plus commode tout à-la-fois. La misère ne diminuait pas, le nombre des malheureux restait le même, et la charité publique sa lassait. Egerton vint au secours des malheureux et des riches. Il trouva le moyen de concilier leurs intérêts ; et soutenu de son éloquence au conseil municipal, comme dans les colonnes de son journal, il triompha de tous les obstacles ; et, en décembre 1830, on vit le *Night Asylum,* tel qu'il existe aujourd'hui, vaste, commode, bien aéré, s'ouvrir pour les *houseless poor*. Au-dessus de la porte, on lit cette inscription : *Frappez et on vous ouvrira ;* touchantes paroles de saint Luc, dont il n'a jamais été fait une plus ingénieuse et plus juste application. Dans cet établissement, plus de six mille individus trouvent annuellement un asile, et y passent, terme moyen, cinq nuits. Ainsi, grâce à Egerton, plus de trente mille nuits de souffrances sont épargnées aux malheureux !

Littérature. — Philosophie.

CONSEILS DE GŒTHE

AUX GENS DE LETTRES.

Les hommes remarquables traînent ordinairement après eux un bataillon de médiocrités qui n'est pas le moindre embarras de leur génie. L'éclat de ces imitateurs est un reflet; leur lumière même n'est qu'une ombre. L'homme de génie les emporte après lui comme les plis de sa robe; ils viennent s'abriter sous les colonnades de son palais, qu'ils manquent rarement de flétrir. Là, ils font leurs orgies; ils s'y prélassent tour-à-tour; prêtant souvent leurs ridicules à leurs maîtres qu'ils parodient. Ce bataillon servile a souvent dû faire sourire Gœthe et Voltaire.

Autour de Gœthe nous apercevons les Meyers, les Mercks, les Knebels, les Zelters, les Bettina-Brentano, les Eckermann; de même que, autour de Voltaire, les La Harpe, les Dalembert, les Morellet, les Damilaville, venaient se grouper : accessoires qui vivent un peu par eux-mêmes, et beaucoup par leurs patrons. Parmi eux, Eckermann occupe une place isolée. Ses rapports sont plus naïfs; il les redit avec moins d'affectation et plus de cœur que ses camarades. Né dans la roture et long-temps confiné dans l'obscurité, il a plus de peine à se porter grand homme, et reçoit modestement les conseils de Gœthe. Ces enseignemens, que le vieil

lard donnait avec liberté à un pauvre littérateur, auquel il s'intéressait, ont quelque chose de ferme, de naïf, de patriarcal, que l'on cherche en vain dans les relations entretenues par Gœthe avec d'autres écrivains plus célèbres et plus ambitieux. Ces avis s'adressent à toute la nation des auteurs; et sous ce rapport nous les considérons comme éminemment utiles.

Le père de notre héros était un petit colporteur d'épingles, de bobines de soie et de plumes à écrire, entre Lunébourg et Hambourg. Sa mère faisait des bonnets de dentelle, filait le coton et nourrissait une vache. Le jeune Eckermann, leur rejeton, aidait ses parens en recueillant, sur la rive de l'Elbe, les joncs et les roseaux qui servaient à la pâture de la vache; puis il ramassait des branches sèches dans la forêt pour soutenir la pauvre vie de ses parens; glanait des épis après la moisson, et ramassait des glands de chêne pour les vendre aux fermiers qui en nourrissaient leurs volailles. Telle a été la vie d'un homme qui a long-temps correspondu avec Gœthe, qui a pénétré dans l'intimité du grand poète, et qui nous a transmis les paroles dernières, les *suprema verba*, de ce roi de son siècle intellectuel.

Eckermann avait du goût pour le dessin : ses premiers essais fixèrent l'attention de quelques bourgeois de Hambourg, qui le protégèrent. Il fut tour-à-tour commis, secrétaire, volontaire dans les troupes allemandes, élève de peinture, et enfin écolier de grammaire et de rhétorique, au milieu d'enfans qui riaient de son âge avancé. Ce fut alors qu'il ouvrit, pour la première fois, les œuvres de Gœthe, et qu'il y puisa sa première inspiration littéraire. Communiqué à Gœthe lui-même, le manuscrit d'Eckermann fut revu et corrigé par ce nouveau patron, imprimé sous ses auspices, par Cotta, libraire de Weimar, et commença sa réputation littéraire. Puis, la confiance de Gœthe pour son protégé augmenta : il fit de lui son secrétaire et son commensal; lui abandonna le soin d'arranger ses papiers; lui révéla les secrets de sa pensée et

de son expérience, et prépara ainsi le travail curieux que son confident vient de publier sous le titre de *Conversations avec Gœthe, pendant les dernières années de sa vie.*

Il serait facile d'extraire de ces volumes un code entier à l'usage des écrivains. Nous nous contenterons de citer plusieurs fragmens, opinions, jugemens et portraits échappés au grand homme, sans chercher à donner à des pensées éparses une forme compacte et un ensemble logique qui altéreraient leur naïveté.

—« Il y a, disait-il un jour, chez les hommes qui se livrent à la science et aux belles-lettres, un grand malheur, un vrai fléau. Leur sympathie les attache rarement à ce qui est *bien*, à ce qui est *beau* en soi, mais à ce qui les relève, les soutient et les exalte. Tel, dont ils espèrent un appui, est l'objet de leurs éloges; tel autre, qui les critique, leur est odieux. Ils banniraient volontiers du monde le sentiment du *beau* et du *bon*, comme une autorité gênante, comme une domination insupportable; même dans les sciences positives, ils acceptent bien moins ce qui sert le progrès des connaissances générales, que ce qui profite à leurs intérêts. Ils diviniseraient l'erreur si elle pouvait se transformer en pensions, en dignités et en luxe. Estimer et choisir ce qui est réellement excellent, c'est chose rare et qui peut passer pour un phénomène. Voyez comment * * * a influé sur notre littérature : son érudition et son talent ont été inutiles à notre pays. Manquer de consistance, de caractère, est un défaut trop commun aux gens de lettres. Malheureusement, nous n'avons pas aujourd'hui de Lessing qui, par la simplicité et la tenue du caractère, impose le respect à tout ce qui l'entoure, et honore la carrière qu'il parcourt.

« La considération et le respect dont nous parlons ne les environne pas toujours, il s'en faut. Voltaire lui-même a-t-il fait du bien? j'en doute. Cette chaude et bouillante philosophie du dix-huitième siècle ressemble à un vin spiritueux et fumeux qui enivre les intelligences au lieu de les soutenir

et de les diriger. Elle offre un singulier spectacle : la raison de l'homme aux prises avec la raison de Dieu. L'esprit humain a voulu faire ce qu'il lui plaisait de l'intelligence suprême ; l'esprit humain, pauvre et misérable jouet, dont l'intelligence suprême fait ce qu'elle veut. Mesurer et supputer les opérations de l'univers et prêter au monde son propre esprit, singulière prétention! Partir d'un point de vue aussi borné, pour embrasser et étreindre l'ensemble gigantesque des choses humaines! quelle tâche! quel travail!

« Je doute que l'homme soit né pour résoudre jamais définitivement le problème du monde. C'est bien assez pour lui de chercher le point où ce problème commence, et de le circonscrire dans les limites intelligibles; son pouvoir ne s'étend pas plus loin. Dès qu'il parle de sa liberté, il détruit par cela même l'omniscience de Dieu. Que savons-nous donc sur ce qui nous intéresse le plus? Il suffit d'aborder les idées philosophiques pour reconnaître combien il est délicat et imprudent de s'immiscer dans la profondeur inscrutable des mystères divins.

« Le mot *liberté* est un de ceux qui ont le plus violemment remué notre temps, et qui ont ébranlé avec plus de force certains grands esprits; celui de Schiller, par exemple : j'avoue que ce mot *liberté* me présente une idée assez peu intelligible. Je serais bien plutôt porté à croire que chacun de nous possède ici-bas un degré de liberté supérieur à l'usage que nous pouvons en faire. A quoi bon une liberté d'action énorme, quand la faculté de l'action elle-même est fort restreinte? à quoi me sert une vaste maison, à moi, qui ai passé tout l'hiver dans les deux chambres que vous voyez; chambres remplies de livres, de meubles, d'instrumens; où je peux à peine me remuer et d'où je n'ai pas même eu le desir de bouger pendant plusieurs mois? ai-je visité les autres chambres qui sont sur le devant de ma maison? en ai-je eu seulement l'idée? De quelle utilité peuvent être des jouis-

sances prétendues, dont on ne tire aucun parti, et qui, souvent, ne vous laissent qu'un regret?

« Je ne connais pas de liberté plus desirable que celle de vivre dans une atmosphère saine, et d'exercer sans entrave sa profession. Nous ne sommes libres que sous les conditions que nous impose la nature : l'agriculteur, sous la condition de cultiver péniblement le sol; le prince, sous le poids de tous les ennuis dont son autorité est environnée; le courtisan, sous la loi d'une étiquette plus ou moins gênante. Être libre, selon quelques-uns, c'est ne pas reconnaître de supérieurs. Suivant les sages, c'est connaître et employer le privilège de l'homme : et ce privilège consiste à distinguer un être supérieur et à l'adorer. Je regarde le sentiment de l'envie comme le plus humiliant pour celui qui le possède; et je tiens, au contraire, celui d'une admiration raisonnable et d'une vénération sensée, pour le plus honorable de tous les sentimens. Il nous élève au niveau de l'objet respecté. Notre sympathie prouve qu'il y a communauté entre nous et cet être supérieur; une portion de sa grandeur peut seule nous élever jusqu'à sa contemplation.

« Schiller et Byron n'ont pas assez compris ces vérités. Il y avait dans leur siècle un génie de négation, d'opposition et de lutte qui les a beaucoup trop envahis, et qui a nui d'une manière irremédiable à l'effet de leurs travaux les plus sublimes. Toute activité qui émane d'un principe négatif n'aboutit nécessairement qu'à un résultat négatif; et ce qui est négatif n'est rien. Quand j'aurai prouvé que ce qui est mauvais est mauvais, qu'aurai-je gagné? Et si la manie de l'opposition me force à soutenir que ce qui est réellement bon est mauvais, ne me trouvé-je pas exposé à faire beaucoup de mal? Pour être utile, il ne faut pas s'amuser à critiquer amèrement les ridicules de ses voisins; mais les laisser se tirer d'affaire comme il leur plaira, et chercher pour notre usage ce qu'il y a de bon et de meilleur. Notre tâche n'est pas de détruire; mais de fonder, s'il est possible, un édifice sur le-

quel nos contemporains et l'avenir puissent jeter les yeux avec plaisir et gratitude.

« Schiller et lord Byron ont tous deux poursuivi avec ardeur ce fantôme brillant, ce mot paré de tant d'éclat factice : *liberté;* mais il y a de grandes différences entre eux. Byron, en sa qualité d'Anglais, connaissait beaucoup mieux le monde ; Schiller, à proprement parler, ne domina que la sphère idéale. J'aurais été curieux d'observer l'effet qu'aurait pu produire sur l'âme ardente de Schiller, le début gigantesque de Byron : en 1807, le grand homme de l'Allemagne reposait.

« Schiller a toujours adoré la métaphysique, stérile en elle-même, ce qui l'a engagé dans une inutile recherche, que l'on peut regarder comme un supplice de l'intelligence. Voilà ce qui prête à quelques-unes de ses pages une apparence de faux et de mensonge : ce génie extraordinaire se donnait mille peines pour échapper à la naïveté, et arriver au sentiment éthéré, à l'idéalisme pur. Tristes efforts! la réalité est le sol dans lequel la poésie doit prendre racine : une fois isolé du vrai, qui est sa puissance et sa force, l'idéal du sentiment se trouve tellement suspendu dans le vague, que l'homme ne sait plus qu'en faire. On reconnaît cette fatale perplexité dans les lettres que Schiller écrivait à Humboldt : au milieu des créations du poète dramatique, les théories philosophiques le préoccupaient beaucoup plus que la poésie elle-même.

« En cela et en beaucoup d'autres choses, son esprit et le mien n'avaient aucun rapport. Il redoutait la spontanéité que j'appréciais beaucoup : il réfléchissait et philosophait sur toutes choses ; il se laissait arracher à la naïveté du jet et de l'impression par le besoin de réfléchir et de se rendre compte de tout. Aussi discutait-il volontiers tous ses ouvrages scène à scène, pied à pied, vers à vers ; tandis que moi, j'aimais à les couver dans un profond silence. Ses dernières pièces de théâtre ne renferment pas une ligne qui n'ait été commentée, retournée, élucidée entre nous. Pour moi, au contraire, je

me plaisais, si je peux le dire, à cacher ma grossesse. Je ne montrai à Schiller mon *Hermann et Dorothée* qu'au moment où j'eus entre les mains un exemplaire de ce poème.

« La nature physique n'était pas pour lui l'objet d'une étude assez approfondie. Il n'avait ni le temps ni la volonté de s'abaisser jusqu'à ces observations : tous les paysages contenus dans son Guillaume Tell résument, non ses impressions personnelles, mais les documens que je lui ai donnés, et que cet esprit créateur sut empreindre d'une puissance de réalité extraordinaire. Schiller avait été élevé dans une école militaire dont la vigoureuse et dure discipline détermina cette révolte, pour ainsi dire physique, contre la force brute, qui caractérise ses premiers ouvrages; les *Brigands* surtout. Plus âgé, il transporta cette lutte dans la sphère idéale : combat auquel succombèrent ses forces corporelles. Il demandait à ses facultés de travail, d'application et d'étude, plus qu'elles ne pouvaient produire. Sa santé était très dérangée. Dominé par la pensée de l'indépendance humaine, il voulut non-seulement lutter contre la maladie, mais lui imposer la loi de produire des chefs-d'œuvre. Pour moi, qui estime beaucoup cependant le *catégorique impératif* (1); je suis persuadé que cette violence extrême faite au nom de la liberté humaine, détermine souvent le naufrage des facultés de l'âme et de celles du corps. Schiller, qui était très sobre et qui buvait peu de vin dans son état ordinaire, avait recours aux stimulans, qui maintenaient l'élévation factice de son esprit, lorsqu'il sentait ses facultés physiques s'affaisser. Non-seulement sa santé en fut affectée, mais ses ouvrages s'en ressentirent; et tel passage dont les critiques ont blâmé la poésie maladive, me semble rentrer totalement dans le domaine de la pathologie.

(1) On voit que Gœthe, tout en blâmant la recherche et l'affectation de la philosophie abstruse se servait familièrement de ces termes, et qu'il parlait de l'*impératif catégorique* comme nous parlons du jour et de la nuit, du froid et du chaud, des idées les plus répandues et les plus vulgaires.

« Lord Byron est à-la-fois un homme de génie, un homme de haute race et un Anglais. Ses bonnes qualités lui appartiennent en propre : comme pair d'Angleterre, il a fait et dit des sottises ; mais son génie est immense. La méditation philosophique proprement dite n'appartient pas plus à lui qu'à ses compatriotes, toujours plus ou moins distraits par le génie des affaires qui les domine. Enfant quand il veut jouer le philosophe, Byron commence à être sublime quand il fait naïvement des vers. Je me suis amusé à noter les passages où il essaie de paraître méditatif et où il n'est qu'inspiré. Lui-même ne savait pas pourquoi ni comment il créait de si belles choses. Cela lui venait comme les beaux enfans aux belles femmes, sans que le père ou la mère connaissent la raison *déterminante* de leur beauté.

« Nul n'a possédé à un plus haut degré que lui la puissance poétique. Saisir la forme extérieure des objets, les reproduire dans leur vérité, sous les couleurs les plus vives ; concentrer toute la verve et toute l'énergie d'un volume dans quelques paroles foudroyantes : voilà Byron. C'est une assez grande gloire, mais il avait le malheur d'être descendant des Byron. Une certaine condition moyenne est la plus favorable de toutes au développement de la pensée et du talent. Byron malheureusement était né de manière à n'avoir ni maître, ni conseiller, ni guide. Qui lui aurait imposé ? qui aurait élevé une digue devant ses caprices ? personne. Byron ne savait où il allait, vivait au jour le jour, se permettait toutes les folies, allait où il pouvait et comme il pouvait, et suscitait l'hostilité du monde entier.

« L'intelligence de Shakspeare était complète ; celle de Byron, grande, mais incomplète. Ce dernier eut le bon esprit de s'apercevoir qu'il n'existait que des points de contact fort éloignés entre lui et le dramaturge du seizième siècle. Il ne se constitua pas l'admirateur du grand homme ; il l'accepta seulement en partie, et s'il eût pu le renier entièrement, il l'eût osé. Shakspeare se montre vaste, lucide et gai ; Byron est

morose, négatif et souvent furieux. Shakspeare a une indulgence vaste et un noble pardon pour toutes les sottises; Byron se fait remarquer par une ironie inexorable. La susceptibilité irritée de Byron, puissamment développée par les incidens d'une vie souvent douloureuse, cherchait des ennemis : il était on ne peut plus sensible à l'éloge et au blâme. L'indifférence de Shakspeare a été poussée jusqu'à l'oubli de son propre génie. Ces deux natures ne pouvaient sympathiser : par une singularité remarquable, Shakspeare aurait pu admirer Byron; Byron ne pouvait admirer Shakspeare tout entier; tant il est vrai que souvent l'admiration, au lieu d'être preuve de faiblesse, est preuve de force. Pope, au contraire, ne gênait point lord Byron et ne pouvait l'offusquer; Byron le comprenait sans le craindre : Pope était questionneur, mordant, méchant, satirique, poète de salon; Byron non-seulement comprenait Pope tout entier, mais le dominait.

« Les critiques sur Shakspeare nous inondent; cependant ce qu'on aurait de mieux à faire serait de jouir de lui sans essayer une appréciation impossible; elle prouvera toujours les limites de notre pensée, la faiblesse de notre jugement. Il y a dans mon *Wilhelm Meister* quelques linéamens épars de ce grand travail sur Shakspeare, que personne n'achèvera; mais un ou deux traits ne font pas un tableau. Il faut renoncer au portrait complet et exact de cet homme immense : j'ajoute qu'il est dangereux aux esprits d'un certain ordre de s'occuper de lui trop exclusivement. Que de mauvais poètes la Germanie ne doit-elle pas à Shakspeare et à Calderon! Combien d'intelligences écrasées par la contemplation du géant anglais!

« J'ai eu le bon sens de secouer son joug de bonne heure, et de marcher dans ma voie, sans m'enchaîner à la servitude d'une perpétuelle et gauche copie. Après avoir déposé sur ses autels *Egmont* et *Gœtz de Berlichingen*, je l'ai quitté. Byron a fait de même. On a tort de croire que Shakspeare soit, à strictement parler, un poète théâtral. Il ne pense ni au parterre, ni à la rampe, ni aux coulisses,

ni aux entrées et aux sorties, ni aux mille exigences de la représentation. Intelligence pour laquelle le théâtre était une sphère trop étroite : le monde l'était aussi. Une faculté qu'il possédait (non peut-être au suprême degré comme Calderon, mais d'une manière éminente), c'était la faculté sympathique ; la faculté *d'aimer*. On n'est jamais complet sans elle. Elle manquait essentiellement à lord Byron, l'homme le plus négatif du monde. Il s'enveloppait dans son dédain orgueilleux. Shakspeare aimait au contraire à développer, au profit de l'humanité, sa science d'observation et son instinct de pénétration. La poésie de Byron a été une opposition perpétuelle : faute de tonner à la Chambre des Communes, il a foudroyé, dans ses poèmes, le genre humain, son ennemi. C'est un homme mécontent de lui-même, mécontent de ses confrères, mécontent du public : il rappelle les paroles de l'apôtre : *cymbale brillante*, *mais vide de charité*. Un jeune poète allemand, dont plusieurs poèmes que je viens de lire semblent attester le mérite supérieur (1), manque également de cette faculté d'amour. Il ne peut pas *aimer :* il sera le dieu de ceux qui, sans avoir son talent, prétendront marcher dans la même direction négative. Quant à Byron, cela ne m'étonne pas ; il s'était mis en guerre avec tous ses contemporains ; sa position était fausse depuis le commencement. Il avait attaqué de front, non-seulement tous les gens de lettres, tous les hommes célèbres, mais l'Église et l'État ; et cela, dans le pays où l'Église et l'État forment le faisceau le plus compacte et le plus serré. Il se fit bannir d'Angleterre et se serait fait bannir de l'Europe. En quelque lieu qu'il fût, la place et l'air lui manquaient ; la liberté la plus illimitée ne le contentait pas ; il se sentait partout gêné ; le monde était sa prison. En allant combattre en Grèce, il n'a fait que céder à ce sentiment de

(1) S'il faut en croire l'auteur anglais qui a commenté un fragment de Gœthe, il s'agirait ici du brillant et satirique Heine.

torture affreuse qui le poursuivait et ne lui laissait aucun répit. Dire étourdiment ce qui lui venait à l'esprit; ne reculer devant aucune imprudence; ne se refuser aucune hostilité, ce n'était pas le moyen d'obtenir la paix : il ne la connut pas.

« Cette misanthropie stérile est un écueil fatal. Il faut aussi ne pas laisser détruire ses facultés les plus hautes par l'ambition de produire un grand ouvrage; de s'élever au-dessus de son niveau naturel, et enfin de devenir *populaire*. Je ne serai jamais *populaire,* moi. Tous mes ouvrages sont faits pour les hommes d'élite, non pour le peuple. Malheur à qui écrit pour la masse, au lieu d'écrire pour certaines personnes, qui ont les mêmes sympathies et les mêmes tendances que nous.

« Populaire! Que l'on ne s'effraie pas de ne point l'être : Mozart et Raphaël ne l'ont jamais été. Je ne me compare pas à ces noms sublimes; mais, tout ce qui est très grand et très sage appartient exclusivement à la minorité. La minorité représente la raison pure; la majorité est le symbole du tourbillon, de la passion, de la déraison. L'histoire parle de certains ministres qui avaient à-la-fois contre eux le roi et le peuple; et qui, seuls, mus par une sagesse supérieure, sont venus à bout de leurs grands desseins. Le peuple, la masse ne comprendront jamais que les passions et les sentimens; la sagesse est le privilège éternel du petit nombre.

« Garantissez-vous d'une influence politique, si vous voulez rester poète. Tout ce qui est force brutale, action des partis, dictature politique, est diamétralement contraire à la liberté de l'intelligence, à la franchise, à l'élan de la pensée, à l'essor poétique. Cette action presque matérielle à exercer sur les hommes; le machiavélisme inséparable d'un tel métier; ce mélange de force et de ruse; ces lois sans cesse interprétées ou violées; cette prévoyance vigilante des évènemens; cette lutte contre les obstacles, parquent le poète dans un domaine orageux; dans une atmosphère d'intérêts vils qui étouffent tout ce qu'il y a d'idéal chez lui. Thompson

a écrit un charmant poème sur le plaisir *de ne rien* faire; il en a écrit un détestable sur la *liberté*.

« Poète, laisse donc ton génie se déployer sans entraves! Que la barrière des préjugés et des factions ne borne pas ta vue! Tu seras assez patriote, quand tu auras répandu dans ton pays le goût du beau et du bon. Ta vie, à toi, c'est de planer comme l'aigle, de tout voir et de lever les yeux vers le soleil. Un chef de parti n'est, après tout, qu'un bon caporal; ou, si l'on veut, un capitaine qui commande à des intérêts organisés en bataillon. Passer sa vie à détruire des préjugés, à renverser des barrières intellectuelles; élever les esprits et purifier les âmes; n'est-ce pas quelque chose de mieux? n'est-ce pas une impertinente ingratitude que de demander au poète une autre espèce de patriotisme? Quelle reconnaissance plus haute son pays peut-il lui devoir? Certes, c'est bien s'acquitter envers sa patrie que de conserver le feu sacré de la moralité publique; d'augmenter la somme des jouissances nobles et élevées; d'améliorer les hommes au lieu d'enflammer leurs passions.

« Je m'embarrasse assez peu, vous le savez, de ce que l'on dit ou de ce que l'on écrit sur mon compte; mais je sais que, aux yeux de certaines personnes, moi qui *toute ma vie ai travaillé comme un galérien,* je passe pour n'avoir rien fait qui vaille, parce que j'ai toujours refusé de me jeter dans la politique active. Je déteste cordialement ces gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, de ce qu'ils comprennent le moins. Pour plaire à ces messieurs, il aurait apparemment fallu que je devinsse président d'un club de jacobins, et que je renonçasse à écrire des livres et à faire des chansons.

« Je voudrais que les jeunes gens fussent aussi en garde contre le prestige de ce qu'on appelle *invention originale*. Croyez-moi, le monde tel qu'il est, la réalité, la vie, sont assez féconds et assez riches pour que l'on s'en tienne à ce qu'ils nous offrent? Toute poésie idéale a son origine dans la

réalité. C'est dans le vrai que tout ce qui est beau prend sa source; c'est lui qui fournit tous les matériaux de la création poétique. Quant aux œuvres bâties de nuages et suspendues en l'air, je n'en fais aucun compte. Les faits et les caractères appartiennent au monde réel ou à la tradition.

« Un auteur trouve toute espèce d'avantage à traiter des sujets familiers à lui et au peuple. Il en est maître; il les pétrit à son gré; il peut diriger et modifier les développemens qu'il leur donne. Regrettons que vingt peintres différens aient couvert l'Italie de Madones et d'enfans Jésus?

« Presque toujours, ce qu'on appelle *création* est désordonné, trouble, confus. Les annales littéraires ne présentent pas un seul exemple d'une formation spontanée qui ait atteint sa perfection sans se charger de vapeurs, de fumées, et de scories. Une fermentation et un bouillonnement inévitable signalent la première apparition des produits de l'intelligence, leur état vierge; celui, par exemple, des ballades et des chansons primitives. Le curieux et le savant aiment à observer ces créations sauvages; mais combien elles sont loin de la perfection; quelle distance entre la statue égyptienne et celle de Michel-Ange! L'artiste qui travaille sur des données populaires, a l'avantage d'être sûr de ses bases; de ne pas fatiguer et torturer son esprit pour en découvrir de nouvelles, et de se consacrer tout entier au soin de l'exécution. Si vous prétendez éternellement créer du nouveau, vous pourrez bien passer votre vie à le chercher sans le trouver, et lancer au hasard des esquisses innombrables, sans parvenir à une œuvre complète.

« Je ne veux pas être votre maître d'école; mais si je puis vous épargner quelques erreurs, je serai content. Avec ces fausses idées sur l'invention et la création, l'expérieene ne sert à rien; les antécédens sont méprisés; chaque novice tombe dans les fautes commises par ses prédécesseurs. Tous parcourent, l'un après l'autre, le même chemin d'erreurs. Les phares qui brillent de distance en distance sur la route

intellectuelle ne jettent plus de clarté utile. Je connais une foule de jeunes auteurs qui, après des efforts infinis, n'ont produit que des œuvres mort-nées, véritables ébauches semées de passages brillans. Presque tous ont espéré produire un *opus magnum,* un monument « plus durable que l'airain. » Avec une ambition moins vaste, plus d'études, de recherches et de soin ; en écoutant l'instinct poétique, lorsqu'il se faisait entendre, ils eussent assurément mieux réussi. L'inspiration soutenue qui convient à un grand ouvrage, non-seulement n'appartient pas à la foule, mais exige le concours de certaines circonstances extérieures qui se trouvent rarement dans la vie humaine. Un doux repos, le calme de l'esprit, le silence des passions, de longues heures consacrées au même ouvrage; combien cela est rare! Il ne suffirait pas d'être un Homère; il faudrait encore pouvoir l'être. Enfin, de trop hautes ambitions qui n'ont de rapport ni avec les forces, ni avec les évènemens d'une existence dont on ne dispose pas toujours, ont anéanti un grand nombre de talens plus ou moins distingués.

« Nous autres, gens de lettres, nous devons aussi nous défier des hostilités semées entre nous par les critiques de différens partis. Les Schlegel n'ont rien oublié pour faire de Tieck mon antagoniste et mon ennemi personnel. Notre affection est mutuelle; mais on nous a placés, malgré nous, dans une position fausse. Il s'agissait, pour les Schlegel, de fonder une nouvelle école littéraire, et par conséquent de me supplanter. Ils cherchèrent un homme qui pesât assez dans la balance pour attirer l'attention publique : ce fut Tieck, qui possède, sans aucun doute, et je l'avoue hautement, un talent très significatif, mais qu'ils ont exhaussé et grandi dans des vues de parti. En suscitant cette rivalité, les Schlegel avaient tort, je le dis avec modestie, mais sans phrase. Je suis ce que Dieu m'a fait. Il est aussi absurde de placer de niveau Tieck et moi, que de me comparer à Shakspeare. Ce dernier parlait de lui-même fort humblement; et c'était une

nature supérieure que mon devoir est de respecter et d'admirer.

« La mode est trompeuse. A certaine époque, on ne voyait sur toutes les tables, on ne déclamait, on ne lisait, dans les boudoirs, dans les salons, qu'un seul poème, l'*Uranie* de Tiedge; aujourd'hui on n'en parle plus. Il arrive souvent qu'une idole élevée par la mode est flétrie et souillée par ses propres admirateurs. Voyez Kotzebue, dont on dit tant de mal aujourd'hui : il a été à la mode, comme Iffland ; et la mode l'a tué. L'un et l'autre, cependant, ont un mérite réel. Dans leur voyage à travers la vie, ils ouvrent les yeux, ils observent, ils voient, sont attentifs ; ils comprennent nos fautes et nos folies. Le souffle de la réalité anime leurs ouvrages. Il y a chez eux de la vérité, de la vigueur et de l'intérêt.

« Souvent la mode, la popularité sont conquises bien moins par les mérites véritables que par les défauts. Mon *Faust* a plu spécialement par le vague et l'obscurité; il a offert le charme d'un problème insoluble. L'atmosphère sombre de la première partie a surtout séduit les lecteurs. Ne cherchez pas trop à vous rendre compte de la pensée qui m'a dicté un tel ouvrage. C'est, après tout, une *drôle d'affaire* que ce Faust ; chacune des scènes qui composent la première partie forment un ensemble complet, un tableau isolé, un petit monde à part. *Gilblas*, *Don Juan*, et même l'*Odyssée*, sont conçus d'après le même principe. La première partie dont je parle et dont on s'est engoué, émane d'une situation à-la-fois passionnée et douloureuse, par conséquent intéressante ; la seconde révèle un monde plus vaste, plus élevé, plus épuré, moins passionné. On ne saura ce que signifie le complément de Faust, *si l'on n'a pas un peu vécu et beaucoup observé.* »

Nous avons rapporté avec exactitude quelques-uns des oracles familiers rendus pas ce vénérable vieillard, dont l'intelligence mûre et solide, créatrice toujours sans effort, apparaît si majestueuse sans violence, si grande sans emphase :

rien ne ressemble moins à la violence commune aux génies secondaires. Cette gravité calme et lucide ne convient pas à des âmes orageuses, à des esprits critiques, à de turbulentes intelligences, grandes quelquefois, mais qui partent d'un principe d'égoïsme mesquin, pour juger ou agiter le monde. Ce n'est pas le coup de fouet de Lessing, la plaisanterie de Wieland, l'éclat idéal de Schiller, le dogme de Schlegel, le culte de Novalis, le météore flamboyant de Richter; mais c'est quelque chose de si pur et de si élevé, que l'on ne s'étonne plus d'entendre le spirituel et ardent Henri Heine, tout en raillant le noble patriarche, convenir qu'il fut frappé de respect la première fois qu'il vit ce *Jupiter de l'intellignce.* Les dernières années de Gœthe nous ont toujours rappelé les beaux vers de Wordsworth dans lesquels le poète décrit si noblement la majesté d'une vie honorable qui va s'éteindre.

The monumental pomp of age
Was with this goodly personnage,
A stature undepressed in size,
Unbent, which rather seem'd to rise,
In open victory o'er the weight
Of seventy years, to higher height;
Magnific limbs of wither'd state,
A face to fear and venerate.

« Chez ce noble personnage, la vieillesse se parait d'une « pompe monumentale. Sa taille, que le temps n'avait ni « diminuée ni courbée, paraissait surgir victorieuse du poids « de soixante-dix années ; c'étaient des membres magni- « fiques, bien que flétris, un aspect qu'il fallait vénérer « avec crainte. »

(Foreign Quarterly Review.)

Histoire.—Biographie.

—

SECTES DISSIDENTES DE L'ANGLETERRE.

N° I.

WILLIAM HUNTINGTON, LE PÉCHEUR SAUVÉ.

De tous les pays où la réforme protestante est devenue la religion de l'état, il n'en est aucun qui ait produit un aussi grand nombre de sectes dissidentes que la Grande-Bretagne. Depuis Bossuet, ce royaume pourrait fournir plus d'un volume supplémentaire au beau livre des *Variations*. La raison en est simple : la réforme anglicane, en consacrant la liberté d'examen, lui assigna un cercle si étroit, qu'il était impossible que les novateurs consentissent à s'y laisser renfermer. Le vieux catholicisme qui, il faut en convenir, offrait dans son ensemble un admirable système d'organisation sociale, avait amplement de quoi occuper tous ces esprits ardens, toutes ces imaginations malades qui, dans un état protestant troublent de leurs révoltes ou de leurs rêves la paix de l'église. Les Wesleys d'un pays catholique fondaient un nouvel ordre; les Whitefields en réformaient un autre. Les James Naylor, au lieu d'être marqués au front d'un fer rouge, étaient encouragés dans leur délire, et devenaient des saints. Les schismatiques du dernier rang qui, en Angleterre, divisent les cinquante membres d'un *meeting* ou d'une chapelle en deux camps ennemis, modifiaient la coupe ou la couleur de la robe

monacale. Le controversaliste subtil, et le polémiste bilieux se disputaient, dans les murs de leur couvent, sur l'immaculée conception, en se déclarant pour les Thomistes ou pour les Scotistes. Les discussions entre les communautés rivales donnaient matière à d'énormes in-folios qui absorbaient cet excès d'activité intellectuelle si difficile à contenir dans des canaux réguliers là où elle s'associe à une complète indépendance. Tout fanatique anglais peut impunément transformer la borne d'une place publique en chaire de prédicant, et faire avorter, par ses hideuses peintures de l'enfer, les femmes grosses de son auditoire improvisé; tandis que, sous la discipline romaine, le même homme aurait été probablement obligé de consumer sa fureur contre lui-même. Vêtu d'un cilice et armé d'un fouet, il se serait mortifié dans la cellule d'un cloître; et si, à sa folie, il eût joint quelque capacité, ses frères l'auraient envoyé dans une mission des Indes chercher le martyre en disputant avec les mandarins de la Chine et les bonzes du Japon. En Angleterre, si l'hôpital des fous ne s'empare pas à temps de ce cerveau fêlé, le voilà bientôt à la tête d'une petite église, vivant de miracles et de souscriptions volontaires.

Chaque nouvelle secte qui commence par élever ses tréteaux n'excite d'abord que le dédain des ecclésiastiques de la métropole et le rire des hommes irréfléchis. Mais dans le nombre de ces dissidens livrés au ridicule, il en est qui, comme Wesley, finissent par fonder une concurrence redoutable au culte établi, et ceux-là même qui n'aboutissent qu'à se faire suivre de quelques centaines de vieilles femmes, comme Joannah Southcote, entretiennent dans le pays une continuelle fermentation et préparent la voie à de plus heureux apôtres, rusés intrigans, ou fanatiques de bonne foi. C'est ce qui explique comment des anglicans dévoués, tels que le lauréat Southey, ont pu exprimer plusieurs fois le regret que Henri VIII eût supprimé tous les monastères. On avait même proposé, en 1815, de fonder à Londres une con-

grégation de filles protestantes, et au nombre des premiers souscripteurs figurait la princesse Charlotte. (1)

L'anglicanisme reconnaît enfin que, malgré son alliance intime avec la constitution politique, il manque de cette discipline sans laquelle il n'y a pas d'unité religieuse. Malgré ses pompes et ses cérémonies, malgré la richesse de ses fondations, le culte constitutionnel perd tous les jours de son autorité. La lutte même ne peut lui rendre une force qu'il n'a jamais eue, car son grand vice est dans un corps de doctrines qui se compose de négations et d'affirmations souvent contradictoires, aussi bien que ses traditions. De toutes les variétés connues du protestantisme, la religion anglicane est peut-être la plus raisonnable au fond, puisqu'elle est un compromis entre le catholicisme et la réformation; mais, à cause de cela même, c'est aussi celle qui laisse le champ le plus vaste aux doutes des esprits inquiets et qui peut le moins heureusement combattre l'anarchie au milieu de laquelle la loi seule a pu la défendre depuis son établissement.

On peut dire qu'à la guerre civile près, les opinions religieuses de l'Angleterre en sont encore aujourd'hui à l'état de fièvre, d'incertitude ou de mutuelle défiance qui existait lorsque Georges Fox, le célèbre fondateur des Quakers, crut avoir trouvé le rocher auquel devait être à jamais amarré le vaisseau de la vraie foi. A peine un sectaire a-t-il proclamé qu'il vient de découvrir la lumière sous le boisseau, qu'un de ses disciples se détache de l'apôtre et se déclare à son tour le seul prophète sur qui Jésus a daigné laisser tomber son manteau, comme jadis Élie fit pour Élisée. C'est ce qui est déjà arrivé chez les Méthodistes : après avoir eu leur Calvin et leur Luther dans Wesley et Whitefield, un troisième régé-

(1) Antérieurement, Richardson avait eu la même idée : en 1700 une espèce de collège de femmes s'était déjà établi, lorsque l'évêque Burnet le fit dissoudre, sous prétexte que cette institution était plus catholique que protestante.

nérateur leur est survenu dans le charbonnier Huntington. Peu d'histoires sont aussi curieuses et peignent mieux les avantages du métier d'apôtre en Angleterre, que celle de ce charbonnier qui, par la vertu de sa prédication, se vit en peu de temps doté d'un carrosse comme un évêque, et parvint à épouser la veuve titrée d'un lord-maire.

Le révérend William Huntington a publié ses œuvres en vingt gros volumes : nous en avons extrait tout ce qu'il a bien voulu nous apprendre de sa vie, et ses prosélytes ne nous accuseront pas du moins de le calomnier, s'ils ont eu, comme nous, la patience de lire ce volumineux évangile. William Huntington ou Hunt, car Hunt était son premier nom, naquit l'an de grâce 1774, dans une ferme du comté de Kent, localité qu'il a décrite avec une exactitude dont le remercieront ceux qui seraient tentés d'aller y faire un pélerinage. Son père *nominal* était un paysan qui gagnait sept shillings par semaine en hiver, et neuf en été. « Pauvre et honnête homme, « craignant Dieu, il fut, dit son fils, chassé de son lit par un « misérable qui, pendant des années, souilla sa femme et sa « couche ..... Je suis un bâtard, engendré par le mari d'une « autre femme que ma mère, et conçu dans les entrailles de « la femme d'un autre homme que mon père; selon la loi, « le produit d'un double adultère. » Barnabas Russel, le vrai père, reconnut seulement l'enfant pour sien et le mit à l'école où il apprit à lire et à écrire, mais rien de plus. Le père nominal, qui était un peu trop patient, malgré sa crainte de Dieu, eut, par l'entremise de ce voisin, jusqu'à onze enfans, dont cinq moururent en bas âge, et comme il ne recevait aucun secours de sa paroisse, ces pauvres enfans faisaient maigre chère : « Combien de fois, dit Huntington, mourant de froid et de faim, presque nu, j'ai desiré d'être un bœuf ou une vache pour pouvoir me remplir le ventre dans les champs. » Enfin, un fermier le prit à son service pendant trois ans, à raison de 20 shillings l'année : « Il était convenu de lui fournir deux habits, deux gilets et deux chapeaux; les

pour-boire devaient lui procurer le linge et les autres objets nécessaires à son habillement. » Malheureusement son maître, ayant logé des officiers de milice, ces messieurs furent si généreux que le jeune valet se trouva à la tête d'une somme de 13 shillings. La servante en réclama les deux tiers, et la maîtresse soutint qu'elle y avait droit; mais lui, plutôt que de laisser violer son marché, aima mieux revêtir de nouveau ses haillons et aller encore mourir de faim sous le toit paternel.

Il obtint plus tard une place de laquais; un camarade de livrée *lui durcit le cœur, lui corrompit l'âme*, et en effaça toutes les impressions religieuses. Il paraît que ces impressions religieuses consistaient en superstitions d'enfant, car il s'accuse d'avoir redouté le cimetière de peur des revenans, et de s'être imaginé qu'un vieil employé de l'excise, qu'il voyait passer avec un bâton couvert de chiffres et un encrier pendu à sa ceinture, était un agent du Très-Haut chargé d'enregistrer les péchés des enfans. L'approche de ce singulier ange de la chancellerie du ciel le faisait trembler des pieds à la tête.

Son dernier maître fut un ecclésiastique de Frittenden, dans le comté de Kent, chez qui eut lieu une aventure amoureuse dont Huntington paya plus tard les frais. « J'étais jeune et plaisant, dit-il, riche en réparties et en bons mots; le hasard me rendit l'ami d'un tailleur, père d'une fille unique, brune aux yeux noirs, et douée de beauté, autant que je puis être juge de *ce vain et frivole article*..... Un matin la mère vint me trouver et me confia que sa fille desirait me parler parce qu'elle m'aimait. Je lui répondis naïvement que je l'ignorais et avais peine à le croire; car tout présomptueux et vaniteux que j'étais, l'orgueil lui-même n'avait pu me persuader que je fusse un beau garçon, ce que je regrettais vivement en ces jours de ma vanité. Cependant je me laissai conduire par cette femme à sa maison, et lorsqu'elle m'amena sa fille, je vis la réalité de son affection. Je fus très touché. Je la pris sur mes

genoux, je cherchai à la consoler de mon mieux, et voilà que tandis que je jouais le rôle d'un tendre consolateur, la belle affligée joua le rôle d'un vainqueur, et insensiblement me fit son prisonnier. Quand je lui eus prouvé que je prenais part à son chagrin, je m'en retournai; mais j'éprouvai bientôt que j'étais aussi embarrassé qu'elle dans le labyrinthe de l'amour; elle m'avait transpercé le cœur, m'avait rendu mort à tout, excepté à elle, et je crois que j'aurais volontiers servi autant d'années pour Suzanne Fevel que Jacob fit pour Rachel. »

Ce dernier trait biblique prête un certain charme à ce récit. Le révérend William Huntington raconte ensuite que les parens de Suzanne le pressaient d'épouser leur fille; mais il hésitait toujours, ne se sentant pas assez riche pour entrer en ménage. « Hélas! chaste, affectueuse, constante, prudente « et bonne, elle eût fait une excellente femme si la Providence « l'avait jetée dans les bras d'un homme digne d'elle. Mais je « suis convaincu que les mariages sont écrits dans le ciel; car « jamais deux âmes ne s'aimèrent autant que les nôtres, et « nous n'aurions pu nous lier par des sermens plus solennels « et des promesses plus tendres; mais tout cela n'aboutit à « rien. Ceux que Dieu n'a pas unis peuvent être désunis pour « une bagatelle. »

C'est par ce fatalisme religieux que William Huntington prépare le dénoûment de cette histoire, et cherche peut-être à étouffer un remords. Fatigués de ses hésitations, et désespérant qu'un homme de ce caractère pût jamais rendre leur fille heureuse, les parens de Suzanne encouragèrent les démarches d'un nouveau soupirant. Suzanne ne se laissa séduire ni par la bonne mine de celui-ci, ni par les remontrances de sa famille, quelque raisonnables qu'elles fussent, comme le reconnaît Huntington en se disant « aussi bizarre qu'un prophète arménien et aussi sauvage qu'un ânon. » Quant à lui, au lieu d'épouser la pauvre fille, il s'éloigne de la paroisse, mais inspiré par une mauvaise pensée contre son rival encore plus que par son amour, il ne quitte Suzanne

qu'après avoir abusé de son innocence. Au bout de neuf mois, il reçut la visite des inspecteurs de la paroisse de Frittenden, qui vinrent lui annoncer qu'il était père, mais qui, s'il faut en croire ses confessions, assez semblables ici à celles de Jean-Jacques Rousseau, lui conseillèrent de ne pas épouser Suzanne, de peur qu'il ne la rendît mère d'une nombreuse famille qui aurait été à la charge de la paroisse. Ces prudens économistes se contentèrent donc de recevoir de lui la promesse de payer régulièrement une somme fixe pour l'entretien de son enfant. Cet incident est un nouveau texte pour le fatalisme de William Huntington ; il ne revit plus sa fiancée, quoiqu'il déclare encore qu'il l'aimait sincèrement, et que c'était, tout compris, la femme *la plus aimable et la plus morale* qu'il ait connue. « Salomon n'avait pas trouvé une « femme fidèle entre mille, dit-il, et moi, la première que je « trouvais était la fidélité même. En vain je voulus, pour « l'oublier, m'attacher à d'autres : son image était toujours « là. Ma conscience commença aussi à se soulever au-dedans « de moi : j'en perdis long-temps le sommeil ; je me promis « de ne me marier qu'après qu'elle serait mariée à un autre, « et, si *je m'en souviens bien,* elle était morte lorsque je me « mariai. Aujourd'hui, pour me rassurer, j'ai besoin de me « redire qu'elle n'était pas faite pour moi, ni moi pour elle : « la femme que je lui préférai m'était destinée de toute éter- « nité. Je crois que, dans les décrets de Dieu, ces choses-là « sont aussi fermement arrêtées que le salut certain des élus ! « Quant au *péché,* il fut commis contre mon propre corps : « ce qui me fait comprendre la nécessité de changer nos « corps, la chair et le sang ne pouvant hériter du royaume « du ciel. »

En attendant, William rendu père *contre son propre corps,* étant tombé malade et ayant perdu sa place sur les gages de laquelle il espérait acquitter les mois de nourrice de l'enfant de Suzanne, changea de résidence et de nom, de peur d'être poursuivi par ses créanciers et par les inspecteurs de la pa-

roisse de Frittenden. Voici comment il justifie cette espèce de faux, en s'appuyant sur Abraham, Isaac et Sara dans l'Ancien-Testament, et sur Simon dans le Nouveau, sans oublier d'ajouter qu'une personne qui participe de deux natures a bien le droit d'avoir deux noms :

« Le nom de mon père, selon la loi, est Hunt, et celui de mon vrai père Russel : je pourrais prendre celui-ci ; mais Russel a d'autres fils qui pourraient me chercher querelle : si je change mon nom purement et simplement, la justice peut me poursuivre ; enfin si je le conserve, les journaux peuvent signaler mes traces. Il n'y a qu'un moyen d'échapper, c'est par une addition ; une addition n'est pas un changement ni un vol : ajoutons I. N. G. T. O. N. à H. U. N. T. Les lettres de l'alphabet appartiennent à tout le monde. Je fus bientôt décidé, et ceux qui ont tant retourné depuis mon nouveau nom pour le déchirer sont de bien grands maladroits de n'avoir pu encore en détacher une lettre, tandis qu'en une heure de temps je l'eus composé, moi qui n'étais alors qu'un pauvre compilateur. Quoi qu'il en soit, avec ce nouveau nom je renaquis ; avec ce nouveau nom je fus baptisé par le Saint-Esprit ; or j'en appelle à tout homme de sens : n'a-t-on pas le droit de porter le nom avec lequel on est né et baptisé ? — Eh bien je n'avais pas de nom avant ma première naissance : celui que je reçus ne me fut donné qu'après, tandis que je portais celui de Huntington avant d'être conçu une seconde fois, avant de renaître. C'est ainsi que les vieilles choses passent et que tout se renouvelle. »

Il faudrait être un casuiste bien fort pour réfuter ce raisonnement. Plus tard le *nouveau-né* eut besoin d'ajouter un titre à ce nom d'Huntington et le fit suivre des initiales P. S. En voici l'explication :

« Vous savez que nous autres hommes d'Église, nous sommes très amoureux de titres honorifiques ; quelques-uns s'appellent *seigneurs spirituels,* quoiqu'il n'existe de pareils seigneurs que dans les personnes de la sainte Trinité ; d'autres

docteurs en théologie, quoique Dieu ne reconnaisse pas ce titre. Je ne puis donc consciencieusement ajouter D. D. (*doctor in divinity*) à mon nom, quoique des centaines de malades aient été guéris spirituellement par mon ministère; je n'ai pas d'ailleurs quatorze guinées de côté pour acheter le diplome : je ne puis m'intituler M. A. (*magister artium* , *maître ès-arts*) faute de science ; je suis donc forcé d'avoir recours à P. S. ce qui signifie Pécheur sauvé.

Mais avant de se donner ce titre d'humilité ou d'honneur, William Huntington eut à traverser bien des épreuves : il se maria, et eut des enfans légitimes qui moururent : il se cassa la jambe, tomba dans la dernière misère et dans son désespoir il fut tenté de se jeter dans la Tamise. Il n'était pas encore guéri de cette horrible tentation lorsqu'on lui procura une place de jardinier à Sunbury. Sa femme s'étant retirée chez sa famille, il alla seul occuper la loge de son prédécesseur. Celui-ci était un nègre qui justement venait de se tuer volontairement, et la tache de son sang se voyait encore sur le plancher de la chambre. Couché dans le lit d'un suicide, William crut que tout conspirait pour sa mort et sa perdition : le diable lui apparut et il eut à soutenir avec lui une thèse difficile où l'ergoteur de l'enfer fut heureusement réfuté. Cependant le désespoir n'était pas encore banni de son cœur, et ce ne fut qu'à force de feuilleter une vieille Bible qu'il parvint à imposer silence à ses doutes, comme à ses blasphèmes. C'est ici ce qu'il appelle l'époque critique de sa vie, et il supplie ceux qui réimprimeront ses œuvres, de n'altérer en rien ce récit de son *élection* miraculeuse. « J'étais, dit-il, sur une échelle, un peu avant Noël, occupé à tailler un vieux poirier, et faisant les réflexions les plus sombres , lorsque tout-à-coup je vis éclater autour de moi une brillante lumière ; plus vive que l'éclair , plus resplendissante que le soleil , cette lumière pénétra dans mon âme, et je vis deux lignes droites tirées à travers le monde pour séparer les œuvres des méchans des œuvres des élus. » Mais , d'après Huntington, il n'y a point de *juste-milieu* en

religion. Bientôt une voix du ciel lui cria : « Laissez là vos « formules de prière, et allez prier Jésus-Christ. Ne voyez-« vous pas comme il parle avec compassion aux pécheurs. » William se retira alors dans sa loge, se couvrit la face de son tablier bleu, et supplia le Seigneur d'avoir pitié de lui ! il n'en fallut pas davantage pour que la grâce descendît sur sa tête : « Je me mis à prier, dit-il, avec tant d'énergie, d'élo-« quence et de hardiesse que j'en fus étonné comme si j'avais « parlé arabe, langue que je n'ai jamais sue. » Enfin Jésus lui apparut en personne avec ses plaies et sa croix. « Devant « cette vision, dit-il, toutes mes tentations s'évanouirent ainsi « que mes péchés qui, pendant si long-temps, avaient étendu « leurs sombres ailes autour de moi. »

Dès ce moment il n'y eut plus rien d'obscur pour le *nouveau-né* dans les écritures ; mais quand il franchit le seuil de l'église le dimanche d'après, tout le service anglican lui parut « un tissu de contradictions choquantes et une solennelle moquerie du Très-Haut. » Il écouta le sermon et la prière « avec les oreilles d'un critique, et comprit pour la première fois le sens de ces paroles d'Isaïe : *Ses sentinelles sont aveugles ; ce sont des chiens muets, des chiens insatiables, et leurs bergers des ignorans.*— « Béni soit le Seigneur, ajoute William, qui a promis d'instruire ses élus lui-même et d'ouvrir nos yeux pour nous faire voir nos instructeurs ! quand je sortis de l'église je secouai la robe et l'édifice, le surplis et la discipline, persuadé que le service de Dieu est une liberté parfaite ! »

Voilà comment s'opéra l'illumination du nouvel apôtre. Toutefois avant de se poser en public, il s'exerça quelque temps en particulier. De même que Molière essayait ses comédies sur sa servante, William essaya ses sermons et ses homélies sur sa femme. Il crut même avoir découvert le vrai culte en entendant prêcher à Richmond un de ses disciples ardens de la secte de Whitefield, nommé Toriel Joss : « J'ai trouvé un homme qui prêche la Bible, dit-il à sa femme, les fidèles appelés Méthodistes sont les élus du Seigneur ! » Se contentant

alors de fréquenter modestement les assemblées méthodistes de Kingston, il se mit au service d'un manufacturier d'Ewel, moyennant onze shillings par semaine, puis se retira à Thames-Ditton, où pendant quatorze mois il fut porteur de charbon. C'était à Kingston qu'il avait commencé ses premières prédications, mais le prédicateur en tire de Kingston lui fit peur et le détourna de poursuivre cette carrière difficile en lui exagérant la responsabilité qu'il assumait sur sa tête. A Thames-Ditton, l'esprit de prédication l'emporta sur ses scrupules, et il obtint un véritable succès qui lui valut sa première réputation. Il prêchait les dimanches et une fois dans la semaine; on accourait de vingt milles à la ronde pour entendre le charbonnier méthodiste : c'était une merveille. Parmi ses auditeurs, une personne charitable lui fit cadeau d'un costume complet; une autre voulut lui apprendre à faire des souliers d'enfans, métier moins dur que celui de porter de gros sacs de houille, mais ses prédications étant devenues plus fréquentes, il résolut de s'abandonner à la Providence et de ne plus faire d'autre métier que de prêcher, dût-il mourir de faim. C'était au contraire le moyen de faire meilleure chère. Il fut ordonné selon le rit méthodiste par Toriel Joss qui affirma devant la congrégation que William Huntington avait certainement reçu sa vocation de Dieu, et qu'il ne serait jamais embarrassé de le prouver tant qu'il posséderait une Bible : puis s'adressant au nouvel ouvrier du Seigneur : « Prends ta cognée, lui dit-il, et va te mettre à l'ouvrage. »

Il lui manquait encore quelque chose pour que sa renommée fût complète : la persécution. Un envieux, peut-être un ministre anglican, souleva contre lui la populace, qui fit irruption dans le meeting, y brûla de l'assa-fœtida, puis de là, se portant à la maison du Pécheur Sauvé, le pendit en effigie à sa porte, déclama un sermon ironique pour parodier ses sermons, et chanta une ballade burlesque en guise d'hymne ou de psaume. Huntington raconte dans ses œuvres, avec complaisance, ces scènes scandaleuses; et en parlant aussi des ennemis

qui l'attaquèrent ouvertement, il déclare que Dieu lui-même se chargea de le venger en les frappant de mort ou de quelque maladie cruelle. Un particulier étant devenu acquéreur de la maison qu'il habitait et lui ayant donné congé : « La vengeance appartient au Seigneur, lui dit le saint, et il la prendra. En effet, en moins de neuf mois, mon successeur et sa femme étaient tous les deux dans leur cercueil, et la maison revendue. Ils m'en avaient fait sortir ; Dieu les en fit sortir à leur tour. »

Sincère ou calculée, cette foi en une protection spéciale de la Providence ne l'abandonna jamais, et il en appelait à Dieu dans toutes les occasions importantes ou puériles, publiant sa gratitude chaque fois qu'il était exaucé. C'était ainsi qu'il composa un livre réimprimé dans ses œuvres sous ce titre :

DIEU, LE PROTECTEUR DU PAUVRE

ET LE BANQUIER DE LA FOI,

OU

MANIFESTATION DES PROVIDENCES DE DIEU,

ÉPROUVÉES PLUSIEURS FOIS PAR L'AUTEUR.

On croirait que nous inventons la parodie de quelque miracle, si nous ne citions textuellement quelques-uns des passages de ce curieux traité, où l'*auteur* mêle au langage mystique la phraséologie bourgeoise de la civilisation moderne. Il l'a dédié à ses prosélytes, « parce que, dit-il, ces providences qui sortent de la ligne ordinaire sont des *noix dures* dans la bouche d'un faible croyant ; mais il y a parmi nos frères quelques personnes qui m'ont connu depuis le commencement et qui ont été les témoins oculaires de ce que je vais raconter. » L'homme, selon lui, est trop souvent tenté de croire que Dieu ne s'occupe nullement de nos intérêts temporels : c'est une des raisons qui l'engagent à publier son merveilleux Traité. « J'ai trouvé, dit-il, que les promesses de Dieu sont les billets de banque du chrétien ; une foi vive tirera

toujours sur le divin banquier; l'esprit de prière et un besoin pressant donneront à un héritier de la promesse une hardiesse filiale pour s'adresser à la caisse inépuisable du ciel. » Quant à lui, il tirait hardiment sur ladite caisse pour ses petites comme pour ses grandes nécessités. Un jour qu'il n'avait plus que du pain sec dans sa maison, il fut conduit par l'esprit dans un sentier où il n'avait jamais passé, et il arriva juste à temps pour s'emparer d'un gros lapin qu'un chien venait de tuer. Sa femme était en couches : il n'avait plus de thé, ni argent, ni crédit. « Mettez la bouilloire sur le feu, dit-il à la garde, et avant que l'eau fût chaude, voilà un étranger qui dépose à sa porte une livre de thé. Une autre fois, il était sans argent, un ami le rencontre et lui remet une guinée, sans qu'il la lui eût demandée : c'était près du pont de Kingston, et comme il se disait que peut-être il aurait quelque peine à trouver la monnaie de sa pièce d'or, il aperçut à ses pieds un sou pour payer le péage.

Enfin, étant demandé dans plusieurs maisons de la campagne pour y prêcher l'évangile, il pensa qu'un cheval serait une excellente acquisition : justement, les fidèles de son église y avaient pensé en même temps que lui, et ils lui en offrirent un acheté par souscription. Mais comment le nourrir? comment se procurer le foin et l'avoine? A cette question qu'il se faisait avec inquiétude, l'Écriture répondit : « Habite dans cette terre et fais le bien, tu seras nourri. » *Ce fut là un billet de banque mis dans la main de sa foi,* et ni le foin, ni la paille, ni l'avoine, ne lui manquèrent. Mais laissons-le raconter lui-même la suite de cette histoire :

« Ayant mon cheval depuis quelque temps, et m'en servant toutes les semaines, j'usai bientôt mes culottes, et il ne m'était plus possible de m'en servir pour monter à cheval. J'espère que le lecteur m'excusera de parler de mes culottes; je l'eusse évité sans un passage de l'Écriture qui m'est venu à l'esprit au moment où j'étais résolu à ne pas parler de cette providence de Dieu : « Et tu leur feras des

« culottes de lin (1) pour couvrir leur nudité; elles tien-
« dront depuis les reins jusqu'au genou; et Aaron et ses
« fils seront ainsi habillés quand ils entreront au tabernacle,
« ou lorsqu'ils approcheront de l'autel pour officier dans le
« lieu saint, etc. » (EXODE, chap. XXVIII, vers. 42, 43.)
Par ce texte et trois autres, savoir : ÉZÉCHIEL, chap. XLIV, vers. 18; LÉVITIQUE, chap. VI, vers. 10, et LÉVITIQUE encore, chap. XVI, vers. 4, je vis que ce n'était pas un crime de me servir du mot *culottes,* et de raconter comment Dieu m'en envoya une paire. Aaron et ses fils étant vêtus entièrement par la Providence, et Dieu lui-même ayant daigné donner des ordres pour régler la coupe et le tissu de leurs culottes, je crois que Dieu commanda aussi les miennes, comme on va le voir, j'espère, dans le récit suivant.

« L'Écriture nous dit que nous ne devons appeler aucun homme notre maître. Un seul est notre maître : le Christ. Je dis donc à mon bienveillant, généreux et toujours adoré maître, ce dont j'avais besoin : celui qui dépouilla Adam et Ève de leurs tabliers en feuilles de figuier pour les revêtir de peaux de bêtes; celui qui couvre la campagne de ce vêtement de verdure qu'on admire aujourd'hui et qu'on jettera demain au four; celui-là doit nous habiller ou nous irions bientôt tout nus. Ainsi l'éprouvèrent les enfans d'Iraël, lorsque Dieu leur enleva leur laine et leur lin, dont ils voulaient faire don à Baal; iniquité pour laquelle leurs habits furent retroussés et leurs talons mis à nu. JÉRÉMIE, XIII, vers. 22.

« J'avais souvent imploré cette faveur librement dans mes prières; mais mon précieux maître me tenait dans une telle pauvreté, que je ne pouvais acheter cette partie de notre vêtement si nécessaire. Enfin, je me déterminai à aller la commander à un de mes amis de Kingston, qui est tailleur de son état, en le priant de me faire crédit jusqu'à ce que mon

(1) Dans quelques traductions de la Bible, le mot hébreu est traduit par caleçon; mais en anglais, le mot *breeches* signifie *culottes.*

maître m'eût envoyé l'argent pour le payer. J'allais ce jour-là à Londres, et en traversant Kingston, j'oubliai justement de m'arrêter à la boutique de mon ami; mais quand j'arrivai à Londres, je me rendis chez M. Croucher, cordonnier de *Shepherd's Market,* qui me dit qu'on lui avait remis pour moi un paquet dont il ignorait le contenu : je l'ouvris, et voilà que c'était une paire de culottes de peau avec un billet dont j'ai retenu la substance :

Monsieur, je vous envoie une paire de culottes; j'espère qu'elles vous iront bien et je vous prie de les accepter; s'il faut y changer quelque chose, faites-le-moi savoir en l'écrivant, et je passerai, au bout de quelques jours, pour y pourvoir. *I. S.*

« Je les essayai : elles m'allaient comme si on m'avait pris mesure; ce dont je fus émerveillé, n'ayant jamais fait prendre ma mesure par aucun culottier de Londres. Je répondis en ces termes au billet d'envoi :

« Monsieur, j'ai reçu votre cadeau et vous en remercie; j'allais commander une paire de culottes de peau, parce que je ne savais pas que mon maître vous les avait commandées. Elles me vont bien : ce qui me prouve pleinement que le même Dieu qui a poussé votre cœur pour les donner a guidé votre main pour les tailler, parce qu'il sait parfaitement ma mesure; m'ayant habillé miraculeusement depuis près de cinq ans. Quand vous serez dans la peine, monsieur, vous direz cela à mon maître, et ce que vous avez fait pour moi vous sera payé avec usure. »

J'ajoutai à ma lettre ce post-scriptum :

« Je ne sais comment traduire I. S., à moins de voir dans I l'initiale d'*Israëlite*, et dans S celle de *sincérité*, parce que vous n'avez pas fait sonner une trompette devant vous, comme les hypocrites. »

Il paraît que la femme du Pécheur Sauvé n'avait pas d'abord la même confiance que lui aux miracles, et qu'elle s'inquiétait quelquefois du lendemain. Elle aurait voulu continuer à gla-

ner dans les moissons comme au temps de leur misère ; mais lui, toujours armé d'un texte pour toutes les occasions : « Non, non, lui dit-il, ma femme, vous vivrez, comme moi, par la foi ; vous devez compter sur votre part à la protection de Dieu, en voyant que le Tout-Puissant m'a détourné de mon travail journalier pour me faire travailler à sa vigne. Toute la tribu de Lévi ne vivait-elle pas des offrandes apportées au Seigneur, femmes, enfans et serviteurs ? » Sa femme finit par croire à la banque, et il lui venait successivement, selon les besoins du ménage, un jambon, du beurre, du fromage et, de temps en temps, une guinée ou une robe, toutes choses que le saint prédicateur appelle de précieuses réponses à ses prières.

Au milieu de cette prospérité commençante et de cette renommée qui s'étendait chaque jour, il faisait quelquefois un retour vers le passé, et ne pouvait s'empêcher de craindre, étant encore si près du lieu de sa naissance, que quelque ancien camarade ne vînt à le reconnaître et à dénoncer son changement de nom, ainsi que ses autres peccadilles. Pour prévenir l'effet d'une explication délicate, il fit l'aveu des fautes de sa jeunesse à sa femme d'abord, et puis à quelques membres de son troupeau spirituel, à ceux-là dont il connaissait le dévoûment et qui ne pouvaient que lui savoir gré de cette confidence intime. « Enfin, dit-il, je m'adressai au Seigneur en le suppliant de ne pas exposer son Évangile à l'affront de cette découverte. » Mais Dieu n'exauça ni ses larmes, ni ses prières sur ce chapitre. Un honnête charpentier de Frettenden, ayant ouï parler du nouveau flambeau de la secte méthodiste, eut la curiosité d'aller l'entendre, un jour qu'il prêchait à Sunbury. Il ne put s'empêcher de s'émerveiller d'une pareille métamorphose ; car c'était bien son compatriote, son camarade d'école qu'il entendait ; c'était William Hunt, ce mauvais sujet qui avait pris la fuite en laissant un bâtard à la charge de la paroisse. Quand nous sommes parvenus à quelque notoriété dans ce bas monde, et qu'un com-

patriote ne se décide pas naïvement à épouser notre petite gloire pour en revendiquer sa part ou en faire refléter un rayon sur le clocher de notre village, nous n'avons pas de détracteur plus jaloux et plus méchant. Le charpentier ne se montra pas charitable envers son illustre *pays*, ou peut-être ce fut par patriotisme qu'il voulut le punir d'avoir répudié son nom et le lieu de sa naissance. Que fit le malicieux camarade d'école de William, le Pécheur Sauvé ? il alla jusqu'à Cranbrook trouver une sœur de William, vivant dans la misère, lui apprit que son frère était un grand personnage, et lui conseilla de s'adresser à lui pour demander quelque secours qu'il se chargeait d'obtenir, si elle voulait lui remettre une lettre. La lettre fut écrite et la suscription portait « à M. William Hunt. » Il paraît que le méchant charpentier avait promis cette lettre aux ennemis du P. S. ; car il arriva justement à la porte de sa chapelle au moment où le saint homme tenait tête à plus de cent personnes qui, l'accusant de charlatanisme et d'imposture, voulaient s'opposer à ses prédications. On s'attendait à une scène scandaleuse, lorsque le charpentier proclama le véritable nom du Révérend, et qu'il lui reprocha d'avoir abandonné sa sœur et son bâtard. Si Huntington eût nié, les preuves étaient là pour le confondre, et ses prosélytes auraient été forcés de se séparer de l'imposteur; mais, grâce aux précautions qu'il avait prises, son crédit résista à cette humiliation. « Je pleurai, dit-il, je « pleurai amèrement, mais béni soit le Christ qui a accompli « sa promesse : heureux ceux qui pleurent aujourd'hui, parce « qu'ils riront demain ; et en effet je ris en écrivant ceci au- « tant que je pleurai alors. L'idolâtrie d'Abraham, les men- « songes de Jacob, l'homicide de Moïse, l'adultère de David, « l'apostasie de Salomon, les persécutions sanglantes de « Saül, et le faux nom du révérend M. Huntington, son bâ- « tard et ses autres péchés, devaient être révélés ; car tous « ceux qui sont fiers d'une vie bien employée, doivent être « humiliés, afin qu'ils ne placent pas une trop grande con-

« fiance en la chair, et que le monde voie que la plus insigne « grâce peut se greffer, prospérer et fleurir sur le dernier des « hommes. » Après cette sortie en faveur de sa doctrine de l'*élection* et de l'*antinomianisme* (1), le Pécheur Sauvé donne à ses lecteurs des nouvelles de son bâtard, qu'il assure être sa ressemblance si parfaite que, tant qu'il vivra, on pourra aller voir en lui le portrait de son père. On le lui a dit, du moins; car il n'a pas eu le temps d'aller embrasser lui-même ce fruit de ses premiers péchés, quoiqu'il se propose de lui faire un sort, lorsqu'il aura mis quelque argent de côté.

Cependant, soit que cet épisode l'eût aigri contre les fidèles de Thames-Ditton, soit qu'il eût l'ambition de prêcher sur un plus grand théâtre, le Pécheur Sauvé ne tarda pas à avoir une vision qui l'appelait à Londres. Il en fit part à ses amis qui négocièrent ses billets sur la banque de foi, c'est-à-dire lui fournirent les moyens de se transporter dans la capitale avec sa famille. Là, pour débuter, il prêcha dans la chapelle méthodiste de Margaret-Street; mais il lui tardait d'avoir une chapelle à lui, et d'avance il protestait contre les erreurs de la secte dont il devait, tôt ou tard, se séparer pour en fonder une autre. Au bout de trois ans d'expectative, il osa enfin se déclarer, et quoiqu'il eût déjà des dettes, il ne craignit pas de tirer de nouvelles traites sur l'inépuisable banque où il avait placé toute sa fortune future. Un ami lui avança le terrain, un autre les premiers travaux de maçonnerie, un troi-

(1) C'est en outrant la doctrine de Calvin sur la prédestination que les Méthodistes et les Hutingtoniens se sont également fait traiter d'*antinomiens* par les autres sectes de l'anglicanisme. Il ne faut cependant pas les confondre avec les sectaires qui, sous cette dénomination, excitèrent tant de troubles dans le quatrième siècle de l'Église primitive, et plus tard encore en Allemagne, à l'époque de la réforme. L'antinomianisme reproché à Huntington consiste à prétendre que les *élus* ou *prédestinés* ne peuvent pécher ou plutôt qu'ils pèchent impunément, leur salut étant assuré de toute éternité dans la pensée de Dieu. Il y a une autre espèce d'*antinomianisme* qui n'est pas celle du Pécheur Sauvé; car ceux qui le professent ne craignent pas de dire que la *foi* même est inutile à un élu, Dieu étant résolu à le sauver, quoi qu'il fasse.

sième la charpente, un quatrième la chaire et les pupîtres, un cinquième meubla le vestiaire; si bien que la chapelle, connue sous le nom d'église de la Providence, s'éleva comme par enchantement dans Titchfield-Street. Il est vrai que le Pécheur Sauvé se trouva débiteur d'une somme de 1000 guinées. « Mais, dit-il, j'avais assez de travail pour la foi, « pourvu que j'eusse assez de foi pour le travail. »

Ce fut là que le Pécheur Sauvé put en liberté développer sa propre doctrine et se mettre franchement en opposition avec toutes les sectes, se glorifiant d'être traité par elles d'hérétique et d'antinomien. « Ma doctrine d'élection, dit-il hardiment, fut pour moi comme une seconde conversion. » Il la compare au voile sous lequel notre Isaac spirituel reçoit son épouse; au manteau qui couvre tous ceux qui se couchent aux pieds de Booz; au vêtement que Notre Seigneur fit pour Adam; à la peau qui revêt les os desséchés quand l'esprit est entré en eux. »

Rien de singulier comme sa polémique avec ceux qui crurent devoir le réfuter; elle rappelle la polémique des premiers puritains, par le style et même par les titres de ses brochures : telle est celle contre Timothée Priestley.—*Le Barbier* ou *Timothée Priestley rasé, comme on le voit dans son propre miroir,* et rasé par William Huntington P. S.— L'épigraphe était empruntée à Ézéchiel : « Fils de l'homme, prends un couteau bien aiguisé, prends un rasoir de barbier. » Ce Timothée, disait le prédicateur, est un serpent dans l'herbe; il est pourri au fond et vide tout autour..... Satan n'est pas mieux caché sous la robe et la perruque de Timothée Priestley, qu'il n'était sous les jupes de la sorcière d'Endor. »

Il y a de la verve dans les invectives souvent barbares du Pécheur Sauvé. Il avait cet instinct du prédicateur populaire qui sait bien qu'il vaut mieux souvent frapper fort que juste pour produire de l'effet. Aussi, ses ennemis contribuèrent autant à sa fortune que ses amis, et le jour arriva où, comme il

l'avait prédit, « il marcha sur la tête des premiers en tendant la main aux seconds. » Non-seulement ses dettes furent payées, mais ses prosélytes, jaloux de contribuer à la prospérité temporelle de celui qui leur ouvrait le paradis, l'établirent dans une campagne confortable, garnirent son jardin, meublèrent sa ferme, et pour qu'il pût se rendre commodément de sa résidence des champs à la chapelle, ils lui offrirent un bon carrosse à deux chevaux. Enfin, sa femme, la glaneuse, étant morte, il put choisir entre celles qui se présentèrent pour rompre la solitude de son veuvage. Il donna la préférence à lady Saunderson, veuve du lord-maire, et l'épousa.

Cependant, quoiqu'il tînt plus à la qualité qu'au nombre de ses ouailles, plus difficile que les Méthodistes proprement dits, la chapelle de la Providence ne pouvait plus recevoir tous les auditeurs du Pécheur Sauvé : il songea donc à l'agrandir et offrit d'acheter un terrain contigu à sa petite église. On lui en demanda un prix si exorbitant, qu'il désespéra de pouvoir faire accepter une pareille somme à la banque de foi.

Après avoir long-temps réfléchi : « Eh bien! s'écria-t-il, les cieux sont encore au Seigneur, s'il a donné la terre aux enfans des hommes. Trouvant que je ne pouvais rien faire avec ceux-ci, je levai les yeux et résolus de *bâtir mes étages* dans le ciel (AMOS, IX, 6) où j'aurais plus de place pour bâtir et moins d'argent à donner. » En conséquence, il fit élever trois galeries superposées comme celles d'un amphithéâtre.

Tel était le bonheur du Pécheur Sauvé que les accidens en apparence les plus funestes tournaient à son avantage. C'est ce qui lui arriva, lorsque le feu prit à cette même chapelle de la Providence, que ses ennemis comparaient à l'ambitieuse tour de Babel, ou à une salle de spectacle profane, que le feu du ciel n'eût pas épargnée si le feu de la terre ne l'avait prévenu.

« Il y a vingt-sept ans, écrivait le révérend docteur à un de ses disciples, que ce coup funeste aurait abattu mon courage; mais notre foi s'est aguerrie dans ses épreuves; notre

force est dans le Seigneur qui nous a accoutumés à porter les plus lourds fardeaux. Notre chapelle est consumée par l'incendie! eh bien! le temple bâti par Salomon et celui qui fut bâti par Cyrus, brûlèrent aussi tous les deux. Cela fera la joie des Philistins, comme on doit s'y attendre. N'ont-ils pas triomphé lorsque l'arche du Seigneur fut prise, en supposant que Dagon avait vaincu le Seigneur; mais leur joie fut courte. Ce que je sais, c'est que cet évènement aura eu lieu pour notre bien..... Comment? c'est ce que j'ignore, etc. »

Quelle source d'éloquence dans cette Bible, source à-peu-près unique de la littérature des sectaires anglais, mais où le plus illétré trouve une suite d'images et de comparaisons qui l'égalent facilement aux plus grands orateurs. Grâce à l'étude qu'il avait faite de l'Écriture, l'ancien charbonnier de Thames-Ditton s'élève de temps en temps au-dessus de l'humanité par son enthousiasme et par son langage : on comprend alors que ses disciples aient cru à cette inspiration qui transformait l'homme du peuple en docteur de l'église. Un prédicateur sorti des classes de Cambridge ou d'Oxford n'eût pas produit le même effet que ce grossier missionnaire, si sûr de lui-même en parlant au nom de la foi. S'il jouait un rôle, il faut convenir qu'à la longue l'acteur s'était tellement identifié à son personnage qu'il vivait naturellement de cette seconde vie, et que, peut-être dupe le premier de son propre succès, il s'était persuadé que, devenu son complice, Dieu l'avait malgré lui-même fait servir à ses secrets desseins. « Prêchez la foi jusqu'à ce que vous ayez la foi, disait un frère morave à Wesley.» Quoi qu'il en soit, sa confiance fut encore justifiée en tous points. Huntington n'eut qu'à laisser entrevoir qu'il pensait à se retirer en Écosse, à Suffolk, à Ely, ou dans un des autres pays qu'il avait visités et qui avaient reconnu son apostolat; ses prosélytes de Londres prirent l'alarme. Les uns s'occupèrent de chercher un nouveau terrain; les autres apportèrent leurs offrandes, et il y en eut qui déclarèrent que l'honneur de la véritable Eglise exigeait que le second temple surpassât le premier en splendeur.

Le second temple s'éleva donc dans Grays-Inn-Street, mais le Pécheur Sauvé ne voulut l'inaugurer qu'à deux conditions : qu'on l'appellerait la *Chapelle de la Providence ;* et qu'on lui en ferait don en toute propriété, sans qu'il fût responsable des dettes qui avaient pu être contractées pour sa construction : rien ne lui fut refusé. Il paraît même qu'il crut pouvoir disposer de cet édifice, dans son testament, au profit de sa veuve, qui eut la délicatesse de renoncer à ce legs en faveur de la congrégation.

L'inauguration de la Chapelle de la Providence combla tous les vœux du Pécheur Sauvé : dans sa joie séraphique, il prétend que les trois personnes de la Trinité étaient présentes lorsque son âme épousa son Eglise comme une fiancée. Ses prières doublèrent bientôt de vertu, et il déclare qu'elles opérèrent plus d'un miracle, mais qu'il sentait une barre sur son cœur quand elles devaient être inutiles. De ce pressentiment au don de prophétie, la distance n'est pas grande. Huntington finit par prédire les évènemens futurs, et quand Bonaparte partit pour l'Egypte, il prêcha sur ce texte d'Isaïe : « Car je suis l'Eternel ton Dieu, le saint d'Israël, ton sauveur; « j'ai donné l'Egypte pour ta rançon, Cus et Sebas pour toi.» Cette prédiction d'Isaïe, s'écriait-il, va s'accomplir, et Bonaparte sera détruit en Egypte. Ni lui, ni aucun soldat de son armée ne retourneront en France.—Sir Sidney-Smith fit bien tout ce qu'il put à Saint-Jean-d'Acre pour réaliser cette traduction un peu libre d'Isaïe ; mais l'étoile du général français l'emporta sur celle du Pécheur Sauvé, qui, en continuant à faire le prophète, devint plus réservé sur l'époque fixée à l'accomplissement de ses prédictions. Par exemple, il prédit que les catholiques ressaisiraient le pouvoir, et que les méthodistes se rallieraient au saint-siège, mais sans dire quand. L'émancipation catholique serait-elle le premier gage de ce retour du papisme? La maladie du roi Georges III parut encore au Pécheur Sauvé un malheur qui devait hâter tous ceux qu'il avait prévus. A cette époque il fit un rêve affreux :

« Je rêvai, dit-il, qu'on m'attachait à un pieu, avec un de « mes amis, pour être brûlés vifs. Une belle femme, vêtue « avec luxe, d'une figure charmante, mais aux yeux pétillans « de malice, vint assister au supplice, et elle riait de ce « spectacle. Je conclus que c'était la prostituée de Babylone. « Je vis les cendres de mon ami et les miennes, amoncelées « sur la terre, noires comme du charbon, et *de la grosseur « de deux oies*. Je crus que mon âme apercevait ainsi les « derniers débris de mon corps, et je me réveillai. »

Selon lui, toutes les classes de dissidens, arminiens, sociniens et autres, ne font que préparer les voies aux papistes. Un jour seront annulées les lois de tolérance, il y aura un grand massacre, et la désolation du protestantisme durera soixante-et-dix ans. « Au bout de ce temps d'épreuve, la ville d'or « tombera, la papauté rentrera dans les ténèbres, et *le vin turc se changera en sang*. » D'après le meilleur calcul des nombres de la bête de l'Apocalypse, c'est ce qui aura lieu en 1866 ou 1870. Mais si, en traduisant l'Apocalypse, on adopte la manière de compter les années en Orient, ce terme pourrait bien être plus rapproché de nous. « Quoi qu'il en soit, lec- « teur, dit le prophète, en reproduisant cette prédiction « dans ses œuvres, je viens de t'apprendre ce qu'il y a sur « le chantier dans les desseins de la Providence : ni les « hypocrites de Sion, ni mes ennemis dans la Grande- « Bretagne, ni le temps lui-même, ne pourraient me donner « un démenti. »

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce mélange d'enthousiasme et de charlatanisme, c'était le succès qu'il obtenait sur des hommes dont tous n'étaient pas certes privés de leur bon sens. Par quel secret Huntington réunissait-il autour de lui une congrégation si dévouée? Il n'employait aucun des artifices qui attirent dans les chapelles et les meetings religieux, les oisifs et les curieux. Il permettait, il est vrai, le chant, parce que le chant remplissait les entr'actes de son service; mais il le tolérait plus qu'il ne l'approuvait;

il avait en horreur toute espèce de musique d'église, citant le prophète Amos qui dit : « Eloigne de moi le bruit de tes chants, car je n'aime pas à entendre la mélodie de tes violes. » Il n'y avait chez lui ni *réunions de prières*, qui, disait-il, ne servent qu'à nourrir l'orgueil et l'hypocrisie, ni *banquets d'amour*, comme chez les méthodistes, banquets bien nommés, parce que les jeunes amans les aimaient beaucoup, et qu'il comparait ailleurs à la fête moabite où furent invités les Israélites, par le conseil de Balaam. Au-dessous de lui, point de ces fonctions, point de ces grades hiérarchiques qui auraient pu flatter la vanité de quelques-uns de ses prosélytes; il ne leur demandait d'autres soins que de recueillir les offrandes; le reste dépendait de sa volonté seule. Son gouvernement ecclésiastique était un despotisme absolu. Il admettait ou rejetait les candidats, et les expulsait en leur retirant à la première distribution le billet du sacrement. Tout en nourrissant leur orgueil spirituel, il les maintenait dans un état de soumission intellectuelle; leur rappelant fréquemment qu'il leur était impossible de comprendre sans son aide le sens des Ecritures : parce qu'il avait seul reçu une incontestable vocation, non pas seulement pour assurer leur salut dans l'autre monde, mais encore pour le ministère des autels en celui-ci.

Huntington était un homme d'un respectable embonpoint, avec de petits yeux, une fossette au menton; il trônait dans une chaire très élevée, se distinguait par un débit à lui, et prêchait sans la moindre apparence d'enthousiasme. Pendant les chants, avant le sermon, il restait tranquillement assis, les yeux baissés, méditant sans doute ce qu'il allait dire. Il ne faisait aucun geste, mais il avait l'habitude ou la manie de passer son mouchoir d'une main à l'autre en parlant. Jamais il ne déclamait emphatiquement, jamais il ne forçait sa voix, qui était claire et agréable; elle s'était de plus en plus veloutée, dans ses dernières années, en passant par un gosier chaudement cravaté; car le Docteur, comme s'appelait quel-

quefois le Pécheur Sauvé, ne se refusait aucun des signes extérieurs de l'aisance. Quand il voulait prêter un sens emphatique à ses paroles, il l'indiquait par un hochement de tête significatif, et ses auditeurs n'en perdaient pas une syllabe, car ils étaient tout oreilles. Ses sermons nous paraissent à nous démesurément longs, ce qui prouve qu'il était de bonne foi, car certainement s'il s'était donné un peu moins de peine, quelque dévots que fussent ses auditeurs, ils ne lui en auraient pas su mauvais gré. Il avait à son service une telle abondance de textes, que la plus riche mémoire n'aurait pu suffire à les lui suggérer. Il avait probablement recours à quelque moyen artificiel de mnémonique, et Southey prétend qu'il faisait grand usage de l'ouvrage d'Alexandre Cruden, intitulé : *Concordance complète de l'Ancien et du Nouveau-Testament* (1). Ses prières ne ressemblaient pas mal à des centons de phrases bibliques, et il les tirait probablement aussi de la même compilation. Combien le pauvre Alexandre d'Aberdeen aurait été fier, s'il avait pu deviner que ses livres deviendraient le manuel d'un prophète, ou plutôt combien cette révélation lui eût fait sentir amèrement le caprice des hommes, qui enferment aujourd'hui un saint à Bethnal-green comme fou, et demain en intronisent un autre dans une belle chapelle, en lui criant : *Hosanna !*

En vieillissant, le Pécheur Sauvé jetait quelquefois un regard inquiet autour de lui, et il s'affligeait de penser que ses facultés pourraient s'affaiblir. Cette crainte troublait son repos, et c'était pour lui une véritable tentation. « Sans ce chagrin, écrit-il dans ses œuvres, vous pouvez me croire, lorsque je vous dis que, méprisé et méprisable comme je suis, Dieu sait que je n'envie pas même la place des anges de Dieu

(1) A. Cruden était un ministre d'Écosse qui, ayant voulu fonder aussi une secte, n'avait réussi qu'à se faire enfermer. Il a publié le récit de sa détention sous le titre d'*Aventures d'Alexandre-le-Correcteur*.

dans le ciel; encore moins y a-t-il sur la terre un être humain dont je voudrais desirer la félicité ou avec qui je changerais de sort. » Quel mélange d'humilité et d'orgueil! Soyons justes, néanmoins; Huntington est quelquefois touchant, quelquefois même sublime dans les passages où il entretient ses amis de ses infirmités croissantes, et console ceux qui comme lui commençaient à fléchir sous le faix des ans.

Dans une lettre où il raconte qu'on l'a laissé de côté toute une semaine, et se plaint d'être encore bien faible, il ajoute : « Chaque jour, je suis averti qu'il faut quitter cette demeure d'argile : j'ai eu beau y dépenser du plâtre, des monceaux de matériaux et du badigeon, la peste est dans la maison, la lèpre est dans les murailles, la triste contagion s'étend de plus en plus, il faut donc que la maison tombe. » Il dit ailleurs : « Mon souffle s'épuise, mon huile diminue, ma cruche est vide, mon cœur est glacé, mon vieil homme vit encore, et le diable n'est pas oisif. » Enfin, voici ce qu'il écrivait à son vieux ami Baker, plus souffrant que lui, et qui se plaignait avec plus de raison encore de ces symptômes qui annoncent aux vieillards leur fin prochaine. « Oh! que ne sommes-nous arrivés sains et saufs dans cette céleste contrée, où les habitans ne disent plus : je suis malade, où il n'y a plus de froid ni de chaud...» Puis se comparant à un vieux soldat qui, après la victoire, va recevoir le prix de ses blessures : « je suis fâché, mon pauvre ami, que vous soyez retombé dans votre ancienne infirmité; mais il nous faut finir d'une façon ou d'une autre. Pour ce qui vous regarde, vous devez vous féliciter : Dieu ne vous a pas précipité, comme dit Job, semblable à un arbre déraciné par l'orage; il ne vous a pas emporté dans une tempête de nuit : vous avez été cueilli doucement, et non arraché à la hâte. Dieu a détaché une à une les toiles de votre tabernacle... Oh! quel bonheur ce doit être de passer d'un corps frappé de mort à une plénitude de vie, d'un lit de malade à une éternelle santé! »

Le pauvre Baker était un homme de bien, honnête, pru-

dent et bon, mais une de ces imaginations délicates, qui tremblent au moindre scrupule. A sa dernière heure pourtant, il fut plein d'espérance et de paix : il mourut en répétant ces paroles du prophète Joel : « Que les faibles disent que je suis fort. » Huntington ne survécut pas long-temps à son meilleur ami. Il mourut en 1813, à Tunbridge-Wells. Il avait préparé son épitaphe et la voici, véritable déclaration de guerre aux incrédules qui se permettraient de nier sa mission :

ICI GÎT LE CHARBONNIER
AIMÉ DE SON DIEU, MAIS ABHORRÉ DES HOMMES.
LE JUGE OMNISCIENT
AUX GRANDES ASSISES RATIFIERA ET
CONFIRMERA CELA
POUR LA CONFUSION DE PLUSIEURS;
CAR L'ANGLETERRE ET SA MÉTROPOLE CONNAÎTRONT
QU'IL Y A EU UN PROPHÈTE
PARMI EUX.

Il fut enseveli à Lewes, dans un terrain attenant à la chapelle d'un de ses disciples. Il avait desiré qu'aucun sermon funèbre ne fût prêché à cette occasion, et qu'on ne prononçât aucun discours sur sa tombe. On suivit ses intentions.

Huntington écrivait quelquefois en vers; mais sa muse ne l'inspirait pas aussi bien que celle de Bunyan, dont il est un des pires imitateurs. Il était du moins docile à la critique, lui qui ne reconnaissait pas de supérieur. Ses œuvres complètes attestent qu'il corrigeait sa poésie avec une patience scrupuleuse. Ainsi son premier poème est reproduit avec d'importans changemens. Le sujet est une allégorie, une espèce de voyage spirituel. Il nous apprend qu'il l'avait composé lorsqu'il portait encore du charbon, et qu'outre les fautes du poète, il est forcé de raturer celles de l'imprimeur. « N'ayant jamais été sur mer, mon style, dit-il, sentait plus la théologie que la langue maritime. Avant de le réimprimer, je suis allé à Chatham, visiter en détail un vaisseau de première classe. » Dans cette production mystique, l'auteur monte à bord du

navire nommé *Grâce vive*, capitaine *Jésus-Christ*, et en charge pour la *ville de Sion*. Il double le Cap de *Bonne-Espérance*, mais en vue du port il est attaqué et pris par le corsaire *Dissolution*, capitaine *La Mort*. Heureusement après le combat, le tonnerre tombe sur la *Dissolution* et la brise depuis le pont jusqu'à la quille : alors *La Mort*, « à son grand déboire, »

Avale l'eau salée en guise d'émétique.

Ce qu'il y a de mieux peut-être dans les vingt volumes du Pécheur Sauvé, c'est sa correspondance avec ses prosélytes. On y voit que son troupeau se recrutait principalement parmi ces chrétiens long-temps indifférens, ou parmi ces âmes sans religion qui n'auraient pas osé s'adresser avec la même confiance au clergé régulier. Le Pécheur Sauvé, prenant la peine d'entrer dans le détail de leurs petites misères, comme aurait fait un prêtre catholique, donnait hardiment ses conseils, tantôt exhortant avec onction, tantôt menaçant, mais toujours sûr de produire de l'effet, parce qu'il témoignait un intérêt réel à ses plus humbles correspondans. Une dévote jusque-là très assidue à sa chapelle, lui ayant écrit qu'elle allait se marier avec un homme non encore converti, voici sa réponse : « Ma fille dans la foi ; j'ai reçu la vôtre et l'ai lue avec indignation : il n'y a que deux familles dans le monde : les enfans de Dieu et les enfans du diable. Si une fille de Dieu épouse un fils de Bélial, elle devient la bru du diable, et par cet infâme trafic, elle cherche à établir une parenté entre le Très-Haut et Satan. Quoi donc! n'existe-t-il pas un fils d'Israël qui veuille satisfaire ton desir, que tu doives aller prendre un époux parmi les incirconcis? Tous les fléaux, toutes les persécutions, tous les malheurs, toutes les captivités qui poursuivent Israël dans la terre de Chanaan, commencèrent par ces mariages mal assortis. Dieu a présenté le fatal mariage de Samson comme un exemple à tous les croyans.

Mais si tes affections sont sellées sur un âne, tu iras toujours en avant, à moins que le glaive de Dieu n'étincelle dans ton chemin. Je vous ai montré la parole du Seigneur qui est le glaive de l'esprit, et si vous vous jetez sur la pointe de ce glaive, attendez-vous à avoir le cœur percé de mille chagrins. Vous dites que votre futur est un homme riche; mais sa richesse provient de la racine maudite de la cupidité. Quant à sa beauté, ce n'est qu'une peau superficielle à la merci d'une fièvre. Jacob paya cher pour avoir desiré ce bien périssable. Vous croyez, franchement, qu'il se convertira à Dieu. Oui, chose vraisemblable que Dieu convertisse un homme pour satisfaire vos desirs, et nourrir votre rébellion contre sa parole. Hélas! où ne courra pas une folle femme quand sa concupiscence s'est allumée, et qu'on la laisse regimber contre le Christ? Vous dites que le futur vient avec vous entendre l'évangile et qu'il l'approuve : sans aucun doute; et il paraîtra ainsi fort enchanté tant que votre cadavre sera perché à sa droite. »

Il est plus indulgent pour un jeune frère qui le consulte, pour savoir s'il doit épouser une prostituée convertie. « Qu'importe ce qu'elle a été, dit-il; si notre précieux Rédempteur l'a épousée, vous pouvez l'épouser vous-même, parce que vous vous aimez. Sainte Madeleine a fait une bonne femme. »

On voit que ses prosélytes n'avaient pas de secrets pour leur père spirituel. Dans le nombre, il y en avait qui l'adoraient comme un saint sur terre, et il cite complaisamment la lettre de cet insensé qui vit de ses yeux une étoile briller sur sa tête pendant qu'il prêchait. « De pareilles visions viennent de l'esprit de Dieu, » dit-il. Dans les lettres à-la-fois sprituelles et naïves, attribuées en 1807, par Southey, à un voyageur espagnol, don Manuel Espriella prétend que le Pécheur Sauvé a été indirectement prédit par saint Jérôme, qui e désigne en faisant ce portrait d'un sectaire de son temps : *A utè nudo eras pede; modo non solum calceato sed ornato*

tunc pexâ tunicâ et nigrâ tuberculâ vestiebaris, sordidatus et putridus, et callosam opere gestitans manum, nunc lineis et sericis vestibus et atrabatum et Laodiceæ indumentis ornatus incedis; rubent buccæ, nitet cutis, comæ in occipitium frontemque tornantur, protensus est aqualiculus, insurgunt humeri, turget guttur, et de obesis faucibus vix suffocata verba promuntur. (1)

Depuis la mort de cet homme remarquable, les Huntingtoniens n'ont pas augmenté dans la même proportion que les autres sectaires calvinistes. Cependant, il y a maintenant à Londres, trois chapelles consacrées à la tradition de sa doctrine.

(*Quarterly Review.*)

(1) Auparavant tu allais nu-pieds; aujourd'hui tu portes des souliers élégans. Autrefois sale et blême, couvert d'une noire tunique et d'une chemise de la même couleur, tu tendais une main calleuse aux passans; aujourd'hui tu te pavanes sous des vêtemens de fine toile et de soie, sous les tissus de Laodicée. Tes joues sont vermeilles; ta peau luisante, tes cheveux relevés sur le front et l'occiput; ton ventre s'arrondit; tu fais le gros dos; ta gorge s'enfle et ta voix sort avec peine de ta bouche empâtée.

Beaux-Arts.

—

NOUVELLE ECOLE

DE PEINTURE DE DUSSELDORFF.

SCHADOW, directeur. — LESSING. — HUBNER. — BENDEMANN. — HILDEBRAND. — SOHN. — SCHROEDTER. — STILKE. — JORDAN. — PISTORIUS.

L'art, comme la poésie et la philosophie en Allemagne, a suivi une route mystérieuse et lente, dont les lointains replis et les savantes sinuosités ne ressemblent en rien à ce développement rapide, à cet élan fougueux des arts méridionaux. On trouve dans l'art allemand une profondeur mystique, une foi sincère, une pureté, une noblesse d'intention et une étude de détails auxquels parviennent difficilement les artistes des pays qui passent pour mieux favorisés.

Telle a été la magnifique apparition de l'école de musique allemande, si énergique et si puissante; apparition surprenante à l'époque où tout le monde pensait qu'il n'y avait de musique et ne pouvait se former d'école musicale ailleurs qu'en Italie. Tel a été, plus récemment, le développement moderne des arts graphiques dans la même contrée : seconde jeunesse, second printemps couvert de fleurs brillantes, et qui a laissé bien loin derrière lui la décrépitude de l'art italien, jadis honoré par les noms de Raphaël et du Titien, flétri aujourd'hui par la médiocrité de Camuccini et de ses égaux.

L'une des plus fécondes écoles de peinture que l'Allemagne moderne a créées; l'un des grands foyers de cette civilisation artistique, c'est l'école de Dusseldorff. Elle a été jadis sou-

mise à la direction alternative de Mosler, homme instruit, et du grand Cornélius. Aujourd'hui, dirigée par l'autorité unique du célèbre Schadow, elle présente un groupe d'artistes aussi intéressant qu'extraordinaire, et sur lequel, sans doute à cause de sa modestie, l'Europe daigne à peine abaisser ses regards.

Sur les bords du Rhin s'élève un vaste bâtiment carré, d'une architecture fort simple et très régulière; le calme y règne et l'environne. Le rez-de-chaussée est consacré à la bibliothèque; aux salles d'étude, et à quelques logemens; au premier étage se trouvent les ateliers, formés d'une succession de grandes pièces à fenêtres cintrées, qui versent des flots de lumière. Le génie tutélaire, le père de ce couvent d'artistes, c'est Schadow, qui a établi son atelier au premier, dans une pièce qui fait face au grand escalier. Autour de lui se groupent ses plus intimes amis : Deger et Kœler; Deger, son consolateur et son fidèle Achate; Kœler, qui lui doit sa carrière d'artiste. A des distances plus ou moins éloignées, travaillent des hommes de talent, qui se sont réunis deux par deux; le savant Hubner avec son beau-frère Bendemann; Stilke, installé avec Deger; Sohn avec Lessing et Sadter; Kœler avec Sonderland; Rethel avec Reinick; Hildebrandt avec d'Oer. Au-dessus, dans des pièces qui reçoivent le jour d'en-haut, sont les ateliers de Schirmer, avec Achenbach et ses autres élèves. La vie la plus simple, les goûts les plus modestes, l'intimité la plus fraternelle, font de ce monastère sans austérité, mais non sans enthousiasme, une singularité curieuse, unique dans l'histoire des arts. Tous les habitans de l'Académie se consultent mutuellement; cette bonhomie allemande, qui n'exclut pas le génie, préside aux rapports des artistes entre eux. Schadow, quoique maître et fondateur, reçoit les avis de Hubner, dont il estime le jugement solide et les études réfléchies. Il n'a pas moins de déférence pour les jeunes peintres qui l'environnent et qu'il dirige avec une bonté toute paternelle.

Leurs mœurs, leur langage, leurs relations ont quelque chose de touchant par la simplicité. Ils ignorent le luxe et ne font pas spéculation de leurs tableaux. Le jeu de quilles les charme; l'entretien du soir, le pot de bière et la pipe allemande composent leurs voluptés les plus aimées. Le *stockhamchen*, chambre spéciale qui leur sert souvent de lieu de réunion, est témoin de débats presque puérils, de discussions plus capricieuses que savantes, et de lazzis plus grotesques que malins. Dans cette école tout allemande, la douceur et la paix ont leur asile; l'humilité sentimentale n'y est point méprisée; personne ne se montre intolérant et fougueux. Rien n'y rappelle les arts italiens si jaloux, si sanguinaires, si violens; ni l'époque étrange où chaque artiste portait la dague; où Cellini payait une plaisanterie d'un coup de poignard; où le Giorgion armait sa poitrine d'une cuirasse, avant d'aller peindre une fresque; où l'Espagnolet menaçait la vie du Dominiquin et le forçait de quitter Naples. La fraternité des arts se montre à Dusseldorff sous des couleurs bourgeoises, sans doute, mais intéressantes. Tantôt le paysagiste se charge de peindre les arbres dans le tableau de son camarade; tantôt le peintre d'histoire corrige les figures du paysagiste; un jeune peintre pose ponr une des figures du tableau historique de son confrère. Souvent, par une fantaisie plus étrange encore, les étoffes sont d'une main, les têtes d'une autre, et l'architecture d'une troisième. A Dusseldorff, quand les plus habiles et les plus célèbres ont réalisé de trois à quatre mille francs au bout de l'année, ils s'estiment heureux.

Au milieu de cette association si curieuse, c'est Schadow qui sert de guide et de modèle. Hubner joue le rôle du critique et de l'homme de goût; Lessing, peintre mélancolique, influe sur la tendance morale et passionnée des productions de l'école; Hildebrandt est surtout remarquable par la naïveté; Stilke et Bendemann par la majesté du style et sa pureté. Ce qui caractérise, en général, cette école, c'est une harmonie un peu voilée; un coloris *sfumato;* peu de prétention;

le dédain des effets étourdissans et des efforts emphatiques ; une sensibilité vraie, intime et rêveuse ; une exécution consciencieuse ; quelque chose de naïf et d'étudié, digne de l'Allemagne. Ces artistes cherchent bien plutôt la profondeur que l'éclat, noble dévoûment à la simplicité de l'art, qui a dû contribuer beaucoup à les maintenir dans une demi-obscurité.

Charles Théodore, électeur palatin de Bavière, fonda, en 1767, d'après les conseils de Lambert Krahe, l'Académie de Dusseldorff. Déjà, en 1700, l'électeur palatin Jean-Guillaume avait fait construire le bâtiment dont nous avons parlé ; bâtiment consacré primitivement à une galerie de tableaux justement célèbre. L'Académie y fut transférée en 1720 : la dotation de cette dernière est aujourd'hui d'environ 8000 écus, dont 7000 sont prélevés sur le budget de l'enseignement du grand-duché de Berg. En 1790, Krahe, directeur de la galerie, mourut, et eut pour successeur Pierre Langer, qui conserva ce titre et cette place jusqu'en 1806. Alors la galerie de tableaux fut transférée à Munich. Langer la suivit. Treize années se passèrent sans que l'Académie eût un directeur, et le bâtiment fut occupé par les tribunaux.

En 1819, Pierre Cornélius, de Dusseldorf, fut chargé de réorganiser l'établissement : travail qu'il ne put commencer qu'en 1821, avec le secours du professeur Mosler. Appelé, en 1825, à Munich, pour terminer les grandes fresques qui ont mis le sceau à sa réputation, Cornélius laissa aux mains de Schadow, qui venait d'arriver à Dusseldorff, l'accomplissement de cette régénération commencée. La plupart des élèves de Cornélius l'accompagnèrent à Munich, et Schadow resta environné de ses propres élèves, dont le noyau primitif ne cessa plus de s'augmenter. Tandis que la peinture à fresque recevait à Munich, de Pierre Cornélius, l'impulsion grandiose qui s'est continuée de nos jours, la peinture à l'huile florissait à Dusseldorff, sous la direction de Schadow, secondé par les brillans artistes dont nous avons cité les noms. Schadow lui-même a développé ses principes théoré-

tiques dans un excellent petit volume, intitulé : *Pensées sur l'Education du Peintre, ou d'un véritable esprit critique, relativement aux beaux-arts.*

Il pose en principe que, chez tous les vrais talens que la nature destine aux arts graphiques, la faculté de l'imitation se révèle de très bonne heure, et qu'il faut commencer par imposer à l'élève une tâche très facile. Il veut que l'on mêle à la copie de l'antique celle de figures animées, pour que l'élève joigne à la régularité la liberté, et corrige la raideur de la statuaire par l'étude et l'imitation des mouvemens faciles, souples et ondoyans, que l'on chercherait vainement ailleurs que dans le modèle vivant. La combinaison d'une certaine idéalité calme, que les anciens ont merveilleusement réalisée, et de l'indépendance qui s'attache aux formes vivantes, naturelles, agissantes, est, aux yeux de Schadow, la seule source vraie de l'inspiration et du talent. Il pense aussi que chaque élève possède une manière spéciale d'apercevoir la nature, et que le maître doit deviner cette manière, la faire naître pour ainsi dire, au lieu de forcer l'élève à copier servilement des tableaux tout entiers de grands maîtres, tableaux qui s'éloignent souvent du style personnel de l'artiste commençant. Il établit que tout jeune artiste qui, dès ses premières études, ne se sent pas irrésistiblement poussé vers la création, ne produira jamais rien de grand ; mais que des succès peuvent lui être réservés encore dans les genres secondaires, par exemple, dans l'imitation habile de la nature morte : genre vers lequel on doit, s'il faut en croire Schadow, diriger toutes les facultés d'un ordre inférieur. Il insiste sur l'étude du nu, même pour les tableaux les plus encombrés de draperies, et sur l'observation de la nature, même vulgaire, comme indispensable pour arriver à un idéal qui ne soit pas chimérique et faux. Il attribue le plus grand prix à l'originalité du premier jet, et ne veut pas qu'un maître en efface la rudesse créatrice, sous prétexte d'en corriger la rudesse grossière et l'âpreté disgracieuse. Schadow estime particu-

lièrement l'anatomie ; il demande qu'au lieu d'asservir à une seule manière, nécessairement uniforme, on étudie et l'on serve le génie particulier de chaque artiste. Il ne veut pas que les élèves entassent ébauche sur ébauche, esquisse sur esquisse : il convient de l'importance de l'exécution, et repousse l'opinion de ceux qui supposent qu'une création fougueuse, à peine indiquée sur la toile ou le papier, suffit à la gloire d'un peintre. On voit que l'école de Schadow est une école d'éclectisme et de raison ; n'admettant aucun extrême, ne posant comme loi aucune exagération. Il se rapproche beaucoup de Léonard de Vinci, pour lequel Schadow professe, en effet, l'enthousiasme le plus vif. Ce desir de perfection, cette critique lumineuse, cette sagacité pratique nous semblent s'élever beaucoup au-dessus des hypothèses de Mengs et d'Azara. Schadow est moins préoccupé du grandiose que de l'harmonie ; il croit que l'on ne peut espérer aucun progrès de l'exagération, de la présomption, de la débauche ; il a foi dans la puissance de l'étude ; il veut allier le réel et l'idéal. Cette facilité vaine, cet éclat de coloris qui procède par taches et non par nuances, lui semble digne de mépris et non d'intérêt. L'abus des effets brillans lui déplaît ; il a horreur de la manière ; il cherche à puiser son succès dans les émotions intimes. Ses élèves ont moins aspiré à la grandeur idéale et à la sublimité religieuse des peintres italiens, qu'à une grâce tout allemande, mêlée de sensibilité, à une candeur pleine d'amour et souvent de noblesse, enfin à une consciencieuse et profonde étude des détails et de l'ensemble.

Frédéric-Guillaume Schadow, qui, depuis sept années, dirige l'Académie de Dusseldorff, et dont les élèves, depuis quatre années seulement, ont attiré l'attention publique, est né à Berlin, en 1789, et a reçu de son père les premières leçons de dessin, de Weitsch les premières leçons de peinture. Ses études d'art, interrompues par la guerre, en 1806 et 1807, furent ensuite reprises avec zèle et persévérance en 1810. Il

se rendit à Rome avec son frère Rodolphe Schadow, que deux statues pleines de grâce et de goût rendirent célèbre comme sculpteur : *la Noueuse de sandales* et *la Fileuse*. Un mariage contracté avec une jeune Courlandaise enrichit Guillaume, et sa vie tout entière, devenue paisible et opulente, fut dès-lors consacrée à son art favori. C'est un homme réfléchi, simple et tendre, qui, sous une apparence de froideur et même de fierté, cache des sentimens généreux et honnêtes. Son existence est absorbée par son affection pour ses élèves et par les directions paternelles qu'il leur prodigue : rien de plus touchant. Ame, centre, véritable père de cette réunion intéressante, il est adoré de tous; on peut croire que sans lui elle se dissoudrait en peu d'instans.

Pour la puissance créatrice et inventive, il est peut-être inférieur à Cornélius et à Wach; mais une imitation profondément sentie de la nature le distingue par-dessus tous. Dans la salle Bartoldi, à Rome, il a peint, à côté des tableaux de ses deux confrères, deux pages historiques : *le Songe de Joseph* et *les Frères de ce dernier rapportant à Jacob la robe ensanglantée de son fils*. Célèbre d'abord comme peintre de portraits, il s'éleva bientôt jusqu'à l'histoire et revint, en 1819, à Berlin, où son talent fut reconnu et honorablement employé. Humboldt lui commanda un grand tableau d'histoire; le prince de Hohenzollern une *Madone;* et le théâtre une grande *Bacchanale*. Il fit ensuite beaucoup de portraits remarquables par la vérité et le coloris; puis il peignit les *Quatre Evangélistes* pour l'église de Werder à Berlin, ainsi que l'*Adoration des Bergers* et le *Christ avec deux Evangélistes*, pour l'église de Schulpforta. Sa réputation ne cessait pas de grandir; mais elle doit son principal développement à la célébrité de son école. Une variété aussi singulière de talens dont l'essor se trouvait favorisé et l'énergie soutenue par la liberté que Schadow favorisait, fit pour ainsi dire explosion dans le monde des artistes.

Quant à ses propres œuvres, elles se distinguent par la

suavité, la grâce et l'harmonie. On y trouve quelque chose de cette sage facilité de pinceau, et de cette naïveté plus douce que sublime qui caractérise Lesueur; mais l'effet et le coloris, la vigueur des tons et des contrastes, ont, chez Schadow, quelque chose de plus brillant. Il faut remarquer, parmi ces chefs-d'œuvre : le *Christ à Emmaüs*, le *Christ sur la montagne des Oliviers*, et une *Charité* que l'artiste a rachetée lui-même, parce que, après l'avoir mise en loterie, il eut le chagrin de la voir tomber entre les mains d'un appréciateur vulgaire. Un caractère grave, religieux, doux sans fadeur, brille dans toutes ces compositions : rien de disparate ; tout y est d'accord; tout s'y combine et s'y harmonise ; tout y respire une sympathie délicieuse et profonde. M. Bendemann, banquier de Berlin, a fait exécuter, par Schadow et ses élèves, un tableau de famille d'une extrême curiosité : c'est là que le gendre de M. Bendemann, Hubner, a été peint par Schadow. Dans un coin, on aperçoit Schadow lui-même et son élève Hildebrandt, peints par Sohn; madame Hubner et son enfant peints par Sohn; madame Bendemann et Sohn, par Hildebrandt : symbole délicieux de cette réunion d'artistes liés par le saint amour de l'art. Jamais le possesseur de ce cadre précieux n'a voulu permettre que l'on en fît aucune copie lithographiée, gravée ou peinte.

Celui des élèves de Schadow qui a produit le plus d'effet sur ses jeunes frères, est Lessing, talent varié, plus remarquable par l'élan et le caprice, que son maître dont le mérite est surtout admirable par la pureté et l'accord des parties entre elles. Lessing est une âme énergique, pénétrée de cette tristesse vague et de cette pitié pour l'humanité, qui caractérise si bien le génie allemand. Une mélancolie mâle et grave respire dans ses compositions; tour-à-tour paysagiste, peintre de genre, de portrait et d'histoire, il cherche moins l'exrême pureté du style que l'expression vigoureusement accentuée des sentimens sombres et rêveurs. Il y a chez lui plus de passion et de mélancolie que de chasteté religieuse.

Une poésie triste, mystérieuse et profonde semble établir quelque analogie entre son talent et celui de Léopold Robert. Ces deux peintres produisent par des moyens très simples des effets qui ébranlent l'âme jusque dans ses profondeurs. Jamais de point d'exclamation ni d'interjection académique dans ces ouvrages si bien conçus et si bien pensés. Les poses sont naïves et passionnées ; les figures sont finement et profondément senties. On voit que l'auteur est préoccupé surtout des émotions et des douleurs humaines, et que le sentiment religieux ne lui offre pas toujours une consolation et une compensation suffisantes.

Lessing est un grand et beau jeune homme, à la chevelure blonde, au regard voilé, au teint délicat, dont la physionomie s'empreint d'une défiance mélancolique. Calme et timide en apparence, fier et passionné dans la réalité; bon soldat (car il a servi quelque temps) ; chasseur déterminé et se plaisant à passer des journées entières dans la solitude des champs et des bois avec sa poire à poudre et son fusil : c'est ainsi qu'il s'est représenté lui-même dans un charmant portrait en pied, dont l'attitude reproduit très bien l'indolence rêveuse et le laisser-aller insouciant d'où il ne sort par intervalles que pour produire des chefs-d'œuvre. Ce portrait offre un très beau raccourci qui n'en est pas le seul mérite. Lessing, étendu sur un lit de rochers, la casquette abaissée sur les yeux, le fusil à la main, ajuste négligemment je ne sais quelle proie qui se trouve au loin dans la plaine. A une grande distance et à une grande profondeur, on aperçoit un fleuve qui serpente et dont les détours capricieux se replient jusqu'à l'horizon. Lessing aime à peindre le repos, mais un repos méditatif : l'absence du mouvement physique favorisant l'agitation de la pensée. C'est aussi ce que l'on remarque dans son *Brigand* au milieu d'un paysage; encore même nature déserte, des montagnes tristes qui bordent l'horizon, un fleuve errant, dont le sillon d'argent se déplie et se replie à travers la campagne. Sur une élévation qui domine une vaste et mélancoli-

que contrée, un homme d'un âge mûr, le front appuyé sur sa main, profondément rêveur, semble contempler à-la-fois la solitude qui l'environne et le désert de sa vie. Sa main droite s'appuie sur l'épaule d'un adolescent endormi. La misantropie amère qui a dicté les *Brigands* de Schiller et le *Corsaire* de lord Byron, préside à cette composition singulière.

Un *Paysage d'hiver*, du même Lessing, peut être aussi regardé à bon droit comme l'un des plus singuliers chefs-d'œuvre que la peinture ait produits. L'auteur n'y a guère employé que deux tons, le blanc et le noir, faibles ressources avec lesquelles il a pénétré l'âme d'une terreur profonde. Jamais l'hiver n'a été caractérisé d'une manière aussi lugubre et aussi vraie : c'est une cour de couvent qui a très peu d'étendue et au fond de laquelle s'ouvre une porte d'achitecture byzantine qui laisse l'œil pénétrer jusqu'au fond du cloître. Dans cet intérieur apparaît un cercueil tendu de noir et éclairé par des cierges. La neige, sous laquelle l'édifice est comme enseveli, charge les branches d'un vieux sapin; encombre la cour tout entière; et s'amoncelle sur les statues et les colonnes du monastère. On aperçoit, dans un corridor obscur, les frères qui s'avancent à pas lents et vont retrouver le cadavre qui attend leurs rites funèbres. La lumière blafarde des cierges; l'éclat triste de la neige; la profondeur douloureuse et simple qui règne sous l'ombre de l'édifice; les pierres noires ou verdâtres qui percent de tous côtés leurs draperies blanches; tout cela produit l'effet le plus extraordinaire. Quant à l'exécution, c'est un chef-d'œuvre; il faut voir quelle glace règne dans l'air; comme toutes ces murailles, toute cette écorce, toute cette terre, semblent cristallisées. Il faut voir ces grands bras du sapin, ces branches vigoureuses qui ne sont pas à deux pieds du sol, se déployer et s'étendre comme des glaçons immobiles que le vent ne peut agiter. A travers le duvet de cette neige si molle, si éblouissante, toutes les formes apparaissent. On aime jusqu'à ces statues accroupies qui, le sein voilé par cette poudre blanche,

dont toutes les encoignures de l'édifice sont remplies, semblent attendre dans une méditation profonde l'accomplissement des temps. C'est chose étonnante que cet éclat si pittoresque, dans un paysage qui semble étouffer et éteindre pour toujours la puissance de la vie.

La sublimité de ce tableau se laisse plutôt sentir et apercevoir, qu'elle ne se révèle avec clarté. Il y a même quelque chose de si mystérieux dans le procédé employé par l'auteur, et dans les effets qu'il a cherchés et obtenus, que l'on ne sait si c'est de l'art ou de la fantasmagorie.

Le couple royal dans la douleur s'élève à une bien plus grande hauteur ; tableau vraiment colossal, non-seulement par les dimensions des personnages, mais par l'inspiration puissante qui l'a dicté. Un poème d'Uhland en a fourni le sujet. Dans une galerie d'architecture byzantine, galerie sombre, éclairée à peine par une croisée qui donne sur la mer, deux personnages sont assis et paraissent livrés à une douleur muette et solennelle. Une statue de femme qui joint les mains et qui prie, semble indiquer un oratoire secret. Au loin, une partie de la fenêtre et du ciel se trouve cachée par le coin d'un mausolée que recouvre une draperie noire, et que domine une couronne de myrte. Une jeune fille, l'héritière des rois, a disparu de la terre; elle laisse dans la douleur un grand monarque et sa compagne. Ceux qui n'ont que des ordres à donner, ceux auxquels les peuples obéissent aveuglément, demandent au ciel la mort comme un bienfait. Tant de douleur et tant de puissance; la triple majesté du désespoir, de l'âge et de la royauté; la mélancolie du soir, celle de la mort; celle qui résulte de la puissance humaine, si faible et si pauvre, en face de la puissance divine; tout ce qui émeut, tout ce qui accable la pensée, se trouve réuni dans cet admirable tableau. La largeur des draperies, la majesté des têtes, la simplicité des poses, correspondent bien avec la pensée dominante de l'œuvre. Le monarque, par un mouvement naturel à la douleur virile, semble vouloir s'isoler en se détour-

nant ; sa tête majestueuse exprime la lutte contre le sort, la conscience farouche d'une force intime, assez puissante pour triompher du malheur. Cette belle tête de lion est celle de Schadow, qui a posé pour le chef-d'œuvre de son ami et de son élève. Quant à la reine, assise auprès de son mari, au lieu de s'éloigner, elle se rapproche ; elle semble demander quelques consolations. Sa main gauche s'appuie sur les mains de son époux, tandis que de la main droite elle serre et soutient son front recouvert d'un long crêpe. La douleur passive de la femme est abattue dans la lutte et contraste d'une manière magnifique avec la douleur plus poignante, plus mâle, plus active, plus triomphante du roi. En un mot, c'est chose vraiment admirable que ce *couple royal*, une des élégies les plus sublimes que l'art ait jamais conçues.

En 1828, Lessing produisit un fort beau *Cimetière* en ruine ; en 1830, la *Bataille d'Iconium*, fresque pour le château du comte de Spée ; en 1832, *Léonore*, charmant tableau plein de mouvement et de simplicité, tiré du poème de Burger ; pendant la même année, le *Brigand*, qu'il a répété plusieurs fois. Lessing est occupé aujourd'hui à peindre, pour le prince royal, le *Sectaire fanatique prêchant dans un bois*, composition passionnée et d'un grand mouvement. Parmi ses dessins, on distingue la *Mort de Frédéric II, Hohenstaufen*, *Walter et Hildegonde*, et *Jean Hus* se défendant devant ses juges. Si l'exécution de ce dernier ouvrage répond à la manière dont il est conçu, la peinture moderne s'enrichira d'un nouveau chef-d'œuvre. Une lutte de passions terribles se fait lire sur la physionomie agitée de Jean Hus. On voit que le doute germe dans son âme sans la remplir ; que le respect pour l'ancienne autorité ne l'a pas quitté tout-à-fait ; qu'il connaît toute l'influence du grand combat qu'il va livrer ; mais qu'il ne recule pas devant le danger, l'obstacle et la mort. Cette agitation intérieure qui caractérise tous les génies révolutionnaires éclate sur son front plissé. Il y a de l'orage et presque du remords dans ce cœur violent ; il sent qu'il

va porter la hache dans la digue immense qui retient les nations. Quant à ses juges, ils sont calmes, sûrs d'eux-mêmes; ils ont, de leur côté, l'autorité, le passé, le respect des peuples; ils prononceront, sans frémir, une sentence de mort; ils seront sanguinaires sans scrupule. Ce tribunal représente bien la religion catholique dans sa sévérité et dans sa force. Hus est le symbole de la révolte contre l'autorité; c'est le germe du doute passionné; le scepticisme qui va remuer le monde.

Il n'est pas étonnant qu'un homme doué de la puissance d'émotion de Lessing ait acquis l'ascendant qu'il possède aujourd'hui sur l'école de Shadow. Dans l'impulsion générale qui entraîne cette école, c'est Lessing qui a porté le plus loin l'énergie de l'expression, et la mélancolie de la pensée.

Il y a plus de sagesse et de gravité chez Hubner, pour lequel le maître a beaucoup de prédilection et de sympathie. Dès l'année 1826, cet artiste se fit remarquer par un sentiment gracieux et exquis, mais dont une excessive timidité d'exécution arrêtait le développement. Depuis cette époque, il a pris un rapide essor. Le calme et la réflexion le distinguent spécialement. On peut desirer quelquefois plus de mouvement et d'ardeur dans ses compositions, mais jamais des expressions plus justes, des attitudes mieux senties, ni plus spirituellement exécutées. *Booz et Ruth, dans un champ auprès des moissonneurs; Booz accompagnant sa belle-mère Noémi; Samson qui va faire tomber les colonnes du temple,* plusieurs autres sujets tirés de la Bible et spécialement un *Christ porté sur des nuages* ont valu à Hubner beaucoup d'éloges, et quelques critiques. On doit distinguer particulièrement entre toutes ses œuvres, un petit tableau d'une composition très poétique et qui, malgré l'exiguïté de sa dimension, est conçu avec beaucoup de grandeur. Une voûte assez base sert de cadre au sujet dont la principale figure est celle de Roland, soulevant une lourde table et prêt à en écraser les brigands qui l'environnent. Le lieu de

la scène est la caverne obscure dans laquelle la princesse de Galice, une des charmantes héroïnes de l'Arioste, se trouve renfermée au moment où Roland vient la délivrer. A droite, on aperçoit la princesse elle-même, frappée d'épouvante par cette scène de violence, et sur laquelle une torche suspendue répand sa clarté rougeâtre et lugubre. Tout dans cet ouvrage est admirablement caractérisé. Le fini des détails ne nuit pas à la beauté de l'ensemble, et la lumière inégalement répandue sur le combat nocturne lui donne un étrange prestige. Par une de ces inventions spirituelles qui appartiennent spécialement à Hubner, il a placé au dessus de son tableau, d'une part l'archevêque Turpin qui remet à un génie la prétendue histoire de Charlemagne; d'une autre l'Arioste sur la tête duquel plane le génie de la poésie qui va recevoir le manuscrit des mains du génie de l'histoire. L'*Age d'Or,* composition fort simple et qui ne représente que des bergers nus, assis sous l'ombrage pendant l'été, avec des moutons et un chien, serait parmi tous les tableaux de Hubner, celui que nous aimerions surtout à posséder. C'est quelque chose de simple et de noble à-la-fois, qui se trouve placé pour ainsi dire sur la limite de Poussin et de Raphaël. On y sent l'amour des champs et de la nature, une sympathie naïve avec l'existence primitive et pastorale.

Edouard Bendemann, né à Berlin en 1811, s'est fait connaître en 1835 par son tableau des *Juifs en exil;* cette composition, de neuf pieds sur cinq, renferme cinq figures : un vieillard, trois femmes et un enfant : elle révèle le talent le plus noble. Personne n'a mieux compris la grande et puissante poésie de la Bible, personne ne l'a mieux rendue. A ce beau tableau acheté par la Société des Arts et destiné au musée de Cologne, a succédé un *Jérémie pleurant sur les ruines de Babylone*, qui, commandé par le roi de Prusse, et donné par ce dernier au prince royal, rappelle les sublimes inspirations de Michel Ange.

La plupart des productions de Hildebrandt embarrasse-

raient beaucoup les commentateurs. Doué de cette précieuse qualité de la couleur que l'on peut simuler quelquefois, mais qu'on ne se donne jamais quand la nature l'a refusée, Hildebrandt se rapproche un peu, pour la finesse et la singularité des tons, de Caravage, de Ferdinand Bol, et quelquefois de Vandyck. Parmi les élèves de Schadow, c'est Hildebrandt qui s'est le plus complètement éloigné des habitudes et de l'école raphaëlesque. Il traite les sujets au hasard et à-peu-près sans choisir, comme c'est l'habitude de l'école hollandaise : pour elle un sujet n'est qu'un prétexte. Beaucoup moins occupés de l'expression que de l'effet, ces peintres savent que l'effet peut se produire, dans toutes les situations, au moyen de tous les costumes. Un meuble, une parure, un collier, une fourrure, un accident de lumière, leur suffisent pour déployer toute leur magie et toute leur verve.

Il y a cependant au milieu de la richesse de couleur et de l'éclat des teintes contrastantes qui se font remarquer chez Hildebrandt, une sensibilité vraiment allemande, qui donne à ses compositions un charme particulier. En s'arrêtant devant le *Magistrat malade* d'Hildebrandt, on ne peut s'empêcher d'être doucement ému à l'aspect de ce jeune enfant qui, posant sa main droite sur le genou de son vieux père, semble l'interroger du regard et lui demander si sa santé est encore compromise. Le même contraste se reproduit d'une manière pleine de charmes dans le tableau qui représente un *Guerrier allemand* cuirassé, homme du moyen âge, dont les moustaches et la barbe noire servent de jouet à un tout petit enfant qu'il tient sur ses genoux. Sans prétendre à la gloire sérieuse du peintre historien, Hildebrandt laissera des ouvrages que la postérité conservera avec soin et amour. La vérité le fera vivre. Ce n'est ni un romancier ni un poète sublime; mais un raconteur plein de charmes, qui atteint par l'ingénuité seule tantôt le pathétique, tantôt la gaîté. Son talent suit un progrès continu, une marche ascendante; et les derniers de ses ouvrages sont aussi les meilleurs. On admire beaucoup

sa *Jeune fille voguant avec un jeune homme dans une nacelle.* Elle se penche vers le courant pour receuillir une fleur que l'onde entraîne. Son jeune compagnon la retient vivement et semble la gronder. Une solitude délicieuse, un beau coucher du soleil, de grands arbres qui se répètent dans l'eau, complètent cette ravissante Idylle. Son *Brigand* caché dans les ruines ne mérite pas moins d'éloges. Il est assis sous de vieilles murailles, les jambes croisées, appuyant sa carabine sur la terre, l'oreille aux écoutes. Les jeux brillans de la lumière, le caractère de physionomie du brigand, son attitude pensive, la manière dont le paysage est traité, donnent le plus grand prix à cette composition.

Mais l'œuvre capitale d'Hildebrandt jusqu'à ce jour, c'est *Judith sur le point d'égorger Holopherne.* Le monarque oriental est étendu sur de riches coussins, sa tête repose sur les genoux de Judith, et il dort. Judith, assise sur un lit de repos, près duquel on voit une table avec des fruits et du vin, fixe un long regard sur Holopherne, et sent naître dans son âme le desir du meurtre et la soif de la vengeance. Elle plonge une de ses mains dans cette longue chevelure noire avec laquelle elle semble jouer encore; de l'autre, elle soulève le glaive nu : elle va frapper. Le foyer de lumière, placé hors du cadre du tableau, couvre d'une clarté vive et blanche, le col nu du monarque. Cette disposition habile, qui permet au peintre de prodiguer toutes les ressources du clair-obscur, fixe l'attention sur cette tête mâle et voluptueuse qui va tomber. Il y a quelque chose de magique dans la clarté des lampes, et dans ce calme nocturne qui assure à-la-fois le secret des voluptés et celui du meurtre. Holopherne, endormi du sommeil le plus profond, ne s'éveillera que pour tomber dans le repos éternel. On peut reprocher à la figure de Judith un défaut de beauté grandiose. Ce qui fait le mérite du tableau, c'est un talent de détails, talent qui se rapproche de celui de Walter Scott, et qui par l'arrangement poétique des accessoires, fait naître un intérêt vif et tragique.

Sur une ligne différente, se trouve Charles Sohn qui, par son tableau de *Renaud et d'Armide*, s'éleva tout-à-coup, en 1835, au niveau des hommes remarquables que nous venons de citer. Il excelle dans le genre gracieux, et il a bien compris la portée de son talent, lorsqu'il a choisi pour sujet une des fables les plus aimables de l'antiquité : *Hylas enlevé par les Nymphes.* La naïveté de Théocrite se mêle, dans ce tableau, à la naïveté du goût allemand. Hylas, prêt à puiser de l'eau dans une fontaine limpide qu'un rocher abrite, a déjà plongé un de ses pieds dans l'onde, et appuie son autre pied sur un éclat de roche. Une nymphe brune et virginale, riche de beauté, de vie et de passion, aux cheveux brillans comme le jais, quitte les ondes, et étreint fortement Hylas dans ses bras qui se pressent sur les reins et sur les épaules du jeune homme. C'est le desir le plus ardent; c'est la conquête la plus hardie; c'est l'entier abandon de l'amour. Une seconde nymphe, toute blonde et languissante, dont l'œil bleu exprime un desir plus modeste et peut-être plus profond, s'avance vers lui, en relevant d'une main sa longue chevelure, avec la coquetterie de la femme qui veut être vue et plaire. De l'autre main, elle saisit celle du jeune homme. Une troisième enfin, vue par derrière, et sortant à peine de la fontaine, saisit Hylas par le pied. On a blâmé, avec raison, la variété de ces attaques qui distraient l'attention et fatiguent l'œil du spectateur. Le peintre n'a pas reproduit avec assez de bonheur la naïveté chaste et ardente des anciens; et les expressions de pudeur moderne et de grâce un peu coquette, dont il a chargé sa toile, donnent à toute la scène un air de violence qui déplaît. Mais il a déployé un admirable talent d'exécution, en traitant les chairs et le nu. La peau de la nymphe blonde, est d'un éclat lumineux et doré qui éblouit; on compterait les veines transparentes des bras et du sein,

Sohn, l'un des plus anciens élèves de Schadow, travaille avec beaucoup de facilité, et n'est pas sans rapport avec l'Albane et Cignani. Son premier tableau, repré-

sentant *Renaud et Armide*, exposé en 1828, est d'une exécution aussi finie, d'une touche aussi brillante que les pages de Carlo Dolce. Il appartient aujourd'hui au prince Frédéric de Prusse. La grâce aimable qui respire dans toutes ses compositions pourrait quelquefois dégénérer en afféterie, en maniérées, en coquetterie. Il aime surtout à peindre les femmes. Ses portraits de la comtesse *Trips*, de madame *Decker*, et d'une femme italienne, tenant un luth, ont beaucoup contribué à sa réputation; on estime surtout le dernier, dont le sentiment est profond et l'inspiration naïve. Il y a bien plus de reproches à adresser à son tableau de *Diane entourée de ses nymphes* : tableau exposé en 1834. L'attitude de Diane offre un calque servile de celle de l'Apollon du Bervédère. Mais les chairs sont admirablement peintes, et les têtes des nymphes sont pleines de charme. Je préfère à ce cadre les *Deux Léonore*, d'après Le Tasse. Le repos et la simplicité qui règnent dans ce tableau, en augmentent le mérite, et l'on ne peut s'empêcher d'arrêter ses regards avec bonheur sur ces deux princesses à la fleur de l'âge, dont la double expression est si diverse, et qui, l'une brune et l'autre blonde, se groupent avec un si charmant contraste.

Adolphe Schrœdter de Schwedt, aujourd'hui âgé de vingt-six ans, est auteur de ce célèbre portrait de Don Quichotte, qui eût suffi à la réputation d'un peintre. L'esprit, la sagacité, l'étude attentive de la nature, un soin minutieux autant qu'intelligent, distinguent Schrœdter. Il a exposé, en 1834, le *Dégustateur de vin*, tableau plein de vérité, et un autre cadre dans lequel sont représentés des gens du peuple, s'amusant à boire devant une auberge des bords du Rhin. La lumière de ce dernier tableau est répandue avec trop de profusion, mais les détails en sont excellens. Le chef-d'œuvre de Schrœdter, c'est le *Don Quichotte*. Le chevalier de la Triste-Figure, avec son grand nez de vautour et son front chauve, est étendu dans un de ces fauteuils à bras, qui font les délices de nos voluptueux modernes, comme ils ont tou-

jours fait le bonheur et le soulagement des malades; autour de lui mille romans de chevalerie, entassés et empilés, lui servent à-la-fois de marche-pied et d'accottoir; sa pose est celle d'une méditation intense qui touche à la folie. Il est plongé dans la contemplation de l'*Amadis de Gaule,* et ses doigts, qui laissent échapper quelques mèches de cheveux gris, soutiennent ce crâne sagement insensé, dans lequel se pressent et se confondent tant d'héroïques chimères. Il est bien fou; il est maigre; il est blème; il est en haillons; il est comique; il est tragique. C'est bien le *Don Quichotte* de Cervantes. Aucune production de la peinture allemande moderne n'a joui d'un succès plus universel.

Long-temps graveur dans l'atelier du professeur Buchborn, Schroedter attache la plus grande importance aux détails. A peine échappé à l'atelier de son maître, il peignit un tableau à l'huile dont la couleur est vive et éclatante; on voit qu'il a voulu se dédommager d'une longue privation, et employer d'un seul coup toute la magie du coloris. Ce premier ouvrage représente *des pêcheurs de l'île de Rugen.* Le soleil est encore couché derrière les flots de la mer, des nuages grisâtres se balancent à l'horizon, la nuit n'a pas entièrement disparu. Sur le rivage, déjà un peu éclairé, des pêcheurs semblent attendre la brise du matin; d'autres, un peu plus bas, dans la baie, sont occupés à hisser la voile de leur barque. La silhouette d'un vieillard, dont les traits énergiques se dessinent dans le clair-obscur le plus piquant, se découpe sur le fond du ciel qui bleuit.

N'oublions pas Stilke de Berlin, qui, après avoir reçu les premières leçons du grand Cornélius, alla se joindre à l'école de Shadow, et se fixa définitivement à Dusseldorff. Il aime à peindre des situations fournies par l'histoire, plutôt que des scènes historiques. On pourrait donner à ses compositions le nom *d'Élégies* ou *d'Odes,* fondées sur des traditions historiques. Ainsi, Stilke a composé un petit tableau où trois chevaliers chrétiens, près des murs de Jérusalem, font halte

sur un tertre d'où l'on découvre la ville sainte, et les tentes des croisés. Un noble vieillard assis, et dont la barbe blanche retombe sur ses genoux, compte les grains de son chapelet. Un autre d'un âge mûr, mais plein de force, dort étendu sur la terre. Le troisième, debout, la lance en main, appuyé sur son bouclier, suit, d'un œil attentif et douloureux, la fuite aérienne d'une volée d'hirondelles qui se dirigent sans doute vers l'Europe. Rien ne peut exprimer mieux cette *homesickness,* comme disent les Anglais; cette *heimweh,* comme s'expriment les Allemands : ce *mal du pays,* ce regret du foyer, ce long et brûlant desir des lieux de la naissance. *Les Pélerins dans le désert,* par le même auteur, se distinguent par un genre de mérite semblable; mais les souvenirs et les habitudes de la peinture à fresque, à laquelle Stilke s'est long-temps livré, nuisent un peu à ses succès dans le genre de la peinture à l'huile.

Henri Mucke, de Breslaw; Charles Kœler, tout jeune encore; Ernest Deger, de Beckenem; Rethel, de La Chapelle; Hermann Pluddemann, de Colberg; Pierre Goetting, d'Aix-la-Chapelle; Robert Reinich, de Dantzick; Charles Dunker, de Berlin; Guillaume Herenz, de Berlin, essaient le genre de l'histoire, et la plupart de ces jeunes gens annoncent des facultés distinguées; mais il est difficile de les juger complètement d'après de premiers essais, qui ne sont pas exempts de réminiscence, et qui sont loin d'avoir atteint la profondeur d'expression et la maturité de jugement que comporte un âge plus avancé. Le *Saint-Pierre tiré des eaux par le Christ,* par Pierre Gœtting, n'est pas sans noblesse, ni sans élévation. Il y a de la grâce dans la *Rachel* de Reinich, et dans le *Moïse tiré des eaux* de Kœler; mais ces deux derniers tableaux sont éloignés du caractère oriental, et l'on peut en blâmer les expressions empreintes d'une douceur trop naïvement allemande. Dans le *Prophète Elie* de Bérendt, on remarque plusieurs réminiscences frappantes d'Overbeck, et dans les tableaux de Dunker, une imitation trop fidèle du

Poussin. Le *saint Boniface,* de Rethel, rappelle singulièrement le *saint Bruno* de Lesueur; *le Crime et la Justice,* du même, offre un véritable plagiat du tableau français de Prudhon. Mais laissons se développer tous ces jeunes talens, dont quelques-uns, surtout, MM. Mucke et Kœler, semblent attendre une belle destinée.

Moins ambitieux et ne prétendant pas aux honneurs suprêmes de la peinture historique, on voit se ranger un peu plus bas une foule de jeunes peintres qui ont déjà produit des œuvres distinguées, tels sont : Ebers, de Breslaw; Rodolphe Jordan; Jacques Becker; Guillaume Herens, de Berlin; Sunderland, de Dusseldorff; le comte Stenbock; et enfin Preyer, nain très bien proportionné, ainsi que Jacques Lehnen, aussi petit de taille que Preyer. De tous les ouvrages de ces différens artistes, le plus précieux, à notre avis, est *la Proposition de mariage,* par Rodolphe Jordan. Derrière des cabanes de pêcheurs, au milieu de filets, de cordages et de paniers d'huîtres, trois personnes sont groupées : un père, une fille et le prétendant. Au loin, à travers une échappée de vue, on aperçoit la mer, la barque de pêcheurs et même la proue d'un navire. Le père est un robuste matelot dont les jambes nues pourraient servir de modèle à une statue d'Hercule, et qui les écarte pour mieux soutenir son vigoureux corps. Il porte la jaquette, la ceinture et la veste du pêcheur; il saisit par le menton un jeune homme, dont l'attitude et la physionomie sont parfaitement niaises, et qui se tient droit comme un piquet; ses grandes bottes qui servent à garantir les pêcheurs contre la marée, son bonnet de laine, son sourire de satisfaction solide et intime, ses mains croisées derrière le dos, tenant sa pipe encore fumante; sa raideur, stupide comme s'il était question d'un soldat aux gardes et d'une revue à passer, contrastent d'une manière charmante avec le petit air naïf et malin, l'embonpoint coquet, et la modestie espiègle de la jeune fille, qui, les pieds nus, coiffée d'une espèce de turban qui lui sied à ravir, brille d'un éclat in-

génu dans cette scène rustique et maritime. Tous les mérites du genre se réunissent dans ce petit chef-d'œuvre.

Les Contrebandiers d'Ebers ont aussi leur valeur. C'est une scène nationale, digne de Walter Scott. Un bateau chargé de contrebande, qu'une vieille femme conduit avec l'aviron, qu'un robuste contrebandier est prêt à amarrer au rivage, et que défendent deux hommes armés de carabines, l'un l'oreille, et l'autre l'œil au guet, vogue sur un lac. Au pied d'une vieille muraille, un des hommes, debout, le pied sur la rive et l'autre sur le bord de la barque, veut l'attacher à un arbre; un autre, dont le fusil est armé, se tient prêt à repousser une attaque soudaine. Guillaume Herenz est un peintre plus coquet, plus soigneux, qui aime les petits détails gothiques proprement et minutieusement rendus, qui excelle dans ces jolies scènes d'intérieur où les bijoux étincellent, où l'or brille, où le fer des cuirasses polies se joue sous le soleil émané des vitraux. Il y a peut-être un peu de recherche dans tout cela, et l'on s'étonne de voir tant d'éclat et de lustre prêté à des détails d'antiquité gothique. Charles Fielgraf se rapproche de lui pour le soin donné aux ameublemens et l'exécution brillante des accessoires. Un de ses tableaux se distingue toutefois par la sensibilité de la conception première, et l'heureux agencement des figures. Il représente *Elisabeth, comtesse de Thuringe, chassée de sa maison par son mari,* et cherchant asile chez un ermite. Ses jeunes enfans l'accompagnent; rien n'est plus touchant que l'ensemble de cet ouvrage qui, d'ailleurs, est d'une exécution parfaite.

Hermann Krestchmer et Edouard Steinbruck s'élèvent au-dessus des artistes que je viens de citer. *Le Petit Chaperon-Rouge,* par Kretschmer, est un vieux fabliau très bien raconté. Les trois figures de la vieille mère, de la jeune fille et du loup qui montre ses dents en passant son museau par la fenêtre, sont on ne peut plus spirituellement groupées. *L'ange ouvrant les portes du ciel,* par Steinbruck, est une idée heu-

reuse et lyrique exprimée avec une élégance pathétique. Le caractère spécial de cet artiste, c'est quelque chose d'ingénu et d'idéal à-la-fois, qui prête de l'élévation à la naïveté; caractère qui se retrouve d'une manière frappante dans son joli tableau représentant des *enfans au bain.* Il est difficile ou impossible de donner une idée de la grâce de ces poses et du charme de cette petite composition, que peu de mères verront sans un sourire mêlé d'attendrissement. Partout le même amour de la nature, la même confiance dans l'étude, le même respect pour l'inspiration naïve et primitive, qui distinguent si honorablement l'Allemagne, se retrouvent chez ces jeunes gens.

C'est surtout Pistorius qui se rapproche des peintres hollandais, dont il a l'éclat, la délicatesse et la minutie. Pour exceller dans ce genre, il faut une grande finesse de perception. *La Mère et la Fille lisant une lettre* offrent toutes ces qualités. La jeune personne a quitté furtivement son ouvrage, pour aller lire dans un coin une épître qui l'intéresse. La mère s'en est aperçue, et marchant doucement sur la pointe des pieds, elle place sa figure au-dessus de l'épaule de sa fille, qui ne s'en aperçoit pas, et qui suit d'un œil attentif les lignes qui la touchent le plus. Les *Joueurs de quilles*, du même auteur, n'ont pas moins de mérite dans un autre genre.

Les paysagistes de Dusseldorf ne sont ni minutieusement vrais à la manière de Hobbima, ni créateurs de vastes horizons et de scènes idéales à la manière de Guaspre Poussin. C'est encore une pensée allemande qui préside à la composition des paysages de cette école : quelque chose de doux et de rêveur qui porte à la méditation et aux vertus paisibles. Lessing, dont nous avons déjà parlé, a aussi donné l'impulsion à l'école des paysagistes. Schirmer l'a suivi de près, et lui a emprunté beaucoup de ses qualités. Sa touche est facile, et tout le monde a reconnu en lui une grande habileté de coloriste. Il peint bien les lointains et les forêts;

quelquefois sa facilité nuit à la profondeur chez Schirmer; une vapeur trop mystérieuse couvre la nature dans ses tableaux. C'est moins un paysage qu'une émotion traduite; c'est le compte rendu d'une impression mélancolique, plutôt qu'une représentation des objets. Il y a dans cette manière un danger imminent : c'est d'acheter un effet presque fantastique aux dépens de la vérité naïve.

Lazinski et Schuren, qui ne sont pas de l'école de Schirmer, méritent d'être cités. Lazinski a de la force et de la nouveauté. Il entasse à plaisir les rochers sauvages, d'où il bannit la présence de l'homme. Schuren peint avec plus de verve, et semble destiné à suivre la route de Ruysdael, s'il veut s'habituer à prendre la nature sur le fait.

En définitive, comme l'expression et l'intimité sont les vrais caractères du génie allemand; comme il a besoin d'une méditation réfléchie, d'une attention et d'un amour soutenus pour valoir tout ce qu'il vaut; comme le sérieux, la pénétration des caractères; la sagacité, la sensibilité, s'appliquent surtout aux tableaux dans lesquels l'homme joue un rôle; Dusseldorff nous donnera ses plus utiles résultats, non quant aux paysages, mais quant à la peinture d'histoire et de genre. Peut-être par cette esquisse incomplète, aurons-nous attiré l'attention de l'Europe sur cette honorable et touchante confraternité d'artistes; réunion vouée au culte paisible des arts. Nous nous en féliciterons, la pompe du charlatanisme est étrangère à cette heureuse et douce république, dont nous avons décrit les mœurs patriarcales; sans doute sa renommée grandira, lorsque le burin des graveurs aura répandu en Angleterre et en France les compositions de Lessing, de Hildebrandt, de Steinbruck, de Schroedter, compositions que tous les efforts du style le plus habile ne parviendraient pas à faire revivre devant l'imagination du lecteur.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Voyages.

—

EXPÉDITION PAR TERRE

SUR LES COTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Nous reprenons la suite de cette double expédition, conçue et entreprise par M. Astor, pour former un établissement de commerce à l'embouchure de la Colombia. Dans notre avant-dernière livraison, nous avons fait connaître le déplorable résultat du *Tonquin*, qui y concourut pour la partie maritime, et dont l'équipage fut impitoyablement massacré par les Indiens du Newiti. L'expédition par terre, commandée par M. Hunt, n'eut pas à déplorer les mêmes malheurs. Mais les nombreuses tribus indiennes qu'il rencontra durant cette longue et pénible traversée; les mœurs si diverses de ces sauvages; la diplomatie qu'il fallut employer pour capter leur bienveillance; les paysages et les scènes si étranges qui s'offrirent sans cesse à nos voyageurs; les difficultés sans nombre qu'ils eurent à vaincre, soit pour franchir les Rocheuses, soit pour traverser les fleuves qui s'opposaient à leur passage; tous ces évènemens concoururent à rendre cette expédition plus intéressante que la première. M. Hunt, principal associé de M. Astor, avait été chargé d'aller rejoindre l'expédition maritime aux bouches de la Colombia, en traversant le continent dans toute sa largeur, afin de reconnaître les lieux où il pourrait être avantageux d'établir des postes de commerce. Voici comment cet homme courageux et dévoué s'acquitta de cette tâche difficile.

M. Hunt et son co-associé M. Donald Mackensie partirent vers la fin de juin 1810 pour Montréal, où ils devaient se procurer tout ce qui serait nécessaire pour leur voyage. Le premier point était de recruter un certain nombre de *voyageurs* canadiens parmi ceux qui se trouvaient sans occupation, chose assez difficile, car ces hommes sont fort rusés, et la Compagnie du Nord-Ouest ne négligeait rien pour empêcher que les plus adroits ne s'engageassent au service d'autres spéculateurs. Aussi, M. Hunt ne trouva-t-il que des voyageurs de rebut, parmi lesquels il choisit les moins mauvais, et les embarqua avec ses munitions, ses provisions et ses marchandises. Son canot avait trente à quarante pieds de long; il était construit d'écorce de bouleau, cousu avec les racines fibreuses de la sapinette, et enduit de résine de pin en place de goudron. La cargaison était divisée en petits ballots pour la facilité du chargement, du déchargement et du transport aux portages, et le canot lui-même, quoique en état de soutenir un poids de p us de quatre tonneaux, pouvait être facilement transporté sur les épaules de l'équipage.

L'expédition prit, selon l'usage, son point de départ de Sainte-Anne, située à l'extrémité de l'île de Montréal. Là, se trouvait une chapelle dédiée à cette sainte, patronne des *voyageurs* canadiens; là, ils se confessaient et faisaient des vœux au moment de partir pour leurs expéditions hasardeuses. Ils avaient, en outre, coutume, en quittant la chapelle, de boire largement en l'honneur de la sainte et à la prospérité du voyage. Le nouvel équipage ne manqua pas d'accomplir cette cérémonie, et M. Hunt ne tarda pas à reconnaître qu'il avait fait à Montréal d'assez mauvaises acquisitions. Il n'arriva à Mackinaw que le 22 juillet.

Mackinaw, maintenant presque entièrement abandonné, avait alors déjà perdu une grande partie de son importance. C'était un village, qui s'étendait le long d'une petite baie, avec une belle grève devant sa principale rangée de maisons, et dominé par le vieux fort qui couronnait une hauteur suspendue au-dessus du village. La grève

formait une sorte de promenade publique où se déployaient tous les spectacles bizarres que présente un port de mer au moment où une flotte revient d'une longue croisière. Ici des *voyageurs* dépensaient le prix de leurs pénibles travaux, en dansant au son du violon, dans des cabarets construits en planches; là, ils s'arrêtaient devant une boutique, achetant toute sorte de menue bijouterie, se parant et se pavanant avec la plus ridicule fatuité. Parfois, ils trouvaient des rivaux dans les petits-maîtres indiens de la rive opposée, qui se montraient peints et décorés d'une manière fantasque, et qui, de leur côté, se promenaient fièrement, convaincus qu'ils effaçaient complètement leurs pâles compétiteurs. De temps à autre, une troupe *d'hommes du Nord,* venant de Fort-William, apparaissait à Mackinaw. Ceux-ci se regardaient comme la chevalerie du commerce : c'étaient des hommes de fer, à l'épreuve du froid, des privations et des périls de tout genre. Il y en avait qui portaient le bouton de la Compagnie du Nord-Ouest à leur habit, un formidable couteau de chasse au côté, et qui se donnaient une sorte de tournure militaire; ils mettaient habituellement des plumes dans leurs chapeaux, affectaient l'air brave, et s'écriaient en passant, le poing sur la hanche, devant ceux du sud-ouest : « *Je suis un homme du Nord.* » Ils les regardaient avec le plus profond mépris, comme des êtres amollis par la douceur du climat et par la nourriture délicate (le pain et le lard) à laquelle ils étaient accoutumés; aussi, ne les désignaient-ils que sous le nom humiliant de *mangeurs de porc.* En attendant, la supériorité que s'arrogeaient ces fanfarons était tacitement admise; il faut d'ailleurs convenir que, dans le nombre, il y en avait qui s'étaient rendus célèbres par des actes d'un courage et d'une intrépidité extraordinaires. Le commerce des pelleteries avait ses héros dont les noms et les hauts faits retentissaient au loin dans le désert.

Tel était l'aspect de Mackinaw à l'époque dont nous parlons. M. Hunt y resta quelque temps pour compléter son assortiment de marchandises et pour augmenter le nombre de ses *voyageurs.* Cette dernière opération fut surtout difficile, et lui occasiona de vives contrariétés, car leurs prétentions étaient tout-à-fait déraisonnables. Sur ces entrefaites, il fut

rejoint par un jeune Ecossais, M. Ramsay Crooks, qui avait déjà fait plusieurs expéditions chez les tribus du Missouri. M. Hunt le connaissait personnellement, et fut charmé de pouvoir profiter de son expérience. M. Crooks exposa à M. Hunt l'indispensable nécessité de ne partir qu'en force. Il lui dit qu'ils auraient d'abord les plus grands dangers à courir dans le pays des Indiens Sioux, et que, s'ils étaient assez heureux pour échapper à ceux-ci, ils trouveraient des ennemis plus sauvages et plus terribles encore dans les Indiens aux pieds noirs. Il fut donc décidé que l'expédition, qui déjà comptait trente personnes, serait portée à soixante. L'embarquement ne fut pas une chose plus facile. Chacun des voyageurs canadiens avait une foule innombrable de cousins et de cousines, d'amis et de commères à régaler, à embrasser, à festoyer avant le départ, et M. Hunt fut obligé de solder les dettes qu'ils avaient contractées dans les cabarets et les guinguettes. Enfin, le 12 août, ils quittèrent Mackinaw, et suivirent la route accoutumée par la Baie Verte, les rivières de Fox et de Wisconsin, jusqu'à la prairie du Chien, et de là par le Mississipi à Saint-Louis, où ils débarquèrent le 3 septembre.

Indépendamment des recrues que M. Hunt se procura à Saint-Louis en chasseurs et *voyageurs*, il y fit une acquisition précieuse dans la personne de M. Miller, homme bien élevé, appartenant à une famille respectable de Baltimore. Cet officier avait servi dans l'armée des États-Unis, mais avait donné sa démission dans un moment d'humeur, et s'était occupé depuis lors à traquer des castors et à faire le commerce avec les Indiens.

Le 21 octobre, l'expédition quitta Saint-Louis sur trois canots, et ne tarda pas à arriver à l'embouchure du Missouri, vaste rivière dont le cours a douze cents lieues de long. Ils remontèrent cette rivière l'espace de cent quatre-vingts lieues, jusqu'au confluent de la Nodowa. Le pays étant très propice pour la chasse, et la saison avançant rapidement,

ils résolurent d'y établir leurs quartiers d'hiver; en effet, le surlendemain la rivière se trouva prise par les glaces, immédiatement au-dessus de leur camp. Peu de jours après, deux nouveaux compagnons se présentèrent pour partager leurs dangers. C'étaient d'abord M. Maclellan, qui avait accompagné M. Crooks dans sa malheureuse expédition chez les Sioux, et puis M. John Day, chasseur des forêts de la Virginie. Le premier était maigre, mais musculeux; tout en lui annonçait la force, l'activité et une fermeté inébranlable. Ses yeux étaient noirs et perçans. Il avait l'humeur inquiète, impétueuse, et parfois impossible à gouverner. Il avait accepté avec plaisir l'invitation de M. Hunt, dans l'espoir de se venger cette fois sur les Sioux de ce qu'ils lui avaient fait souffrir à son premier voyage. Day avait environ quarante ans, une taille de six pieds deux pouces, la démarche ferme et fière. Il se vantait que, dans sa jeunesse, rien n'aurait pu le blesser ni l'effrayer; mais il avait vécu trop vite et avait altéré sa constitution par ses excès.

M. Hunt crut devoir profiter de la suspension forcée de son voyage pour retourner de sa personne à Saint-Louis, afin de se procurer encore des recrues et surtout un interprète versé dans la langue des Sioux. Il partit donc à pied le 1er janvier 1811. Huit personnes l'accompagnèrent jusqu'au fort Osage, où il se procura des chevaux, et, continuant sa route avec deux hommes seulement, il arriva à Saint-Louis le 20 janvier.

Nous n'entrerons point dans les détails de toutes les difficultés qu'une compagnie rivale, celle du Missouri, suscita à M. Hunt. Ce qui l'embarrassa le plus, fut de trouver un interprète. Le seul qui se présenta était un homme de sang mêlé, nommé Pierre Dorion. C'était le fils de ce Dorion, interprète français qui avait accompagné MM. Lewis et Clarke dans leur célèbre expédition de découvertes par-delà les Montagnes-Rocheuses.

Le vieux Dorion était un de ces créoles français, descendant des anciennes souches canadiennes, qui abondent sur la frontière occi-

dentale, où ils habitent et s'amalgament avec les sauvages. Celui-ci avait séjourné parmi diverses tribus; mais sa femme légitime ou du moins habituelle était une *squaw* sioux. Il avait eu d'elle une nombreuse famille, et Pierre était l'un de ses fils. Les affaires domestiques du vieux Dorion se dirigeaient, sous tous les rapports, à la manière indienne. Le père et ses enfans s'enivraient ensemble, et leur cabane devenait alors le théâtre de querelles et de combats dans lesquels le vieux Français était souvent fort mal mené par ses rejetons hybrides. Un jour, un des fils ayant renversé son père, fut sur le point de le *scalper* (lui enlever la peau du crâne). « Arrête, mon fils, s'écria le vieillard ; tu es trop brave, tu es trop homme *d'honneur* pour scalper ton père ! » Ce dernier argument toucha le cœur demi-français du jeune Hybride, et il laissa intact le crâne du vieux chasseur.

Le principal défaut de Pierre Dorion était l'intempérance. C'était l'ivrognerie qui l'avait brouillé avec la Compagnie du Missouri ; les agens de cette compagnie avaient refusé de le tenir quitte d'une dette qu'il avait contractée pour du whiskey acheté par lui au dépôt de la Compagnie au fort Manden. Le directeur de la Compagnie, M. Lisa, profita même de cette circonstance pour susciter des embarras à M. Hunt, en menaçant Dorion de le faire arrêter s'il partait avec lui. Il ne parvint point cependant à l'empêcher de s'engager avec M. Hunt; mais Dorion tira parti de ses menaces pour mettre un prix très élevé à ses services. Il ne consentit à partir, comme chasseur et interprète, que moyennant trois cents dollars par an, dont deux cents devaient être payés d'avance; encore exigea-t-il qu'on lui permît d'emmener avec lui sa femme et ses deux enfans. Dès le second jour du voyage, Pierre Dorion eut une querelle terrible avec sa *squaw*, et lui administra une correction si sévère, que celle-ci, pour se soustraire à ses mauvais traitemens, se sauva dans les bois, emportant avec elle ses enfans et tous les trésors du ménage. Elle rejoignit néanmoins l'expédition le lendemain matin.

Enfin, le 17 avril, M. Hunt se trouva au milieu de ses compagnons de voyage, dans le quartier d'hiver qu'ils

avaient pris, sur les bords de la Nodowa. Le printemps déployait déjà sa fraîcheur et ses charmes. Les serpens sortaient de leur long sommeil et une immense quantité de pigeons remplissaient les bois. Les pluies seules empêchaient l'expédition de se remettre en route; mais dès qu'elles furent un peu diminuées, M. Hunt leva le camp et recommença à remonter le Missouri. L'expédition se composait d'environ soixante personnes, dont cinq associés, un commis, quarante *voyageurs* et *engagés* canadiens et plusieurs chasseurs. Tout ce monde s'embarqua sur quatre barques, dont l'une, qui était fort grande, était armée d'un pierrier et de deux obusiers. Toutes avaient des mâts et des voiles pour s'en servir quand le vent serait favorable.

On ne faisait route que pendant le jour; la nuit on campait sur les bords de la rivière, dans des sites souvent très pittoresques, sur une pente douce et à l'ombre d'arbres gigantesques qui fournissaient à-la-fois un abri et du combustible. Les tentes se dressaient, les feux s'allumaient, et le souper était préparé par les *voyageurs*, au milieu de conversations animées, de plaisanteries et de chansons. On se couchait ensuite de bonne heure : les uns sous les tentes, les autres devant les feux, enveloppés de couvertures; d'autres encore sous les arbres, et quelques-uns dans les barques et les canots.

Dans la nuit du 7 mai, le camp fut tout-à-coup réveillé par des cris effroyables, et onze guerriers sioux, complètement nus et leurs tomahawks à la main, s'y précipitèrent. Ils furent à l'instant même entourés et saisis, sur quoi le chef s'écria de ne commettre aucun acte de violence, et déclara que ses intentions étaient toutes pacifiques. Il paraît cependant qu'ils faisaient partie d'un détachement de guerriers de leur peuplade, qui, ayant échoué dans une expédition de maraude contre une peuplade voisine, avaient, dans leur colère, dévoué leurs habits *à la médecine*. C'est là la plus grande preuve de désespoir que puissent donner des Indiens malheureux à la guerre, et le seul moyen d'éviter les railleries de leurs compatriotes.

Dans ce cas, ils jettent leurs habits et leurs ornemens, se dévouent au grand Esprit et vont tenter quelque exploit téméraire pour laver leur honte. Malheur aux Blancs sans défense qui tombent alors sous leurs coups.

Le 10 mai, M. Hunt arriva au village des Omahas. Ecoutons le récit plein d'intérêt qu'il fait des mœurs de cette peuplade, et de l'influence terrible que l'un de ses chefs s'était arrogée.

Dans les jours de leur prospérité, les Omahas se regardaient comme les êtres les plus puissans et les plus parfaits qu'il y eût sur la terre; ils étaient persuadés que toutes les choses créées n'avaient été faites que pour leur usage. Rien de plus romanesque que l'histoire d'un des chefs de cette tribu, du fameux Wash-ing-guh-sah-ba, ou Le Merle. Il était mort depuis dix ans environ; mais ses sujets parlaient encore de lui avec un respectueux effroi. Il fut un des premiers chefs indiens du Missouri à traiter avec les marchands blancs, et se montra surtout très habile à percevoir ses droits régaliens. Dès qu'un marchand arrivait dans son village, il faisait porter ses ballots dans sa loge et les faisait ouvrir en sa présence. Il en choisissait tout ce qui flattait sa royale fantaisie: des couvertures, du tabac, du whiskey, de la poudre, des balles, des colliers de verre, de la couleur rouge; il mettait ces objets de côté sans daigner accorder la moindre compensation. Puis, appelant son héraut ou crieur, il lui disait de monter sur le haut de la loge et de sommer toute la tribu de venir apporter ses pelleteries et de traiter avec le Blanc. Aussitôt la loge se remplissait d'Indiens, qui apportaient des peaux d'ours, de castors, de loutres et d'autres animaux. Il n'était permis à personne de marchander le Blanc sur les prix qu'il mettait à ses articles, et celui-ci prenait grand soin de se dédommager au quintuple des objets qu'il avait été obligé d'abandonner gratuitement au chef. De cette façon, Le Merle s'enrichit en enrichissant les Blancs, et se fit beaucoup d'amis parmi les marchands du Missouri. En attendant, ses sujets n'étaient pas trop satisfaits des réglemens si désavantageux pour eux qu'il avait établis à l'égard du commerce avec les Blancs, et ils commencèrent à murmurer. Sur ces entrefaites, un marchand rusé et coupable

révéla au Merle un secret qui devait lui assurer un pouvoir absolu sur ses ignorans et superstitieux sujets. Il lui fit connaître les qualités vénéneuses de l'arsenic et lui procura une quantité considérable de cette dangereuse substance. Dès ce moment, le Merle parut doué d'une puissance surnaturelle, posséder le don de la prophétie et tenir dans ses mains la vie et la mort de tous ses sujets. Malheur à quiconque osait douter de son autorité ou désobéir à ses ordres! Le Merle prédisait qu'il mourrait à une certaine époque, et sa prophétie ne manquait jamais de s'accomplir. Au jour fixé, le délinquant était frappé d'une maladie étrange et soudaine, et il disparaissait de la surface de la terre. Cet exemple d'une puissance surhumaine inspirait à tout le monde une terreur profonde; chacun tremblait de déplaire à un être si fort et si vindicatif, et le Merle continua à jouir d'une autorité que nul n'osait lui disputer.

Mais ce n'était pas seulement par la terreur qu'il gouvernait son peuple; le Merle était un guerrier du premier ordre, et ses exploits étaient célébrés par les jeunes et les vieux. Sous son commandement, les Omahas acquirent une grande renommée de prouesse militaire; il ne laissait jamais passer, sans en tirer vengeance, la moindre insulte faite à sa tribu. Les républicains pawniens avaient indignement outragé un brave Omaha : aussitôt le Merle assemble ses guerriers, les conduit contre la ville des Pawniens, qu'il attaque avec une fureur irrésistible, il s'en empare, la brûle et massacre une grande partie de ses habitans. Pendant plusieurs années, il fit une guerre terrible et sanglante aux Ottos, et la paix ne fut conclue que par la médiation des Blancs. Intrépide dans les combats, et aimant à se signaler, il étonnait ses soldats par ses actes de bravoure. Attaquant un jour un village Kanza, il en fit le tour à cheval, tout seul, chargeant son fusil et le déchargeant alternativement sur les habitans en galopant devant eux. Il avait soin de se conserver, dans la guerre, la même réputation d'*être* mystérieux et surnaturel dont il jouissait peu dans la paix. Ainsi, comme il poursuivait un jour un détachement d'ennemis à travers les prairies, il se plaisait à décharger son fusil dans l'empreinte de leurs pieds ou de ceux de leurs chevaux, assurant que, par ce moyen, il les estropiait et les mettait dans l'impossibilité de fuir. Il les atteignit en effet, les détruisit presque tous, et sa victoire fut regardée comme miraculeuse, tant par ses sujets que par ses ennemis. Grâce

à un grand nombre d'exploits de ce genre, il devint la gloire de son peuple, qui l'aima malgré les décrets de mort dont il punissait les moindres actes de désobéissance.

Sauvage et terrible comme nous venons de le voir, il n'en était pas moins sensible au pouvoir de la beauté. Un détachement de Poncas avait fait une incursion sur les terres des Omahas, et avait enlevé un grand nombre de femmes et de chevaux. Le Merle, plein de fureur, prit les armes avec tous ses braves, jurant de *dévorer* la nation des Poncas, déclaration qui, chez les Indiens, annonce une guerre d'extermination. Les Poncas, serrés de près, se réfugièrent derrière un retranchement élevé à la hâte; mais le Merle continua de faire sur eux un feu si soutenu qu'il paraissait sur le point d'accomplir sa menace, quand ses ennemis lui envoyèrent un parlementaire porteur du calumet de paix. Pour toute réponse, ce parlementaire fut tué; un second héraut partagea le même sort. Alors le chef ponca, comme dernière ressource, ordonna à sa fille, qui était d'une grande beauté, de revêtir tous ses plus riches ornemens, et l'envoya, le calumet à la main, pour implorer la paix. Les charmes de la belle Indienne touchèrent le cœur féroce du Merle; il accepta la pipe, la fuma, et depuis ce temps la paix ne fut plus troublée entre les Poncas et les Omahas. La princesse ponca, qui avait été l'heureux lien de la paix entre les deux peuplades, devint l'épouse favorite du Merle. Sa jeunesse et sa beauté lui donnèrent quelque empire sur ce caractère farouche; mais le Merle était trop vindicatif pour rester long-temps soumis.

Son épouse bien-aimée ayant eu un jour le malheur de l'offenser, il fut saisi tout-à-coup d'un transport de rage, et tirant son couteau, il l'étendit morte à ses pieds. A peine eut-il porté le coup fatal que sa fureur se calma. Il contempla sa victime dans un muet égarement; puis, se couvrant la tête de son manteau de buffle, il s'assit auprès du corps et se mit à méditer sur son crime et sur la perte qu'il venait de faire. Trois jours s'écoulèrent sans que le chef fît un seul mouvement ou rompît le silence; pendant tout ce temps, il ne prit aucune nourriture et ne se livra point au sommeil. On craignit qu'il n'eût l'intention de se laisser mourir de faim; ses sujets s'approchèrent enfin de lui avec un respectueux effroi et le conjurèrent de se découvrir le visage et de se laisser consoler; mais il demeura immobile. A la fin, un de ses guerriers apporta un petit enfant, et

posant par terre, plaça le pied du Merle sur son cou. Le sombre cœur du sauvage fut touché par cet appel; il rejeta son manteau en arrière, fit une harangue sur l'acte qu'il avait commis, et, à compter de ce moment, il parut avoir repoussé loin de son esprit tout le poids de son crime et de ses remords.

Quoiqu'il conservât toujours le fatal et mystérieux secret au moyen duquel il donnait, à sa volonté, la mort à ses ennemis, il ne possédait pas le pouvoir de la détourner de la tête de ses amis. En 1802, la petite-vérole, cette terrible contagion qui dévasta le pays comme le feu consume les prairies, fit son apparition dans le village des Omahas. En peu de temps, les deux tiers de la population succombèrent, et tout le reste semblait condamné à les suivre. Le stoïcisme des guerriers céda au fléau; ils se livrèrent au désespoir; les uns crurent pouvoir arrêter la contagion en mettant le feu au village; les autres, dans un accès de délire, tuèrent leurs femmes et leurs enfans pour leur éviter les angoisses d'un mal inévitable, et afin qu'ils pussent se trouver plus tôt dans un monde meilleur.

Au moment où l'horreur et l'effroi étaient parvenus à leur comble, le Merle lui-même fut frappé de la maladie. Quand les pauvres sauvages virent leur chef en danger, ils oublièrent leurs propres maux et entourèrent son lit de douleur. Son esprit de domination et son amitié pour les Blancs se montrèrent encore dans ses dernières paroles, dans celles où il désigna le lieu où il voulait être enterré. C'était sur un promontoire de plus de quatre cents pieds de haut, d'où la vue s'étendait sur le cours du Missouri, et où il avait coutume de se rendre pour attendre les barques des Blancs. Le Missouri baigne le pied de ce promontoire, et, après avoir serpenté longuement et formé mille détours dans les plaines au-dessous, il revient à moins de cinquante toises du lieu de son départ; de sorte que, pendant douze lieues, le voyageur se trouve toujours arrêté, comme par un charme, dans les environs de ce singulier promontoire.

Or, en mourant, le Merle ordonna d'élever son tombeau sur le sommet de cette montagne; il voulait être enterré à cheval sur son coursier favori, afin de pouvoir contempler, même après sa mort, ses domaines et les barques des Blancs, remontant la rivière pour trafiquer avec ses sujets. Ses ordres furent fidèlement suivis; son corps fut placé sur son coursier, et un amas de terre les couvrit tous deux. Au sommet de ce tertre, on planta un mât sur lequel

flottèrent long-temps et la bannière du chef et la chevelure des ennemis qu'il avait tués à la guerre. Quand l'expédition de M. Hunt visita cette contrée, le mât subsistait encore surmonté des fragmens de la bannière, et le rit superstitieux qui ordonne de placer de temps en temps, sur les tombeaux, des alimens à l'usage des morts, était encore observé par les Omahas. Ce rit est depuis lors tombé en désuétude, car la tribu elle-même est presque éteinte. Mais la montagne du Merle est encore aujourd'hui un objet de vénération pour le sauvage errant, et sert de guide dans sa route au navigateur du Missouri, à qui l'on ne manque jamais d'indiquer de loin le tertre qui recouvre les squelettes du guerrier indien et de son coursier.

Après une halte de vingt jours, l'expédition quitta le village des Omahas et se trouva tout-à-coup arrêtée par les démonstrations hostiles de la peuplade des Sioux.

Dans la matinée du 31 mai, comme nos navigateurs déjeunaient sur la rive droite du Missouri, le cri habituel : *Voilà les Sioux! voilà les Sioux!* se fit entendre, et cette fois avec plus de raison; car deux Indiens se présentèrent en effet sur une pointe de terre de la rive opposée et se mirent à haranguer. Comme il était impossible, à une si grande distance, d'entendre ce qu'ils disaient, M. Hunt, aussitôt après le déjeuner, passa la rivière avec Pierre Dorion, l'interprète, et s'avança hardiment pour converser avec eux, tandis que les autres contemplaient avec une muette inquiétude ce qui allait se passer. Aussitôt que M. Hunt eut débarqué, l'un des Indiens disparut derrière la montagne, mais revint bientôt à cheval et continua à parcourir avec rapidité les hauteurs. M. Hunt, après avoir causé pendant quelque temps avec l'autre sauvage, repassa la rivière pour aller rejoindre les siens. Il se trouva que ces deux hommes étaient des espions envoyés à la découverte par un fort détachement de six cents guerriers campés à une lieue de là, et qui appartenaient à trois tribus de Sioux; savoir : aux Yangtons Alma, aux Tetons Bois Brûlé et aux Tetons Min-na-kine-azzo. Ils devaient être renforcés, d'un moment à l'autre, par les guerriers de deux autres tribus, et ils attendaient depuis onze jours l'arrivée de M. Hunt pour l'empêcher de continuer sa route; car ils voulaient, surtout, s'opposer au commerce des Blancs avec leurs ennemis, les Aricaras, les Mandans

et les Minataris. L'Indien parti à cheval était allé donner avis de l'approche des voyageurs, qui devaient, d'après cela, s'attendre à quelque scène terrible avec ces sauvages dont on leur avait fait de si formidables récits.

On se prépara donc au combat. Sur la rive gauche se trouvait une rangée de collines, du haut desquelles les Indiens descendaient en foule, les uns à pied, les autres à cheval. En les regardant à travers des lunettes d'approche, on reconnut qu'ils étaient en costume de combat, peints et ornés pour la guerre. Leurs armes étaient des arcs et des flèches, avec un petit nombre de courtes carabines, et presque tous avaient des boucliers ronds. A la vue de cette armée rangée en bataille, M. Hunt assembla un conseil de guerre. Il était évident que les rapports qui lui avaient été faits sur les dispositions des Sioux étaient exacts, et que ceux-ci étaient résolus de s'opposer à leur marche par la force des armes. Les éviter et continuer la route était impossible : il ne restait donc d'autre alternative que de combattre ou de reculer. A la vérité, les sauvages étaient beaucoup plus nombreux que les Blancs ; mais la petite armée de M. Hunt se composait de soixante hommes bien armés et abondamment fournis de munitions de guerre ; ils avaient, d'ailleurs, indépendamment de leurs fusils, un pierrier et deux obusiers. Il y avait lieu d'espérer que, s'ils remportaient dès l'abord un avantage marqué, les Indiens n'oseraient plus les attaquer par la suite. Le combat fut donc résolu et les barques furent tirées près du rivage, à-peu-près en face de l'armée ennemie. Là, les armes furent examinées et mises en ordre ; on chargea l'artillerie à poudre et l'on tira un coup. Le bruit retentit au loin et effraya sans doute les Indiens accoutumés au son plus aigu de la mousquetterie. Les pièces furent chargées, après cela, d'autant de boulets qu'elles en pouvaient porter ; puis tout le monde s'embarqua et les bateaux furent dirigés vers la rive opposée. Les Indiens continuèrent à les regarder en silence ; leurs membres et leurs visages peints brillaient au soleil, et leurs plumets flottaient à la brise. Les pauvres Canadiens les contemplaient avec assez d'inquiétude, et une exclamation d'effroi leur échappait de temps en temps. « Parbleu, disait l'un deux, nous voilà dans de beaux draps ! — Oui, disait l'autre, nous n'allons pas à la noce, mon ami ! »

Quand les barques arrivèrent à une portée de fusil du rivage, les chasseurs et les autres combattans saisirent leurs armes et se préparèrent au combat. Mais tout-à-coup une grande confusion se manifesta parmi les sauvages ; ils déployèrent leurs manteaux de buffle, les soulevèrent avec leurs deux mains par-dessus leurs têtes, puis ils les étendirent par terre. En voyant cela, Pierre Dorion cria de ne pas faire feu, parce que c'était un signal pacifique et une invitation à parlementer. En effet, une douzaine de principaux guerriers s'étant séparés de la troupe, descendirent jusqu'au bord de l'eau, allumèrent un feu, s'assirent autour en demi-cercle, et montrant le calumet, engagèrent les Blancs à débarquer. M. Hunt, après avoir consulté ses co-associés, se décida à accepter l'invitation ; il descendit donc à terre avec eux et l'interprète. Les chefs les attendirent dans la plus parfaite immobilité ; on eût dit autant de statues. M. Hunt et ses compagnons s'avancèrent sans hésiter, et s'assirent sur le sable de manière à compléter le cercle. Les guerriers qui garnissaient les hauteurs s'étaient réunis par groupes et demeuraient en silence, les yeux fixés sur les négociateurs ; les uns étaient vêtus et décorés d'une façon voyante ; d'autres étaient entièrement nus, mais avaient le corps peint avec bizarrerie ; tous étaient diversement armés.

« Le calumet de paix fut apporté avec les cérémonies accoutumées. Le godet était d'une espèce de pierre rouge ressemblant au porphyre ; le tuyau avait six pieds de long, et était décoré de touffes de crin teintes en rouge, Le porteur de pipe se plaça au milieu du cercle, l'alluma, l'éleva vers le soleil, puis la tourna vers les quatre points cardinaux et la présenta enfin au principal chef. Celui-ci en tira quelques bouffées, puis, tenant en sa main le godet, il en présenta l'autre bout à M. Hunt et successivement à toutes les personnes qui composaient le cercle. Quand chacun en eut fumé, on fut censé s'être donné un gage d'amitié et de sincérité. M. Hunt fit alors un discours en français qui fut interprété, au fur et à mesure qu'il parlait, par Pierre Dorion. Il apprit aux Sioux quel était le véritable but de son expédition ; ce n'était point, dit-il, de trafiquer avec aucune des tribus des bords de la rivière, mais de passer les montagnes pour se rendre au grand lac de l'Ouest, afin de retrouver quelques-uns de ses frères qu'il n'avait pas vus depuis onze mois. Il ajouta qu'il avait entendu dire que les Sioux avaient l'intention de s'opposer à son passage, mais qu'il était décidé, comme ils pouvaient s'en con-

vaincre à l'effectuer à tout prix. Toutefois, ses sentimens n'étaient nullement hostiles envers les Sioux, et pour leur en donner une preuve, il leur avait apporté un présent de tabac et de blé. En achevant son discours, il ordonna d'apporter du bateau quinze carottes de tabac et autant de sacs de blé, et de les placer en tas devant le feu du conseil.

L'aspect de ces présens acheva d'amollir le chef, déjà ému, sans doute, par la fermeté qu'avaient déployée les Blancs. Il répondit à son tour par une harangue dans laquelle il déclara que son seul but, en rassemblant ses guerriers, avait été d'empêcher que des armes et des munitions fussent portées aux tribus avec lesquelles il était en guerre. Maintenant qu'il était convaincu que les Blancs n'avaient aucune intention de ce genre, ils pouvaient continuer en paix leur voyage à la recherche de leurs frères, par-delà les montagnes. Il termina en les remerciant de leurs présens, et leur conseilla de camper sur l'autre bord de la rivière, attendu qu'il y avait parmi ses guerriers quelques jeunes gens de la discrétion desquels il ne pouvait point répondre. La conférence étant terminée, chacun se leva; on se serra la main et l'on se sépara. M. Hunt et ses compagnons se rembarquèrent et continuèrent tranquillement leur route.

Aux approches du village des Aricaras, situé entre le 46e et le 47e parallèle de latitude boréale, et à 576 lieues au-dessus de l'embouchure du Missouri, la nature changea d'aspect et prit une teinte plus sauvage. Les campagnes à perte de vue n'étaient animées que par d'innombrables troupeaux de buffles qui traversaient en longues files le paysage silencieux, ou se montraient épars, seuls ou par petits groupes au milieu des prairies, ou sur les côteaux; ceux-ci broutant les riches pâturages, ceux-là couchés au sein de l'herbe flétrie. Dans un endroit, entre autres, le rivage parut absolument couvert de buffles, dont plusieurs traversaient le courant à la nage, ronflant, soufflant et s'agitant dans l'eau. Parfois, à ces animaux informes, venaient se mêler des troupeaux de cerfs, de majestueux élans et de légers antilopes, les plus beaux et les plus agiles d'entre les habitans des prairies. On distingue dans ces régions deux espèces d'antilopes; l'une à-peu-près

de la taille du cerf ordinaire, l'autre qui n'est pas beaucoup plus grande que la chèvre. Leur couleur est d'un gris-clair ou plutôt fauve tachetée de blanc; elles ont de petites cornes semblables à celles du cerf, mais qui ne tombent jamais. Rien ne surpasse la délicatesse et l'élégance de leurs membres, qui réunissent à-la-fois la légèreté, l'élasticité et la force. Toutes les attitudes, tous les mouvemens de ce bel animal sont gracieux et pittoresques, et il mérite certainement d'inspirer l'imagination du poète autant que la gazelle si souvent chantée dans l'Orient. Leurs mœurs sont timides et capricieuses; elles se tiennent dans les plaines, s'alarment facilement et se mettent soudain à courir avec une rapidité qui ne permet pas de les poursuivre. Quand elles rasent ainsi la prairie en automne, leur couleur fauve se mêle à la teinte de l'herbe flétrie; la rapidité de leurs mouvemens déconcerte l'œil, on dirait de légers nuages que le vent chasse devant lui. Tant qu'elles restent ainsi dans la plaine découverte et qu'elles se fient à leur agilité, elles sont à l'abri de toute atteinte; mais elles ont malheureusement un défaut : c'est la curiosité qui les entraîne souvent à leur perte. Quand elles ont couru pendant quelque temps et qu'elles ont laissé loin derrière elles l'objet qui les avait effrayées, elles s'arrêtent et se retournent pour le regarder. Si on cesse de les poursuivre, elles hésitent un peu, puis elles retournent presque toujours au lieu d'où la frayeur les avait fait fuir. Les chasseurs qui connaissent leur faible, ont coutume de se coucher dans l'herbe et d'agiter un mouchoir blanc au bout de la baguette de leur fusil. L'antilope regarde d'abord de loin cet objet mystérieux; puis elle approche, tourne autour, approche encore plus près, et quand elle arrive à la portée de l'armè fatale, elle tombe victime de sa funeste curiosité.

M. Hunt s'arrèta quelques jours dans le village des Aricaras, afin d'acheter des chevaux dont il avait besoin pour poursuivre son voyage. Les Aricaras sont d'excellens écuyers, et la principale richesse de ces habitans des prairies consiste dans le

nombre de leurs chevaux. L'Aricara ressemble à l'Arabe par sa passion pour ce noble animal et par son adresse à le dompter. Aussitôt qu'il fut connu que les Blancs venaient trafiquer, et que les conditions du commerce eurent été réglées par les chefs, le village ne tarda pas à présenter l'aspect d'une foire animée. Les environs et la plaine adjacente ressemblaient au voisinage d'un camp de Tatares; des chevaux étaient mis à toutes les allures, et des cavaliers les faisaient caracoler avec la grâce et la dextérité qui distinguent les habitans de ce pays. Dès qu'un cheval était acheté, on lui coupait la queue, ce qui devenait une marque infaillible pour le distinguer de ceux de la tribu; car les Indiens dédaignent de pratiquer cette barbare mutilation. Le prix d'un cheval, tel qu'il avait été réglé par les chefs, était en général de dix dollars en marchandises. Mais, afin d'avoir un plus grand choix de chevaux, sans se priver de ceux qu'ils voulaient garder pour eux, des troupes de jeunes gens improvisèrent des expéditions pour en aller voler chez leurs voisins, espèce de service que les Indiens regardent comme plus honorable que la chasse, et tout-à-fait de bonne guerre.

Pendant la durée de ce trafic, les Blancs étaient toujours bien reçus dans les cabanes où ils se présentaient. On étendait la peau de buffle devant le feu pour qu'ils se couchassent; on apportait la pipe, et pendant que le maître de la loge causait avec ses convives, sa femme mettait sur le feu la marmite de terre, remplie de blé écrasé et de viande de buffle séchée. L'Indien, dans son état naturel et avant d'avoir fréquenté les Blancs, a beaucoup de ressemblance avec l'Arabe : jamais un étranger n'entre chez lui, sans qu'il ne lui offre à manger, et jamais les mets offerts ainsi ne deviennent des objets de commerce.

La vie d'un Indien, quand il est dans son village, est une vie d'indolence et de plaisir. C'est la femme qui est chargée des travaux du ménage et des champs; elle arrange la cabane, apporte le bois pour le feu, fait la cuisine, sèche

le gibier et la viande de buffle, tanne les peaux des animaux tués à la chasse, cultive les petits carrés de maïs, de citrouilles et de légumes, qui forment une partie de leurs provisions. Le moment du repos et de la récréation pour elles est au coucher du soleil; les travaux de la journée étant alors terminés, elles se réunissent et s'amusent à de petits jeux, ou causent sur les toits de leurs cabanes. Le mari croirait s'avilir s'il exécutait un travail utile; selon lui, il fait assez pour sa famille, quand il lui rapporte de quoi se nourrir, quand il veille sur elle et combat pour la protéger. Lorsqu'il est chez lui, il ne s'occupe que de ses armes et de ses chevaux; parfois il se livre avec ses camarades à des jeux d'adresse, d'agilité et de force, ou bien encore et trop souvent, il joue à des jeux de hasard dans lesquels il se ruine avec une témérité dont on rencontre peu d'exemples dans la vie civilisée. Enfin, une grande partie des loisirs des Indiens se passe à s'entretenir ensemble des évènemens et des exploits de leur dernière chasse ou de leur dernière expédition guerrière; souvent aussi ils écoutent les récits des temps passés, racontés par quelque vieillard dont la mémoire est abondamment pourvue de faits et de traditions.

On aurait tort de supposer que les femmes indiennes sont mécontentes de leur destinée. Bien loin de là, elles mépriseraient leurs époux, s'ils se mêlaient des affaires du ménage. La plus grande injure qu'une femme puisse adresser à une autre c'est de lui dire : « Épouse indigne! j'ai vu ton mari porter du bois à sa loge pour faire du feu. Où était donc sa *squaw* pendant ce temps-là, puisqu'il a été obligé de se métamorphoser en femme? »

Pendant que M. Hunt se préparait à reprendre son pénible voyage, quelques-uns de ses compagnons commencèrent à perdre courage en songeant à l'avenir périlleux qui les attendait; mais avant de les accuser de lâcheté, examinons un eu la nature du désert au sein duquel ils allaient s'engager.

C'était une région vaste comme l'Océan et comme lui dépourvue

de routes frayées, et, à l'époque que nous décrivons, elle n'était connue que par les vagues indications des chasseurs indiens. Cette région rappelle les steppes immenses de l'Asie, et ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné le nom de *grand désert américain*. Ce désert forme des plaines onduleuses à perte de vue, dépourvues d'arbres, et fatigantes par leur étendue et par leur monotonie. Les géologues supposent qu'elles ont formé, il y a un grand nombre de siècles, le lit de l'Océan, qui venait briser ses vagues primitives contre les bancs de granit des Montagnes Rocheuses. Dans ce pays, personne n'a cherché une demeure permanente; car il y a des saisons de l'année où il n'offre aucun moyen de subsistance. Le gazon y est brûlé et flétri; les ruisseaux sont desséchés; le buffle, l'élan, le daim, s'en éloignent, afin de suivre la verdure expirante, et ne laissent derrière eux qu'une vaste solitude, sillonnée de ravins, lits d'anciens torrens, mais qui ne servent plus qu'à tourmenter le voyageur et à augmenter sa soif en lui faisant souffrir le supplice de Tantale.

A l'extrémité de ces arides plaines, s'élèvent les Montagnes Rocheuses, que l'on peut regarder comme les limites du monde Atlantique. Les dangereux défilés et les profondes vallées de cette chaîne servent d'asile à des bandes de sauvages inquiets et féroces : ce sont, pour la plupart, les débris des tribus qui habitaient jadis les prairies, mais qui, dispersées par la guerre et par la violence, ont porté au sein des montagnes les passions indomptables et les mœurs effrénées d'hommes poussés au désespoir. Telle est la nature de cet immense désert occidental, qui paraît braver la culture et les efforts de la civilisation. Quelques portions, situées sur le bord des rivières, pourront peut-être, avec le temps, céder aux travaux de l'agriculteur; d'autres pourront former de vastes pâturages, semblables à ceux de l'Orient; mais il est à craindre que la plus grande partie de cette région ne continue à offrir des steppes stériles qui sépareront les demeures des hommes, comme les déserts de l'Arabie, et qui deviendront comme ceux-ci le théâtre d'affreux brigandages.

Le 18 juillet, M. Hunt partit du village des Aricaras, sans avoir pu se procurer un nombre suffisant de chevaux pour monter tout son monde. Sa caravane se composait de quatre vingt-deux bêtes, la plupart pesamment chargées de marchan-

dises destinées au commerce avec les Indiens, de pièges à castors, de munitions, de maïs, de farine, etc. Chacun des associés était monté, et un cheval avait été accordé à l'interprète, Pierre Dorion, pour transporter son bagage et ses deux enfans. Sa femme suivait à pied, comme le reste de la troupe.

Après plusieurs jours de marche, la caravane arriva au pied des Montagnes Noires, chaîne considérable, située à environ cent milles à l'est des Rocheuses, et qui s'étend dans la direction du nord-est, depuis la fourche méridionale de la Nebraska, ou rivière Plate, jusqu'au grand coude septentrional du Missouri. Les Montagnes Noires sont composées principalement de grès, et présentent fréquemment des rochers sourcilleux et d'horribles précipices aux formes les plus singulières et les plus fantastiques. Parfois, on prendrait leurs escarpemens pour des villes ou des forts crénelés; aussi excitent-elles chez les Indiens les plus étranges superstitions.

Les tribus errantes des prairies qui voient s'amasser autour du sommet de ces montagnes des nuages sillonnés par des éclairs et d'où sortent de lourds et longs roulemens de tonnerre, alors que les plaines des environs jouissent d'un ciel pur, s'imaginent qu'elles sont la demeure de génies malfaisans qui fabriquent les orages et les tempêtes. Quand ils pénètrent dans leurs défilés, ils s'empressent de suspendre des offrandes aux arbres, ou de les poser sur les rochers, afin de s'assurer la protection des invisibles *seigneurs des montagnes*, et d'en obtenir du beau temps et une chasse heureuse. Ils attachent aussi une signification particulière aux échos qui retentissent dans les précipices. Il est possible que cette superstition doive en partie son origine à un phénomène naturel d'un genre fort singulier. Dans les temps les plus calmes et les plus sereins, et indifféremment à toutes les heures du jour et de la nuit, on entend par intervalle, dans ces montagnes, des bruits qui ressemblent à des décharges de plusieurs pièces d'artillerie. MM. Lewis et Clarke les entendirent dans les Montagnes Rocheuses, et les Indiens les attribuent aux riches mines d'argent contenues dans le sein de ces montagnes, et qui, de temps à autre, viennent à éclater. Il est cer-

tain que les savans eux-mêmes ont eu recours, pour expliquer ces explosions, à des systèmes fort singuliers et en général peu satisfaisans; Vasconcelles, missionnaire jésuite, parle d'une de ces explosions qu'il a entendue dans la Sierra de Piratininga au Brésil, et la compare à une décharge d'un parc d'artillerie tout entier. Les Indiens lui dirent que c'était une explosion de pierres, et le vénérable père ne tarda pas à acquérir la preuve que leur assertion était vraie, car il vit bientôt le lieu même où un rocher avait éclaté et avait lancé de son sein une masse pierreuse, ressemblant à une bombe et de la grosseur du cœur d'un taureau. Cette masse, s'étant brisée, soit en sortant, soit en retombant, dévoila, dit-il, une organisation intérieure toute merveilleuse. « La croûte était plus dure que du fer, et au-dedans étaient rangées, comme les graines d'une grenade, des pierres précieuses de diverses couleurs; les unes étaient transparentes comme du cristal; d'autres d'un rouge éclatant; d'autres chatoyaient de nuances variées. » On assure que le même phénomène se produit parfois dans la province voisine de la Guayra; des pierres grosses comme la main d'un homme y sont lancées avec grand bruit du sein de la terre, et éparpillent des fragmens étincelans, qui ressemblent à des pierres précieuses, mais n'ont aucune valeur. Les Indiens de l'Orellana parlent aussi de bruits effrayans qui se font entendre de temps en temps dans le Paraguaxo. A les en croire, ce sont les cris et les gémissemens de la montagne en travail, pour donner le jour aux pierres précieuses cachées dans ses entrailles. Il y a cependant des personnes qui ont essayé d'expliquer ces détonations souterraines d'une manière plus simple; celles-ci les attribuent à de grandes masses de rocher qui se détachent et qui tombent; d'autres croient que ces bruits sont causés par le dégagement de l'hydrogène produit par la combustion des lits souterrains de houille. En attendant, quelle que soit la cause de ce phénomène, son existence paraît incontestable. C'est un des mystères de la nature, non expliqués encore, qui répandent une sorte de charme surnaturel sur les sauvages solitudes des montagnes; et si nos lecteurs sont comme nous, ils préféreront l'attribuer, avec les pauvres Indiens, aux esprits du tonnerre ou aux génies gardiens des trésors invisibles plutôt qu'à des causes purement physiques.

L'immense chaîne des Montagnes Rocheuses, qui forme

pour les habitans de ces contrées la limite du monde connu, et qui donne naissance à des fleuves si majestueux, est encore pour eux un bien plus grand objet d'effroi et de vénération. Il l'appellent *le sommet du monde,* et croient que Wacondah, ou le maître de la vie, nom qu'ils donnent à l'Être Suprême, réside au sein de ces hauteurs aériennes. Les tribus des prairies orientales les appellent les Montagnes du Soleil couchant. Quelques-uns y placent les *terres des bienheureuses chasses,* leur paradis imaginaire; mais ils ajoutent que ces terres sont invisibles aux hommes vivans. C'est là aussi que se trouve le *pays des âmes,* où sont situées les villes des esprits libres et généreux, dans lesquelles ceux qui, dans ce monde, ont été agréables au maître de la vie, jouissent, après la mort, de tous les genres de délices. Les tribus éloignées racontent des merveilles de ces montagnes; elles croient que, quand leurs guerriers ou chasseurs seront morts, ils seront obligés de gravir les pics les plus élevés et les plus escarpés de la chaîne, et que, quand après beaucoup de peines, ils seront arrivés au sommet, leur vue s'étendra sur le pays des âmes. Là, ils verront les *terres des bienheureuses chasses,* avec les âmes des braves et des bons, habitant sous des tentes, au milieu de vastes prairies, à côté de limpides ruisseaux, ou bien chassant les troupeaux de buffles, d'élans et de cerfs qui ont été tués sur la terre. S'ils ont rempli leurs devoirs pendant cette vie, il leur sera permis de descendre et de jouir de cet heureux pays; sinon, après l'avoir bien contemplé, ils seront rejetés du haut de la montagne et erreront éternellement dans des plaines sablonneuses, livrés à toutes les souffrances de la faim et de la soif.

M. Hunt essaya vainement de découvrir un passage pour traverser la chaîne des Montagnes Noires; il fut obligé de les longer en se dirigeant vers le sud-ouest. Ce fut là qu'il vit, pour la première fois, deux animaux qui ne se trouvent que dans ces régions. L'un est le cerf à queue noire; il est plus grand que le cerf ordinaire; mais la chair n'en est pas aussi

estimée par les chasseurs ; il a les oreilles fort longues et le bout de la queue noir. L'autre s'appelle l'animal à grandes cornes (*bighorn*) ; elles sont en effet très grandes et contournées comme celles d'un bélier. Il y a des personnes qui croient que c'est l'*argali,* et d'autres l'*ibix;* mais il diffère de ces deux animaux. Les Mandans l'appellent *ahsahta;* il est de la grosseur d'un petit élan ou d'un grand cerf, de couleur fauve, excepté le ventre et le bout de la queue qui sont blancs. Ses mœurs sont celles de la chèvre ; il fréquente les précipices les plus affreux, broutant l'herbe qui croît sur leurs bords, et saute comme le chamois, d'un pic à l'autre, avec une extrême précision. Mais un animal bien plus dangereux habite aussi ces contrées : c'est l'ours gris. Cet ours est le seul quadrupède réellement formidable du continent de l'Amérique septentrionale ; il est de la grosseur d'une vache ordinaire et d'une force prodigieuse ; il combat quand on l'attaque, et attaque souvent lui-même quand il est poussé par la faim. Lorsqu'il est blessé, il devient furieux et poursuit le chasseur ; sa rapidité est plus grande que celle de l'homme, mais inférieure à celle du cheval. Quand il attaque, il se dresse sur ses pieds de derrière et s'élance de la longueur de son corps. Malheur au cheval ou au cavalier qui tombe sous ses griffes terribles ; elles ont parfois neuf pouces de long, et déchirent tout ce qui se présente à elles.

Nous passons sous silence la rencontre des Indiens Corneilles, des Shoshonies et des Têtes-Plates, qui fut sans intérêt. Dans la matinée du 9 septembre, la caravane arriva aux bords d'une des branches de la rivière des Grosses-Cornes, appelée la rivière du Vent. Ce nom lui a été donné, parce qu'en hiver ses rives sont continuellement balayées par un vent très fort qui empêche que la neige n'y demeure. Il est causé, dit-on, par une espèce de trou ou de siphon d'où cette rivière sort en se frayant une route à travers des précipices perpendiculaires, ressemblant à des rocs taillés de main d'homme. Le 14 du même mois, l'expédition se trouvait sur un sommet très élevé,

d'où s'offrait une perspective d'une vaste étendue, lorsqu'un des guides, après avoir considéré attentivement le paysage, montra du doigt trois pics couverts d'une neige éblouissante, et dit que ces montagnes s'élevaient au-dessus d'un des bras du fleuve Colombia. Nos voyageurs les saluèrent, comme des marins, après une longue et périlleuse traversée, saluent le phare qui leur annonce le port. Cependant, à cause de la transparence de l'atmosphère, ils jugèrent que ces pics qu'ils apercevaient avec tant de plaisir, ne pouvaient pas être à moins de quarante lieues:

En arrivant sur les bords de la rivière Enragée, un des affluens de la Colombia, M. Hunt tint conseil avec ses compagnons de voyage pour savoir s'ils feraient bien de continuer la route à pied et à cheval, ou bien s'ils s'embarqueraient sur cette rivière. La majorité se décida pour l'embarquement, ainsi qu'il était facile de le prévoir; car, quand des hommes se trouvent dans une situation difficile, tout changement leur paraît une amélioration dans leur sort. L'embarras était de trouver des arbres assez gros pour construire des canots; on finit par en découvrir, et pendant les travaux préparatoires de l'embarquement, M. Hunt se mit à réfléchir à un autre sujet non moins important. M. Astor lui avait recommandé de se procurer des peaux de castor, quand il serait arrivé dans ces régions, jusqu'alors peu fréquentées par les chasseurs. En effet, la recherche que l'on venait de faire pour du bois, avait fait découvrir de nombreuses traces de ces animaux. En conséquence, quatre hardis traqueurs furent détachés de la caravane, et reçurent l'ordre de passer quelques mois dans le désert, de réunir une quantité suffisante de pelleteries, de les charger sur leurs chevaux et de se rendre par le chemin le plus court, soit à l'embouchure de la Colombia, soit à l'un des postes intermédiaires qui auraient été établis par la compagnie. Ils prirent donc congé de leurs camarades et partirent gaîment et courageusement pour une expédition que l'on ne saurait mieux

comparer qu'à celle de deux hommes lancés seuls dans une fragile barque sur l'Océan.

Il n'y avait pas long-temps que les traqueurs étaient partis, quand deux Indiens, de la tribu des Serpens, entrèrent dans le camp; voyant que les étrangers fabriquaient des canots, ils secouèrent la tête et s'efforcèrent de leur faire comprendre que la rivière n'était pas navigable. Ce renseignement ayant été confirmé par un détachement qu'on avait envoyé à la découverte, on renonça au projet de s'embarquer sur la rivière Enragée, et l'on se décida à se diriger vers un poste que M. Henry, de la compagnie de Missouri, avait établi, l'année précédente, sur un autre bras supérieur du Missouri. Nos voyageurs y arrivèrent le 8 octobre, et prirent possession des cabanes abandonnées par M. Henry. Là, ils formèrent de nouveau le projet de s'embarquer; ils construisirent quinze canots, et se mirent en route le 19 octobre, après avoir confié leurs chevaux aux soins d'un Indien Serpent. On s'étonnera peut-être de ce qu'ils aient cru pouvoir mettre tant de confiance en un pareil homme; mais il faut songer que, dans tous les cas, ils auraient été obligés d'abandonner ces animaux, et que, de cette manière, il y avait au moins une chance de les recouvrer. Mais, avant le départ de la caravane, un nouveau détachement de chasseurs s'en sépara pour aller traquer des castors. Au grand étonnement de M. Hunt, au moment où les chasseurs allaient se mettre en route, M. Miller, un des actionnaires, assembla tous ses co-associés et leur déclara qu'il abandonnait son action, et qu'il voulait accompagner les traqueurs. Ce fut en vain qu'on essaya de le dissuader d'une entreprise si périlleuse et si peu faite pour un homme de son rang et de son éducation; il n'écouta rien et partit.

L'espace ne nous permet pas de décrire en détail tous les accidens que nos voyageurs éprouvèrent dans leur pénible et cruelle navigation. A chaque instant, leur course était interrompue par des rapides, au passage desquels ils perdirent quelques-uns de leurs canots, et un de leurs plus adroits

pilotes y fut même noyé. Enfin, le 28 octobre, ils arrivèrent à un endroit où la rivière était resserrée dans un lit de trente pieds de large, sur les deux bords duquel deux murs de rochers s'élevaient à plus de deux cents pieds de haut. La rapidité du courant était telle en ce lieu, qu'il devenait absolument impossible de passer outre. Sur les bords de ce tourbillon, auquel on donna le nom de Chaudron, tant l'eau y bouillonnait avec force, M. Hunt campa, afin de se consulter avec ses compagnons de voyage sur le parti qu'il devait prendre. Après avoir envoyé plusieurs détachemens à la découverte et s'être convaincu qu'il était impossible de naviguer plus loin, on décida que les canots seraient abandonnés, et comme on n'avait plus de chevaux, tout le monde fut obligé de continuer la route à pied; circonstance d'autant plus malheureuse, que nos voyageurs se virent forcés de renoncer à leurs marchandises et de se priver ainsi des moyens de trafiquer avec les Indiens qu'ils rencontreraient. M. Hunt s'occupa donc, en toute diligence, à préparer des *caches* pour y déposer ce qui ne put être transporté.

Les marchands et les chasseurs se servent du mot *cache* pour désigner un lieu où l'on dépose des provisions et des effets dont on veut dérober la connaissance à d'autres. Ce mot, d'origine française, a d'abord été employé par les colons du Canada et de la Louisiane; mais cette espèce de dépôts secrets étaient d'usage parmi les aborigènes, long-temps avant l'arrivée des Blancs. C'est, en effet, le seul moyen que ces hordes nomades aient de préserver leurs effets précieux contre les voleurs, pendant les longues absences qu'ils font de leurs villages ou des lieux qu'ils ont coutume de fréquenter, quand ils partent pour des expéditions de chasse ou de guerre. Il faut beaucoup d'adresse et de grandes précautions pour disposer ces caches de manière à les rendre invisibles aux yeux de lynx des Indiens. On commence par choisir une situation convenable; c'est ordinairement un terrain bas et argileux sur le bord d'un courant d'eau. Aussitôt que le lieu précis est convenu, on étend des couvertures, des housses et autres objets de ce genre sur l'herbe et les

buissons d'alentour, afin d'empêcher que les pieds ne marquent sur le terrain ; on y emploie aussi le moins de monde possible. On coupe après cela, dans le gazon, un cercle d'environ deux pieds de diamètre; on enlève soigneusement la motte et on la pose dans un endroit où rien ne peut survenir pour en changer l'apparence. On creuse ensuite perpendiculairement jusqu'à une profondeur d'environ trois pieds; puis on commence à élargir le trou de façon à former un cone de six à sept pieds de profondeur. La terre déplacée par ce travail étant d'une couleur différente de celle de la surface, se remonte au fur et à mesure dans un vase et est ramassée dans une peau ou une toile, puis transportée à la rivière, où on la jette au milieu du courant, afin qu'elle soit entièrement emportée. Si, par hasard, la cache est situé trop loin d'une rivière, la terre est portée à une distance considérable et ensuite éparpillée de manière à ne pas en laisser subsister la moindre trace. Quand le creux est terminé, il est bien tapissé d'herbes sèches, d'écorce, de baguettes, de perches et quelquefois d'une peau séchée. Les effets que l'on veut y cacher y sont ensuite déposés; une peau est étendue dessus; des herbes sèches, des broussailles et des pierres y sont jetées et piétinées, et quand le creux tout entier est bien plein, la motte de gazon est exactement remise en place; les bords en sont égalisés et on l'arrose souvent pour détruire toute odeur et empêcher que les loups et les ours ne viennent déterrer le trésor. Les couvertures sont, après cela, enlevées du terrain environnant; l'herbe est soigneusement redressée et remise dans sa position naturelle; et le plus petit brin de bois ou de paille est scrupuleusement retiré et jeté dans la rivière. Quand toutes ces opérations sont achevées, on abandonne le lieu pendant une nuit; le lendemain matin, on l'examine, et si l'on trouve que tout est en ordre, on ne visite plus la cache jusqu'à ce que l'on ait besoin de l'ouvrir. Quatre hommes peuvent ainsi, dans l'espace de deux jours, cacher trois tonneaux pesant de provisions et de marchandises. M. Hunt fut obligé de faire creuser neuf caches pour déposer tous les effets qu'il était obligé d'abandonner.

C'est surtout après leur départ du Chaudron que les grandes difficultés de la route commencèrent pour nos voyageurs. L'hiver approchait; M. Hunt, prévoyant qu'il aurait de la difficulté à nourrir tous les hommes confiés à ses soins, fit

diviser sa caravane en deux troupes, afin d'avoir plus de chance de subsister dans les régions incultes qu'ils allaient traverser. Depuis leur séparation d'avec les divers détachemens qui étaient partis en différentes directions, ils n'étaient plus qu'au nombre de quarante personnes. M. Hunt, avec dix-huit hommes, Pierre Dorion et sa famille, suivit le bord septentrional de la rivière; tandis que M. Crooks, avec dix-huit autres, prit le bord méridional. Ce fut dans la matinée du 6 novembre que chacun se mit en route de son côté.

Ce serait en vain que nous essayerions de peindre les souffrances horribles, les privations sans nombre, les difficultés presque insurmontables auxquelles ces malheureux voyageurs furent en butte pendant le cours de cet horrible hiver. On conçoit qu'un ardent amour pour le progrès de la science porte l'homme à surmonter tant de périls; mais qu'il se soumette à de pareils dangers, à des tortures si prolongées, dans le seul but de découvrir de nouvelles sources de richesses, et qu'il s'en glorifie encore, c'est ce qui paraîtra toujours inconcevable à l'observateur philosophe.

Le 21 janvier 1812, M. Hunt et ses compagnons virent enfin devant eux les eaux de la Colombia, depuis si long-temps objet de tous leurs vœux. Il y avait six mois qu'ils avaient quitté le village des Aricaras, et, dans cet espace de temps, ils avaient parcouru, d'après leur calcul, tant par terre que par eau, un chemin de dix-sept cent cinquante-et-un milles (sept cents lieues). Après avoir fait soixante milles le long des bords du fleuve, on rencontra une tribu indienne, de qui l'on reçut, pour la première fois, quelques nouvelles vagues de l'expédition maritime. Ces Indiens leur racontèrent qu'un certain nombre de Blancs avaient construit, à l'embouchure du fleuve, une grande maison qu'ils avaient entourée de palissades. Aucun de ces sauvages n'avait été en personne à Astoria; mais les nouvelles se répandent verbalement chez les tribus indiennes avec une rapidité incroyable, par le moyen des chasseurs et des hordes nomades.

Le 31 janvier, M. Hunt arriva aux chutes de la Colombia, et campa au village de Wishram, dont nous avons parlé dans l'article précédent comme étant le grand marché aux poissons des Indiens (1). Là, on reçut des nouvelles plus détaillées d'Astoria, et on apprit les désastres du *Tonquin*. La caravane fut obligée de rester à Wishram jusqu'au 5 février, afin de se procurer les canots nécessaires pour descendre le fleuve. Tous les préparatifs étant terminés, elle se remit en route et arriva le 15 février à Astoria.

Le reste de l'histoire de l'entreprise de M. Astor n'est plus qu'un récit de mésaventures. Les divers détachemens envoyés à la chasse des castors revinrent, à la vérité, les uns plus tôt, les autres plus tard au poste principal d'Astoria, mais après avoir éprouvé des souffrances sans nombre et perdu quelques-uns de leurs plus habiles traqueurs. D'un autre côté, le bâtiment que M. Astor devait envoyer tous les ans à sa colonie, tant pour lui apporter les approvisionnemens et les marchandises nécessaires que pour charger en retour les pelleteries qu'il y trouverait, n'arriva point à l'époque indiquée, ce qui mit les colons dans le plus cruel embarras. Le premier de ces bâtimens fut retenu par les vents contraires; le second ne put même pas partir, à cause de la guerre qui était survenue entre les Etats-Unis et l'Angleterre; enfin, pour comble de malheur, les habitans d'Astoria apprirent que le gouvernement anglais organisait une expédition pour détruire l'établissement naissant. Cette nouvelle jeta l'épouvante parmi les colons. Un conseil fut tenu pour savoir quel parti il fallait prendre dans cette fâcheuse extrémité. M. Hunt était absent; il venait de partir pour visiter les établissemens russes de la côte nord-ouest de l'Amérique, et régler avec eux un commerce d'échange. A son défaut, la direction générale se trouvait dévolue à M. Mac-Dougal; celui-ci était d'origine anglaise et conservait un penchant secret pour ses compatriotes. Il

(1) Voyez la 10e livraison, octobre 1836, page 305.

persuada à ses co-associés que le seul moyen de sauver au moins une partie des fonds de M. Astor, était de faire d'avance un arrangement avec la compagnie des pelleteries anglaises, afin d'empêcher que le fort ne fût pris de vive force. Son avis prévalut : le fort et toutes les marchandises furent remis aux Anglais, moyennant un prix stipulé, et ainsi se termina une entreprise digne à tous égards d'un meilleur sort. Plus tard, Astoria fut abandonné, et l'établissement principal a été transféré au fort Vancouver sur la rive opposée de la Colombia.

(*Athœneum.*)

Tableaux de Moeurs.

TYPES DE NOTRE ÉPOQUE.

N° I.

Commençons cette curieuse galerie par *l'Homme Impartial*. Il est tory, whig, radical; il n'appartient à aucun parti : il appartient à tous. Ce matin, il a déjeuné avec Robert Peel; il dînera bientôt avec O'Connell; le souper, après le bal, lui donnera pour convive lord John Russel. Il aime tout le monde. Cœur tendre et dévoué, sa profonde sensibilité embrasse, pendat les trois cent soixante-cinq jours de l'année, les quatre ou cinq cents personnages connus que Londres renferme. La mort de chaque célébrité le prive d'un plaisir et d'une ressource. Depuis que lord Byron a expiré, il ne peut plus dire : « *Mon excellent ami lord Byron qui demeure maintenant à Parme.....* » Lord Byron ne l'avait vu qu'une fois au bal, et ne lui avait adressé que ces mots : « Prenez donc garde, vous marchez sur ma botte. »

L'homme impartial ne se mêle jamais d'aucun débat, ne soutient pas ses amis, ne les excuse, ni ne les protège : cela est tout simple, il en a trop, et pour défendre l'un, il faudrait attaquer l'autre. Il lui arrive souvent de regretter que la législation ne l'ait pas rendu maître de cinq ou six votes dont il pourrait disposer dans la Chambre des Communes. Il donnerait l'un à son excellent ami du banc des ministres; l'autre à son honorable ami du banc de l'opposition; le troisième à

son intime ami du groupe irlandais; le quatrième à son illustre ami le chef des whigs conservateurs; le cinquième aux whigs qui penchent vers le radicalisme; et le sixième aux radicaux qui penchent vers le whiggisme : ainsi, toutes les nuances seraient satisfaites. Hélas! il n'a qu'un seul vote, et il le donne toujours au plus fort, à cause, dit-il, de *certaines considérations personnelles;* ce qui ne l'empêche pas d'en témoigner successivement son regret à tous ses excellens amis. Il est impossible que notre impartial ne jouisse pas de la réputation d'un bon homme. Toutes les fois qu'on dit, devant lui, du mal d'un de ses excellens amis, il fait doucement chorus : son blâme s'opère d'une manière si suave, avec une sensibilité si profonde, avec tant de regret et de candeur, qu'on l'aime à-la-fois pour la bonne grâce de sa causticité et pour la mauvaise opinion qu'il a des autres. Il est incapable de porter une accusation violente, et la colère est en dehors de ses habitudes. Toujours amical et plein de cordialité dans le blâme, il pleure vos vices et vos malheurs, mais il ne les accuse pas. « Ces pauvres whigs! s'écrie-t-il. Des hommes « d'un talent si remarquable, d'une si haute capacité, tom- « ber dans une déconsidération si profonde! C'est, ajoute-t- « il, ce qui me fait une peine infinie. Mon impartialité me « contraint d'avouer qu'ils ont commis bien des fautes : mais « qui n'en fait pas? Ils sont un peu légers, et les doutes qui se « sont élevés contre leur probité leur ont nui dans l'opinion « générale : j'en ai été sensiblement peiné. » Il se trouve, en définitive, que tous les amis de votre impartial n'ont pas d'ennemi plus dangereux que lui. Le sucre de sa courtoisie, le miel de ses caresses, les douces larmes de sa sensibilité, la grâce de ses éloges, renferment un élément acide qui agit secrètement sur les réputations, qui les ronge et qui les dévore. Libre de toute conscience qui lui pèse, de toute idée fixe et gênante, l'impartial peut servir successivement tous les partis, c'est-à-dire les desservir tous; il ne nuit pas à sa consistance personnelle : il n'en a jamais eu. Il suit sa route;

il marche à son but, qui est de se conserver; parmi toutes les lois humaines, il ne reconnaît que celle-là. Affection, haine, amour, peu lui importe, tout cela tombe devant l'intérêt. Impartialité envers tous, amitié pour tous, dévoûment pour tous; indifférence secrète et générale, mêlée d'une assez forte dose de malice, souvent impuissante, mais toujours amère : voilà les armes et les instrumens avec lesquels notre homme bâtit sa petite fortune.

Notre héros est aussi un homme très indépendant. Cette manœuvre qui ne l'attache à personne le fait desirer de tous. S'il entrait dans une subdivision de l'armée sociale, on saurait où le classer; il y resterait; il porterait son étiquette; il serait numéroté à jamais; son avenir ne dépendrait plus que de son talent. Mais, dans la situation flottante qu'il s'est réservée; à demi homme de lettres, à demi homme politique; un peu agioteur, un peu aristocrate; sur les limites du whiggisme, du radicalisme et du torysme; il tient à tout et ne tient à rien. Il paraît nécessaire dans sa profonde inutilité; il offre à tous des espérances et des craintes. Voué à ses seuls intérêts, sacrifiant tout à son égoïsme, il se pose en outre philosophe et sensible, aimable et courtois; ne permettant jamais à son ironie de dépasser les bornes d'une certaine critique aigre-douce, mêlée d'élégie et de sentiment.

Tel est l'homme impartial qui, à force de se tenir au dessous de zéro, finit par conquérir une sorte de position dans le monde, et se fait sinon respecter, du moins souffrir. Ce type de l'égoïsme passif et de l'intérêt personnel qui ménage tout le monde pour blesser tout le monde, se développe surtout dans une nation divisée par plusieurs factions politiques.

Le type de l'*emprunteur* est universel, il appartient à toute l'Europe. Il la fond, il la forme, il la moule; il se glisse sous le diadème, il emprunte la couronne; il devient ministre, diplomate; il dirige les finances; il fonde le crédit; il connaît l'importance de sa mission; il n'ignore pas que tout dépend de sa dextérité, et que le repos des peuples serait compromis

si l'on négligeait de le consulter et de suivre ses avis. L'emprunteur a considérablement grandi avec le système représentatif. On peut même dire que cette forme de gouvernement est basée tout entière sur l'emprunt. De tous les types, l'emprunteur est celui qui se montre le plus conséquent avec lui-même. Ce vers de Shakspeare :

Payer ce que l'on doit, c'est bassesse et folie,

est devenu l'axiome fondamental qui dirige sa vie entière. Il sait bien que ce grand adage renferme toute la quintessence de l'économie politique; que, pour bien gouverner un peuple, il suffit de beaucoup lui emprunter et de ne lui rien rendre, et que le modèle universel des ministres persuadés de l'excellence de cette théorie, et assez habiles pour la mettre en œuvre, c'est M. Pitt. S'il estime la Grande-Bretagne par-dessus toutes les autres nations, c'est qu'elle lui offre le seul exemple connu d'un peuple emprunteur qui a fait escompter huit cents millions de lettres de change. Il ne se demande pas si cette grandeur de l'Angleterre lui a coûté cher ou non : tout ce qu'il sait, c'est qu'elle a emprunté en grand, et il l'admire. La théorie du crédit sur laquelle repose la société moderne est, à ses yeux (et il a raison), la plus sublime de toutes; mais elle a pour complément nécessaire la théorie de ne pas rendre.

Emprunter d'autres objets que de l'argent, c'est un crime à ses yeux; un emploi misérable des plus hautes facultés! L'argent équivaut à tout : le livre et l'estampe que vous empruntez n'équivalent réellement qu'à un livre ou à une estampe. Voyez un peu la belle spéculation qui vous donne, en dernier résultat, une redingote, un parapluie ou une édition complète de Shakspeare; en vérité, ce n'est pas la peine, et c'est là gâter le métier. On expose d'ailleurs à la risée populaire un excellent et noble principe. Un gouvernement emprunte cinquante millions et ne les rend pas; voilà qui est beau. Vous empruntez quinze shillings à un ami;

c'est commettre la plus grande sottise du monde. Je vais plus loin. Vous empruntez pour trois mois une maison toute meublée, avec les domestiques; votre ami est en Italie; vous usez de sa propriété comme si elle était vôtre. Si la maison de campagne est située au bord de la mer, vous faites naviguer l'yacht, vous chassez dans les bois du propriétaire, vous crevez ses chevaux; tout cela est assez bien. Mais les voyages d'Italie ne durent pas toujours : il faut rendre la maison, les domestiques et l'yacht. Rendre! situation et sentiment très désagréables pour tout emprunteur qui a la moindre sensibilité.

Une glorieuse indépendance distingue l'emprunteur éclairé : c'est le seul homme qui sache, selon l'expression de Cobbett, gagner de l'argent et le garder. Je sais qu'une doctrine fort différente a été prêchée et soutenue avec une activité et une éloquence dangereuses. On a prétendu que, emprunter et rendre étaient deux termes alternativement et mutuellement dépendans l'un de l'autre : pour moi, je n'en crois rien. Il y a faiblesse et méconnaissance des choses de la vie dans l'admission d'un système qui ruinerait les bases du pays. Je n'ignore pas non plus que certains emprunteurs ont violé les principes fondamentaux de leur ordre, et qu'ils ont rendu de petites sommes dans l'espoir d'en obtenir de considérables, que leur intention est de ne pas payer; détestable manœuvre qui détruit le principe en ayant l'air de le conserver. Le véritable emprunteur ne rend rien : il se pose avec assez d'aplomb, de grandeur et de noblesse pour que le créancier s'estime honoré, alors même que la créance ne retourne jamais au bercail. Philosophe conséquent, il ne souffre pas que ses axiomes favoris soient mis en péril.

Voler est un métier vulgaire. Mendier n'est pas une occupation laborieuse. Mais ce qui est beau, ce qui est noble, c'est de combiner le métier du mendiant et celui du voleur, et d'en composer cette troisième et merveilleuse existence, qui est celle de l'*emprunteur*. On ne réussit pas à

jouer ce rôle sans déployer toutes les vertus, toutes les qualités agréables. L'urbanité et l'aménité des manières sont indispensables. Pour l'emprunteur, votre porte est fermée; il se présente trois fois par jour; vous sortez, il vous attend à la porte; il vous serre la main avec une ferveur sans égale. Point de rancune, pas la plus légère susceptibilité. Vous êtes son ami, son unique ami; tout comme à l'ordinaire. Il est désintéressé, facile en affaires, d'une largeur et d'une générosité de vues qui étonne. En échange de cent livres sterling, il vous remettra une acceptation de six cents livres, à telle date que vous voudrez; cela ne fait aucune difficulté. L'abolition des lois contre l'usure lui a fait grand plaisir. Il vous offrira trente pour cent, quarante pour cent, tout ce qui vous plaira. Il est sincère, il n'a jamais manqué à sa parole. Quand vous lui demandez d'un ton craintif, s'il paiera son billet à l'échéance, et si vous pouvez compter sur lui, il vous répond noblement, fièrement :

Vous en doutez!

En effet, il n'y a pas le moindre doute à cela. Il sera fidèle à son caractère, il sera ce qu'il a toujours été, et vous êtes un sot d'en *douter*. Pour moi, j'estime la conséquence dans la conduite; et de tous les types singuliers, offerts par notre nation, c'est celui qui s'éloigne le plus rarement de la logique inhérente à son caractère. Aussi, le regardé-je comme l'honneur de la Grande-Bretagne.

Passons à un type non moins nécessaire à notre époque, mais un peu inférieur. Ce dernier se donne beaucoup plus de mal que l'autre pour aboutir à des résultats à-peu-près semblables : je veux parler de l'*entrepreneur des plaisirs publics*.

C'est un personnage qui, n'ayant pas un shilling dans sa poche, s'engage envers un certain nombre d'artistes à leur payer cinquante mille livres sterling par an : sans esprit, il s'engage à fournir aux plaisirs intellectuels de toute une génération; dénué enfin de moralité, il exerce la plus haute in-

fluence sur la tendance morale de son siècle. Jamais logicien ne fut plus exact. Il passe sa vie à promettre ce qu'il n'a pas, et à donner ce qu'il n'aura jamais. Si le vent est aux concerts, il bâtit un gymnase musical, groupe des chiffres, réunit des actionnaires, achète des trombonnes, convoque des musiciens. Il ne sait pas deux notes de musique : peu importe. Il serait entrepreneur de morale publique et de théorie religieuse si la mode le voulait : en fait de fortune comme de réputation, il risque tout ce qu'il a, c'est-à-dire, rien. Il prend sous sa protection spéciale les beaux-arts, la littérature, la politique et la religion. Pourvu que cela lui rapporte cinquante pour cent, et ce qui vaudrait mieux pour lui, cent pour zéro, il adoptera toutes les grandes idées qui font vivre les peuples ou qui les font mourir. Conscience, conviction, sincérité, idées absolues, principes fixes; ce sont choses dont il est parfaitement innocent. Il se compromettrait s'il avait un principe, il ruinerait ses actionnaires s'il croyait à la littérature. « Nous n'avons pas besoin de littérature, disait-il l'autre « soir; nous avons besoin de pièces. » Une entreprise de théâtre est pour lui précisément la même chose qu'une entreprise de ballons. Attirer le public, payer le moins possible, encaisser le plus possible : sa théorie se réduit à cela. C'est le produit nécessaire d'une époque fiscale : un homme aux yeux duquel tout se calcule par sous et deniers. Il vous estime un peu moins qu'un shilling.

Admirablement sagace, il a compris que le plaisir est quelque chose dans un temps où l'argent est tout, et que le règne du sensualisme s'allie nécessairement au règne de l'intérêt. Il a donc résolu de se faire banquier de la volupté universelle, et de prélever un impôt sur la soif des plaisirs. Vous lui donnez des espèces ayant cours, il vous donne en échange des voluptés très équivoques. Ce n'est pas qu'il soit corrupteur. Si vous le voulez, il vous servira de la morale.

Rien ne lui est plus odieux qu'un homme de génie, si ce n'est un homme de probité. Si Shakspeare ou Milton reve-

nait au monde, il refuserait de jouer les drames de l'un et les opéras de l'autre; à moins, cependant, qu'ils ne consentissent à se placer à une loge d'avant-scène, ce qui attirerait le public.

L'entrepeneur des plaisirs publics estime par-dessus tout l'exactitude, la médiocrité, la servilité du caractère. Les premiers talens sont trop impérieux. Ils veulent qu'on respecte l'art dans leurs personnes. Ils ont une haute idée de leur mission. Les talens secondaires plient davantage. D'ailleurs on n'a pas absolument besoin d'eux, on peut les remplacer aisément, et l'entrepreneur ne se trouve soumis à aucune dépendance. Selon lui, on remplace fort bien Kemble par un éléphant, et Paganini par un chien savant. Sous le rapport de la docilité et de l'économie, le quadrupède a tout l'avantage. Que l'entrepreneur se charge d'amuser le monde sous forme de journaliste, de directeur de théâtre, de directeur de concerts, ou sous toutes les métamorphoses que sa mission peut comporter; c'est toujours le même caractère, le même but; ce sont les mêmes moyens : exploiter le public, employer le talent, mais ne pas se laisser dominer par lui. L'acteur ou l'homme de lettres qui ont le malheur d'être *gens comme il faut,* lui déplaisent souverainement. J'ai vu le jeune Charles Kemble en butte à la haine de tout ce qui l'entourait, seulement parce qu'il ressemblait à un gentilhomme. Se permettre de bonnes manières, c'est insulter l'entrepreneur des plaisirs publics. L'un de ces messieurs disait devant moi : « Si mes actrices s'avisent d'être vertueuses, autant vaut fermer mon théâtre. » Ce que notre homme a surtout intérêt à prouver d'une manière irrécusable, c'est que le public n'a pas besoin de supériorités, et qu'il les redoute quand il ne les déteste pas. Une telle doctrine met le directeur à l'aise. Si une malheureuse destinée, si une fatalité irrésistible le forcent à contracter un engagement avec un talent supérieur, il n'y a sorte d'ennuis et d'outrages que ce dernier ne doive supporter. On com-

mence par des picoteries; on continue par des imputations fausses; on va jusqu'à lui lancer des siffleurs et des cabales. Ne peut-on lui inspirer du dégoût, et le contraindre de quitter la scène? Deux opérations parallèles et simultanées viennent au secours de l'entrepreneur. Voici comment il réussit dans le grand dessein qu'il a et qu'il accomplit courageusement de faire fortune. Quand le public ne vient pas, il baisse le prix de ses stipulations; lorsque l'affluence lui arrive, il a soin de le maintenir au même niveau, et de ne jamais l'exhausser. Double mouvement fort ingénieux, dont le résultat est toujours d'augmenter extrêmement ses bénéfices, et de diminuer singulièrement ceux des autres. Avec tout cela c'est un bienfaiteur public, il n'en doute pas. Il vous parlera de ses travaux avec une sublime emphase. Il marche tout droit vers la Chambre des Communes, et il ne sera content que le jour où la Chambre des lords lui ouvrira ses portes. Il est tout prêt à crier à l'injustice publique, et personne n'a plus de tendance que lui à la misantropie de Caton l'ancien. Pour moi, j'aime et j'apprécie ce beau caractère. Il a quelque chose de net et de tranché qui me convient. S'il entre dans la carrière des arts, c'est pour la souiller; s'il se mêle de littérature, c'est pour la ravaler; s'il pénètre dans la politique, c'est pour en faire un trafic. Il sera, quand vous voudrez, le médecin de tout le monde, l'épicier de tout le monde, l'huissier de tout le monde, le manufacturier de tout le monde. Il entreprend aujourd'hui un théâtre, demain ce sera un café; après-demain une fête nocturne, et le jour d'après l'instruction publique. Son but est le même; donner de vastes espérances et vendre très cher des objets médiocres.

On aurait grand tort de le mépriser. C'est le sacerdoce du monde actuel dont notre homme s'empare. Jadis le prêtre répondait aux besoins d'une société qui craignait Dieu; celui-ci répond aux besoins d'une société qui ne craint que l'ennui. Grâce à cette transformation de l'intelligence en spéculation, le goût public se dégrade. Un éléphant est préféré à un ac-

teur. L'idéal s'abaisse, le talent se décourage, la génération s'habitue aux médiocrités et les adopte. Cette politique d'un homme qui fait partager aux autres ses pertes sans leur faire partager ses bénéfices, est un exemple qui tente la foule. En un mot, nul ne se peut vanter d'exercer plus d'influence sur son temps, et une influence plus misérable que l'*entrepreneur des plaisirs publics*.

J'opposerai à cet homme *l'éditeur responsable.* Celui-ci peut prendre sa place parmi les grandes victimes. Jamais destinée ne fut plus triste et plus dévouée. Accoucheur universel de la pensée des autres, il a consacré sa vie à ce métier de sage-femme. Il a patente et boutique ouverte. Tous ceux qui se sentent en mal de génie s'adressent à lui. L'espèce de considération qui s'attache à cette profession scabreuse suffit à son bonheur : mais quel bonheur! Cruelle duperie de la destinée! être l'huissier du temple de la gloire! y faire entrer les autres, et ne pas y mettre le pied! Se croire entouré d'une estime qui n'est souvent que haine et quelquefois jalousie. S'asseoir sur un trône d'épines, et ceindre pour diadème une couronne chargée de toutes les rivalités poignantes des auteurs. On ne se mystifie pas soi-même avec plus de résignation et de bonne grâce. Il prétend gouverner l'opinion, et il est la victime de toutes les opinions contemporaines et contradictoires. Il ne peut en embrasser une sans les ameuter toutes à-la-fois. A peine ceux qu'il sert veulent-ils lui savoir gré de ses complaisances, et la foule des gens auxquels il déplaît conspireraient volontiers sa mort. La grande sottise dans laquelle l'entrepreneur des plaisirs publics ne tombe jamais, c'est de préférer l'homme de talent à tous les autres : l'homme de talent est quinteux, capricieux, maniaque. Tandis que l'entrepreneur des plaisirs publics, l'agioteur littéraire, s'entoure d'un troupeau de nullités dont il fait ce qu'il veut; *l'éditeur* véritable est obligé de lutter sans cesse avec un petit nombre d'hommes fort remarquables, qui le harcèlent et le persécutent, dont les exigences sont innom-

brables, et les travers insoutenables. Le spéculateur cueille toutes les fleurs du métier. C'est lui qui ramasse l'argent. Quant à l'autre, il n'a que les déboires et les désagrémens de sa situation.

Pauvre éditeur! Martyr prédestiné! que d'accusations injustes! que d'ingratitudes! et que personne ne se reproche envers toi! Souvent ignoré du public, cet homme n'est connu que de ceux qui doivent le détester; car il est leur juge sans appel et leur terrible Rhadamanthe. Les plaisirs littéraires lui sont même en grande partie défendus; sa conscience lui ordonne de lire jusqu'au bout les plus mauvais articles qu'on lui présente : peut-être y aura-t-il là quelque étincelle de mérite, quelques traces d'un talent inconnu; il doit aller jusqu'au bout, il le faut; c'est son devoir, et Dieu sait que de contes sublimes et funèbres, que de romans spirituels ou prétentieux, que d'esquisses de mœurs qui ne peignent les mœurs de personne, il est obligé de dévorer! Un premier article lui offre, au milieu d'une obscurité profonde, une seule phrase heureuse : étoile égarée au milieu des ténèbres du non-sens et de la sottise? Il marque cette phrase et en fait son compliment à l'auteur, qui lui adresse un second article, un peu moins médiocre. Le petit ours n'est pas encore complètement léché; il faut un troisième essai. On efface, on corrige; le quatrième article, raturé et diminué, brille enfin aux regards du public; le style, autrefois novice, se forme par degrés; l'éditeur n'a plus qu'un petit nombre de critiques à faire; et au moment où la plume du rédacteur s'est dégrossie, où sa pensée fluide et limpide coule de source avec verve et avec éclat, notre pauvre éditeur n'a plus rien à lire; il se contente alors d'envoyer le manuscrit à l'imprimerie; il livre l'auteur à son essor et lui permet de s'abandonner seul à la publicité. Belle situation! Être le médecin orthopédique des esprits; renoncer aux jouissances intellectuelles pour n'accepter que la tâche de maître d'école; lire des volumes de sottises, sans composer un seul article; se trouver responsable de tous les

caprices qui traversent la pensée de ces messieurs, et ne pouvoir se livrer au caprice de sa propre pensée! Plaignez l'éditeur responsable, qui que vous soyez.

Ce n'est pas tout : l'ingratitude le poursuit; refuse-t-il un article? c'est le meilleur que son auteur ait jamais écrit. En accepte-t-il un autre? c'est le plus détestable que son rival ait publié. En butte à toutes les jalousies, persécuté par toutes les haines, on ne lui sait gré de rien et on l'accuse de tout : enfin, je ne connais pas de personnage plus digne de commisération que ce cocher de la gloire, tenant en main le fouet qui vous conduit au but, et ne l'atteignant jamais pour son propre compte; personnage tout à-la-fois important et secondaire, qui n'est ni un homme d'affaires, ni un homme de lettres, ni un homme politique, ni un bourgeois; assumant la responsabilité de toutes les folies intellectuelles et recueillant pour récompense unique le bonheur d'entendre dire, quand il traverse le foyer de l'Opéra :

« C'est l'éditeur du *Monthly Review!* Demain je lui porterai un article. »

Il y a des types qui tiennent aux positions; il y en a qui tiennent aux caractères. La fatalité de l'*éditeur* le range dans la première classe; l'*emprunteur* se trouve dans la seconde, où je classerai aussi l'*homme du lendemain*, et que dans la langue anglaise, nous appelons *procrastinator :* expression excellente qui a dû naître chez nous peuple d'affaires, car ce défaut nous est spécialement odieux.

Vous avez tous connu le chevalier Slowley, qui a manqué un mariage et deux excellentes entreprises, faute d'arriver à l'heure convenue. Sa réponse ordinaire, c'était : *J'ai bien le temps !* et à force d'*avoir le temps* de faire les choses, notre homme n'avait le temps de rien faire. M. Skurry me semble encore plus digne d'attention. Il aboutit au même but par une route opposée; il fait vingt affaires à-la-fois et n'accomplit rien. Sir Henry Skurry est l'*homme pressé* par excellence; le temps va trop vite pour lui ou plutôt il charge

les ailes du temps d'un si grand nombre d'occupations diverses, que le pauvre vieillard en jette la moitié sur la route et laisse sir Henry se tirer d'affaire comme il peut. Sa vie est une chasse au clocher ; il court, bride abattue, ayant toujours soin de poursuivre ce qu'il n'atteindra jamais, et renonçant à tout ce qu'il peut atteindre.

Il n'oublie aucun soin ; la paresse lui est étrangère. Que dis-je? c'est l'homme le plus actif du monde. Un peu plus d'ordre le sauverait, et il ne l'ignore pas ; mais il vous répond très sérieusement que, pour mettre de l'ordre dans ses affaires, *il faut du temps ;* qu'il n'en a pas ; que cela viendra ; qu'aupavraant il a trois ou quatre spéculations à mettre en train ; et qu'une fois débarrassé, vous serez parfaitement content de lui.

Mardi dernier, je me rendis chez sir Henry ; il était trois heures. Je trouve son groom, haletant, comme toujours, des commissions que son maître lui a données, de celles qu'il a oubliées et de celles qu'il cherche à se rappeler :

« Ridgeway, votre maître y est-il?

— Oh ! oui, monsieur, mais il est si pressé, si pressé !... Sa voiture, qu'il a fait atteler à neuf heures, l'attend à la porte.

— Eh bien, je reviendrai.

— Oh ! monsieur, quelque occupé qu'il soit, il aura grand plaisir à vous voir, j'en suis sûr ; je vais lui dire que vous êtes là. »

Je monte : mon ami était dans toute sa gloire. Au milieu de la chambre, une table ronde chargée de papiers ; aux deux extrémités, deux autres tables carrées ; partout des livres, des lettres, des parchemins répandus dans une confusion inextricable sur les sophas, sur les chaises et sur les fauteuils. Je ne pus m'asseoir qu'en déplaçant deux ou trois de ses correspondances arriérées, dont la date, que je découvris du coin de l'œil, m'annonça qu'elles remontaient à l'année 1834. Quant à mon honorable ami, son costume était à-la-fois celui de l'intérieur et celui de l'extérieur. Une botte et une pantoufle, un gilet de velours et une robe de chambre ; sa main

droite brandissait un rasoir, et sa main gauche un *muffin*. Une partie de sa figure était rasée ; l'autre, couverte d'une écume blanchissante. Il se promenait à travers la chambre d'un air pénétré, levant les yeux au ciel, s'arrêtant devant les tables et les sophas encombrés de paperasses, me regardant d'un air contrit, sonnant de temps à autre son domestique et l'accablant d'ordres contradictoires.

Ah ! s'écria-t-il (les phrases de sir Henry ne se composent jamais que de paroles qui, se précipitant les unes sur les autres, ne permettent pas à la période de s'achever).., c'est vous, mon cher..... j'ai grand plaisir en vérité..... mais je ne sais, ma parole d'honneur..... vous voyez quelle multitude..... Si vous preniez la peine de..... »

Je m'étais assis, et je l'admirais.

— « Ne vous dérangez pas : continuez vos affaires : je reviendrai vous voir un autre jour, si vous n'avez pas le temps....

— Le temps, le temps, est-ce que j'ai jamais....? De quinze jours en arrière....! et sans une activité dévorante, je vous assure que..... »

Je ne pouvais m'empêcher de le prendre en pitié.

— « Déjeunez, lui dis-je, ou finissez de vous raser ; nous causerons pendant que vous achèverez l'une ou l'autre opération.

— C'est juste, très juste..... je n'ai rien pris, en effet, depuis..... »

Sur une petite table ronde, ensevelie sous un tas de journaux plus ou moins anciens, l'urne à thé, qui n'exhalait plus aucune vapeur, reposait à côté du pot de Wedgwood qui contenait de la crême froide.

— « On oublie de manger, s'écria-t-il.... c'est une tour de Babel que ce..... Déjeuner!..... parbleu vous avez raison..... »

Mais des deux armes qu'il tenait, il prit malheureusement l'une pour l'autre, et sans l'empressement amical avec

lequel je retins son bras, sa distraction aurait pu lui devenir fatale.

— « Cher sir Henry, essayez donc de ne faire qu'une chose à-la-fois, je vous en supplie. Rasez-vous d'abord ; vous déjeunerez après !

— Se raser d'abord..... mais c'est encore vrai!.... »

Du coin de sa serviette, il essuya la mousse dont son menton était orné.

« Tout est froid, d'ailleurs..... le déjeuner est impossible..... je vous expliquerai rapidement les mille affaires qui me sont survenues et qui..... »

S'interrompant alors, il savonna le côté gauche de sa figure, et se dirigea vers une des tables couvertes de papiers.

« Trente-deux lettres à répondre, trente-deux ; par où commencer ?

— Par la première qui se présentera, puis la seconde, puis la troisième ; ce système aura l'avantage de vous sauver les embarras de l'indécision.

— Oui, à mon retour de la chasse ! C'est le parti que je prendrai. J'aurai le temps ; vous me donnez là un excellent conseil.

— Comment ? à votre retour ? Mais, commencez à l'instant même.

— Oh ! je ne vous ai pas dit..... »

Et il essuya l'autre côté de sa figure, en reprenant sa place sur un monceau de parchemins..... « Tous mes amis me le conseillent,.... c'est à soixante mille de Londres, et je trouve que l'éloignement..... J'en ai causé avec l'avoué qui prétend qu'il faut prendre des informations très..... Voyez-vous ? J'ai là plus de quarante parchemins à déchiffrer..... Et l'affaire de ma pupille.... Une tête de femme qu'on ne peut pas..... Plus de douze lettres d'elle, remplies de sentimens pathétiques, extraordinaires et qui peuvent..... il faut que j'y réponde tout de suite..... »

Il prit une plume et la trempa dans l'encre.....

« Mais où sont-elles.... Ridgeway? Ridgeway, qu'est-ce qu'il en a fait?..... Viendra-t-il ?....

Ridgeway entra.

« Mon thé est froid, lui dit-il, en portant sa tasse à ses lèvres.

— Monsieur, voilà bientôt cinq heures qu'il est servi. Monsieur a-t-il des ordres à donner pour le dîner ?

— Nous parler de dîner! maintenant! Est-ce que j'ai le temps de dîner..... qu'avez-vous donc fait de ces..... des côtelettes de mouton..... tout ce que vous voudrez.... peu m'importe.

— Monsieur se rappelle que sa voiture l'attend toujours?

— C'est à rendre fou !..... j'ai des affaires aux quatre coins de Londres ; un rendez-vous à midi que j'ai manqué; un procès à deux heures qui se plaidera sans moi.... Je vous le répète, mon cher, jamais, sans une activité dévorante, je ne..... Ridgeway, vous m'éveillerez demain à cinq heures du matin.....

— Tenez, dis-je à mon ami, je vais, si vous le voulez, vous tracer un plan de conduite qui vous permettra de remplir tous vos devoirs, de faire toutes vos affaires, de vous raser et de déjeuner comme un autre homme,

— Ah ! ce serait mon salut, ce serait mon bonheur, parlez, parlez !

— Je ne vous demande que d'entasser dans la première charrette venue, tous ces papiers qui vous environnent; dirigez-les sur la maison de campagne d'un de vos amis, ou louez une chambre dans le premier village dont vous trouverez le nom sur la carte; renfermez-vous dans cette solitude; ne vous pressez pas; compulsez ces paperasses l'une après l'autre; mettez de côté tout ce qui est inutile ou arriéré; tout ce qui ne demande pas de réponse, brûlez-le ; accordez une dizaine d'heures par jour à ce grand travail; donnez le reste au sommeil et au plaisir.

— Oh ! le plaisir! ma vie ne le connaîtra jamais.

— C'est ce qui vous trompe !.... et de toutes les conditions que je vous impose, celle-ci est la plus strictement indispensable : sans repos et sans plaisir, les affaires ne se font pas.

— Vous avez encore une apparence de raison. Mais voyez toutes ces lettres. Comment aurai-je le temps de les empaqueter, de les ficeler, de les mettre en ordre? on m'attend à trois heures.....

— Il en est quatre.

— Vous reconnaissez donc que c'est impossible!

— Parlez! sir James, notre ami, vous offrira volontiers un asile.

— A propos, j'épouse sa fille.

— Et vous faites bien; le ménage vous offrira des distractions et même des ennuis nécessaires; de jolis enfans, une femme aimable, en voilà plus qu'il n'en faut pour vous arracher à cette situation que je déplore autant que je la blâme. Mariez-vous, mariez-vous vite.

— Mais comment aurai-je le temps ?

— Vous êtes incorrigible, m'écriai-je en prenant mon chapeau, au moment où un clerc d'avoué lui apportait une lettre qui lui annonçait un nouvel héritage, surajouté à trois ou quatre testamens dont la fortune de mon ami s'était déjà grossie. Ce fut un véritable désespoir pour lui.

— Votre présence, monsieur, est indispensable, lui dit le clerc, et la levée des scellés ne peut se faire sans vous.

— Demain !...

— Demain à dix heures.

— J'ai demain trois rendez-vous à dix heures. »

Le clerc ne put s'empêcher de sourire.

— « Cent cinquante mille livres sterling vous consoleront peut-être, monsieur, de ce déplacement momentané. Quant à la maison de campagne du comté de Surrey, elle vous reviendra sans aucun doute, malgré le procès qu'on va vous faire.

— Un procès ! J'en ai déjà six qui ne marchent pas.

— Vous ferez très bien aussi, continua le clerc, de forcer l'intendant de vous rendre des comptes, ce qu'il n'a pas fait depuis huit ans.

— Voyez, s'écria sir Henry Skurry, en jetant sur moi un regard plein de larmes, si l'on peut imaginer un homme plus malheureux! Mon mariage ne se fera pas; ces papiers resteront dans leur état actuel; les trente-six personnes auxquelles je n'ai pas répondu m'en voudront à la mort; je n'ai pas déjeuné; je ne dînerai pas; ma vie est un supplice. »

Ce qu'il y a de curieux, c'est que les affaires de sir Henry n'ont pas cessé de prospérer; que sa fortune augmente, que sa santé se maintient et que tout lui réussit malgré les soins qu'il se donne.

Je ne prétends pas avoir épuisé les types curieux ou comiques dont notre patrie surabonde; et bientôt, j'espère, je serai en mesure d'ajouter quelques nouvelles ébauches à celles que je viens d'esquisser.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

—

LA COMÉDIE EN PENSION.[1]

Il est une époque de la vie où les grands évènemens laissent à peine une trace dans l'âme ; où l'émotion ne résulte que d'une fortune perdue ; où l'on n'écoute plus que le fracas d'une révolution qui brise les trônes. Eh bien, à cette époque même, la pensée se reporte avec un plaisir et un zèle merveilleux sur des détails d'enfance qui semblent dénués d'intérêt et de charme. On ne fait pas attention qu'un ministère change ; et l'on se souvient que le commis le plus infime du *Foreign-Office* a joué autrefois à la toupie avec vous. Les noms des orateurs parlementaires qui vous ont étonné et ravi, ont quitté depuis long-temps votre souvenir ; et vous vous représentez nettement le vieux maître d'école borgne, dont le sourcil froncé vous effrayait. Pour moi, qui ai vu passer devant mes yeux affaiblis une procession de célébrités qui sont devenues des ombres, je me rappellerai toujours ma petite maîtresse de pension, madame Clarisse Robeley.

Le mot *gracieuse*, par lequel Napoléon aimait à désigner

(1) Miss Milford, qui nous a fourni plusieurs esquisses fort ingénieuses, et qui excelle à reproduire dans leurs moindres détails l'intérieur de la vie anglaise, ses petites passions, sa moralité prosaïque et ses caprices singuliers, est l'auteur de ce tableau sans prétention, mais non sans mérite, que recommande une gaîté douce et gracieuse. On ne sera pas fâché de voir ici comment sont élevées les jeunes Anglaises ; comment le goût de la poésie s'introduit dans leur éducation, et quel mélange de coquetterie vient s'y joindre.

Joséphine, semblait fait pour elle ; le charme de son esprit et de sa personne, l'élégance de sa taille étaient relevés encore par la vivacité et l'enthousiasme qu'on remarquait souvent dans ses regards et dans ses discours. Un seul défaut jetait sur elle un peu de ridicule : elle était fort distraite. Mouchoir, ouvrage, gants ; tout se perdait. Elle cherchait sans cesse les clefs qu'elle avait dans sa poche, le livre qu'elle avait à la main, elle mettait toute la classe en rumeur pour lui trouver son dé à coudre qui restait perché au bout de son doigt. La distraction est le vice des bonnes gens. L'égoïste sait très bien ce qu'il fait et ne perd rien de ce qu'il doit garder.

Malgré ce petit travers, Mrs Robeley était universellement aimée et respectée ; quant à moi, j'avais pour elle une affection toute particulière ; je lui pardonnais son extrême sévérité et son obstination à me faire apprendre par cœur d'ennuyeux abrégés de blason, de botanique, de minéralogie et de mythologie. Quand je lui donnais l'assurance positive que je ne retiendrais jamais un mot de tout cela ; elle me répondait (je frémis encore quand j'y pense !) par une menace de grammaire latine ! Après, tout, je ne pouvais m'empêcher de m'enorgueillir de cette haute opinion de mon mérite, qui me valait des distinctions funestes pour mon repos, mais flatteuses pour mon amour-propre. Mrs Robeley, comme la plupart des institutrices, avait espéré une position meilleure. Elle était rêveuse comme les personnes que la vie a trompées ; elle aimait la poésie. Nous lisions quelquefois ensemble des fragmens de Pope, de Shakspeare, de Virgile, de Dryden et du *Paradis Perdu.* Elle déclamait fort bien, écoutait avec indulgence mes remarques et mes critiques, me permettait d'admirer Satan tout à mon aise, de détester Ulysse, et même de me moquer beaucoup *du pieux et sot Énée.* Après ces grands maîtres, venaient quelques autres poètes qu'elle aimait ; Akenside que je n'ai jamais compris et Young, dont toutes mes compagnes raffolaient et qui m'a

tant ennuyée, avec son éternelle lamentation épigrammatique, que son souvenir me donne encore des vapeurs.

Le *bas bleu* dominait parmi nous et nous avions toutes notre *album,* nos *excerpta,* nos *essais poétiques*. Notre maîtresse regardait l'art dramatique comme une branche essentielle de l'éducation, et même elle nous menait quelquefois au spectacle. Je ne tardai guère à partager son admiration pour Shakspeare, que je lus et relus sans cesse. Que de larmes versées sur Juliette! et que cette éducation romanesque préparait mal de jeunes filles à la vie de comptoir, que beaucoup d'entre elles allaient mener.

Mrs Robeley songeait depuis long-temps à nous faire jouer la comédie et à transformer notre salle d'étude en théâtre; lorsque l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire, qui lui parut très propre à seconder ses projets, acheva de la déterminer. Élisa Darnell venait de province, mais nos préjugés ne tardèrent pas à disparaître en sa présence. Des manières distinguées, une conversation originale et piquante, une physionomie ouverte et noble, eurent bientôt prouvé son mérite et la bonne éducation qu'elle avait reçue. A peine âgée de seize ans, elle avait beaucoup d'instruction; chose qui nous étonnait infiniment : nous avions l'impertinence de regarder les pensions de province comme des sources d'ignorance et d'absurdité. Autre sujet de surprise! Miss Élisa jouait bien la comédie; elle avait rempli un rôle dans l'opéra de Milton, Comus!..... Mrs Robeley était ravie. Elle trouvait dans cette circonstance une explication suffisante de la grâce, du bon ton de miss Élisa, de ses talens et du charme de sa conversation. Comment résister à la tentation de nous faire suivre cette route et imiter un si délicieux modèle!

Mais hélas! bien des drames ne peuvent être joués convenablement par de jeunes personnes. La maîtresse redoutait le puritanisme des parens, le bavardage des voisins et leurs malveillans commentaires. Après bien des recherches, on s'en tint à une pièce morale de miss Hannah More. C'était une

espèce de drame pastoral intitulé *la Recherche du bonheur;* dialogue rimé, tendant vers un but excellent; peu spirituel, fort prétentieux, mais tout-à-fait anti-dramatique, et assez peu pastoral. En voici l'analyse, qui étonnera le lecteur : Quatre jeunes dames, revenues des plaisirs de ce monde, fatiguées d'elles-mêmes et étonnées de ne pas être heureuses, vont consulter une vieille femme, *Uranie,* qui habite un ermitage éloigné, et qui a, dit-on, des secrets merveilleux pour procurer le bonheur; elles rencontrent sur leur route une jeune bergère dont le nom est *Florella,* protégée *d'Uranie,* et qui les conduit vers cette dernière. La sibylle reçoit, avec indulgence, les belles affligées, écoute leurs confessions, leur donne quelques avis, fait servir un excellent déjeuner et les renvoie contentes. La pièce finit là. Ce brusque dénoûment et ce déjeuner, considéré comme le terme du bonheur, nous parurent absurdes. Avions-nous tort? Des critiques de 15 à 16 ans ne sont pas très portés à la tolérance. Puis descendre jusqu'aux productions de *miss Hannah More !* quel désappointement! nous, adoratrices de Shakspeare et de Milton!..... La pauvre Mrs Robeley nous plaignait de tout son cœur! ce ne fut pas là son unique chagrin!

Elle éprouva le sort commun aux directeurs de théâtres. La dissension se mit parmi les actrices; l'une voulait ce rôle-ci, l'autre refusait celui-là. Décorations, costumes, tout présentait de nouvelles difficultés; tout était sujet de discorde. Enfin, à force de soins, de patience, et grâce surtout à notre conviction, qu'il valait encore mieux jouer le drame pastoral d'*Hannah More,* que de ne rien jouer du tout, Mrs Robeley parvint à nous faire entendre raison, à ramener le calme au milieu de la troupe, et à distribuer convenablement les rôles. Miss Élisa accepta celui *d'Uranie,* sous condition toutefois qu'on diminuerait considérablement l'âge de la sibylle : car elle déclara qu'elle n'aurait pas même joué *Comus,* si *Comus* eût été une vieille femme. Elle voulut aussi qu'à ces expressions *respectable* et *vénérable,* qui revenaient sou-

vent dans le dialogue et qui la choquaient infiniment, on substituât celles d'*aimable fée* ou quelque autre terme du même genre. Les rôles des quatre chercheuses furent distribués de la manière suivante. Celui de *Cleora,* la savante, me tomba en partage; celui de la coquette *Euphélia* fut donné assez mal-à-propos à l'une de nos pensionnaires, dont la beauté était le moindre mérite, et pour qui la vanité et la coquetterie étaient des défauts impossibles; la troisième, *Clorinda,* fut très bien représentée par une jeune fille, à la figure mélancolique, aux yeux tendres et languissans, à la taille svelte, élégante, et dont l'accent un peu traînant, et les manières nonchalantes, s'accordaient parfaitement avec l'esprit du rôle; notre quatrième beauté, nommée *Pastorella,* était une jeune fille aux yeux noirs et perçans; la grâce de ses manières, une certaine langueur orientale qui régnait dans toute sa personne, rappelaient le charme des beautés asiatiques, et convenaient très bien au personnage qu'elle devait représenter. Elle joignait à ces avantages une voix admirable et le talent d'une bonne musicienne; on lui arrangea donc quelques airs italiens avec accompagnement de harpe; la grâce et l'élégance du costume devaient compléter l'illusion et assurer son triomphe. Notre bergère, *Florella,* était charmante aussi; c'était la figure la plus fraîche, la plus riante; c'étaient les cheveux les plus blonds, les joues les plus rondes qu'on pût voir; elle semblait venue au monde pour porter une houlette et tresser des couronnes de fleurs.

Qu'on pardonne à ma vieillesse ces souvenirs si jeunes encore dans ma pensée. Voilà notre réunion à-peu-près complète : il ne manquait plus que les deux enfans d'*Uranie.* Ces rôles n'étaient à la vérité que des personnages muets, et jusque-là on ne s'en était guère mis en peine; mais, lorsqu'il fallut trouver des personnes qui s'en chargeassent, deux jeunes filles de 18 à 19 ans se présentèrent. A la vue de ces enfans plus âgées et plus grandes qu'elle-même, *Uranie,* la

sibylle, jeta les hauts cris, et cette circonstance faillit tout détruire. Jouer un rôle de mère, lui semblait déjà assez dur. Mais être forcée de paraître vieille! Elle déclara qu'elle ne jouerait point; on pria, on se fâcha, la maison se remplit de factions, de disputes, de petites intrigues et de grandes colères.

Enfin, l'argument d'Uranie était sans réplique; on vit qu'il était inutile d'insister. Tout restait donc en suspens, lorsque l'imagination féconde de Mrs Robeley parvint à tout concilier, en composant une espèce d'intermède dans lequel les deux grandes filles trouvèrent un moyen très convenable de déployer leurs talens, et où Zénobie, la danseuse, devait étaler ses grâces dans *un pas seul*. Satisfaites de cet arrangement qui plaisait beaucoup aux mères, elles consentirent à résigner leur emploi; deux petites filles irlandaises aux joues vermeilles, aux têtes rondes et frisées, âgées de 8 ans, et qui n'en paraissaient guère plus de cinq ou six, quoiqu'elles eussent de l'eprit comme à douze, furent choisies pour jouer les enfans d'Uranie, qui reprit son rôle : le calme se rétablit.

Plus de pension. Nous étions toutes à l'art dramatique. La maison était méconnaissable et l'heure des leçons entièrement oubliée; on ne s'occupait que de son rôle et de sa toilette; il semblait que ce fût un jour de fête perpétuel. Celles qui ne jouaient pas tressaient les guirlandes et les fleurs de papier qui devaient orner le bosquet d'Uranie, pour lequel on avait même loué quelques décorations. Quant à Uranie, de sérieuses études l'absorbaient, et ce n'était pas une petite affaire pour elle. Il s'agissait de concilier l'âge et la gravité du rôle avec l'élégance et la fraîcheur des vêtemens. Il fallait représenter une vieille femme, tout en paraissant jeune et jolie!..... Sa coquetterie déploya bien des ressources! Avec quel art ingénieux, s'enveloppant de mousseline, elle voila ses traits et sa taille sans les faire paraître moins aimables! Tout en conservant ses avantages, elle sut éviter ce qui pouvait rappeler le costume d'une jeune fille, et désarma la

critique, qui aurait pu lui reprocher d'avoir l'air d'une belle fiancée plutôt que d'une femme revenue des plaisirs de ce monde. Le talent qu'elle déploya comme actrice surpassa aussi mon attente; je ne pouvais me lasser d'admirer son jeu fin et délicat, la grâce, l'aisance qu'on distinguait dans sa manière de dire les moindres paroles. Sans doute toute autre m'eût inspiré de l'envie; mais elle était si bonne, si affable, si prompte à excuser l'ignorance ou à encourager les efforts, que, excepté la crainte de paraître *vieille*, on ne pouvait lui reprocher la moindre faiblesse ni s'empêcher de l'aimer.

Nous eûmes quelques difficultés à faire prononcer à une jeune Française nommée Euphémie le *th* anglais : deux terribles consonnes qui étaient pour elle un vrai travail. Néanmoins son accent avait tant de charmes, que nous regrettions presque de corriger ce léger défaut de prononciation. *Pastorella* recherchait, avec beaucoup d'ardeur, un air italien qui allât à sa voix et une robe qui convînt à son rôle et à sa taille : chose embarrassante. Les fleurs qu'elle avait choisies d'abord étaient mêlées de rouge et de jaune. Le jaune à la lumière paraissait blanc, le rouge trop foncé, ce qui dérangeait ses combinaisons. Il y avait bien le lis, mais cette tige molle et délicate penchait un peu trop. Le myrthe; mais il était trop raide et ne pliait pas assez. Enfin, renonçant aux fleurs, elle choisit, pour unique parure, des guirlandes de feuilles de chêne. Quant à moi, j'avais des inquiétudes d'une nature bien différente : les premières répétitions m'avaient appris que j'étais la plus mauvaise actrice de la troupe, et que l'amour d'un art ne fournit pas toujours les moyens d'y exceller. Après avoir eu l'ambition de jouer des pièces de Milton et de Shakspeare, je fus forcée d'avouer à ma honte que le drame de miss Hannah More était encore trop fort pour moi. Comprendre mon rôle et le savoir par cœur, voilà tout ce que je pus faire; il me fut impossible de le jouer d'une manière passable; la crainte m'aurait ôté toute espèce de moyens si j'en avais eu. Mes bras et mes mains étaient pour

moi un insupportable fardeau ; je ne sais ce que j'en aurais fait si l'on ne m'eût accordé le secours d'un éventail, et sans la promesse de Florella qui devait me présenter un œillet, comme contenance, dès qu'elle entrerait en scène.

Enfin, après un mois de préparations, le jour, le grand jour arriva ; de ma vie je n'ai vu tant de tumulte. Vacarme épouvantable ; on se pressait dans les salles, on allait, on venait sans savoir pourquoi. Les unes essayaient leurs chants, les autres leurs pas de danse ; les rires, les cris se succédaient sans interruption. Une foule de petites circonstances vinrent encore se jeter à la traverse et augmenter ce désordre. La plupart des ouvriers chargés du soin de nos accessoires nous manquèrent de parole. En vain leur dépêchait-on message sur message ; des brodequins impatiemment attendus n'arrivèrent qu'à la fin du ballet, et lorsque les figurantes eurent été obligées de danser en pantoufles ; les filles d'Uranie, au lieu d'une charmante robe de fantaisie qui leur était destinée, furent contraintes, par la négligence de la couturière, de jouer en simples fourreaux blancs. Les costumes qui arrivaient causaient autant d'embarras et de trouble que ceux qui n'arrivaient pas. Une malheureuse marchande de modes s'avisa d'envoyer à Euphémie une plume bleue qui s'accordait mal avec une robe rouge. La robe de Pastorella se trouva trop courte ; celle de Florella trop longue, et le rideau d'avant-scène tomba tout de travers. La plus cruelle de nos perplexités nous vint de Clorinda. Elle n'avait pas de mère. Sa tante, qui demeurait à la campagne, était seule chargée de lui fournir son habillement. Le jour de la représentation arrive : point de costume ! L'inquiétude est générale, lorsqu'une lettre reçue par la poste vient y mettre le comble. Cette lettre, adressée à Clorinda, était affranchie par son oncle, membre de la Chambre des Communes, signée de la tante et écrite par la femme de chambre ; elle marquait que l'envoi promis devait arriver sans faute *jeudi matin* (*thursday*), et qu'on espérait que le costume réunirait tous les suffrages. On n'avait rien négligé,

ajoutait-on, pour le rendre à-la-fois élégant et magnifique. *Jeudi* matin, bon Dieu!.......... et le grand jour était *mardi* (*tuesday*); quel désappointement! que faire! Nous lûmes et relûmes cent fois la fatale annonce; pas de doute, c'était bien *thursday :* T, H, U; cependant, à force d'épeler et d'examiner, nous nous aperçûmes que la lettre *r* pouvait à la rigueur passer pour un *e,* et qu'on avait mis dans plusieurs mots un *h* où il n'en fallait pas du tout. Nous sûmes bientôt de Clorinda que la femme de chambre était Irlandaise; découverte qui nous donna un peu d'espoir. Il n'était pas impossible que nous eussions pris le mot *tuesday*, mardi, pour *thursday*, jeudi; peut-être une mauvaise orthographe était la seule cause de notre erreur et de nos anxiétés. Nous en étions là, lorsque l'arrivée du paquet mit un terme à nos conjectures et justifia les éloges dus à notre sagacité. L'heureuse Clorinda se trouva en possession d'un habit charmant, qui relevait la grâce de sa personne; cette grande affaire terminée, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêtes pour l'heure de la représentation.

Notre théâtre était une salle spacieuse, qui communiquait, par de larges portes ouvertes, avec une autre pièce, assez spacieuse pour contenir un grand nombre de spectateurs. Le lieu de la scène donnait sur le jardin par une fenêtre d'où l'on descendait et où on montait au moyen d'une échelle; la seule communication que nous pussions avoir avec le dehors. Un domestique de la maison se tenait au pied de l'échelle, attentif à nous aider au moindre signal. Nous étions là comme des oiseaux en cage, et après nous avoir fardées, poudrées, frisées, on nous conduisit, ou plutôt on nous traîna. La fuite était impossible. En directrice prudente, Mrs Robeley s'était armée de toutes les précautions nécessaires pour prévenir les inconvéniens qui pouvaient résulter d'un excès de crainte ou de timidité. Mais elle n'avait pas tout prévu. Au moment même où les spectateurs prenaient place, où l'orchestre commençait à se faire entendre, la

pauvre Pastorella, qui pouvait à peine respirer dans ses vêtemens trop étroits, fut saisie de frayeur et se trouva mal.

La servante appelle; notre gardien de l'échelle apparaît chargé d'une énorme cruche pleine d'eau, qu'on s'empresse de porter à la défaillante. Mais dans le trouble où nous avait jeté cet accident, l'une de nous, en courant chercher un flacon de sels, heurta la harpe de Pastorella qui était sur son passage. L'instrument tombe, l'eau couvre le théâtre et menace l'orchestre. Horrible extrémité! les actrices tremblantes pour leurs fleurs, leurs rubans et leurs souliers de satin, cherchent partout un refuge, en tenant leurs jupes serrées contre leur corps, pour préserver leurs robes si fraîches du terrible élément. Je ne sais comment, dans ce désastre, la forêt entière ne tomba pas sur la rampe et sur le nez des musiciens. Mais un renfort de servantes accourues au bruit, eut bientôt étanché le lieu de la scène et réparé le désordre. Nous retrouvâmes la pauvre Pastorella qui, revenue de son évanouissement, soulageait son émotion par un déluge de larmes et essuyait le rouge détrempé sur ses joues. Comme personne n'avait été blessé, nous ne tardâmes pas à être rassurées complètement; l'eau froide avait calmé notre imagination et fait diversion à nos craintes. Les encouragemens de Mrs Robeley achevèrent de nous remettre en belle humeur et le rideau se leva.

Je devais paraître la première. Hélas! je m'avançai à-peu-près aussi résolue qu'un lâche forcé de paraître devant l'ennemi, quand il ne peut ni fuir ni se cacher!..... Mon cœur bat encore lorsque j'y pense : cependant tant d'émotion était inutile. Les spectateurs montrèrent beaucoup d'indulgence; la comédie allait assez bien : et sauf quelques légers accidens sur lesquels je ne m'étendrai pas, tels qu'une scène jouée avant une autre, trois cordes cassées à la harpe de Pastorella, la voix de la chanteuse qui détonait, une actrice qui manqua la réplique, une autre qui oublia sa houlette, nos spectateurs furent ravis. Il suffira de dire que la beauté d'Eu-

phémie, le jeu d'Uranie, la danse de Zénobie, enlevèrent tous les suffrages et obtinrent un juste tribut d'éloges et d'admiration. Pères, oncles et tantes prodiguèrent les louanges aux actrices, et satisfirent tous les amours-propres.

Il s'est passé bien des années depuis lors. Cette fraîche et brillante jeunesse a disparu : les unes sont mariées ou éloignées ; d'autres ne sont plus. Les soucis, les soins importans ont remplacé ces plaisirs frivoles.

Mais toutes les émotions de ce mois sont restées profondément gravées dans nos esprits. Devenue plus grave et plus sévère, ne m'est-il pas permis de demander aujourd'hui si cette éducation commune des femmes est réellement celle qui leur convient ; si ces plaisirs, ces sensations, ce desir de plaire, ces petites passions du théâtre, n'ont pas leur danger ; et si l'unique éducation d'une jeune personne n'est pas celle qu'elle reçoit de sa mère ? Réflexions que j'eusse vivement blâmées à l'époque dont je parle, et que je ne puis m'empêcher de faire aujourd'hui.

(*Miss Mitford's Sketches.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Eruption d'un marais tourbeux (bog) dans le comté d'Antrim, en Irlande. — L'éruption des marais est un de ces phénomènes que la nature ne nous offre pas fréquemment. Nous croyons donc, dans l'intérêt de la géologie, devoir reproduire ici la description que vient d'en donner le docteur Hunter dans le *Magasin d'histoire naturelle.* Cette éruption eut lieu le 17 septembre 1835 à Fairloch, l'un des nombreux marécages dont la réunion forme le marais de Sloggan, le plus vaste de ceux qui se trouvent au nord de l'Irlande; il couvre presque en entier un espace de onze milles acres, et la grande route de *Londonderry* le divise presque en deux parties égales. Avant que cette éruption eût commencé, on avait observé que le marais se soulevait graduellement au centre, et qu'il avait atteint une élévation de 30 pieds, puis un bruit semblable au mugissement des vents se fit entendre, et la masse entière du marais s'affaissa de quelques pieds. Alors un fleuve de boue se mit en mouvement, pénétra dans les fondrières, et finit par atteindre de légères éminences, contre lesquelles sa force s'épuisa durant la nuit du 18. Dans celle du 19, la masse tourbeuse demeura stationnaire; mais elle se gonfla comme dans les jours qui avaient précédé l'éruption, et le 19, vers le milieu de la journée, elle fit entendre le même bruit. L'éruption se traîna lentement jusqu'au 21,

jour auquel elle n'avait encore atteint que la distance d'environ un quart de mille ; elle resta à-peu-près stationnaire jusqu'au 23 ; mais ce jour-là, vers trois heures du soir, elle se précipita tout-à-coup en avant, avec une vitesse si grande, qu'il était impossible de la suivre à pied. Le 24, elle atteignit la grande route, pénétra dans une chaumière, autour de laquelle elle s'éleva jusqu'à 10 pieds, puis se précipita sur le chemin comme une cascade, en produisant le même bruit qu'une grande chute d'eau. En peu d'instans une masse boueuse de 10 pieds de haut couvrit une étendue de 300 yards (900 pieds) ; elle descendit ensuite le long de la vallée qui, pendant l'espace d'un quart de mille, est légèrement en pente, et arriva jusqu'au bord de la rivière Maine. Le lendemain, la masse se précipita dans la rivière, qui, dans cet endroit, n'a que 4 pieds de profondeur ; elle en intercepta le cours pendant plusieurs heures, et s'étendit sur l'autre rive. Mais, bientôt la rivière s'étant élevée à la hauteur de cette digue, elle la renversa, et la masse boueuse fut entraînée par le courant ; pendant les trois jours suivans, le marais ne discontinua pas de couler dans la Maine. C'est seulement le 28 que cette éruption cessa, après avoir duré dix jours. Son passage, au travers de la rivière, fit périr une quantité immense de poisson, et on ramassa plusieurs quintaux de saumons et de truites asphyxiés.

Peu de temps après que l'éruption eut cessé, M. Hunter se rendit sur les lieux ; ils n'offraient d'autres traces de ce bouleversement qu'un abaissement de 20 pieds, au-dessous de l'ancien niveau du marais ; un petit étang circulaire occupait alors le creux de la partie centrale. Cette circonstance rappelle les étangs circulaires qui, lors des tremblemens de terre, se sont formés dans la Calabre.

Sciences Chimiques.

De l'influence de la couleur sur le rayonnement de la chaleur non lumineuse. — M. Bache, professeur de philo-

sophie naturelle à Philadelphie, vient de publier, dans *the Americ. journ. of Science*, le résultat des recherches qu'il a faites pour établir si la couleur influe sur le rayonnement de la chaleur obscure, vu qu'on ne peut pas changer la couleur d'un corps sans changer sa structure intérieure. On peut espérer, tout au plus, d'y parvenir par une induction éloignée, en comparant les résultats fournis par un grand nombre de substances colorées diversement. C'est vers ce but que M. Bache a dirigé ses expériences. L'appareil dont il s'est servi consiste en un vase cylindrique d'étain, ayant deux pouces de hauteur et un pouce et demi de diamètre, dont le fond supérieur porte un petit tuyau conique destiné à recevoir un bouchon percé, à travers lequel passe la tige d'un thermomètre. Après avoir appliqué sur le vase une couche de l'enduit qu'on veut essayer, on le remplit d'eau bouillante, on y introduit le thermomètre à une profondeur constante afin que la quantité d'eau soit toujours la même, on le suspend à une corde, au moyen de deux petits crochets, on attend que le thermomètre arrive à 180° F. et, dès ce moment, l'on observe avec une montre à secondes le temps qu'il met à descendre jusqu'à 140° F. On applique alors sur le vase une nouvelle couche du même enduit, et l'on recommence l'expérience de la même manière; on continue d'appliquer de nouvelles couches jusqu'à ce que la durée du refroidissement atteigne son minimum; et c'est cette durée minimum que l'on conserve comme représentant le rayonnement propre de l'enduit essayé. Comme ces expériences demandent beaucoup de temps, il est impossible qu'elles soient faites dans des circonstances semblables. Pour rendre comparables celles qui avaient été faites à différens jours, on a eu soin d'observer chaque fois le refroidissement de l'eau dans un vase à-peu-près pareil au précédent, et dont l'état de la surface n'a pas changé. D'abord on s'était servi d'un vase d'étain sans aucun enduit; mais, comme il se ternissait, le docteur y substitua un enduit d'or. C'est avec ses précautions que M. Bache

a fait les expériences suivantes qu'on peut regarder comme très comparables entre elles. Il est à regretter qu'il n'ait pas plus souvent fait connaître l'excipient dont il a fait usage pour appliquer ces enduits.

Nature de l'enduit.	Couleurs.	Durée minimum du refroidissem.	Etat de la surface.
Tournesol.	Bleu.	788 secondes.	
Bleu de Prusse.	Bleu.	729 . . .	Rugueuse.
Sulf. ammoniacal de cuivre.	Bleu verdâtre. .	789 . . .	*Id.*
Peroxide de manganèse. .	Noir brunâtre.	804 . . .	Unie, non luis^te.
Encre indienne.	Noir.	804 . . .	Non unie.
Bichromate de potasse. .	Brun.	810 . . .	. . .
Encre indienne.	Noir.	817 . . .	Unie.
Orcanette.	Cramoisi. . .	828 . . .	Unie, non luis^te.
Carbonate de plomb dans l'huile de lavande. . .	Blanc.	830 . . .	Unie, non luis^te.
Sulfate de plomb. . . .	Noir.	837 . . .	. . .
Orcanette bleuie par la potasse.	Bleu.	838 . . .	. . .
Carbonate de magnésie. .	Blanc	846 . . .	Rugueuse.
Carbonate de plomb dans la gomme.	Blanc	864 . . .	Unie.
Carbonate de chaux. . .	Blanc foncé. .	865 . . .	(*Medium*).
Vermillon.	Rouge	872 . . .	Unie.
Sulfure de baryte. . . .	Blanc	873 . . .	Rugueuse.
Sulfate doré d'antimoine.	Brun.	909 . . .	Unie.
Indigo	Bleu.	912 . . .	Unie.
Cochenille.	Cramoisi . . .	944 . . .	Unie.
Plomb rouge.	Orange. . . .	952 . . .	Unie.
Plombagine	Noir.	974 . . .	Unie.
Chromate de plomb. . .	Jaune	977 . . .	Unie.
Gomme gutte	Vert olivâtre. .	1005 . . .	Unie.
Bisulfure d'étain ou or musif.	Jaune	1085 . . .	Unie.

Pour estimer ces résultats à leur juste valeur, nous devons dire que les enduits ne recouvraient pas toute la surface du vase (en y comprenant les deux fonds), mais seulement la même portion dans toutes les expériences, et faire attention

que la chaleur se perdait à-la-fois par le rayonnement et le contact de l'air; il en résulte que les nombres ci-dessus ne donnent pas réellement la mesure du pouvoir rayonnant. Mais, comme la chaleur enlevée par l'air est indépendante de l'état de la surface, ils donnent du moins l'ordre dans lequel les pouvoirs émissifs se suivent ; de sorte qu'une substance rayonne véritablement plus ou moins de chaleur suivant que la durée du refroidissement est plus ou moins considérable.

Il est donc bien certain que, d'après le tableau ci-dessus, on ne saurait en conclure que la couleur exerce la moindre influence sur le rayonnement, puisque la même couleur occupe des rangs très différens à la dernière colonne consacrée à la surface de l'enduit.

Histoire. — Littérature.

Jeanne Maccrea. — Un nouveau roman, fondé sur un épisode dramatique de la guerre de l'indépendance, si vaillamment soutenue par les colons de l'Amérique septentrionale contre la métropole, vient de paraître à Boston. Voici le sujet qui nous a paru plein d'intérêt : la vérité des faits est attestée par tous les contemporains.

Jeanne Maccrea était fille d'un ministre presbytérien mort dans la Nouvelle-Jersey avant la révolution. Son frère, qui habitait la rive occidentale de l'Hudson, lui offrit un asile à la mort de son père; ce fut là qu'un jeune homme, nommé David Jones, la connut et la demanda en mariage. La guerre éclata ; Jones prit parti dans l'armée royaliste, se rendit en Canada, et fut nommé lieutenant dans les troupes de Burgoyne.

Le fort Edouard s'élevait à quatre milles environ de la maison habitée par l'oncle de la jeune fille, sur le bord de l'Hudson, à quelques toises de la rive, et entourée d'une

vaste plaine cultivée. Vers le nord, à un tiers de mille du fort, se trouvait l'habitation d'une dame américaine que Jeanne Maccrea allait souvent visiter, et qu'abritait une colline assez élevée ; des buissons épais tapissaient la colline, dont la cime se couronnait d'un pin gigantesque, célèbre dans la contrée par ses dimensions, et au pied duquel jaillissait une source vive. Lorsque les troupes américaines vinrent occuper ce canton, Jeanne Maccrea se trouvait en visite chez son amie ; cent hommes furent placés dans le fort ; un piquet de soldats, commandés par le lieutenant Van-Vechten, stationna dans les bois, un peu au-delà de la colline.

Le matin venait à peine de paraître, lorsqu'un détachement d'Indiens, sortant des forêts environnantes, et poussant leurs longs cris de guerre, vinrent attaquer le piquet de soldats posté près de la colline. Quatre hommes sont blessés ; le lieutenant et cinq autres tombent morts. Un soldat, nommé Samuel Standish, placé en vedette auprès du pin, voit arriver sur lui trois Indiens, en ajuste un, le tue, se sauve à travers la plaine, est cerné par quatre nouveaux ennemis qui font feu sur lui et le blessent au pied ; puis, le voyant incapable de s'échapper, le portent jusque auprès de la source et l'y laissent blessé. Il avait passé quelques minutes dans cette situation lorsque deux femmes échevelées, traînées par les mêmes Indiens, montèrent la colline. C'étaient miss Maccrea et son amie miss Macniel, que les Indiens avaient surprises et enlevées dans la maison de cette dernière. On les garrotte et on les jette auprès du soldat blessé. Cependant une vive contestation s'élève entre les chefs sauvages. A leurs éclats de voix, à la véhémence de leurs gestes, on peut reconnaître l'âpreté de leur discussion. Bientôt la querelle dégénère en combat, et l'un des Indiens, saisissant miss Maccrea à la gorge, et appuyant son mousquet sur la poitrine de la jeune fille, la tue. Elle tombe, il la relève aussitôt, et d'un seul coup de son tomahawk, il enlève toute la peau du crâne sur laquelle la chevelure est implantée, et rejette cet horrible

trophée à la tête d'un guerrier indien qui avait soutenu une opinion contraire à la sienne. Ce dernier s'élance sur lui et le poignarde.

Après cette scène sanglante les cadavres furent abandonnés sur la place; le frère de Jeanne Maccrea, averti du fatal évènement, se rendit sur les lieux, y trouva le corps de la pauvre fille meurtri de neuf blessures, toutes mortelles, et la fit ensevelir. Les mobiles secrets et le dénoûment de cette histoire tragique ont quelque chose de plus horrible encore. Deux chefs de tribus sauvages avaient été chargés par le fiancé de miss Maccrea de lui amener cette jeune personne qu'ils devaient aller prendre dans la maison de son amie, et pour laquelle Jones les avait chargés d'une lettre. Les Indiens ignoraient l'intention de Jones et ses rapports avec miss Maccrea. Pour eux c'était seulement une prisonnière à faire, une proie à conquérir. Pourvu qu'ils conduisissent cette captive ou sa dépouille à Jones, ils pensaient que leur devoir serait rempli. Nos Indiens ne se contentèrent pas d'un seul exploit; tout en enlevant la jeune fille, ils attaquèrent le poste américain placé à peu de distance de la maison, et livrèrent le combat que nous avons rapporté. Jeanne, qui était convenue d'avance avec Jones de suivre les Indiens qui se présenteraient, ne manifesta aucun étonnement quand ils lui apportèrent la lettre de ce dernier, et les suivit sans résistance. Mais une fois la double capture opérée, les sauvages se prirent de querelle à propos de la part que chacun d'eux avait prise à la victoire. Le plus féroce et le plus violent des chefs termina la discussion, en assassinant la captive et rejetant la peau sanglante de son crâne à la tête de l'antagoniste; débat atroce, horriblement terminé. Les barbares pensaient d'ailleurs que ce sanglant trophée suffirait à Jones; ils ne manquèrent pas de le lui apporter. L'amant vit les Sauvages étaler devant lui la peau sanglante du crâne de sa maîtresse, lui-même qui les avait armés sans le savoir. Il survécut peu de temps à cette affreuse tragédie dont les habitans des environs

ont conservé le souvenir. Il y a peu d'années, les restes de la jeune fille et de son amant, enseveli près d'elle, furent portés dans le cimetière du village au milieu d'un cortège solennel composé de jeunes filles de la province. La mort de Jeanne Maccrea avait retenti jusque dans les communes d'Angleterre; et Burke la cita comme une preuve frappante de la barbarie de cette guerre.

Voyages.

Les Bazars de Constantinople. — Nous empruntons le récit que l'on va lire au journal de voyage d'un jeune Américain, M. John Willis, qui, en parcourant l'Ancien-Monde, s'amuse à tracer de brillantes esquisses. Nos lecteurs se rappelleront sans doute que cet auteur nous a fourni déjà deux tableaux de genre pleins d'intérêt : *Une journée au château de lord Gordon* et les *Critiques d'Édimbourg.*

Réunissez toutes les boutiques de New-York, de Philadelphie et de Boston, et rangez-les autour de l'Hôtel-de-Ville, enlevez-en les façades; empilez les marchandises sur des tablettes en regard de la rue; métamorphosez vos commis élégans en vieux musulmans, graves, barbus et coiffés de turbans, ou bien faites-en des Arméniens en capaleks et au teint rosé. Réunissez tout cela, dis-je, et vous aurez alors une idée du grand bazar de Constantinople. C'est une cité à couvert. Vous pouvez y marcher la journée entière et plusieurs jours de suite, y faire mille détours, passer d'une rue dans une autre, monter et descendre, sans jamais vous reconnaître. Le toit en est aussi élevé que celui de nos maisons à trois étages; et la lumière affaiblie, si avantageuse aux marchands, y arrive à grand'peine à travers une lanterne qui n'est jamais nettoyée que par la pluie.

C'est un sujet d'amusement inépuisable que d'errer dans ce bazar. On n'y avance pas promptement, car les allées y sont aussi encombrées que les bas-côtés d'une église, au sortir

du sermon. Tantôt, c'est une troupe de dames turques, glissant légèrement dans leurs pantoufles jaunes, le visage couvert jusqu'aux yeux; tantôt, une grosse esclave portant un enfant; plus loin, un *kervas,* armé jusqu'aux dents, frayant le passage pour un dignitaire qu'il précède. Au milieu de cette foule de gens de toute espèce, le seul parti que vous ayez à prendre est de serrer vos coudes et de vous laisser ballotter çà et là selon leur bon plaisir.

Les boutiques ont six pieds de large et trois ou quatre de profondeur. Le propriétaire, assis sur le comptoir et les jambes croisées, vous présente tout ce dont vous avez besoin sans quitter sa place. Ce comptoir est un large banc à deux pieds de terre qui règne sur toute la longueur de la rue, au-devant des boutiques, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par de minces cloisons. L'acheteur s'asseoit sur le comptoir pour être à l'abri de la foule, et le marchand étale ses marchandises sur ses genoux, sans jamais daigner ouvrir la bouche, si ce n'est pour vous en dire le prix. S'il y ajoute les mots de *buono* ou de *kalo,* seules paroles qu'un vrai Turc sache des langues d'Occident, il est considéré par ses voisins comme un prodige. Il arrive souvent, pendant que vous examinez les objets que vous desirez acheter, que votre marchand se glisse par un trou dans la niche qui lui sert de chambre à coucher; là il fait ses ablutions, et cette cérémonie accomplie, il revient étaler en silence son tapis sacré dans la direction de la Mecque, se prosterne et marmotte ses prières sans s'inquiéter, ni de votre présence, ni des passans. Aucune affaire ne saurait l'empêcher de remplir ses devoirs de religion. Même en fuyant la peste, un Musulman trouverait, cinq fois par jour, le temps de dire ses prières.

Lorsqu'un Franc se présente pour acheter, il excite toujours une vive curiosité. S'il montre du doigt un mouchoir brodé, un beau châle ou une paire de babouches mordorées, les dames turques, du plus haut rang, baissent avec soin leurs *yashmaks* (voiles), et, s'approchent de lui, pour voir

l'objet qu'il marchande. Personne au monde n'est plus curieux que les dames turques : elles examinent avec une attention minutieuse la physionomie de l'étranger, et s'il lui arrive d'ôter ses gants ou de tirer sa bourse, elles prennent ces objets et les regardent sans songer à lui en demander la permission. Souvent, vous les voyez passer leurs petits doigts teints avec du *henna*, sur la manche de votre habit, en s'extasiant sur la finesse du drap. Si vous avez des bagues à vos doigts ou des breloques à votre montre, elles vous soulèvent la main ou tirent la montre de votre gousset, sans le moindre scrupule. Cela m'est arrivé bien souvent dans le cours de mes promenades. Je me trouvais un jour seul dans la rue des Mouchoirs brodés (il y a un bazar particulier pour chaque espèce de marchandises), et voulant voir les plus beaux, je m'adressai à l'un de ces Juifs qui rôdent sans cesse en foule autour des étrangers, pour gagner quelques sous en leur servant d'interprètes; en un instant, je me vis environné des marchandises les plus belles, soit par l'éclat de leur teint, soit par la finesse de leur tissu. Pendant que je choisissais un mouchoir, une femme vint brusquement s'asseoir sur le banc à côté de moi, et fixa ses grands yeux noirs et immobiles sur les miens. Une petite bague en turquoises, couleur favorite des dames turques, fut la première chose qui attira son attention. Elle me prit la main, la retourna entre ses doigts doux et potelés, puis la laissa retomber sans rien dire. Je regardais mon interprète; mais la chose ne lui parut nullement extraordinaire, et je continuai à marchander mon mouchoir. Bientôt, ma belle amie aux grands yeux me tira par la manche, et, me forçant à m'incliner vers elle, me passa, avec un mouvement rapide, le doigt indicateur sur la joue, en me regardant très attentivement. J'étais un peu troublé de la familiarité de la dame, et je demandai à mon Juif ce qu'elle voulait. Il m'apprit que la fraîcheur de mon teint étant une chose peu commune dans l'Orient, elle desirait s'assurer si je n'étais pas fardé.

Au centre du bazar est situé ce que l'on appelle le *Bezestein*. Pour y arriver, on descend de quatre côtés différens, en passant sous des portes massives qui ne s'ouvrent que depuis sept heures du matin jusqu'à midi : c'est là le cœur de Constantinople, l'âme et la citadelle de l'islamisme. On n'y vend que des armes et des objets d'un grand prix. Le toit est plus élevé et la lumière plus faible encore que dans les autres bazars. Les marchands qui en occupent les stalles jouissent d'un crédit ancien et solide. De tous côtés s'offrent à vos regards des sabres de Damas, aux manches ornés de pierres précieuses et renfermés dans de riches fourreaux, de brillans poignards, des fusils incrustés d'or et d'argent ; et, en parcourant des yeux l'immense et sombre galerie qui se projette au loin, vous distinguez une longue rangée de vénérables barbes grises sortant de dessous leurs neigeux turbans ! Turcs de l'*ancien régime,* qui n'ont point voulu se soumettre aux réformes de Mahmoud, et qui n'ont porté aucune atteinte aux antiques costumes de l'Orient. Là, sont les mangeurs d'opium, qui fument même en dormant, et qui ne boiraient pas une goutte de vin, dût-il leur être versé par des houris. Là sont les fatalistes, qui ne se dérangeraient pas pour échapper à un lion, et qui sont aussi sûrs du miracle du cercueil de Mahomet que de la longueur de leur pipe, ou de la qualité de leur tabac de Shiraz.

J'ai passé bien des heures dans le Bezestein, *baignant* mon imagination dans son riche orientalisme, et essayant parfois d'y faire une emplette. Rien de plus curieux que le noble dédain que ces vieilles jambes croisées montrent pour un Chrétien. Je me promenais un jour avec un voyageur anglais que j'avais connu en Italie, quand une robe perse d'une beauté singulière, attira les regards de mon compagnon. Il avait avec lui son drogman turc, et montrant du doigt la robe accrochée au-dessus de la tête du marchand, qui fumait en nous regardant, il fit demander à la voir par son interprète. Le Musulman continua à fumer sans faire

plus d'attention à nous qu'aux nuages blancs qui se déroulaient entre les poils de sa barbe. Il aurait pu servir de modèle à Michel-Ange pour peindre Moïse. Il était maigre, pâle, calme; sa physionomie et sa poitrine offraient l'immobilité d'une statue; sa tête était couverte d'un grand turban d'une forme antique; sa barbe bouclée grisonnait, son cou était nu et son buste élégant était drapé dans un ample manteau; je n'ai jamais vu de figure plus majestueuse! Il était évident qu'il n'avait nulle envie de faire des affaires avec nous. A la fin, tirant ma tabatière de ma poche, et lui adressant la parole avec le titre d'*effendi,* je posai ma main sur ma poitrine et lui offris une prise. Le tabac, sous cette forme, est ici un objet de luxe; l'anche d'ambre sortit de dessous sa moustache, et plongeant ses trois doigts dans ma tabatière, il dit *pekkhé!* exclamation dont les Turcs se servent pour marquer leur satisfaction. Il me fit place à côté de lui sur son tapis, et décrochant la robe, il l'étendit devant nous. Mon ami l'acheta sans hésiter, et nous passâmes une heure à regarder des châles, des armes, des cassolettes d'encens, de l'ambre sans tache pour des pipes, des perles, des bracelets du temps du sultan Selim, et une foule d'autres objets rares et précieux. La fermeture des portes du Bezestein interrompit, à notre grand regret, cette agréable occupation, et mon vieil ami nous donna, en partant, le salem d'une manière fort gracieuse pour un Turc. J'y suis retourné souvent depuis. Je ne passe jamais devant sa boutique sans lui offrir une prise de ma tabatière, et sans aspirer une ou deux bouffées de sa pipe, politesse que je ne puis refuser. Cette pipe ne sort jamais de sa bouche que pour être offerte à un ami.

Desirant acheter une pièce de soie de Brousse, pour en faire une robe de chambre, mon ami me conduisit dans un khan situé dans un quartier retiré. Nous entrâmes par une porte étroite, fermée en dedans par un rideau, et nous nous trouvâmes dans une grande pièce qui était remplie jusqu'au plafond de pièces d'étoffe enveloppées de ce papier mince et

soyeux que l'on ne fabrique qu'en Orient. Ici il fallut attendre qu'on eût présenté le café à la ronde, avant que le vieil Arménien voulût développer ses marchandises, et comme la politesse ne permet jamais de refuser, nous acceptâmes. Heureusement, le café turc est délicieux, et on ne le sert que dans des tasses plus grandes à peine qu'un dé à coudre. A la fin, le vieux marchand, mettant sur sa tête rasée son énorme calpack, commença à étaler devant nous ses trésors. Je n'avais jamais vu tant de pièces de soie réunies. Le plancher ressembla bientôt à un arc-en-ciel dont l'œil avait de la peine à supporter l'éclat et la variété des couleurs. Il y avait des étoffes d'or dignes de figurer dans la garde-robe d'une reine; d'autres d'une fine gaze brodée de fleurs d'argent : toutes les feuilles de l'herbier le plus complet, toutes les arabesques les plus bizarres étaient reproduites dans leurs riches bordures. Je me décidai pour un dessin fort simple, bleu et argent, et j'en demandai le prix, non sans frémir, à l'idée du vide que cette acquisition allait occasioner dans ma bourse. Je fus étonné de la modicité de ce prix. L'Orient est une contrée où l'on vit à peu de frais. Si vous êtes Turc vous pouvez vous procurer une belle esclave circassienne pour cent dollars; si vous ne l'êtes pas, vous pouvez acheter, pour trois dollars, une robe de chambre digne d'un empereur. L'Arménien posa sa main sur son cœur, comme pour indiquer qu'il était fort content du prix qu'il avait obtenu; et le porteur de café ne demanda qu'un sou.

Nous entrâmes dans la rue des Confiseurs. L'Orient est célèbre pour ses bonbons et ses confitures. Quelles gelées admirables! et puis le sucre-candi de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'élève en piles immenses des deux côtés de la rue. On n'a qu'à étendre la main pour en prendre, comme au pays de Cocagne! On se croirait au temps des Mille et une Nuits. J'achetai un bonbon, appelé en turc : *Paix à votre gosier* (tout, dans l'Orient, reçoit des noms poétiques), on m'en donna, pour une petite pièce de monnaie qui vaut

à-peu-près deux cents d'Amérique, une si grande quantité, qu'aux plus heureux temps de mon enfance, je n'aurais pas pu en consommer le quart. On m'a assuré que les femmes de Constantinople ne se nourrissent que de bonbons et de confitures. Elles en mangent des quantités incroyables. Les épouses et les femmes du sultan emploient cinq cents cuisiniers, et consomment par jour, *deux mille cinq cents livres de sucre.* C'est probablement l'article le plus coûteux de la cuisine du sérail.

Une des curiosités que l'étranger ne doit pas manquer de visiter à Constantinople, ce sont les boutiques de *kibaub,* c'est-à-dire les *restaurans* turcs. Étant allés, avec le consul américain, à la recherche de la citerne nouvellement découverte, dite des *Mille et une Colonnes,* nous nous trouvâmes à midi devant un célèbre restaurant, situé près du marché aux esclaves. Mon courage chancela d'abord. Un homme dégouttant de graisse, les manches de sa chemise relevées au-dessus du coude, se tenait devant la porte de sa boutique qu'il recommandait aux passans en frappant de la main sur un mouton tout entier qui pendait près de lui, et à mesure qu'un chaland entrait, il coupait adroitement une tranche, la taillait en petits morceaux qu'il enfilait sur une brochette de fer, et les faisait griller. Mon ami, qui demeure depuis long-temps à Constantinople, avait souvent mangé du *kibaub.* Il entra sans hésiter dans la boutique, et l'adroit boucher, relevant son large pantalon et serrant sa ceinture, se mit en devoir de couper une belle tranche pour ses chalands *aux jambes étroites,* et nous souhaita un bon appétit. Les Turcs ont le plus grand mépris pour nos pantalons serrés, et prennent plaisir à nous désigner par ce sobriquet. Nous montâmes donc sur la plate-forme, nous croisâmes tant bien que mal nos jambes, et je dois avouer que l'odeur savoureuse des mets qui arrivait jusqu'à moi me fit bientôt oublier ce qui d'abord avait choqué mes yeux.

Au bout de cinq minutes on plaça entre nous un plat d'é-

tain, rempli de *kibaub* fumant, entremêlé de salade et de morceaux de pain. Notre ami le cuisinier, pour faire l'aimable, le remuait avec la main en nous l'apportant. C'est un fort bon plat, et mes doigts une fois graissés, car en Turquie on ne vous donne ni couteau, ni fourchette, je mangeai avec autant d'adresse que mon ami. Les hommes des moyennes et des basses classes, à Constantinople, passent leur vie dans les boutiques de *kibaub* et dans les cafés. Un de ces plats suffit pour leur dîner, et du matin au soir ils boivent du café qui ne leur revient qu'à un demi-cent la tasse. Nous payâmes pour notre portion, qui était plus que suffisante pour deux hommes, douze cents, c'est-à-dire six deniers sterling.

Théâtre. — Biographie.

Retraite de Charles Kemble. — Le 23 décembre dernier, a eu lieu au théâtre de Covent-Garden une scène attendrissante, qui a produit sur tous ceux qui y assistaient la plus vive émotion. L'un des plus anciens artistes de ce théâtre, Charles Kemble, comédien distingué, membre de cette famille célèbre, qui a fourni tant de bons acteurs au théâtre, venait faire ses adieux au public.

M. Colman, auteur de plusieurs ouvrages en vers, et censeur des théâtres, étant venu à mourir, le lord Chambellan crut devoir récompenser les longs services de Kemble, en lui offrant cette place, comme une honorable retraite. Kemble l'a acceptée ; mais la jugeant, avec raison, incompatible avec la profession de comédien, il annonça qu'il jouerait, pour la dernière fois, le 23 décembre 1836, et qu'il paraîtrait dans le rôle de *Benedict,* de la comédie de Shakspeare : *Beaucoup de bruit pour rien.* Une foule immense s'était portée au théâtre de Covent-Garden, pour assister à cette solennité, pour saluer une dernière fois l'acteur si distingué. Lorsque

la pièce fut achevée, le rideau se leva, et l'on vit toute la troupe rangée en demi-cercle sur le théâtre. Kemble s'avance alors jusqu'au bord de la rampe. Tous les spectateurs se levèrent par un mouvement spontané, et l'accueillirent par des applaudissemens et en agitant les chapeaux et les mouchoirs. Quand le silence se fut rétabli, Kemble prononça d'une voix émue le discours suivant :

Ma carrière théâtrale est terminée. Si je n'avais consulté que mon goût particulier dans le choix du dernier rôle que j'ai joué devant vous, je l'aurais pris plus sérieux et plus en harmonie avec les sentimens qui m'ont agité ce soir. La pensée que l'on fait une chose pour la dernière fois est déjà assez triste par elle-même pour assombrir la gaîté la plus expansive. Il me serait impossible d'exprimer combien est épais le nuage qui, en ce moment, plane sur mon esprit. Renoncer à un art que j'ai tant et si long-temps aimé; me dire que dans peu d'instans je vais prendre un éternel congé de vous, mes généreux bienfaiteurs, de qui l'approbation a toujours été le premier but de mes efforts (*Ici l'émotion de Kemble lui interdit presque la parole; mais il continua d'une voix entrecoupée*), je vous conjure d'excuser cette faiblesse. Depuis ma tendre jeunesse, vous m'avez toujours comblé de vos encouragemens, et c'est à cela seul que j'attribue le peu de mérite que votre indulgence m'a permis de posséder. Je regrette seulement que ce mérite n'ait pas été mille fois plus grand, afin que je pusse me montrer plus digne de vos bontés. Ces bontés sont trop profondément gravées dans mon cœur pour qu'elles s'en effacent jamais.

M. Charles Kemble est né à Breeknock, dans le Pays de Galles, le 25 novembre 1775, et fut élevé au collège catholique anglais de Douai. Il revint en Angleterre en 1792, pour suivre la carrière des emplois publics, et obtint, par le crédit de son frère, une place à l'administration des postes; mais comme il partageait le goût de sa famille pour le théâtre, il ne tarda point à donner sa démission. Après avoir joué pendant quelque temps sur les théâtres de société, il parut pour la première fois en public à Sheffield,

dans le rôle d'*Orlando*, de la comédie de *Comme il vous plaira*, de Shakspeare. Il joua ensuite à Newcastle, mais avec un médiocre succès, et débuta enfin à Drury-Lane, en 1794, par un rôle secondaire de la tragédie de *Macbeth*. Le public trouva non-seulement qu'il était resté bien au-dessous de son père, mais encore qu'il ne promettait guère d'en approcher un jour. Les journaux du temps qui le dépeignent comme un jeune homme long, maigre, gauche et degingande; ils ajoutent que son jeu est encore plus disgracieux que sa personne. Cependant, trois ans après, au Haymarket, on remarqua en lui quelques progrès, et l'année suivante il offrit même des étincelles de génie.

En 1800, il arrangea, pour le théâtre anglais, le drame français du *Déserteur*, de Mercier, et plus tard il traduisit encore plusieurs autres pièces françaises qui eurent du succès. Il s'essaya ensuite dans des comédies originales, qui ne sont point restées au répertoire. Charles Kemble possède un talent très varié; mais il est douteux que, sans la protection de son frère, il fût jamais parvenu au rang qu'il a occupé sur la scène anglaise; c'est fort heureux qu'il en ait été ainsi, car l'Angleterre y a gagné un excellent acteur. On peut même dire que les rôles d'Edgar, dans le *Roi Lear*, de Pierre, dans *Venise sauvée*, et de Marc-Antoine, dans *Jules César*, ne furent jamais mieux joués que par Charles Kemble. Il déployait aussi un merveilleux talent dans la scène d'ivresse de Cassio, dans *Othello*.

Chronique judiciaire.

L'aristocratie et la presse anglaise. — Un procès fort curieux et que quelques personnes considèrent comme un scandale, a occupé récemment le public et la presse d'Angleterre. L'éditeur d'un recueil aristocratique, célèbre par la piquante originalité du style, la véhémence de son torysme et l'audace épigrammatique de ses portraits, James Fraser,

dont le Magazine est connu sous le nom de ***Fraser's Magazine***, se trouvait seul dans sa boutique de Regent-street, le 3 août 1836, entre une et deux heures; tous ses commis et même ses domestiques se trouvaient absens. Deux hommes jeunes encore, dont la tournure et le costume annonçaient l'éducation distinguée, le rang supérieur et les habitudes élégantes, pénétrèrent dans la boutique; l'un d'eux portait à la main un de ces fouets de chasse dont la poignée est d'acier, et que l'on emploie seulement pour dompter les chevaux rétifs et sauvages. Un troisième personnage resta debout, dans la rue du Régent, toujours fort passagère, et se plaça de manière à fermer l'entrée de la boutique : on n'a pas su le nom de ce dernier personnage, qui semblait être un boxeur de profession, et appartenir aux classes inférieures de la société. Quant aux deux autres, fort connus dans le grand monde, où ils occupent une position brillante, ils sont frères de lord Segrave, membre de la Chambre des pairs, et qui a porté tour-à-tour les noms de colonel Berkeley, de lord Dursley et de comte Berkeley. M. Craven Berkeley, le plus jeune, laissa son frère, M. Grantley Berkeley, s'approcher de l'éditeur Fraser, et resta lui-même en vedette, du côté de la porte. Après quelques mots de menace et d'injure, auxquels Fraser n'eut pas même le temps de répondre, M. Grantley se précipita sur lui, le renversa, le frappa à coups redoublés de sa cravache gigantesque et de son poing fermé. L'éditeur, homme faible et d'une taille médiocre, resta quelque temps comme étourdi et écrasé par la violence des coups. Cependant il essaya de se relever, pendant que la foule, attirée par ses cris, s'attroupait devant la boutique. La sentinelle avancée que les assaillans avaient postée là, faisait son devoir avec beaucoup d'exactitude, et repoussait ceux qui voulaient entrer. M. Craven Berkeley, sans prendre une part active à cette violence, encourageait son frère, dont la fureur ne cessait d'augmenter, et lui criait : « Donnez-la-lui bonne, Grantley, n'y manquez pas! »

Cependant un entrepreneur de maçonnerie qui passait, se joignit à la foule, et plongea ses regards dans la boutique. A la vue de cet homme faible, meurtri de coups par un géant, et dont le sang ruisselait, il s'émut de pitié. Il voulut entrer, et fut repoussé par la sentinelle en vedette qui, étendant ses deux bras, protégea ainsi la scène qui se passait à l'intérieur. Samuel Braine, le maçon, ne se laissa pas imposer par cette résistance; il frappa en dessous l'un des bras étendus qui lui fermaient le passage, le souleva ainsi, tourna le bouton de la porte et se précipita dans la boutique. Ce nouvel incident donna au libraire le temps de se relever. Cependant M. Grantley le saisissant de la main gauche et le traînant par les cheveux, continuait à le frapper de son fouet. L'entrepreneur de maçonnerie s'avança vers le gentilhomme en lui criant :

« Comment avez-vous le cœur de traiter un homme avec tant d'atrocité! »

M. Grantley, sans répondre, continua de frapper. Alors Braine le saisit par le bras et ils luttèrent. L'un et l'autre tombèrent, et au moment où la vedette entra dans la boutique pour venir au secours de M. Grantley, le pauvre libraire, profitant de la circonstance, s'échappa tout ensanglanté dans la rue. La discussion allait continuer entre le courageux Braine et ses trois adversaires, lorsque les gens de police qui ne manquent jamais d'arriver trop tard ou trop tôt, se présentèrent et saisirent MM. Grantley Berkeley, et Craven : ils laissèrent le troisième acolyte s'échapper, sous prétexte, dirent-ils, qu'ils ne l'avaient vu engagé dans aucune rixe, mais sans doute à cause de ces liens intimes et secrets qui unissent toujours les magistratures subalternes aux misérables qui doivent leur servir de proie. De là, procès, accusation de guet-apens, intentée par M. Fraser contre M. Berkeley; seconde accusation de libelle et de calomnie intentée parallèlement par M. Berkeley contre l'éditeur responsable du Fraser. Ces deux causes, qui ont été disjointes, ont été

plaidées et jugées, l'une le 3 décembre 1836, et l'autre le 21 décembre, devant un jury spécial présidé par le célèbre lord Abinger. Le résultat du procès a été fort singulier : les neuf jurés, dont six étaient commerçans et devaient par conséquent regarder la cause de James Fraser comme leur propre cause, n'ont condamné M. Grantley Berkeley qu'à la faible somme de 100 livres sterling de dommages-intérêts ; et dans l'action en calomnie intentée par M. Berkeley contre le libraire, il a été accordé quarante shillings de dommages et intérêts à la famille Berkeley. Cependant elle se plaignait non-seulement d'une critique littéraire dirigée par le Fraser Magazine contre le roman de M. Grantley, intitulé : *le Château des Berkeley ;* mais de plusieurs passages qui lui semblaient dirigés contre l'honneur de la famille ; entre autres le suivant :

« Que l'auteur du roman nouveau nous apprenne, demandait le rédacteur de la Revue, comment il se fait que son frère aîné se trouve aujourd'hui juché dans la chambre des Pairs, sous le nom de lord Segrave. Nous ne prétendons pas, comme le misérable auteur de ce volume, flétrir le caractère féminin ; mais, quand un jugement public a décidé, nous pouvons répéter ce jugement sans indélicatesse et sans inconvenance. Tout le monde sait que la mère de M. Grantley Berkeley a vécu long-temps avec M. Berkeley père comme sa maîtresse, et qu'elle a eu de lui au moins un enfant avant de pouvoir décider le stupide seigneur à l'épouser. »

Le verdict du jury semble prouver le peu d'importance que les membres qui le composaient ont voulu attacher à cette querelle, et peut-être aussi un certain mépris pour les injures de la presse périodique, dans laquelle M. Fraser a joué le rôle d'un tory véhément. Quant au silence de la famille qui, après avoir demandé deux fois la remise de la cause, a fini par se contenter de quarante shillings de dommages et intérêts, on peut le regarder comme preuve de la satisfaction complète qu'elle a éprouvée en se voyant condamnée à une si faible amende. Bref, il nous semble voir, dans cette étrange

et double décision, un nouvel exemple des préjugés actifs et des préoccupations iniques auxquelles l'institution du jury est souvent exposée, même chez les peuples qui l'ont le plus longtemps pratiquée et qui la comprennent le mieux.

Statistique.

Situation des caisses d'épargnes en France et en Angleterre.—D'après le rapport de M. le ministre des finances on sait que les caisses d'épargnes de France possédaient, à la fin de 183 , un capital de 95,000,000 de francs. Voici quelle est l'importance des sommes déposées dans celles de la Grande-Bretagne :

	1833.	1835.	1834.
Angleterre.	£ 12,680,512	13,582,102	14,191,316
Pays de Galles.	329,887	336,976	356,135
Irlande.	1,329,122	1,450,766	1,608,653

Ce qui présente un total de 16,000,000 £ (400,000,000 fr.) non compris l'Écosse. Toutes les villes de la Grande-Bretagne ont des caisses d'épargnes, et voici quelle était, l'an dernier, l'importance de celle de Liverpool :

Situation de la caisse d'épargnes de Liverpool au 20 novembre des deux années ci-après :

	Dépôts de 1834.		Dépôts de 1835.	
De 1 à 20 £	3,632	30,019 £	3,998	33,017 £.
20 à 50	2,521	79,890	2,707	82,668
50 à 100	1,126	77,297	1,275	87,550
100 à 150	425	51,295	460	55,889
150 à 200	238	39,976	250	40,452
200 et au-dessus.	64	16,976	68	15,585
Charitable societies.	21	3,243	25	2,924
Friendly societies.	107	22,341	103	24,458
Totaux...	8,104	318,037	8,886	345,849

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQIÈME VOLUME.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1836. — 4e SÉRIE.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
rue Garancière, 5.

